

**SAS [201] –
L'anthologie
erotique de SAS**

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



L'ANTHOLOGIE ÉROTIQUE DE SAS

*Les pages les plus brûlantes
des aventures du Prince Maliko*

GÉRARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

L'ANTHOLOGIE
ÉROTIQUE
DE SAS

Textes de présentation
par
AURÉLIE VAN HOEYMISSEN

ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS

Table des matières

Couverture

Page de titre

Page de copyright

Chapitre premier – Leçon de séduction

SAS à Istanbul – Leila

Le vol 007 ne répond plus – Lisa Park

Le vol 007 ne répond plus – Joyce Marvin

Les trompettes de Jericho – Tamara

La bataille des S.300 – Azar

Chapitre II – L'ivresse de la chasse

Vengeance romaine – Ornella

La panthère de Hollywood – Darling Jill

Chapitre III – Luxe et désir

Otages des Taliban – Maureen

Mission à Moscou – Mathilda

Embargo – Martha

Le programme 111 – Alexandra

Carnage à Abu Dhabi – Khalid Bin Rashid

Chapitre IV – Danse aphrodisiaque

L'affaire Kirsanov – Isabel

Vengeance romaine – Vanja

Carnage à Abu Dhabi – Tania

Les fous de Baalbek – Mona

SAS contre PKK – Priscilla

Ramenez-les vivants – Maria Soledad, salope tropicale cinq étoiles

Chapitre V – Les femmes mènent le jeu

Ramenez-moi la tête de El Coyote – Exaltación

Retour à Shangri-La – Yi-Li

Tuez Rigoberta Menchu – Maria-Beatriz

L'otage de Jolo – Ling Sima

Les amazones de Pyongyang – Anita

Le défecteur de Pyongyang T. II – Noboku

Ramenez-les vivants – Esmeralda

Chapitre VI – « Non, je ne veux pas... Viole-moi ! »

Naufrage aux Seychelles – Irja

Al-Qaida attaque – Tarika

Aurore noire – Aisha

Albanie : mission impossible – Mirella

Enquête sur un génocide – Priscilla

Chapitre VII – La Comtesse Alexandra

Les amazones de Pyongyang – Comtesse Alexandra

Le défecteur de Pyongyang – Comtesse Alexandra

Al-Qaida attaque – Comtesse Alexandra

Le programme 111 – Comtesse Alexandra

Le trésor de Saddam – Comtesse Alexandra

Ramenez-les vivants – Comtesse Alexandra

La veuve de l'ayatollah – Comtesse Alexandra

Le sabre de Bin Laden – Comtesse Alexandra

Une lettre pour la Maison-Blanche – Comtesse Alexandra

Chapitre VIII – Douceur et sensualité

Pirates – Anna

Pirates – Hawo

Protection pour Teddy Bear – Pamela

Arnaque à Brunei – Joanna

Le défecteur de Pyongyang – Ling Sima

Chapitre IX – Extases aquatiques

Otages des Taliban – Maureen

Rouge grenade – Luisa

L'or de Moscou – Sherry

Naufrage aux Seychelles – Rhonda

Chapitre X – Virginité volée

Coup d'état au Yémen – Latifa

Al-Qaida attaque – Benazir

Pirates – Saida

Aurore noire – Sultan Hafiz Mahmood

Chapitre XI – Le feu qui couve

Polonium 210 – Alexandra

Les enragés d'Amsterdam – Erika

L'or d'Al-Qaida – L'inconnue de Dubai

Le défecteur de Pyongyang – Ling Sima

L'or d'Al-Qaida – Ferial

Chapitre XII – Regarde-moi

Pacte avec le diable – Jadranka

La piste du Kremlin – Ekaterina, Karla et les autres

Les fous de Baalbek – Jocelyn

La traque Carlos – Comtesse Alexandra

Chapitre XIII – Entre femmes

L'héroïne de Vientiane – Cynthia

Les amazones de Pyongyang – Anita et Obok

Coup d'état au Yémen – Mandy et Latifa

La piste du Kremlin – Elena et Sonia

Chapitre XIV – Orgies

Opération Matador – Diana

Polonium 210 – Lena et Macha

Enquête sur un génocide – Moko et Helen

À l'ouest de Jérusalem – Carole

Chapitre XV – La salope provocatrice

Otages des Taliban – Maureen

Le sabre de Bin Laden – Credence

L'affaire Kirsanov – Isabel

Protection pour Teddy Bear – Pamela

Chapitre XVI – Mandy Brown, la garce sans cœur et sans entrailles

Opération Matador – Mandy : premier orgasme

Carnage à Abu Dhabi – Mandy en Orient

Arnaque à Brunei – Mandy la salope

Chapitre XVII – Les déchaînées

Une lettre pour la Maison-Blanche – Ruxandra

L'affaire Kirsanov – Isabel

Enquête sur un génocide – Bérénice

Le Dossier K – Gordana

Chapitre XVIII – Viols

L'héroïne de Vientiane – Arun

Tuez Rigoberta Menchu – Maria-Beatriz

Mission à Moscou – Alona

Le trésor de Saddam – Houssa

Chapitre XIX – Sauvageries

L'or d'Al-Qaida – Ilona

Guêpier en Angola – Edouarda

Tuez Rigoberta Menchu – Mercedes

Arnaque à Brunei – Angelina

La traque Carlos – Aldona

Rouge grenade – Angela

Chapitre XX – Les soumises

Le défecteur de Pyongyang – Hitumi

Tu tueras ton prochain – Priscilla

Enquête sur un génocide – Priscilla

Albanie : mission impossible – Vilma

Une lettre pour la Maison-Blanche – Fedora Dimitrova

Chapitre XXI – Eros et Thanatos

L'héroïne de Vientiane – Cynthia

Vengeance Tchétchène – Louisa

Carnage à Abu Dhabi – La salope

© Editions Gérard de Villiers, 2009
978-2-360-53076-2

Textes de présentation
par
AURÉLIE VAN HOEYMISSEN

Photographe : Thierry Valleur
Bijoux : Fréret-Roy
30 rue Danielle Casanova
www.freret-roy.com

INTRODUCTION

Madame se rêve

C'est un leurre, il n'existe pas de fantasmes masculins et de fantasmes féminins. Elles peuvent bien s'en défendre mais les femmes ont parfois en tête pires manigances érotiques que leur partenaire. La puissance, le jeu, la domination, la violence ne relèvent pas du monopole du mâle. Sinon, comment nous rejoindrions-nous, défaits de toute convenance, dans la couche trempée de nos ébats ? Souvent quand les hommes se rêvent bravoure et endurance, c'est parce que les femmes se veulent soumises et terrassées. Existe-t-il pouvoir plus grand que celui de la femme qui fait se déchaîner le ventre des hommes ? N'y a-t-il pas plus bel aveu de ce pouvoir que le regard désirant que l'homme pose sur elle, quand il la sublime dans la conquête et le luxe, quand il fait d'elle l'actrice principale de toutes ses missions ? Dans le monde de SAS Malko Linge, les femmes sont l'incarnation du désir brutal de vie, celui qui donne le feu au souffle et le sentiment d'immortalité. Leur beauté de guerrière est à l'image de cette force virile qui ne faiblirait jamais. C'est un monde de perpétuelles conquêtes où la sensualité demeure l'arme la plus sûre contre la mort.

Sous mes paupières, j'entre dans ce monde où femmes et hommes se rejoignent dans leurs pulsions. Derrière mes paupières, je m'affranchis de cette règle qui voudrait que les femmes ne soient que délicate sensualité bafouée par les instincts primaires des hommes. Il n'y a pas de honte à désirer être ce que les hommes désirent.

C'est mon royaume de superbe salope.

Il y a dans ces deux termes toute la force virile de la femme quand elle est la souveraine des mâles. Je suis adulée, convoitée, les regards posés sur moi sont autant de queues qui se dressent sur mon passage. J'avance royale dans une allée bordée de hallebardes de chairs irriguées. Je règne sur une forêt de membres de vingt-cinq centimètres, des glaives de soldats de la baise, des béliers qui dévastent, qui arrachent les cris et la jouissance comme on mettrait à sac en pleine invasion barbare.

La Reine que je suis envoûte ses sujets dans les filets de ses atours. En mon royaume, j'ai la chair pleine et les courbes appétentes, les jambes

fuselées, les attaches de verre filé, le sexe vorace et inassouvi. Toutes les étoffes fluides sont des prémices aux caresses. Je m'offre en décolletés et jette mes seins aux mains des courtisans. Je mets des coutures à mes bas, des dentelles en mon delta, des couleurs comme des couchers de soleil sur ma croupe et des transparences que j'imprègne de mes moiteurs.

Il sévit au pays de mes fantasmes un climat de fureur musquée qui rend la peau poisseuse et glissante de tous nos ébats. J'étales entre mes seins le vernis de ton foutre tandis que des vents tièdes emportent déjà plus loin la saveur de terre lourde et salée dont j'ai humecté tes doigts.

Toi, mon vassal aux yeux d'or, tu pars en guerre, tu te mêles aux complots et reviens poser entre mes cuisses la hargne et l'énergie de tes quêtes. Chaque fois, c'est une jolie cour que tu me fais, flatteuse et précieuse. Tu m'ensorcèles de frôlements, de voix suave pour m'endormir et, comme je te connais, je baisse la garde. Je suis toujours souveraine quand j'accepte de me soumettre.

En mes palais oniriques peuplés de soupirs et de gémissements, je détiens les clés de pièces sombres aux pierres nues et d'alcôves de torture. J'y convoque mes serviteurs que je dirige dans des tragédies où je suis l'éternelle et consentante victime. C'est le rituel de la baise de la Reine auquel la cour assiste sur invitation, exécutions et fellations publiques, ou bien ce sera son viol, ou bien encore son humiliation. Je dicte le protocole et m'adonne à tous les supplices. Il n'est pas de meurtres en mon royaume. Je prémédite et désamorce toutes les bombes qui couvent aux ventres des hommes au risque de pervertir leur raison. C'est un désir sans licence mais sous décret scrupuleux que je leur impose.

Puisque le plaisir est aussi divers que l'homme, il faut bien que je sois toutes. Vierge et experte à la fois, tendre et vindicative, gourmande et farouche, je ne garde pourtant qu'un visage, celui du désir accepté, qu'une voix, celle de ma jouissance sans interdit. Je n'ai plus peur de moi, ni des envies que j'éveille ni de celles qui s'épanouissent en moi.

Quand j'ouvre les paupières, épuisée par mon règne, enrichie de tous mes voyages érotiques, je conserve en moi toutes ces femmes transformées par les rêves des hommes.

Sous mes paupières en mes heures de rêverie, je suis cette superbe salope et tu es un héros à ma mesure, à la fougue éternelle.

Aurélie Van Hoeymissen

CHAPITRE PREMIER

Leçon de séduction

Tu m'as vue.

Je ne t'ai pas aperçu que déjà ton regard m'a avalée tout entière. C'est agréable, cette façon que tu as de me dévorer des yeux en te demandant quel goût je peux bien avoir. J'éveille en toi un souvenir : est-ce ma chevelure, ce mouvement à peine imprimé à ma nuque, mon menton peut-être, le port de ma tête, le profil de mon visage, une attitude que tes yeux reconnaissent ?

Tu m'envisages. Cette caresse invisible dont je perçois le contact et le velouté sans la préciser, me donne la conviction que je te plais. Ton regard, je l'appelle.

En moi, tu perçois l'écho d'autres femmes, et le parfum d'une autre ville, le frisson de la mort que tu as évitée, le scintillement d'autres pierres précieuses, le froissement des billets, le crépitement des armes, le timbre rauque d'une autre voix troublée par le désir, d'un autre éclat de rire dont le cristal dit tout ce qu'il peut faire éclater de retenue, de pudeur avant le déchaînement du plaisir. Ton inspection gourmande, maintenant, je la sens.

Chevilles gainées de nylon, affinées par les talons vertigineux, jambe élancée par la flèche d'une couture, je cambre la croupe. Je connais les vêtements qui mettent en valeur l'arc de mes reins, le décolleté saturé de mes seins, la lisière d'une jupe qui laisse deviner le liseré de dentelle d'un bas. Mes lèvres peintes sont piquées d'une moue au bombé vorace.

Tu es un connaisseur. Sous ton regard, je deviens un objet d'art. J'attends. J'attends que tu te mettes en mouvement, toi qui me guettes. Si je croise les jambes, là, maintenant que j'ai bien saisi l'ardeur sous-jacente de ton regard appuyé, c'est pour te faire savoir qu'entre mes cuisses mobiles et souples, il y a plus encore que ce que ton regard couvre. C'est une invitation.

Enfin tu approches.

Tu sais exactement ce qu'il faut dire pour que je me sente importante et unique.

LE VOL 007 NE RÉPOND PLUS

Lisa Park

La culotte de cheval seyait parfaitement à Lisa Park, mettant en valeur sa croupe ferme et ronde ; les bottes noires, impeccablement cirées, auraient fait rêver un officier prussien. Elle avait accueilli Malko à l'entrée du Country Club, sinistre et solennel comme il s'y attendait : une salle un peu plus intime avec une télévision servait de bar et ils s'y étaient installés. Une espèce de justaucorps moulait le torse de la jeune femme, faisant mentir la légende selon laquelle les Asiatiques n'ont pas de poitrine. Dans le visage sans maquillage, la bouche semblait encore plus rouge.

– Vous avez pensé à moi ? interrogea Malko, après qu'on leur eut apporté du thé.

Elle rit, comme si la question était à double sens.

– Bien sûr ! Vous semblez être un homme fascinant...

– En quoi ? demanda Malko, secrètement flatté.

Lisa Park eut un rire léger et gêné.

– Oh, rien, je dis des bêtises. (D'une voix plus basse, elle continua.) Je me suis occupée de ce que vous m'avez demandé, mais je n'ai pas encore de réponse. Dans la fin de l'après-midi, peut-être. Je dois voir mon cheval avant de partir. Vous m'accompagnez ?

Les écuries se trouvaient à une centaine de mètres. Malko remarqua que les bottes de Lisa Park avaient des talons nettement plus hauts que la normale. Quel âge pouvait-elle avoir ? Quarante ans, facile, mais elle les portait bien. Sa démarche était vive, assurée et elle respirait la santé. Que faisait-elle vraiment à Montréal ?

Un étalon noir hennit joyeusement lorsqu'ils entrèrent dans le box. Une bête superbe, qui abandonna son fourrage pour venir quêter une caresse.

– Il est beau, n'est-ce pas ? demanda la Coréenne en lui flattant les naseaux.

– Superbe ! approuva Malko.

Le cheval, sans doute ému du contact de celle qui le montait, hennit de nouveau, piaffa, se cabra, et le membre de l'étalon commença à se dérouler sous son ventre, prenant rapidement des proportions monstrueuses. Puis il se dressa sur ses postérieurs, découvrant encore plus l'objet du délit, comme pour l'exhiber à sa maîtresse. Le regard de Lisa l'effleura, puis glissa, rencontrant celui de Malko.

Leurs yeux restèrent accrochés d'interminables fractions de seconde. Puis les sabots de l'étalon retombèrent, cachant en partie sa virilité. Lisa Park détourna le regard et Malko ne put s'empêcher de remarquer :

– Je crois qu'il va faire le bonheur d'une jument.

– Il est souvent comme ça. Surtout quand je le monte, remarqua-t-elle d'une voix égale.

Lisa Park ressemblait de nouveau à une poupée japonaise. La frange qui semblait dessinée, les jambes gainées de nylon noir, souriante comme une petite automate bien réglée. Malko aperçut au passage une créature falote dans la cuisine, mais déjà la Coréenne l'entraînait dans le salon du premier. Un plateau avec des verres de porto était posé en face du canapé en L. Lisa les remplit et se leva.

– Asseyez-vous, je dois téléphoner pour vous.

Malko s'installa tandis qu'elle restait debout à côté de la bibliothèque. Au bout de quelques secondes, elle écarta le récepteur de son oreille.

– Occupé, annonça-t-elle. Je recommence.

Elle s'assit à moitié sur le bureau, ne laissant par terre que la pointe d'un escarpin, révélant à Malko qui se trouvait en contrebas, un morceau de cuisse blanche au-dessus du bas nylon noir.

La vision de l'étalon flasha dans la tête de Malko. Son regard croisa celui de la jeune femme et, pendant une fraction de seconde, il retrouva l'expression qu'elle avait eue dans l'écurie. Puis elle baissa la tête et refit son numéro.

Mû par une brusque pulsion irrésistible et folle, Malko se leva, vint se placer en face d'elle, tout proche, et posa une main sur sa hanche.

Jamais encore ils n'avaient eu le moindre contact physique, ni même des sous-entendus. Juste ce regard échangé dans l'écurie devant l'étalon. Malko s'attendait à ce que Lisa se détourne avec son

habituel sourire distant. Elle avait une main libre, elle ne s'en servit pas. Malko, glissant un bras autour de sa hanche, la décolla du bureau et l'attira contre lui. Aussitôt, elle répondit de tout son ventre. Sans lâcher l'écouteur. Il s'enhardit, posa ses lèvres dans son cou et elle frémit, sa main toucha la poitrine de Malko. D'abord, il crut que c'était pour l'éloigner, mais deux doigts se faufilèrent sous la chemise, et s'immobilisèrent contre sa peau.

– Encore occupé, fit-elle d'une voix un peu rauque.

Elle remit le récepteur en place et ils demeurèrent face à face. Malko se pencha, l'embrassa et elle lui rendit tout de suite son baiser. Doucement, il la fit s'asseoir de nouveau sur le bureau.

Sans cesser de l'embrasser, sa main s'aventura sur le genou rond, puis, repoussant la jupe, les doigts de Malko avancèrent lentement sur le nylon noir, atteignant la peau tiède au-dessus du bas.

Lisa eut un sursaut pour lui échapper lorsqu'il frôla son ventre à travers le nylon et se mit à masser lentement, d'un mouvement circulaire. Puis elle ferma les yeux comme un chat à qui on gratte la tête. Ses jambes s'étaient ouvertes autant que le permettait la jupe étroite, ses bras étaient noués autour de la nuque de Malko. De sa main libre, il emprisonna un sein, caressa la pointe à travers la fine laine. Lisa Park se raidit aussitôt et eut un brusque mouvement de bassin, comme si elle jouissait. La moindre caresse précise révélait une sensualité exceptionnelle.

Ses bras se dénouèrent et Malko sentit une main se poser sur sa virilité, à travers l'alpaga. Ce contact direct acheva de l'exciter. Tirant la jupe, il la fit remonter le long des jambes, découvrant les serpents noirs des jarretelles, la peau blanche des cuisses se terminant par un ventre bombé. Lisa se retourna craintivement, guettant la porte ouverte. En bas, on entendait la bonne chanter. Lisa leva vers Malko un visage suppliant :

– Attendez, elle va venir. Je lui ai dit de nettoyer ici...

Cependant, ses doigts restèrent crispés sur lui... Sans répondre, Malko l'embrassa et, tranquillement, libéra ce qu'elle tenait avec tant de passion. Aussitôt, elle saisit à pleine main la hampe raidie, se mettant à l'agiter avec des mouvements saccadés.

– C'est beau, murmura-t-elle.

Le contraste entre le sexe nu et cette femme habillée excitait Malko au plus haut point. Il reprit sa conquête là où il l'avait laissée, contournant l'obstacle du nylon. Une langue aiguë attaqua son oreille s'y vrillant comme une petite bête chaude. Lisa avait

vraiment envie de se faire violer... N'en pouvant plus, il voulut la débarrasser de son ultime rempart, mais elle l'arrêta d'une voix effrayée :

– Non, non, elle va venir !

À cet instant, Malko se moquait éperdument de la soubrette aussi bien que de la CIA. Avec une brutalité calculée, il écarta le slip le plus possible, avança son bassin et entra dans le ventre plein de miel d'une seule poussée, clouant Lisa au bureau. Elle eut une exclamation rauque, comme un cri de douleur.

– Non, je ne voulais pas faire l'amour ! Je ne vous connais pas !

Malko se contenta de l'attirer, encore plus dans son ventre. Elle se laissa embrasser, puis de nouveau, chercha à le chasser de son ventre.

– Non, non, elle va venir !

Ce qui excita encore plus Malko ; n'écoutant plus ses protestations, il saisit Lisa sous les cuisses et la renversa sur les livres du bureau. Dans cette position, il put enfin la prendre à fond, la martelant jusqu'à ce qu'elle pousse un gémissement bref ; vite étouffé par sa propre main. Malko explosa à cette seconde précise. Se vidant en elle avec un grognement de soulagement... Presque aussitôt, ils entendirent les pas lourds de la bonne qui montait l'escalier.

Trois secondes plus tard, Malko, rajusté hâtivement, était assis en face de sa tasse de thé et Lisa lissait sa jupe, à côté du téléphone. La bonne promena un regard bovin et, quand même allumé, sur la pièce.

– Madame a appelé ?

– Oui, dit Lisa Park, encore haletante, je voudrais de l'eau pour le thé.

Dès que la femme eut disparu, elle se pencha vers Malko et dit à mi-voix :

– Cette salope raconte tout à mon mari !

Joyce Marvin

Le palier du 36^e étage de la Trump Tower était moelleux, comme une bonbonnière. Un haut-parleur invisible diffusait une musique douce, Malko s'enfonçait dans la moquette parme jusqu'à la cheville. Il se dirigea vers l'unique porte, surmontée d'une caméra de télévision et, se plaçant en face de la caméra, appuya sur la sonnette. Presque aussitôt, la porte s'ouvrit avec un claquement sec. Il fit un pas à l'intérieur, découvrant une moquette blanche, des murs de laque beige animés par des dessins superbement érotiques, éclairés par de petits spots.

La porte se referma automatiquement derrière lui. Il se retourna. Personne. La voix très douce, chaude, sensuelle de Joyce Marvin, semblant surgir de nulle part, dit :

– Bonsoir, Malko. Bienvenue chez Joyce.

Malko fit quelques pas dans l'entrée, jetant un coup d'œil au passage sur les gravures ornant les murs, toutes imprégnées d'un érotisme de bon aloi : des femmes aux formes parfaites, enlacées dans des étreintes troubles, détaillées d'un trait hyperréaliste, mais sans la moindre vulgarité. Comme il était loin du policier assassiné au bord du lac Champlain... Et pourtant il y avait un lien entre cette demeure raffinée et la brutale action du colonel Yu Chang. Derrière lui, la voix douce, ordonna :

– Avancez jusqu'à la porte au fond et poussez-la.

L'appartement semblait immense, ce qui était rare à New York où le mètre carré coûtait le prix d'une concession d'or au Klondike. Il se retourna. Dans son dos, l'œil rond d'une caméra le suivait comme un chien de garde.

Curieuse atmosphère.

Il poussa la porte indiquée, recouverte d'un grand panneau de glace qui lui renvoya son image, et s'arrêta net. Devant lui, se trouvait un arbre énorme, au tronc clair, avec des feuilles vertes, dont la cime touchait le plafond. Derrière l'arbre, il aperçut un grand canapé de velours noir en U et deux femmes. L'une d'elles se leva, contournant le meuble, et s'approcha de Malko d'une démarche qui était un véritable attentat à la pudeur. Une brune aux

cheveux courts dont on ne voyait que la bouche vermillon et les yeux vert d'eau. Sûrement du sang sud-américain. Elle portait une robe-manteau en cuir noir très souple avec des épaules larges, une énorme ceinture et une fente latérale, découvrant un peu de sa cuisse à chaque pas. Sa poignée de main ressemblait à une caresse, en plus doux. Elle conserva la main de Malko dans la sienne, l'attirant imperceptiblement comme si elle voulait qu'il la prenne dans ses bras.

– Ainsi, dit-elle, voici l'ami de Lisa... Je vois qu'elle a toujours bon goût... Je suis Joyce Marvin. Venez.

Elle avait dû suivre des cours à l'Actor's Studio pour obtenir cette voix moelleuse et rauque à la fois, chargée d'électricité. Elle pivota gracieusement, offrant le spectacle d'une croupe ronde et haute, rendue encore plus attrayante par le cuir noir. Malko s'inclina devant la seconde occupante du canapé. De plus en plus étonné. Avec ses cheveux d'un noir de jais séparés par une raie au milieu en deux grosses coques retenues par des peignes d'or, son maquillage très pâle, son collier de perles noires et son kimono en camaïeu de bleus, elle ressemblait à une geisha traditionnelle.

– Voici mon amie Soon Wha, annonça Joyce. Son nom signifie « Jardin de Printemps ». Elle est coréenne.

– Je suis très heureuse de vous rencontrer, gazouilla Soon Wha, se déplaçant pour que Malko puisse s'installer entre les deux femmes.

Sur la table basse trônait une boîte d'un kilo de Béluga où étaient plantées trois petites cuillers en argent. Un bloc de glace posé à côté renfermait une bouteille de vodka. À côté d'un seau contenant une bouteille de Dom Pérignon. Joyce Marvin, à côté de Malko, rabattit pudiquement un pan de cuir sur son genou rond. En dépit de son apparence provocante, elle n'avait rien de vulgaire. Un énorme solitaire en navette brillait à sa main droite et Malko remarqua sous son bas gauche, à la hauteur de la cheville, une fine chaîne en or. Des doigts fuselés se posèrent sur sa cuisse en un geste déjà familier.

– Un peu de caviar ? Nous sommes au régime.

Elle se pencha et prit la télécommande à infrarouge d'une chaîne Akai « Fusion », encastrée dans un meuble posé sur une véritable console de commandement encastrée dans la table basse. Celle-ci comportait six écrans de télévision et une foultitude de touches et de voyants, rouges et verts. Aussitôt un reggae sensuel et rythmé envahit la pièce, diffusé par des hauts parleurs invisibles.

– Tout l'appartement est contrôlé d'ici, expliqua Joyce. J'ai dix mille pieds carrés¹, c'est difficile à surveiller.

Un Asiatique mince apparut, en tenue blanche, portant une assiette avec des toasts qu'il déposa sur la table. Joyce pressa encore une autre touche et tout un pan de rideaux noirs s'écarta, découvrant les buildings de Manhattan, brillamment illuminés. La jeune femme roucoula :

– Si j'étais exhibitionniste, je pourrais m'exposer à tout New York, quand je fais l'amour.

Malko se dit qu'elle le connaissait depuis dix minutes et qu'elle parlait déjà de faire l'amour... Lisa Park l'avait bien branché. Il avait du mal à imaginer le lien que cette créature pulpeuse pouvait avoir avec l'enlèvement de Jan Kaunas. C'était pourtant sa voiture qui avait servi au kidnapping. Mais il était un peu tôt pour aborder ce sujet. Soon Wha se pencha et installa une montagne de caviar sur un toast qu'elle tendit à Malko. Joyce eut un rire de gorge.

– Soon Wha adore s'occuper d'un homme.

La jeune Coréenne baissa modestement les yeux, décroisa les jambes dans un soyeux froissement de nylon.

Malko se demanda quelle attitude adopter. Visiblement, le cadeau que Joyce avait mentionné au téléphone, c'était Soon Wha. Il décida de se laisser guider par son instinct et plongea à belles dents sur le caviar, l'arrosant d'une large rasade de Stolichnaya.

– C'est un peu triste ici, dit soudain Joyce.

Elle se pencha sur son tableau de commandes et, soudain, un écran de trois mètres sur quatre descendit du plafond au fond de la pièce. Autre touche : des images apparurent, des corps enlacés sur des fourrures. Deux femmes. Malko eut un petit choc en reconnaissant son hôtesse avec une Asiatique, dans une intimité qui ne laissait aucun doute sur leurs goûts. Joyce se tourna sur lui.

– J'espère que cela ne vous choque pas, dit-elle de sa voix un peu rauque. Quelquefois, je m'amuse avec mes amies. Mais cela ne sort jamais d'ici.

Un avertissement ou une invite ?

Ils regardèrent en silence les images qui se succédaient, de plus en plus sensuelles. Soon Wha avait enfoncé ses ongles dans sa paume, les yeux rivés sur l'écran. Visiblement, le spectacle ne la laissait pas indifférente. Joyce vidait les verres de vodka aussi vite que Malko parvenait à les remplir. L'atmosphère se chargeait d'électricité, mais personne n'avait encore eu le moindre geste déplacé ou audacieux. Joyce semblait ignorer Malko, maintenant plongée dans la contemplation de son propre orgasme, comme ces acteurs qui

s'observent au magnétoscope. Il y en avait deux superposés, permettant toutes les combinaisons. Comme par inadvertance, les doigts fuselés de Soon Wha se posèrent sur sa cuisse.

La sonnerie feutrée du téléphone rompit le charme. Joyce répondit aussitôt. Quelques monosyllabes, puis elle raccrocha et se leva.

– Il faut que je travaille, annonçait-elle avec un sourire dévastateur. Je vous laisse à Soon Wha. À tout à l'heure.

Elle disparut vers le fond de l'appartement de sa démarche ondulante. Soon Wha laissa sa main sur la cuisse de Malko. Le film continuait à dérouler ses étreintes et l'atmosphère à s'électriser encore davantage. Malko se tourna vers la jeune Coréenne.

– Que faites-vous dans la vie ?

– Je suis hôtesse à la KAL, répondit-elle d'une voix douce. Et vous ?

– J'ai un château en Autriche, et je suis dans les affaires.

– Ah.

Elle ne semblait pas savoir ce qu'était un château ni où se trouvait l'Autriche. Par contre, sa main commençait, par des mouvements imperceptibles, à remonter vers le centre de gravité de Malko. Leurs regards se croisèrent et elle sourit, découvrant des dents de nacre.

– Il fait un peu chaud, n'est-ce pas ? susurra-t-elle.

Sans attendre le commentaire de Malko, elle défit la ceinture de son kimono et le fit glisser de ses épaules, dévoilant une somptueuse guêpière blanche, qui semblait offrir deux petits seins sur un plateau, enserrait sa taille et se terminait par les traits fins, d'un satiné virginal, des jarretelles retenant des bas si longs qu'ils arrivaient presque jusqu'à l'aine. Sans un mot, elle s'installa à genoux en face de Malko, sur l'épaisse moquette et se pencha après avoir dégagé ce qu'elle voulait.

Avec une dextérité qui prouvait une longue habitude, elle entreprit de le caresser, alternant sa bouche et ses mains, jusqu'à ce qu'il soit au bord de l'orgasme. Elle leva alors le visage vers lui et demanda d'une voix douce :

– Avez-vous envie de jouir dans ma bouche ou autrement ?

Malko avait du mal à ne pas dérapier, après un accueil pareil. Une petite voix lui disait de ne pas se laisser aller, de ne pas tomber dans ce piège parfumé. Au prix d'un effort de volonté méritoire, il

s'abstint de répondre à la question de Soon Wha et demanda à son tour :

– Joyce reçoit toujours ses amis ainsi ?

Soon Wha, tenant sa hampe à deux mains, eut un sourire désarmant.

– Joyce aime bien faire plaisir. Moi aussi.

La guêpière et les bas contrastaient d'une façon insolite avec la coiffure traditionnelle de la « geisha made in Korea ». En dépit de la bonne volonté de Soon Wha, Malko était intrigué par la disparition de Joyce Marvin.

– Où est Joyce ? demanda-t-il. Elle est sortie ?

Soon Wha eut un sourire mystérieux :

– Suivez-moi.

Ils traversèrent le living, puis un autre plus petit presque entièrement occupé par un grand écran de télé et Soon Wha poussa une porte en glace, découvrant un long couloir tendu de velours très sombre. Elle appuya sur un bouton dissimulé sous une tenture et un panneau de laque coulisssa silencieusement.

– Elle est là, fit Soon Wha, avec un rire espiègle. À tout à l'heure...

Elle ne semblait même pas vexée d'être ainsi délaissée après le mal qu'elle s'était donné.

Malko pénétra dans une immense chambre tendue de bleu nuit, la première chose qu'il aperçut devant lui fut une rangée de magnétophones reliés à des répondeurs téléphoniques. Toutes ces machines tournaient silencieusement à la même vitesse. Malko fit un pas de plus, aperçut le lit sur un podium encadré de tentures de moire rouge. Joyce Marvin y était allongée, sur le côté. Toujours vêtue de la robe de cuir noir, un téléphone à la main. De grandes glaces disposées sur tous les murs reflétaient sa silhouette à l'infini. Apercevant Malko, elle posa la main sur le récepteur et lui fit signe d'approcher.

Il obéit. La jeune femme, avec une lenteur calculée, se rapprocha du bord du lit, la tête calée sur des oreillers de soie noire et posa le pied gauche sur la moquette, repliant la jambe droite. Ce qui eut pour effet d'ouvrir la robe de cuir noir jusqu'à la bordure de son bas. Sa jarretelle se terminait par un petit camée de jade représentant une tête de serpent. Raffinement inattendu...

Joyce lui adressa un sourire ravageur, tendit la main gauche,

saisit celle de Malko et la posa sur le dernier bouton de sa robe, dans un geste sans équivoque. En même temps, elle dit de sa voix rauque, dans le récepteur :

– Il vient d'arriver... Je sens ses doigts sur ma cuisse. Je crois qu'il va défaire ma robe. Oh, j'en ai très envie...

Elle poussa un soupir qui aurait ranimé à la vie un très vieux cadavre. Puis, continua d'une voix lourde de promesse et en même temps cinglante :

– Ça y est, il est en train de défaire ma robe.

Une voix suppliante jaillit du récepteur.

– Salope ! Tu vas encore te faire baiser !

Joyce Marvin eut un rire léger et bougea un peu pour que Malko puisse aisément défaire la ceinture de la robe, écartée maintenant jusqu'à la taille. Elle révélait une guêpière en tous points semblable à celle de Soon Wha, mais noire, avec un minuscule slip de nylon assorti, brodé de serpents.

Malko regarda le récepteur, à quelques centimètres de son visage.

– Bien sûr, répondit Joyce à son correspondant invisible. Si tu étais ici, peut-être que tu me baiserais aussi... Ah !

Elle s'interrompit sur un bref gémissement tandis que les doigts de Malko prenaient entièrement possession de sa poitrine. Les globes gonflés s'échappaient du balconnet et il se pencha, pris au jeu, en dégageant les pointes durcies. Lorsque sa bouche s'en approcha, Joyce, l'écouteur toujours collé à sa bouche, poussa un feulement de fauve repu :

– Ah, ah, ah, c'est bon, c'est merveilleusement bon !

Il ne l'avait pas encore touchée.

Malko entendit distinctement une voix d'homme tremblante de haine :

– Qu'est-ce qu'il te fait, ce salaud !

Joyce ne répondit pas tout de suite. Malko était en train de faire glisser la robe de cuir et elle avait arqué son corps pour la faire passer sous elle. Quand elle retomba, elle murmura de la même voix pleine de sensualité :

– Il me caresse la poitrine ! Il est couché à côté de moi et il m'excite de façon parfaite. Tu sais comme j'aime ça. Oh oui !

Malko l'avait mordillée. Il ignorait si son plaisir était réel ou si

elle jouait la comédie pour l'inconnu au téléphone. Ses paumes remontèrent sous la guêpière, prenant ses seins en coupe, et les doigts de Malko remplacèrent sa bouche, effleurant les pointes très légèrement. De nouveau, elle gémit.

– Oh, c'est fantastique, il faut qu'il me caresse ailleurs, je suis si excitée.

– Salope ! hurla la voix au paroxysme de la frustration. Salope !

Délicatement, Joyce écarta le récepteur de son oreille, tout en soulevant les reins afin que Malko puisse faire glisser son slip le long des bas nylon.

– Ne crie pas, menaçait-elle, sinon, je raccroche...

L'inconnu répondit par des grognements furibonds, puis demanda d'une voix plus mesurée :

– Où es-tu ? Avec qui ?

Joyce Marvin eut un rire moqueur.

– Dans ma chambre. Avec un homme bien sûr ! Plein de charme, comme j'aime. Il est fou de moi. Si tu voyais dans quel état il est... C'est autre chose que ta petite queue ridicule. Il va m'ouvrir en deux...

Elle se tut, les lèvres sèches. Ses yeux avaient pris une expression trouble, et Malko se dit qu'elle ne jouait plus la comédie. D'ailleurs sa main s'était posée sur lui, comme pour vérifier le bien-fondé de ses paroles. Cette scène étrange commençait à l'exciter prodigieusement. Joyce eut un sourire gourmand, ses longues jambes se détendirent sur les draps de satin, et elle souleva le ventre, venant au-devant de Malko.

– Il m'a déshabillée, souffla-t-elle dans le récepteur. Il a ôté tout ce qui le gênait. C'est un amour. Il a des doigts doux et agiles qui se glissent partout... Oh, oh, tu devines où ils sont maintenant, je crois qu'il va me faire...

Elle se tut, Malko sentait son ventre onduler contre sa main et put vérifier qu'elle était vraiment excitée. Qui était l'homme qui souffrait ainsi au bout du fil ? C'était inhumain ! Il entendait son souffle court dans le récepteur. Joyce se pencha et défit la ceinture de son pantalon, s'attaqua aux boutons de la chemise, posant le récepteur à côté d'elle. L'inconnu criait.

– Qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce que tu fais ?

Malko l'aida et en quelques secondes, il fut nu. Joyce retomba en

arrière et reprit le récepteur pour dire d'une voix admirative à souhait :

– Il est encore mieux foutu que je ne l'imaginais ! Oh, je ne peux plus attendre.

– Garce ! Chienne ! hurla la voix éraillée. Tu mens, il n'y a personne...

– Mais si, fit la voix douce de Joyce. Tu vas entendre le bruit quand son gros membre va entrer dans mon ventre.

Elle tenait le récepteur d'une main, et de l'autre, masturbait lentement Malko. Soudain, elle annonça d'une voix suave à son interlocuteur invisible :

– Pardonne-moi, il veut que je le prenne dans ma bouche, je ne peux plus te parler.

Malko entendit le cri de l'homme au moment où la bouche de Joyce se refermait effectivement autour de lui. Il n'avait pourtant rien demandé. Sadiquement, la jeune femme avait posé le récepteur à côté de son visage, permettant ainsi à sa victime d'entendre les bruits légers mais reconnaissables de la fellation. D'ailleurs, l'inconnu criait et éructait des injures ordurières sans interruption. La caresse de Joyce était extraordinairement légère. Calculée pour faire monter encore l'excitation de Malko, mais pas plus.

Elle s'arrêta pile et reprit le récepteur pour lancer :

– Ça me rend folle ! Je voudrais que tu le voies, il est splendide. Ça y est, il vient sur moi. Oh ! Je ne peux plus tenir...

Joignant le geste à la parole, Joyce noua ses mains sur les reins de Malko, la tête renversée en arrière, les talons de ses escarpins crochés dans le drap de satin. Pris au jeu, il faisait durer le plaisir, prolongeait l'attente. Les bruits sortaient toujours du téléphone, des gémissements, des injures.

Lentement, il s'enfonça dans le ventre offert. Joyce Marvin feula, puis cria comme il la pénétrait à fond.

– Ah, ah, gémit-elle, l'écouteur collé à sa bouche. Il n'en finit pas, pas, il est long... il me transperce.

– Saaalope ! hurla l'homme à l'autre bout du fil.

Joyce s'arrêta de bouger sous Malko, serrant les cuisses autour de ses hanches comme on retient un cheval. Il en profita pour passer les mains sous ses genoux, lui relevant les jambes en la faisant basculer, de façon à la pénétrer encore plus. La glace renvoyait

l'image des longues jambes gainées de noir pointant vers le plafond. Joyce poussa un profond soupir dans le téléphone.

– Tu aimerais me voir, hein ? Ça te rend fou, tu es jaloux...

– Arrête, ne le fais pas ! hurla l'homme.

Joyce grogna d'aise.

– Trop tard, il est dans mon ventre. Maintenant mon chéri, je ne peux plus te parler, parce qu'il va me prendre comme j'aime. Et tu sais que je ne me contrôle plus...

Avec un geste délicat, elle posa l'écouteur taché de rouge à lèvres sur le drap et regarda Malko dans les yeux.

– Viens, fit-elle assez fort pour que l'homme entende dans l'écouteur. Viens, baise-moi fort. Très fort.

Un gémissement sortit du téléphone. Malko n'en pouvait plus de ce jeu cruel. Comme pour maltraiter Joyce, il s'enfonça brutalement dans le ventre offert. La tête de Joyce roula, ses yeux se révulsèrent et elle poussa un cri dément. Il continua, oubliant le téléphone, la comédie sadique, la martelant comme un fou, la faisant hurler chaque fois un peu plus violemment. Il lui semblait qu'à chaque hurlement de Joyce répondait un bruit inarticulé dans le téléphone.

Les jambes repliées, Joyce criait de plus en plus fort. Même en pleine passion, elle était belle.

Malko la fit basculer sur le côté, la pénétrant ainsi encore plus profondément. Elle poussa un cri déchirant. Il acheva de la retourner et d'elle-même, elle s'agenouilla, le visage dans le satin noir, soulevant sa croupe qu'il investit avec la même violence. Les mains crochées dans la guêpière à hauteur des hanches, il se déchaîna, arrachant à chaque poussée des exclamations de plus en plus aiguës. Quand il explosa, Joyce poussa un ultime hurlement amorti par les tentures. Malko resta collé à elle, le souffle court, le sang battant aux tempes. Ce n'est que plusieurs secondes plus tard qu'il remarqua le « bip-bip » du téléphone. L'homme avait raccroché. Joyce envoya une main languissante et reposa le combiné.

– Il a joui, dit-elle simplement.

LES TROMPETTES DE JÉRICHÔ

Tamara

La bouteille d'arak avait sérieusement diminué. Tamara l'avait bien attaquée, avec la participation de Malko. Après le restaurant ils étaient remontés dans sa chambre, laissant les fenêtres ouvertes pour avoir un peu d'air. Tamara s'était changée, moulée dans un tank-top plein de boutons et un caleçon collant multicolore. Elle prit un petit transistor dans son sac, le brancha sur une station musicale et commença à onduler sur place au rythme de *Hava Naguila*... D'une façon si sensuelle que Malko oublia provisoirement ses soucis. Son ventre se balançait à quelques centimètres de lui, mimant les ondulations de l'amour. Leurs regards se croisèrent. Celui de l'Israélienne brillait d'une lueur hardie, pleine de sensualité.

En minaudant comme une strip-teaseuse, elle commença à défaire les innombrables boutons de son haut, presque jusqu'à l'estomac, découvrant un soutien-gorge pigeonnant. Elle ondulait, les yeux clos, comme si elle était seule.

– Il fait chaud ! soupira-t-elle.

– Si vous voulez que je vous viole, continuez, fit Malko.

Tamara lui adressa un regard faussement innocent.

– J'ai été élevée dans un kibboutz, je dansais souvent pour mes camarades, ils ne se sont jamais jetés sur moi. Mais, c'est vrai, j'avais seulement douze ans...

Elle continuait à danser presque sur place, défiant Malko du regard. Celui-ci se leva et posa ses mains sur ses hanches, l'immobilisant avec fermeté. Tamara se laissa faire, le regard provocant. Il pouvait voir son sexe moulé par le caleçon avec une précision anatomique. Le ventre en avant, les cheveux agités par la brise entrant par la fenêtre, elle était plus que belle. Avec lenteur, Malko fit glisser ses mains sur les renflements des seins, atteignant les pointes qu'il découvrit durcies, perçant la dentelle. Leurs regards se croisèrent et Tamara dit soudain.

– Vous vouliez me baiser, à Jérusalem ? Eh bien, faites-le maintenant.

Tranquillement, elle dégrafa son soutien-gorge, libérant deux seins magnifiques, puis fit glisser son caleçon, ne gardant qu'un slip minuscule enfoui dans son sexe. Alors seulement, elle embrassa Malko, se frottant langoureusement contre lui. Sentant son désir se développer, elle lui murmura à l'oreille.

– Mon ami Hanevim, il rêve de me baiser ! J'ai toujours refusé... Je lui permets seulement de se caresser devant moi.

Écartant la dentelle, il plongea brutalement deux doigts dans son sexe et sentit le miel couler. L'arak avait fait son effet. Il continua à la baratter d'un mouvement tournant, jusqu'à ce qu'elle gémissse et s'active sur sa poitrine avec des ongles d'une habileté démoniaque. Puis, elle descendit et ses mains achevèrent d'épanouir le désir de Malko. Elle se laissa alors aller en arrière sur le matelas et attira sa tête vers son ventre, soulevant les reins pour qu'il puisse achever de la déshabiller. Les cuisses grandes ouvertes, elle poussa un long gémissement quand la bouche de Malko s'empara d'elle. Elle s'était inondée de parfum, trahissant la préméditation... Très vite, elle se tordit sous sa caresse, puis se cambra, l'attirant pour qu'il la prenne.

– *Komm ! Komm !* gémit-elle.

– *Nein !*

Malko n'avait pas envie d'être le jouet de cette dominatrice. À son tour, il la prit par la nuque et lui enfonça son sexe raidi dans la bouche. Tamara le mordit d'abord, puis, docilement, lui administra une fellation d'une douceur hallucinante... Ce fut au tour de Malko de gémir de plaisir. Il voyait sa croupe ronde se balancer devant lui et mourait d'envie de la clouer au sol. Mais Tamara, mutine, en avait décidé autrement.

Au moment où il se laissait tomber sur elle, elle serra violemment les cuisses, l'empêchant de la prendre...

– *Kommen Sie jetzt, dit-elle, ich möchte Sie zwischen meine Titten spritzen* ¹ !

Elle l'attira à califourchon sur son estomac et glissa le membre de Malko entre ses seins fermes et rebondis, tandis qu'elle en suçait l'extrémité avec sa langue.

– *Es ist ein schöner Schwanz* ² ! roucoula-t-elle.

Elle continua, le masturbant entre ses seins jusqu'à ce qu'il sente la sève monter de ses reins. Aussitôt, Tamara ôta le membre de sa

bouche, le temps de dire fébrilement :

– *Ja ! Ja ! spritzen Sie ihren Samen jetzt 3 !*

Son corps fut secoué d'un orgasme violent au moment où il se déversait sur son visage.

Cela avait beau être délicieux, il était frustré, il aurait tant voulu la prendre... Allongée sur le dos, Tamara lui adressa un sourire ironique.

– Tu ne trouveras pas une Arabe qui baise comme ça...

1. Viens maintenant. Je veux que tu jouisses entre mes seins.

2. Tu as une belle queue.

3. Oui, donne-moi ta semence maintenant.

LA BATAILLE DES S.300

Azar

Azar Hanieh décroisa et recroisa ses jambes avec une lenteur calculée, provoquant un léger crissement de nylon qui donna la chair de poule à Malko. Il croisa le regard de l'Iranienne, un regard jaune comme celui d'un fauve et ce qu'il y lut envoya un torrent d'adrénaline dans ses artères. L'atmosphère de la bibliothèque était tellement chargée d'érotisme qu'on avait l'impression de sentir l'odeur du sperme. Pourtant, Azar Hanieh se tenait très sagement assise au bord du canapé, une tasse de café en équilibre dans sa main gauche, sans le moindre geste équivoque, la robe descendant sagement à mi-mollet. Mais chaque cellule de son corps hurlait « baise-moi ». Elle posa sa tasse avec délicatesse sur la table basse et adressa à Malko un sourire désarmant. Celui-ci, le regard fixé sur le décolleté profond découvrant la peau laiteuse de deux seins lourds, sursauta lorsqu'elle demanda, d'une voix pleine de timidité.

– Je vais aller terminer mes bagages. Avant de partir, est-ce que je pourrai vous demander une faveur ?

– Avec plaisir.

– J'aimerais visiter ce merveilleux château. Je n'ai jamais été dans un endroit pareil.

– Pourquoi pas ! accepta Malko, flatté. Allons-y, nous allons commencer par la tour de guet, la partie la plus ancienne. Venez.

Elle le suivit et, après avoir traversé un long couloir, ils empruntèrent l'escalier en colimaçon aux marches de pierres permettant d'accéder au sommet de la tour. On n'entendait que le claquement des hauts talons d'Azar Hanieh sur les pierres et les bruits de leurs respirations. Lorsqu'ils parvinrent au sommet, plateforme circulaire éclairée par des ouvertures carrées ouvertes aux quatre points cardinaux, Azar Hanieh s'appuya au mur avec un sourire.

– C'est haut ! ça m'a épuisée ! Tenez, sentez.

Elle prit le poignet de Malko et plaqua sa main contre son sein gauche en un geste inattendu et audacieux. À travers la soie de la robe, il sentit la tiédeur ferme de la chair et la pointe d'un mamelon érigé comme un petit crayon. Ils étaient presque l'un contre l'autre et l'odeur du parfum lourd de la jeune femme était devenu si pénétrant que Malko avait l'impression qu'il lui entraît dans la peau. Pendant quelques instants, ils restèrent dans la même position. Un peu ridicules. Azar Hanieh respirait plus rapidement. Son regard était un peu fixe.

Ce fut plus fort que lui, Malko glissa sa main entre la robe et sa peau, atteignit le mamelon dressé qu'il effleura, le faisant durcir encore plus.

Azar eut un bref frisson. Sa main lâcha le poignet de Malko, glissa entre leurs deux corps pour se poser sur sa braguette. Elle chercha à tâtons le zip, l'abassa lentement et insinua les doigts directement dans son slip où son membre était en train de grandir à toute vitesse.

Puis, elle pressa ses lèvres contre celles de Malko et, très vite, lui enfonça dans la bouche une langue brûlante qui se noua à la sienne.

Entretemps, elle avait extrait de sa prison de tissu le membre de Malko, désormais raide comme un manche de pioche, et le masturbait avec douceur, appuyée au rebord de pierre de la fenêtre carrée. Malko abandonna le mamelon dressé et plongea sous la robe de soie, la relevant sur la jambe gauche de l'Iranienne, laissant courir ses doigts, d'abord sur le bas, puis le long d'une large jarrettière. Azar Hanieh s'était mise à le masturber frénétiquement, tandis que sa langue dansait un ballet endiablé contre la sienne. Il continua son exploration, passa la main derrière sa taille, attrapa l'élastique de la culotte et tira le triangle de nylon vers le bas. Lorsque la dentelle rouge eut atteint ses genoux, Azar se trémoussa pour aider sa culotte à glisser jusqu'à ses chevilles. Ensuite, il lui suffit de lever un de ses escarpins pour s'en dégager.

Malko était au bord de l'explosion. Il balaya la main qui serrait son sexe, écarta les cuisses de l'Iranienne, tâtonna un peu et, d'une seule poussée, s'enfonça en elle.

Sous le choc, Azar bascula en arrière, le dos sur le profond rebord de pierre allant jusqu'à la fenêtre. Malko l'aida à décoller ses pieds du sol et, tout naturellement, ceux-ci se posèrent sur ses épaules. Il lui saisit les cuisses pour l'attirer à lui et se mit à la labourer à grands coups de rein.

Tellement excité, qu'il ne put se retenir longtemps. Sentant qu'il

allait jouir, Azar l'encouragea d'une voix rauque.

– *Komm ! Komm* ¹ !

Il la cloua au rebord de pierre d'un coup de rein définitif et cessa de bouger, laissant son regard errer sur le paysage, en contrebas. Et soudain, avant qu'Azar ne se redresse, il aperçut un taxi entrer dans la cour du château, et s'arrêter en face du perron.

Trente secondes plus tard, une silhouette dévala celui-ci et ouvrit la portière du taxi. Il eut le temps de reconnaître le crâne chauve de Mehdi Ezazi.

– *Himmel Herr Gott* ² !

D'un coup, il s'arracha au fourreau brûlant, laissant Azar pantelante, à demi allongée sur l'à-plat de la fenêtre, se rajusta en un clin d'œil et dévala les marches de pierre de l'escalier en colimaçon.

¹. Jouis ! Jouis !

². Bon Dieu !

CHAPITRE II

L'ivresse de la chasse

Attrape-moi ! Viens ! Je ne sais si c'est par jeu ou par peur. Si c'est toi que je fuis ou la force de mon désir qui m'effare et me fait prendre mes jambes à mon cou.

Cela aurait pu être si simple. M'abandonner aussitôt contre toi, manger ta bouche, ouvrir mes cuisses à ton sexe tendu, accepter la violence de nos désirs. Mais plus je m'éloigne, plus tu gagnes du terrain, plus notre envie prend des airs de bataille. Ai-je envie de perdre ou de gagner ?

Mon désir est un état de guerre. Succomber à l'évidence de ta faim, à la découverte de la mienne. C'est impossible ! Mérite-moi ! Sue et halète, bats-toi pour me remporter ! J'ai besoin de sentir, après tes ruses de séducteur, tes rondes de félin affamé, toute la fureur de ton désir. Que tous tes muscles se bandent, que nos corps s'enduisent de sueur, que nos souffles se cassent, que je m'arrache à ta prise, que je tombe à terre, que l'espace d'une seconde, je sente ta queue enragée contre mes cuisses, que je me débattaie entre tes bras autoritaires, ta main se crispant sur mon sein, le faisant surgir du bonnet de dentelle.

Là, ce sont tes doigts qui s'enfoncent dans ma hanche et ce contact se répercute dans tout mon corps. Ce n'est qu'une répétition, il faudra qu'il y ait une fin à cette course poursuite. C'est un jeu. Je glisse et tu m'enserres plus fort. Un vêtement craque ouvrant, à ta main empressée, l'accès à mes dentelles humides.

Si je m'arrache encore à ton étreinte, c'est pour t'offrir le spectacle d'une femme à demi troussée qui s'excite de sa propre peur, de sa nudité de sauvage. J'hésite entre la colère et le rire de l'enfant qui veut être prise. Je voudrais déclarer forfait mais je suis emportée par la fuite. Je veux que tu viennes à bout de moi, que tu me domptes et me maîtrises.

Là, je m'effondre encore. Je sors les griffes et sens ta peau crisser sous

*mes coups paniqués. Tu as, cette fois, le temps de te défaire, forçant le
compas de mes cuisses avec violence et fermeté. Je me retourne d'une
vrille de la taille, la croupe vulnérable, la dentelle en lambeaux. Je
capitule, tu as gagné.*

VENGEANCE ROMAINE

Ornella

Ornella était aussi collante que les *fetuccini* d'*Alfredo*. Un bras autour du cou de Malko, sa fantastique poitrine écrasée contre lui, elle lui mordilla le cou et répéta pour la centième fois :

– Je te trouve très beau. Je t’ai tout de suite trouvé très beau...

Elle avait commencé à fondre quand le guitariste maison était venu susurrer à leur table quelques chansons napolitaines, terminant le travail du chianti. Ornella avait pris la main de Malko, cette erreur probablement due à sa myopie. Quand elle l’avait embrassé à pleine bouche à la fin de la chanson, il n’y avait plus aucun doute sur son erreur. Sa cuisse se poussait contre la sienne sous la table et elle avait expédié le sabayon en trois minutes, ce qui n’était pas une grande perte. *Alfredo* était devenu un infect piège à touristes.

Ils se retrouvèrent sur la minuscule place triangulaire empiétant sur la Via della Scrofa. Ornella s’appuya sur lui de tout son corps.

– *Amore mio* ! chuchota-t-elle, ne faisant pas le détail.

Malko lui rendit ses baisers, pas mécontent de commencer son séjour romain sous de pareils auspices. Dans la voiture, cela continua. Discrètement, Ornella défit les deux derniers boutons de sa jupe droite, afin d’offrir à Malko un accès plus aisé à ses cuisses. Sa poitrine semblait prête à faire éclater le chemisier rouge. Il avait du mal à se retrouver dans le dédale des rues sans trottoir du vieux Rome. Encore plus quand Ornella lui vrilla une langue chaude dans l’oreille droite... Ils montèrent à travers les avenues calmes du Parioli. Après dix heures du soir, Rome était une ville morte, depuis le terrorisme. Enfin, Ornella désigna à Malko un grand bâtiment blanc.

– Je suis arrivée.

Intérieurement, il tiqua sur le « je », fit comme s’il n’avait pas entendu. Ils descendirent ensemble et devant la porte, Ornella se

retourna pour se frotter contre lui de tout son grand corps, se laissant caresser sans aucune retenue. Puis elle se détacha, tendit ses lèvres pour un baiser léger et susurra :

– *Ciao, amore !* Je te téléphone demain.

Malko chercha dans sa mémoire comment se disait « allumeuse » en italien, ne trouva pas et entra avec elle.

Ornella mit un doigt sur ses lèvres :

– Ne fais pas de bruit.

Il n'en fit aucun pour la prendre dans ses bras. Comme elle cherchait à lui échapper dans l'escalier, il la rattrapa, et ils trébuchèrent sur les marches, mêlés en une lutte sournoise. Malko bien décidé à ne pas se laisser frustrer de son plaisir anticipé. À un moment, elle s'étendit en biais sur trois marches, le manteau ouvert, et il sentit son mont de Vénus venir se coller à son ventre. Il crut que c'était gagné, mais elle se releva en un éclair, et il ne la récupéra qu'au palier du premier. Parvenant quand même à défaire quelques boutons supplémentaires.

La lutte reprit entre le premier et le second. Marche par marche. Tantôt elle l'embrassait avec passion, murmurant en italien des mots qui devaient être d'une obscénité flamboyante, tantôt elle lui échappait. La coinçant contre la minuterie du second, il parvint à défaire ce qui restait de boutons, et la jupe noire tomba à terre. Ornella s'enfuit vers le troisième, enveloppée dans son manteau. La vue des longues cuisses coupées par les bas noirs envoya un vrai jet d'adrénaline dans les artères de Malko. Il recoïça Ornella entre le troisième et le quatrième, l'allongea sur les marches et entreprit de la délivrer de son charmant slip noir. Elle haletait, croisait les jambes puis, soudain, l'embrassait à pleine bouche. Pour s'enfuir aussitôt. Mais le slip termina au creux d'une marche. Il restait un étage pour conclure, et Malko commençait à s'épuiser.

Cette fois, Ornella semblait vraiment décidée à lui échapper. Elle s'engagea dans l'ultime étage. Malko derrière elle. À mi-course, il plongea comme un joueur de rugby et lui saisit les jambes par derrière. Elle se reçut sur les mains et demeura à moitié couchée, à moitié à genoux, étalée sur quatre ou cinq marches. Repoussant le manteau qui le gênait, Malko se retrouva collé à ses reins, sentant contre lui la chair chaude et nue de sa croupe, agacé par le crissement du nylon des jambes qui se débattaient sous les siennes. De nouveau, elle s'alanguit, se cambrant même un peu pour le sentir contre elle. Puis elle tourna la tête et demanda d'une voix suppliante :

– Pas ici ! *Amore*, pas ici !

Maintenant, elle se trouvait sur une marche, à genoux, le buste penché en avant, haletant de fatigue. Malko ne répondit même pas. Quand elle sentit sa virilité contre elle, Ornella se retourna d'un coup de reins si rapide qu'il ne put la pénétrer. Il s'apprêtait à remonter à l'assaut lorsqu'elle se laissa glisser sur le dos, en biais sur les marches. Avant d'avoir réalisé ce qu'elle voulait, il sentit une bouche chaude l'envelopper et il comprit qu'Ornella Antonioni s'avouait vaincue. Au bout de quatre étages et demi. Il se laissa faire, épuisé, savourant la caresse experte et pleine de douceur. Ornella releva la tête pour dire avec un rire étouffé.

– *Amore*, je suis née à Bologne. On dit que les Bolognaïses sont les meilleures « *pompinari* ¹ » d'Italie... Tu es d'accord ?

– Absolument, affirma Malko, les reins cassés par une marche. Il aurait préféré être dans un lit.

Son « supplice » ne dura pas. Ornella se releva, le prit par la main, et ils franchirent enfin debout les dernières marches. Malko devina un hall de marbre et se retrouva dans une pièce en désordre où le seul meuble apparent était un grand lit bas recouvert de fourrure. Dans un coin trônait une télé à côté d'un magnétoscope Akai et d'une pile de cassettes. Ornella mit l'appareil en marche ; glissant une cassette dans l'Akai. L'écran s'alluma et, très vite, Malko aperçut deux corps enlacés dans une position sans équivoque. Une femme vêtue d'une guêpière, de bas et d'escarpins, se faisant prendre à quatre pattes sur un lit.

– Tu ne me reconnais pas ? demanda fièrement Ornella. C'est un film que j'ai fait. J'aime bien me revoir...

Elle envoya promener son manteau, ses chaussures, ôta son chemisier, ne conservant que ses bas et une guêpière. Sa poitrine était véritablement énorme, superbement mise en valeur par la guêpière. Elle s'approcha de Malko, demanda à voix basse :

– Qu'est-ce que tu aimes ? Dis-moi. Dis-moi, je suis ton esclave.

Allongée sur le lit, elle regarda Malko se déshabiller puis se mit à secouer son sexe avec une fureur presque sacrée jusqu'à ce qu'elle le reprenne dans sa bouche, sans arrêter d'égrener des obscénités, ce qui représentait une belle performance.

Elle s'arrêta brusquement.

– Je ne vais pas te sucer toute la nuit ! *Scopa mi* ² !

Sa verdeur de langage était charmante. Elle se laissa docilement

mettre à genoux et cria lorsque Malko la pénétra enfin. La tête entre ses mains, elle se cambra et commença à reculer par petits coups de reins. Quand il effleura les pointes de ses seins, ce fut du délire. Malko était en sueur, malgré le froid. Les doigts solidement crochés dans les larges hanches, il faisait l'amour comme un animal. Ornella criait, la bouche grande ouverte. Lorsqu'il décida de satisfaire un vieux fantasme, elle dit seulement d'une voix posée :

– Doucement.

Bientôt, la sarabande recommença. Ornella n'avait aucun complexe. Se faire sodomiser à la première rencontre, sans hésitation, méritait son inscription à un club très fermé... Malko tint le plus longtemps possible, s'enfonçant avec volupté dans la voie étroite, puis explosa de toutes ses forces, avant de retomber sur le côté, épuisé et heureux.

1. Suceuses.
2. Baise-moi !

LA PANTHÈRE DE HOLLYWOOD

Darling Jill

Le « love-in » commençait à s'animer, mais Jill était la première à se déshabiller. Gene Shirak ne lâchait pas Daphné d'une semelle. Celle-ci était une des rares femmes à porter un slip sous sa minirobe. Sa chevelure flamboyante émergeait d'une balancelle où Gene Shirak, tout en mauve, l'avait entraînée dès son arrivée. Joyce était invisible. Le producteur avait accueilli Malko chaleureusement et, immédiatement, accaparé Daphné.

– C'est gentil d'avoir bien voulu participer à notre petit « love-in » avait-il dit à Malko.

Il y avait une quinzaine de couples. Toutes les femmes, jeunes et jolies, rivalisaient d'indécence. Certaines jouaient au billard dans le living, ou buvaient ; d'autres dansaient autour de la grande piscine en L. À part Jill, on se serait cru dans une partie ordinaire.

Malko revint vers Jill et ils débouchèrent le champagne. La jeune femme but deux coupes coup sur coup, et dit paisiblement :

– J'ai envie de vous. Dans l'eau.

Elle se leva, fit jouer les muscles de ses cuisses et de ses fesses et plongea, sans une éclaboussure. Après quelques mouvements, elle revint s'accouder au rebord de marbre, le corps abandonné dans l'eau, près de Malko.

Soudain, sans transition, « Darling » Jill saisit la main de Malko, la plongea dans l'eau. Il sentit sous ses doigts la rondeur d'une cuisse.

– Caressez-moi, souffla-t-elle.

Un autre couple se rapprocha d'eux. Une fille brune et un garçon jeune et poupin, presque obèse, avec de grosses lunettes d'écaille. Il jeta un regard mouillé à « Darling » Jill qui se laissait aller, sous la caresse de Malko.

– Hello ! dit-il.

Puis, sans transition, il glissa la main sous la robe de sa cavalière et caressa ses fesses. Puis, ils s'éloignèrent dans l'ombre du jardin.

Malko avait beau se creuser la tête, il ne voyait pas la moindre trace d'espionnage parmi tous ces détraqués. Tous les gens qui faisaient des partouzes ne travaillaient pas pour les Russes ou les Chinois... Distrait, il relâcha son attention et « Darling » Jill le rappela à l'ordre par un léger grognement. Il vit Mme Shirak disparaître dans la villa avec son éphèbe. Gene ne broncha pas. Un autre couple faisait l'amour près de la piscine, étendu sur un matelas. Deux filles s'approchèrent et regardèrent.

L'attention de Malko fut détournée par un nouvel arrivant. Un homme d'une beauté presque gênante tant elle était parfaite, très bronzé, au visage impénétrable. Il était pieds nus, vêtu d'un vieux blue-jean et d'une chemise sans boutons, ouverte sur son torse parfait. Un petit singe était en équilibre sur son épaule gauche. L'inconnu balaya l'assistance d'un regard indifférent et alla s'allonger sur une chaise longue de l'autre côté de la piscine.

« Darling » Jill sembla soudain agitée de convulsions, enfonça ses ongles dans le bras de Malko et ouvrit la bouche toute grande comme si elle allait se noyer.

Au même moment, une fille en maillot noir déposa près d'eux une petite assiette pleine de gâteaux secs.

– C'était si bon, soupira Jill. Vous êtes doux. Prenez un *kookie*.

Presque de force, elle fourra dans la bouche de Malko une poignée de gâteaux. Il faillit s'étouffer avec et dut les arroser de champagne. « Darling » Jill éclata de rire.

– Vous allez vous sentir bien, vous aussi...

– Pourquoi ? demanda Malko, vaguement inquiet.

– Ce sont des *grass-kookies* 1 dit Jill ? À la Marijuana. Beaucoup plus efficaces que les cigarettes. C'est concentré et cuit. Après ça, c'est formidable de faire l'amour...

De mieux en mieux. Tout à coup une fille rousse et maigre, avec des cheveux courts et des yeux bleus, drapée dans une sorte de sarong, s'avança vers le bel inconnu au singe. Malko remarqua la couperose de ses pommettes et le grand verre de whisky dans la main droite.

« Darling » Jill ricana avec distinction.

– Il va y avoir du sport. Sue a envie de Joe. Regardez.

Celle que Jill avait appelée Sue se dirigea droit sur l'homme étendu sur une chaise longue. Elle s'agenouilla près de lui, posa son verre et commença à lui caresser la poitrine en lui parlant à l'oreille.

« Darling » Jill en avait arrêté de boire.

– Ça fait des mois qu'elle le veut, commenta-t-elle. Lui qui n'aime déjà pas beaucoup les bonnes femmes, quand il voit ce sac à whisky...

Là-bas, l'homme n'avait pas bronché. Il caressait son singe tandis que Sue le caressait. Soudain, la main de la jeune femme descendit le long du blue-jean. Jill eut un gloussement énervé.

– Elle va... commença-t-elle.

Soudain Joe se redressa calmement. Il attrapa la fille par le devant de son sari, la fit lever et, d'une poussée violente, l'envoya dans la piscine. Puis, il se recoucha et reprit sa méditation.

« Darling » Jill éclata de rire. Sue émergea, trempée, ramassa son verre et le jeta de toutes ses forces à la figure de Joe Makenna. Celui-ci ne bougea pas, s'essuyant seulement les yeux. Un garçon arriva derrière Sue et la poussa dans la piscine, mais elle eut le temps de s'accrocher à lui et ils tombèrent ensemble.

Il y eut une mêlée confuse qui se transforma en étreinte, debout dans l'eau.

Enfin, Sue sortit de la piscine entièrement nue, s'étira et sans un regard pour Joe Makenna fila vers le buffet. Elle était maigre avec une toute petite poitrine et des cuisses fortes et musclées. Jill essaya d'attirer Malko dans l'eau, très émoustillée.

– Venez.

Elle hasarda une caresse si précise qu'il regarda autour de lui. Personne ne prêtait attention à eux. Par la porte du living, il voyait un homme danser à genoux devant une fille paraissant quinze ans, dont les ondulations se passaient de commentaires. Il commençait à ne plus savoir très bien où il se trouvait. Ni ce qu'il faisait. Comment croire à une histoire d'espionnage dans cette ambiance démentielle ? Il n'avait pas eu le temps de fumer les cigarettes offertes par Albert Mann et la marijuana commençait à le plonger dans un état second.

Jill s'énervait.

– Venez !

Soudain, une cloche placée près du buffet, couvrit le bruit de la

musique.

– Venez tous, les jeux vont commencer, criait Gene Shirak.

Docilement, les couples se rapprochèrent. Sauf le gros jeune homme à lunettes, qui s'allongea sur une chaise longue, à l'écart. Même « Darling » Jill sortit de l'eau et prit Malko par la main.

Gene Shirak ôta sa chemise et fit glisser la fermeture Éclair de son pantalon. En un clin d'œil, il fut nu. Les autres hommes l'imitèrent et les femmes qui avaient encore leur robe les plièrent soigneusement sur une table, gardant seulement leurs bijoux.

Malko avait fait comme tout le monde. Il était nu comme un ver. « Darling » Jill regarda ses cicatrices et ses yeux brillèrent.

– Vous vous êtes battu ?

– Accidents de voiture, dit-il laconiquement.

Daphné finissait de se débarrasser de sa robe avec beaucoup de grâce. Il sembla à Malko que ses seins avaient encore grossi. Il vit le regard de Gene Shirak posé sur la jeune femme : les marchands du temple devant le Veau d'Or.

« Darling » Jill, qui ne dédaignait pas à l'occasion une excursion à Lesbos, se passa la langue sur les lèvres et remarqua :

– Ton amie est très belle.

Gene Shirak claqua des mains. Martha, la vieille bonne noire toute desséchée, sortit de la cuisine, portant à grand-peine une vasque pleine d'un liquide incolore sur lequel flottait une éponge. Ses yeux passèrent sur les corps dévêtus des hommes et des femmes avec une indifférence totale.

Gene Shirak annonça :

– Vous connaissez les règles du jeu. Les hommes vont aller au fond du jardin, près du bungalow. Ensuite, ils n'auront plus qu'à faire leur choix, s'ils arrivent à attraper nos gracieuses compagnes.

Il eut un geste large vers les femmes :

– Mesdames.

« Darling » Jill, avant de quitter Malko, lui glissa à l'oreille :

– Tâchez de m'attraper le premier.

Interdit, il contempla l'incroyable spectacle. Entièrement nues, les femmes faisaient sagement la queue devant la vieille bonne. Sue Scala se présenta la première. D'une main experte, la Noire lui

enduisit le corps avec le liquide contenu dans la vasque. Aussitôt, sa peau se mit à luire d'un éclat agréable.

– C'est de la pure huile d'olive, cria Gene, très excité. Importée.

On est snob ou on ne l'est pas.

Le badigeonnage dura une dizaine de minutes. Malko s'était écarté avec les autres hommes. Joyce, la femme de Gene Shirak, faisait sagement la queue comme au supermarché.

Seuls, Joe Makenna et le gros jeune homme joufflu étaient restés habillés. Ce dernier attrapa Malko par le bras lorsqu'il passa près de lui.

– *Stranger*², dit-il, votre amie est magnifique. J'organise une petite partie en avion dans quelques jours, j'espère que vous serez des nôtres...

Malko n'osa pas lui demander pourquoi il n'en profitait pas sur-le-champ.

Le badigeonnage était terminé. Les femmes attendaient en bavardant comme chez le coiffeur. Soudain, Gene, velu comme un chimpanzé, mit sur l'électrophone la bande sonore de « Hair » et hurla :

– Maintenant le jeu commence.

Aussitôt, il se précipita sur Daphné, qui était la plus proche de lui. D'ailleurs, il était le seul mâle à être resté près de la piscine. Discrètement, la vieille Noire se retira dans sa cuisine, en emportant ce qui restait d'huile d'olive.

Gene Shirak enserra les hanches de Daphné. Mais le badigeonnage avait été trop bien fait. Elle lui glissa littéralement entre les mains et s'enfuit en riant aux éclats.

Jouant le jeu, Malko s'avança à son tour. Si ses ancêtres l'avaient vu ! La sécurité des USA passait par d'étranges méandres. Il aperçut « Darling » Jill poursuivie par un petit homme bedonnant qui la saisit, à bras-le-corps et voulut la renverser sur une balancelle.

Elle lui échappa, aperçut Malko, et fonça sur lui. Ce dernier se heurta presque à Daphné. Ainsi ointe, elle était somptueusement belle. On aurait dit une statue de bronze. Au même moment, « Darling » Jill atterrit dans ses bras. Soudain un objet brillant sur le corps de Daphné, accrocha l'œil de Malko.

Enfoncé dans le nombril, elle portait le bijou que lui avait confié Albert Mann. La pierre de lune trouvée sur le corps du Navajo

assassiné ! Elle avait dû fouiller ses affaires et le lui « emprunter ».

Malko en oublia la sangsue huileuse qui se frottait contre lui. Si l'assassin du Navajo se trouvait là et apercevait le bijou, il saurait immédiatement que Malko n'était pas un simple prince en goguette. Il fallait faire disparaître le bijou compromettant coûte que coûte.

Il repoussa Jill et se lança à la poursuite de Daphné, talonné par Gene Shirak.

– Hé ! hurla Jill, furieuse d'être laissée en plan.

Mais Malko courait déjà comme un fou derrière la somptueuse chute de reins de Daphné. Gene Shirak lui cria :

– Vous n'avez pas envie de changer pour une fois ?

Son état physique aurait fait honte à un chimpanzé très mal élevé.

La jeune femme faisait le tour de la piscine, s'accrochant aux colonnades de stuc.

Pendant quelques instants, les deux hommes coururent côte à côte sur le marbre glissant. Tout à coup, Gene poussa vicieusement Malko qui tomba dans l'eau tiède de la piscine.

Lorsqu'il fit surface, Gene ceinturait Daphné, l'appuyant à une des colonnes. Malko jaillit de la piscine comme un poisson volant et empoigna Daphné par la seule partie qui restait libre : ses hanches. Il rencontra le regard furieux de Gene Shirak. Collé contre Daphné, sa main droite partit vers le ventre de la jeune femme, à la recherche du bijou. Gene Shirak se méprit sur son geste.

– Il y a place pour deux, murmura-t-il.

Daphné tourna un visage effaré vers Malko. Elle ne comprenait plus. Philosophiquement, elle se dit que décidément les hommes étaient tous des cochons.

Avant que Malko ait pu atteindre le bijou, une tornade atterrit sur son dos et l'enserra dans deux bras huileux.

– Tu n'en as pas assez de ta vache à lait, siffla la voix furieuse de Jill.

À la seconde bouteille de champagne, elle devenait grossière.

La jeune femme empoigna Malko et Gene et poussa les deux hommes dans la piscine, entraînant du même coup Daphné, prise en sandwich.

Puis, avec un cri sauvage, elle sauta à pieds joints et les rejoignit.

Ils se redressèrent tous les quatre, avec de l'eau jusqu'à la taille. Les deux femmes étaient face à face et le regard de « Darling » Jill balaya le ventre de Daphné sans émotion particulière. Comme pour jouer, Malko se jeta sur Daphné et, dans la bousculade, en profita pour faire tomber le bijou au fond de la piscine.

La jeune femme sentit sa main arracher la pierre de lune et ouvrit la bouche pour protester. Devant l'expression de Malko, elle se tut.

Déjà, Gene Shirak l'avait reprise à bras-le-corps et l'entraînait. Ils entrèrent dans la villa et Malko les perdit de vue.

« Darling » Jill jeta un regard noir à Malko :

– Je ne vous plais pas ? demanda-t-elle hargneusement.

– Mais si.

Autour d'eux, c'était Sodome et Gomorrhe, dans leurs meilleurs jours.

« Darling » Jill attira Malko et se laissa aller sur le dos dans l'eau tiède et fluorescente, ses jambes autour des hanches de Malko, ses cheveux flottant autour d'elle. Soudain, elle semblait très jeune et très pure. Mais l'expression de ses yeux démentait la pureté de ses traits.

– Maintenant, murmura-t-elle.

Ils restèrent presque immobiles dans l'eau. « Darling » Jill haletait légèrement, les yeux dans les étoiles. Malko éprouva soudain un profond dégoût.

En dépit du luxe, des cocotiers, de la piscine tiède, du corps souple et consentant de Jill, cette villa était ce qui se rapprochait le plus de l'enfer.

La jeune femme enserra les hanches de Malko avec ses cuisses et cria. Puis elle se redressa et prit le visage de son amant entre ses longues mains, se reflétant dans les yeux d'or de Malko. Elle ne pouvait pas lui dire qu'il lui rappelait Sun et qu'elle était amoureuse à cause de cela.

Tout à coup, Patricia avança comme une somnambule vers Joe Makenna qui semblait se désintéresser complètement de l'orgie se déroulant autour de lui.

– Regardez, souffla Jill.

Joe Makenna ne bougea pas. Patricia « la suicidée » s'installa en face de lui et commença à caresser son singe. Le chimpanzé poussait des cris aigus sous les doigts habiles de la jeune femme. Soudain,

celle-ci enfouit son visage dans le ventre du petit animal.

« Darling » Jill frissonna.

– Oh ! je ne pourrais jamais faire cela !

Il y avait maintenant plusieurs invités autour de l'étrange trio.

Le singe poussait des cris de plus en plus aigus, ses mains minuscules accrochées dans les cheveux de Patricia. Joe avait un visage toujours aussi impassible. Patricia s'écarta brusquement, avec un rire hystérique.

Aussitôt, le singe termina son entreprise, dans un concert de cris aigus. Patricia s'apprêtait à faire profiter Joe Makenna du même traitement, mais il la repoussa fermement.

1. En argot, *grass* signifie marijuana.

2. Étranger.

CHAPITRE III

Luxe et désir

Dans mon habit d'Ève, le miroir vénitien me renvoie le reflet d'un animal.

Je me pare pour toi .

Le pied pointé de danseuse, je fais glisser ma seconde peau de soie noire le long de ma jambe. Les lignes ont des reflets moirés ponctués d'un chemin de strass. Déroulant délicatement le fourreau élastique sous lequel transparaissent les perles nacrées de mes ongles, je ceins ma cuisse d'un anneau de dentelle. Mes jambes sont des lianes luisantes sur lesquelles tu éprouveras tes caresses.

Lorsque je fixe les attaches des jarretelles, le satin rouge se plaque sur mon ventre dénudé. Les baguettes tendues encadrent ma toison tail - lée. Ma croupe s'offre entre deux barreaux de dentelle. Recto verso, mon intimité embellie par sa parure brillante.

Mes mamelons se durcissent sous les effleurements satinés que je m'in - flige. J'enferme ma poitrine dans un bustier qui me comprime et rehausse les globes de mes seins comme deux fruits dans leur jolie corbeille de luxure . Le tétin transperce la dentelle . Ma parure n'est que transparence suggestive laissant mon sexe à découvert dans son écrin de soie.

Debout sur mes échasses de cuir souple se prolongeant de brides enroulées autour de mes chevilles, je contemple mon corps sculpté par la lingerie, ma taille pour accueillir l'étreinte de tes mains, les attaches de mes bas pour que tu affirmes ta prise sur ma croupe, les balconnets de mon bustier pour porter mes seins à tes lèvres.

J'orne ma gorge de diamants en ruisselets courant sur ma peau , mes oreilles de pendentifs scintillants. Penchée sur ton sexe, tout à l'heure , je t'offrirai la vision sulfureuse de mes lèvres écarlates et des étincelles de mes bijoux.

Je me vêts pour la forme d'une robe noire et fluide qui dévoile tout de ma lingerie . C'est une robe en forme d'excuse. Tu le sauras. Tout le monde le saura, quand je traverserai l'assemblée en laissant derrière moi le parfum sucré et envoûtant qui te met l'eau à la bouche , le feu au ventre. La senteur raffinée de mon désir.

Sur une couche de moire, je me donnerai à consommer comme une friandise dorée. Les bulles du champagne crépiteront sur ma peau , sous les entrelacs de dentelle.

Vois, entre mes cuisses que l'attente entrouvre , là, entre mes lèvres, brille un diamant qui n'a pas de prix.

OTAGES DES TALIBAN

Maureen

Maureen Kieffer était éblouissante dans un tailleur bleu à la jupe courte, un haut moulant ras du cou et des escarpins. Vision irréaliste à Kaboul. Malko avait décommandé John Muffet. Cela lui éviterait quelques mensonges. En montant dans son 4 × 4, Malko remarqua la Kalach accrochée au-dessus du pare-brise.

– J’ai su ce qui est arrivé ce matin, dit la Sud-Africaine. Cela ne m’étonne pas : mes ouvriers me disent que les taliban infiltrent de plus en plus la ville. Le gosse de ce matin a dû vouloir venger ses parents écrabouillés dans un bombardement.

Elle partit en trombe, contournant la mosquée en construction. – On va au *Bistro* ? demanda Malko.

Maureen Kieffer tourna vers lui un sourire carnassier.

– J’ai mieux. Une soirée chez les « Blackwater » où il y aura plein d’agents de la DEA. J’ai parlé avec l’un d’eux : il prétend qu’il peut vous aider...

– Comment ? demanda Malko surpris, tandis qu’elle se frayait un chemin à grands coups de klaxon.

– Il opère dans le Sud, avec des informateurs grassement payés. Ceux-ci savent beaucoup de choses. Ils pourraient vous mener jusqu’aux otages.

– Mais pourquoi ne parleraient ils pas à la CIA ?

Elle sourit.

– Ils vomissent la CIA. Ils veulent un deal *P to P* 1 avec vous. S’ils récupèrent vos otages, vous leur remettez Habib Noorzai...

Le silence était absolu. Kaboul se couchait tôt. Malko essaya une

dernière fois d'entamer sa tarte aux abricots, spécialité de la maison. Impossible : il aurait fallu une hache. Elle sortait directement du congélateur. Les Afghans des cuisines n'ayant jamais mangé de tarte de leur vie, ils étaient excusables. Maureen se leva d'un bond. Il commençait à faire frais.

– On va rentrer, proposa-t-elle, attrapant sa Kalach.

Son 4 × 4 blindé était le dernier dans la ruelle. Même la nuit, elle conduisait vite. Malko ne connaissait pas assez Kaboul pour voir où ils allaient. Surtout la nuit. Soudain, elle s'arrêta et il reconnut l'impasse de son *guest-house*.

– C'est plus sympa qu'au *Serena* ! dit-elle simplement. Si vous voulez rentrer, après, un chauffeur vous ramènera.

Ils s'installèrent dans un salon avec un grand écran plat, des tapis partout et un feu de bois. Aussitôt, Maureen se planta en face de Malko, provocante. Les pointes de ses seins se dessinaient sous son chemisier, malgré le soutien-gorge. La jeune Sud-Af suivit le regard de Malko et sourit.

– Ils vous plaisent ? dit-elle. Ne vous gênez pas.

Ses yeux pétillaient. Chacun de ses gestes était une invite. C'était on ne peut plus direct. À peine Malko eut-il posé la main sur sa poitrine que Maureen se colla à lui, sans ambages. Il sentait son bassin remuer doucement. Ils ne dirent rien tandis qu'il la caressait. La jeune femme respirait vite.

Elle s'écarta un peu, le temps de faire passer son haut par-dessus sa tête, révélant un soutien-gorge en dentelle blanche très féminin, qui découvrait presque la totalité des deux globes de chair.

Cette fois, c'est Malko qui prit l'initiative, glissant la main sous la jupe courte. Maureen écrasa sa bouche contre la sienne, heurtant ses dents, dardant une langue impérieuse et agile, encore pleine de bulles de champagne.

Puis elle s'écarta, le fixant avec un sourire provocant, hypersexy, avec son soutien-gorge de dentelle et sa jupe.

– Tu as envie de t'amuser ? lança-t-elle, adoptant pour la première fois le tutoiement.

– Pourquoi pas ? fit Malko, ne voyant pas trop ce qu'elle voulait dire.

– Déshabille-toi. Je vais te passer au Karcher...

Inattendu.

Comme Malko ne bougeait pas, elle vint vers lui, commença par les boutons de sa chemise de voile, puis s'attaqua au pantalon d'alpaga... Lorsqu'il fut entièrement nu, elle le prit dans sa main et le masturba doucement, les yeux dans les siens, la lèvre supérieure un peu retroussée sur des dents éblouissantes. Elle ne s'écarta que lorsqu'elle jugea son érection satisfaisante.

– Ne bouge pas ! souffla-t-elle.

Elle ouvrit le réfrigérateur et en sortit une nouvelle bouteille de Taittinger. En un clin d'œil, elle eut fait sauter le bouchon, obturant aussitôt le goulot avec sa main. Puis elle secoua vigoureusement la bouteille, comme on le fait à l'arrivée des courses de Formule 1.

Ensuite, elle dirigea le goulot vers le ventre de Malko et un flot de champagne jaillit, inondant son ventre et son sexe dressé. Elle posa alors la bouteille et s'approcha de lui, s'agenouillant sur le tapis. D'abord, elle lécha le champagne sur son ventre, puis continua par le sexe, à petits coups de langue, comme un chat, finissant par l'engouler jusqu'au fond de son gosier.

Elle se releva, continuant à le « nettoyer », s'attardant sur sa poitrine.

– J'adore deux choses, dit-elle : le très bon champagne et sucer un homme qui bande. Maintenant, baise-moi. J'ai très envie !

Elle s'allongea sur le lit, les jambes ouvertes, exhibant sa culotte blanche. Malko n'eut qu'à l'écarter pour plonger dans un sexe brûlant.

Maureen bondissait sous lui, serrant les cuisses autour de ses hanches, poussant un cri à chacun de ses coups de reins, léchant encore la peau imbibée de champagne, chaque fois qu'elle le pouvait. Malko se répandit au fond de son ventre avec un cri sauvage. Dès qu'elle eut repris son souffle, la Sud-Africaine éclata d'un rire joyeux.

– Depuis que je t'ai vu hier soir, cela me démangeait dans le bassin. Tu avais l'air d'un bon coup...

– Merci, fit Malko, flatté.

– Oh, tu n'as pas de mérite, corrigea aussitôt la jeune femme, c'est un don de Dieu.

Vu sous cet angle religieux, c'était moins encourageant. Maureen se leva, alla chercher la bouteille et deux flûtes, les remplit et leva la sienne.

– À ton séjour en Afghanistan ! Si tu décides d'aller à Kandahar,

j'irai avec toi. Sinon, tu n'as pas beaucoup de chances de revenir.

1. Peer to peer : direct, sans intermédiaire.

MISSION À MOSCOU

Mathilda

La princesse Mathilda von Grünzig ne viendrait pas. Il s'était attardé autant que possible mais devait partir... Il se leva, paya et se cogna pratiquement à elle. Encore plus belle que dans son souvenir. Une toque à voilette dissimulait en partie son visage et sa veste en fourrure laissait apercevoir un tailleur presque trop habillé ; les jambes étaient gainées de bas, ses escarpins avaient les dix centimètres réglementaires et surtout, une lueur amoureuse flottait dans ses yeux verts.

– Vous partiez ? fit-elle d'un ton plein de reproche.

– Je ne peux pas rater cet avion, dit Malko. Venez avec moi jusqu'à Schwechat, mon chauffeur vous ramènera en ville.

Elle n'hésita qu'une seconde, et le rejoignit dans la Rolls. Les jambes croisées haut, elle regardait fixement devant elle. Malko posa une main sur un genou rond.

– Vous m'en voulez ?

Mathilda haussa les épaules.

– Oh, je sais que vous vivez avec une très belle femme, la comtesse Alexandra. C'est elle que vous allez rejoindre ?

– Venez à Paris avec moi, proposa aussitôt Malko. Vous verrez bien que je dis la vérité...

Cette fois, c'est Mathilda von Grünzig qui se troubla.

– C'est impossible, dit-elle, d'abord, je n'ai même pas de passeport. Et puis, il faudrait que je m'organise.

Son regard vacillait derrière la voilette. Malko en profita, penché sur elle, une main sur le haut de sa cuisse.

– Si vous aviez eu un passeport, vous seriez venue ?

Mathilda recula, son regard se déroba.

– Je ne sais pas.

La Rolls roulait dans la plaine qui entoure Vienne. Ils allaient arriver à Schwechat. Malko voulut se rapprocher mais Mathilda s'écarta, désignant le chauffeur du regard. Ils restèrent près l'un de l'autre jusqu'à l'arrivée. Tandis qu'Elko s'occupait d'enregistrer Malko sur le vol Air France, ce dernier prit Mathilda par le bras, l'entraînant dans le hall des départs. Ils se retrouvèrent dans le coin des cabines téléphoniques, un peu à l'écart. Il vérifia d'un coup d'œil : son vol était à l'heure. Il lui restait à peine un quart d'heure.

– Je ne vous ai même pas dit au revoir, dit-il.

Mathilda von Grünzig se troubla, regardant autour d'elle.

– Pas ici, fit-elle, tout le monde va nous voir.

Elle paraissait sincèrement affolée. Malko eut soudain une idée. Avisant une des cabines téléphoniques vides, il y fit entrer la jeune princesse et y pénétra à sa suite, tirant la porte à lui. C'étaient de lourdes portes en bois, avec juste un hublot circulaire de petite taille. Malko poussa le verrou, et s'appuya à la porte, obstruant de son dos le hublot. Mathilda le dévisageait, stupéfaite.

– Mais qu'est-ce que vous faites ?

– Je vous dis au revoir, fit Malko.

Délicatement, il releva la voilette et écrasa sa bouche sur celle de Mathilda. Celle-ci résista quelques secondes, puis ses lèvres s'ouvrirent et elle se laissa aller à un baiser violent, passionné, qui mit les sens de Malko en ébullition. Inconsciente de l'effet qu'elle produisait, Mathilda frottait son bassin contre le sien, accrochée à sa nuque. Sa toque rejetée en arrière. Fiévreusement, il parcourut son corps de caresses et, malgré ses dérobades, parvint à défaire les boutons de son tailleur. Dessous, elle portait un soutien-gorge et une combinaison qui protégeaient à peine les seins pleins.

– Laissez-moi, dit-elle, faiblement. Vous allez rater votre avion.

– Je vous veux ! dit Malko. Maintenant.

Elle ne pouvait plus l'ignorer, mais quand une de ses mains effleura involontairement la virilité tendue, elle se rétracta comme si on l'avait brûlée. Il revint aux seins, elle gémit, se détendit à nouveau.

Malko en profita pour remonter le long du nylon gainant une cuisse, jusqu'à la peau nue au-dessus des bas gris. Mathilda rua comme un pur-sang. Malko atteignit le nylon qui la protégeait, humide de rosée. Y glissa un doigt qui déclencha un spasme affolé. Mais c'était trop tard. Il avait pris possession de Mathilda qui se

tordait sous sa caresse. La jeune femme arracha sa bouche de la sienne.

– Arrêtez ! arrêtez ! haleta-t-elle, vous vous conduisez comme un mufle.

Il écrasa à nouveau sa bouche et, millimètre par millimètre, commença à tirer vers le bas le dernier rempart de nylon, en dépit des ruades de la jeune princesse. Quelque chose lui disait qu'elle avait envie de ce viol, sinon, elle aurait hurlé, se serait encore plus débattue.

Le slip de nylon blanc tomba à terre sans bruit et l'entrava. D'un geste aussi preste qu'audacieux, Malko se défit, libérant son sexe comprimé et le collant contre le ventre de la jeune femme. Celle-ci, les yeux révoltés, haletait de plus belle. Sa tête allait de droite et de gauche, pour une dénégation muette. Malko fit glisser vers le haut la jupe du tailleur, révélant les cuisses, les bas, puis le triangle plus sombre du ventre.

– Non !

C'était trop tard. Il avait légèrement fléchi les genoux et son sexe, en remontant, s'était fiché dans celui de Mathilda.

Celle-ci poussa une sorte de rugissement, empalée jusqu'à la garde. Les ongles de la jeune femme s'enfoncèrent dans sa nuque, déchirant sa peau, elle le mordit. Mais ce n'était pas pour se défendre. Simplement la sensation qu'elle éprouvait était si forte qu'elle ne pouvait pas s'en empêcher.

Appuyée à la cloison, les yeux fermés, elle donnait à son tour de violents coups de reins, allant au-devant de Malko, les ongles fichés dans sa nuque, comme un fauve.

Son corps fut soudain secoué d'un spasme violent et elle cria. Un cri bref, vite étouffé par sa bonne éducation : Malko venait de se répandre en elle. Ils demeurèrent emboîtés d'interminables secondes, puis il se dégagea, se rajustant discrètement. Mathilda respirait lourdement, les vêtements en désordre. Elle rouvrit les yeux et fixa Malko avec une sorte de sourire.

– *Es war wunderbar* ! dit-elle simplement d'une voix plus rauque que d'habitude. Maintenant, je n'ai plus besoin de venir en week-end, ajouta-t-elle, mutine.

1. C'était merveilleux.

EMBARGO

Martha

– Vous êtes fatigué ? demanda Martha Crosby.

– Votre compagnie est la meilleure cure de jouvence, affirma galamment Malko.

– Alors, je vais vous faire faire le tour de *ma* ville !

Elle pressa le bouton de l'interphone.

– Sam, le Prince Malko désire voir Houston. Je vous préviendrai quand nous voudrions rentrer.

Les doigts de Martha tâtonnèrent sur l'accoudoir de droite, appuyèrent sur un bouton. Aussitôt une longue glace sortit de la banquette avant et monta silencieusement jusqu'au pavillon, isolant totalement du chauffeur. Martha appuya sur un autre bouton, déclenchant une cassette de Jim Croce. Elle arrangea ses cheveux, de nouveau la boucle d'oreille de son oreille droite glissa le long de la robe de tulle jusqu'à sur le plancher de la voiture.

– Décidément !

La voix de Martha Crosby était détachée et amusée.

Malko se pencha aussitôt pour la ramasser, frôlant les genoux de Martha de son nœud papillon.

Il se redressa, la boucle d'oreille à la main. Devant lui, il avait deux genoux ronds, gainés de nylon gris, légèrement écartés. Instinctivement, il les effleura comme pour prendre appui. Martha Crosby tourna la tête vers lui. Leurs visages se trouvaient seulement à quelques centimètres. Pour la première fois depuis le début de la soirée, les prunelles bleues n'étaient pas inexpressives. Elles exprimaient un désir violent, brutal, animal.

La longue Cadillac glissait sans secousse. Ils restèrent pétrifiés pendant une fraction de seconde, puis leurs lèvres se touchèrent. Malko s'attendait à un baiser mondain, dénicotinisé.

Les dents de Martha Crosby heurtèrent les siennes avec violence,

sa langue courut à la rencontre de la sienne comme si elle voulait s'enfoncer dans la gorge. Il eut l'impression de recevoir une fantastique décharge électrique, comme si tout le désir de la jeune femme se déversait en une fraction de seconde.

Il se jeta littéralement sur elle, écartant le tulle de la robe, la relevant jusqu'aux hanches, découvrant deux jambes fuselées, coupées à mi-cuisse par la lisière des bas, les minces jarretelles blanches, le slip de dentelle assorti. Lorsqu'il l'écarta, Martha Crosby eut un sursaut violent, mais ne se détacha pas de lui. Ils prolongèrent leur étreinte animale, violente, haletante, totalement inattendue. Dans un virage, Martha Crosby lui mordit la langue involontairement. Ils oscillaient comme des ivrognes sur la banquette. Puis la Cadillac ralentit et stoppa. Martha se détacha enfin de lui. Il aperçut un feu rouge à travers la glace.

Elle demeura dans la même position, comme frappée d'une soudaine paralysie, le ventre découvert, les fines jarretelles se découpant sur la peau, à demi allongée sur la banquette. Aussi indécente qu'on pouvait l'être.

Malko réalisa tout à coup que le chauffeur devait tout voir dans le rétroviseur. Comme si Martha Crosby avait lu sa pensée, elle dit d'une voix calme qui contrastait avec sa tenue.

– C'est une glace sans tain, il ne voit rien.

Mais comme Malko la reprenait dans ses bras, encouragé par sa remarque, elle l'apostropha, comme pour se rattraper :

– Vous êtes fou ! Qu'est-ce qui vous prend ? Laissez-moi !

La Cadillac redémarra et accéléra. Ils se trouvaient maintenant sur un des freeways entourant Houston. Le chauffeur noir se tenait droit comme un I à son volant de l'autre côté de la glace sans tain. Malko sentait le sang battre dans ses tempes. Ses yeux tombèrent sur l'ombre sombre du pubis sous la dentelle blanche et, de nouveau, il eut féroce envie de Martha Crosby. Peut-être autant à cause de la femme qu'il découvrirait sous l'enveloppe mondaine que par pur désir. Il avait l'impression de déchiffrer un secret, d'accomplir un rite d'initiation.

Martha arrêta sa bouche à quelques centimètres de son visage, tenant ses cheveux blonds à pleine main.

– Mais enfin, qu'est-ce que vous voulez ? murmura-t-elle. Calmez-vous. Je ne...

Brusquement, elle semblait attacher une importance énorme au don de sa bouche, ignorant la main qui s'était de nouveau emparée

d'elle, plus bas, hors de sa vue.

Malko écarta la dentelle sans répondre. Martha Crosby sursauta :

– Non, non, je ne veux pas. Vous êtes fou !

Pendant une fraction de seconde, leurs regards se croisèrent. L'iris des yeux bleus de Martha Crosby avait mangé toute la prune. Le ronronnement de la Cadillac filant à quarante-cinq miles à l'heure sur le freeway faisait un bruit de fond hypnotique. Soudain, Malko crut lire dans les yeux qui lui faisaient face une envie inavouée, informulée, mais violente. Il s'écarta, se leva et se laissa retomber à genoux sur la moquette du plancher. Des deux mains, il tira sur le slip de dentelle, le faisant glisser le long des jambes de la jeune femme, jusqu'aux escarpins. Cela fit un crissement soyeux presque imperceptible qui agaça les nerfs de Malko.

– Non ! Malko !

Martha Crosby eut un sursaut furieux, refermant les jambes, mais pas assez vite pour qu'il n'ait pas le temps d'apercevoir un pubis presque entièrement épilé, à l'exception d'un petit cœur de toison noire et brillante. Les jambes serrées au-dessus de lui, Martha ne se débattait plus.

– Relevez-vous, dit-elle d'une voix ferme, et laissez-moi.

Malko se dit que ni Dieu ni Diable ne l'empêcheraient de faire ce dont il avait envie. Ses mains se posèrent sur les genoux ronds, les agrippèrent et, de toutes ses forces, il les écarta. Martha Crosby lutta quelques secondes furieusement, envoyant les jambes de tous les côtés, jusqu'à ce qu'il plonge contre elle.

Ce fut comme si elle avait reçu une piqûre calmante. En une fraction de seconde, elle cessa de lutter, protestant seulement d'une voix molle. Sa jambe droite s'allongea devant elle, l'escarpin sur la console, la gauche resta sur la banquette, formant un angle ouvert avec l'autre. Puis, ses mains descendirent jusqu'aux cheveux blonds de Malko et pesèrent imperceptiblement sur sa tête comme pour mieux le souder à son ventre.

Pendant un temps qui lui parut très long, il se reprit d'elle, grisé autant par le champagne que par le parfum qui imprégnait sa peau, les oreilles emplies du bourdonnement de la Cadillac et de la musique de la cassette. Sentant Martha Crosby laisser tomber peu à peu ses barrières, se retenant pour ne pas mordre la chair délicate, tant il était à bout de désir. Installé sur l'épaisse moquette beige, il tenait Martha Crosby aux hanches, le visage enfoui contre la tiédeur de son ventre.

Soudain, la jeune femme eut un brusque sursaut du bassin, faisant adhérer son ventre plus étroitement à la bouche de Malko. Emportée par un orgasme irrésistible, elle se détendit d'un coup. Sa jambe gauche partit en avant, puis se replia, son talon heurtant le dos de Malko.

Le Cadillac vira légèrement, l'arrachant de lui. Les yeux fermés, elle respirait rapidement. Malko n'était plus qu'un nœud de nerfs, exigeant l'aboutissement de son désir. Il remonta le long d'elle, la pénétra d'une seule poussée, la clouant à la banquette.

Martha glissa, et sa tête alla s'écraser contre l'accoudoir. Aussitôt, elle réagit, essayant de se redresser.

– *My hair !* murmura-t-elle.

Elle pivota, arrachant Malko de son ventre. Sans un mot, elle s'agenouilla sur la longue banquette, le visage tourné vers l'accoudoir au téléphone, les reins soulevés et offerts. Malko s'ouvrit aussitôt un chemin en elle, la maintenant cette fois solidement contre lui. Elle se laissait faire, prenant appui des deux mains à l'accoudoir. Ne risquant plus d'être décoiffée. Des voitures doublaient la Cadillac des deux côtés, défilant devant les yeux de Malko. Tout entier à son plaisir, il la labourait sans répit, sentant venir son orgasme si longtemps retenu, ballotté par les ondulations douces de la Cadillac. Au moment où il sentait ses reins s'embraser, un son insolite arriva jusqu'à son cerveau. Le téléphone bleu, sur l'accoudoir, s'était mis à sonner. Un son musical à deux tons.

Malko s'immobilisa, englouti dans Martha Crosby, le cœur cognant furieusement dans la poitrine. À tâtons, avec des gestes de noyée, Martha décrocha l'appareil, collant ses lèvres au récepteur. Malko entendit la voix neutre et déférente du chauffeur.

– *Mr. Crosby wants to talk to you.*

– *Thank you, Sam,* dit Martha.

La voiture continuait de filer à quarante-cinq miles. Dans un ronronnement irréel. Silencieusement, Martha essaya d'échapper à Malko. Mais un bras passé autour de sa hanche, il la tenait solidement encastré en elle.

– *Darling ! Pourquoi n'avez-vous pas appelé plus tôt ?*

La voix de Martha Crosby était parfaitement maîtrisée. Malko était immobile, comme une statue de pierre, serré contre elle à en avoir des crampes. Méchamment, il bougea un peu, et Martha Crosby se mordit les lèvres.

1. Mes cheveux !

LE PROGRAMME 111

Alexandra

Alexandra dégustait sa *Sachertorte* ¹ avec des grâces de chat. Par la veste entrebâillée de son tailleur, le regard de Malko fut attiré par la soie rouge gonflée par sa magnifique poitrine. Comme si elle avait deviné ses pensées, la jeune femme demanda soudain :

– Tu n’as pas envie de voir ce que j’ai acheté ?

– Bien sûr que si, approuva Malko, louchant sur les deux gros sacs. Ouvre ça discrètement...

Le sourire d’Alexandra s’accrut et elle précisa d’une voix suave :

– Non, je parlais de ce que j’avais sur moi...

Cette simple précision enflamma Malko. Alexandra le fixa avec une expression tellement salope qu’il eut envie de la basculer sur la table pourtant minuscule. Se contentant de glisser une main sous la nappe, il atteignit un genou, puis une cuisse gainée de Nylon. Alexandra serra les jambes avec un sourire.

– Arrête ! Tu sais bien qu’ils sont très prudes ici...

Malko croisa son regard. Elle l’avait allumé comme un volcan. Il chercha à deviner quels dessous elle portait, mais le tissu du tailleur était trop épais. Brusquement, il se sentait comme un collégien. Sans un mot, il se leva et la prit par la main.

– Nous prendrons le café tout à l’heure, lança-t-il au maître d’hôtel.

– À votre convenance, *Ihre Hoheit*, ² répondit le vieux Viennois, blasé.

Malko poussa la porte donnant dans le minuscule hall de l’hôtel et Alexandra pouffa.

– Tu veux prendre une chambre ?

À 800 euros, c’était du gaspillage. Sans répondre, Malko poussa

une seconde porte à droite, débouchant dans un couloir tendu de velours rouge, aux murs couverts de photos de célébrités qui avaient fréquenté le *Sacher*.

Le couloir était désert.

D'un geste décidé, Malko poussa la porte des toilettes hommes et y fit entrer Alexandra. Le décor était magique : des miroirs, des appliques, des gravures, on se serait cru dans un boudoir. Après avoir mis le verrou, il fit face à Alexandra, médusée, et la plaqua contre le mur. Dès qu'il effleura sa hanche, il sentit le serpent d'une jarretelle qu'elle n'avait pas le matin en partant de Liezen. Il remonta le long de la fente de la jupe, découvrant le ruban de satin blanc retenant le bas à couture.

Il défit alors l'unique bouton du tailleur, puis déboutonna fiévreusement le chemisier rouge, faisant apparaître les dentelles d'une guêpière d'un blanc virginal.

– Tu aimes, *Schatzy* ? demanda Alexandra.

D'un geste décidé, Malko passa sa main derrière son dos et descendit la fermeture de la jupe, tirant ensuite dessus pour la faire tomber.

D'elle-même, Alexandra s'était débarrassée de sa veste, qui rejoignit la jupe sur le sol de marbre noir et blanc... La guêpière toute neuve serrait tellement sa taille que ses seins semblaient jaillir de la dentelle du soutien-gorge. Malko poussa la jeune femme contre la plaque de marbre où étaient encastrés les lavabos et commença à la caresser à travers la culotte de satin.

Alexandra se cambra, le ventre en avant. Ils entendirent jouer la poignée de la porte. Quelqu'un essayait d'entrer.

– Je vais me rhabiller, souffla-t-elle. Je ne veux pas de scandale. Je viens tout le temps ici.

– Moi aussi ! répliqua Malko, en faisant glisser sa culotte.

Sans la moindre caresse, il bandait comme un cerf.

Alexandra fixa le membre qui jaillit de son pantalon d'alpaga et dit d'une voix changée :

– J'aime quand tu es comme ça.

D'un genou, il écarta les cuisses gainées des bas à couture, prêt à s'enfoncer dans son ventre, face à elle. Mais, se ravisant, il prit Alexandra par les hanches et la fit pivoter, face au miroir. Sa croupe jaillissait de la dentelle blanche de la guêpière, somptueuse. Malko,

d'un geste précis, plongea dans son ventre d'un trait. La jeune femme poussa un soupir rauque. Déjà, Malko se retirait pour placer son membre sur la corolle brune, un peu plus haut. D'un élan puissant, il s'enfonça dans ses reins d'un coup, arrachant un cri à Alexandra.

Plongé dans sa croupe jusqu'à la garde, le sang aux tempes, Malko saisit ses hanches et se lança dans un va-et-vient échevelé, qui s'acheva par un cri sauvage quand il se vida dans la jeune femme.

Il ne s'était pas écoulé cinq minutes depuis qu'il avait fermé le verrou. Haletant, il se retira et se rajusta rapidement.

Alexandra remonta sa culotte, ramassa sa jupe, puis la veste de son tailleur. Malko entrouvrit la porte : le couloir était toujours désert. Lorsqu'ils se rassirent à leur table, le maître d'hôtel, impassible, apporta aussitôt les cafés.

– Tu es une brute ! fit Alexandra à voix basse.

Elle ne semblait pas lui en vouloir vraiment.

1. Gâteau au chocolat, spécialité de l'Hôtel Sacher.
2. Votre Altesse.
3. Chéri.

CARNAGE À ABU DHABI

Khalid Bin Rashid

Mandy Brown contemplait, intriguée, la pièce inconnue, avec de la fourrure blanche sur les murs, une épaisse moquette, des appareils de vidéo compliqués.

Khalid Bin Rashid faisait face aux quatre femmes. Il sortit d'une poche de sa dichdacha une plaquette de cire, grande comme un paquet de cigarettes. Mandy vit que cinq pierres y étaient incrustées. Cinq diamants. Près de dix carats chacun. Tous taillés en navette. Leur éclat disait leur pureté et leur qualité. Chacun valait une petite fortune. Stupéfaite, elle regarda le visage du jeune sheikh. Il exprimait un mélange d'excitation animale et de joie mauvaise. Sa voix lui parvint à travers le système de haut-parleurs.

– Il y a une pierre pour chacune d'entre vous, dit-il. À condition que vous acceptiez de la gagner...

Mandy Brown était suspendue à ses lèvres, un peu jalouse. La taille des pierres l'intriguait pour une simple aventure...

– Que faut-il faire ? demanda la brune piquante, épouse d'un directeur de banque.

Avec des mots précis, les savourant visiblement, Khalid Bin Rashid expliqua le « jeu ». Puis il posa la plaquette de diamants sur le piano et annonça que celles qui le souhaitent pouvaient partir. Mandy Brown retint son souffle. Les quatre femmes hésitaient, sans se regarder. Finalement, la « locale » se dirigea vers la porte. Les autres ne bronchèrent pas.

Khalid Bin Rashid s'assit sur un canapé et fit un signe à la brune qui vint s'agenouiller près de lui. Elle plongea les mains sous sa dichdacha, retira le caleçon du sheikh. Ensuite, elle le caressa jusqu'à ce qu'il soit en érection. Mandy Brown en avait la bouche sèche. Elle vit Khalid se pencher à l'oreille de la brune. Aussitôt, celle-ci s'installa docilement à quatre pattes, le visage contre les coussins du canapé de cuir, après avoir ôté un slip de dentelle blanche.

Khalid vint derrière elle, releva sa jupe et la pénétra. Très peu de temps. Il allongea la main et prit un des diamants. Se retirant de la femme, il posa le diamant sur sa croupe et l'enfonça dans son anus, comme il aurait fait d'un suppositoire. Elle sursauta, mais ne protesta pas. Elle savait pourtant ce qui allait suivre... Le jeune sheikh se souleva légèrement, appuya l'extrémité de son membre contre les reins de la jeune femme et la sodomisa brutalement, enfouissant la longueur de son sexe en elle, d'un seul coup.

Son hurlement fit sursauter Mandy Brown. Relayé aussitôt par un éclat de rire, fou, joyeux, cruel. Khalid Bin Rashid tenait aux hanches la femme agenouillée, se retirant et s'enfonçant lentement, poussant devant lui le diamant.

Mandy Brown se demanda si elle était excitée ou dégoûtée. En tout cas, ses paumes étaient moites. Elle ne fut pas surprise de voir que le jeune sheikh se retirait sans avoir joui.

Il fit signe à la blonde qui, le regard absent, s'agenouilla à son tour. Le même rituel recommença. Moins longtemps. Khalid avait peur de jouir, sûrement. De ne pas tenir son pari. La troisième était une brune, petite, avec des reins très cambrés. Mandy voyait son visage. Lorsque Khalid enfonça le diamant en elle, son visage changea d'expression. Celle-là ne pleura pas, ne cria pas. Elle se mordit juste un peu les lèvres lorsque l'Arabe se planta en elle de toute sa longueur, sans difficulté. Puis, elle commença à remuer ses hanches, de haut en bas.

Le sheikh allait et venait en elle, à longs coups lents et forts. Jusqu'à ce qu'il prenne enfin son plaisir... Il se releva, regarda longuement les trois femmes portant chacune un diamant dans leurs entrailles et les congédia d'une voix sèche :

– Allez retrouver vos maris maintenant.

CHAPITRE IV

Danse aphrodisiaque

Un corps qui s'abandonne à la musique comme au plaisir.

Seule, parce que je sais tes yeux posés sur moi , mes hanches s'accordent à mes épaules pour imprimer à ma silhouette des fluctuations lascives. Ma danse mime la houle du plaisir qui ravage progressivement mon ventre. Ma danse mime le balancement hypnotisant de mon pubis contre ton bassin lorsque je construis ta faim de moi, caresse après caresse. Dans la danse, je rejette les bras comme je le fais sous tes assauts, ma nuque se brise et mes lèvres se séparent pour délivrer le chant du plaisir.

Quand la fièvre du tempo s'empare de tout mon corps, mes seins s'affolent et tressautent, mes tétins tels des lames aiguisées par la cadence. Je lance mes hanches percutées de volées d'orgasmes. Mon sexe se crispe et s'ouvre au rythme effréné de mes pas sur le sol. La peau tapissée de sueur, je suis glissante. Ma tête bat de droite à gauche. M'imagines-tu sous toi me débattre ainsi sous la violence de la jouissance ?

Je tends ma croupe, creuse mes reins, t'allume de moues coquines dans l'attente que ton corps m'épouse en musique. Me désires-tu ? Si tu me rejoins, nous nous adonnerons à la chorégraphie des assem - blages. Soudés sur toute la longueur de nos corps, tu glisseras une jambe entre les miennes pour t'assurer de mes bonnes dispositions. Quand je collerai mon sexe contre ta cuisse directive, il s'ouvrira en corolle et je sentirai battre ton sang jusque dans mes entrailles. Ou est-ce mon désir dont je percevrai l'écho ?

Contre moi, tu suis mes reliefs, tu visites mes failles, tu traces la topographie de mes frémissements. Tu effleures mon épaule, je frissonne. Ta main qui glisse sur mes fesses me fait me presser avec urgence contre ton ventre. Tes lèvres me picorent de la naissance des cheveux jusqu'au

creux de la gorge tandis que tes doigts dessinent un ballet fiévreux sur mes courbes. Je me plaque à toi, tu es dur et ta main peine à s'immiscer entre nos deux torsos pour prendre mon sein en coupe.

Toujours et encore, nous tanguons. Pour ne pas que je me noie dans ce roulis, ta langue fouille ma bouche et s'y plonge comme une ancre, tes doigts enfouis dans ma chevelure .

Nous avons oublié la musique. Couchons les notes à l'horizontale.

L'AFFAIRE KIRSANOV

Isabel

Une superbe brune aux cuisses musclées tapait des pieds au milieu des claquements des mains assourdissants devant un parterre de Japonais qui criaient « Banzai ! ». Malko observait Isabel, fascinée par le spectacle. Elle n'avait pas touché à son verre de sangria, les yeux rivés à la fille en rouge qui virevoltait sur la scène, s'offrant, se déroband, cambrant les reins, soulevant les volants de sa longue robe jusqu'à exposer son ventre. Chaque fois qu'elle semblait prête à s'arrêter, cela repartait. Ils étaient serrés comme des sardines dans une obscurité presque totale. Soudain, Isabel tourna vers Malko un visage transformé, luisant de désir, les lèvres entrouvertes. Sa main disparut sous la table et il sentit aussitôt ses doigts se poser sur lui et suivre à travers l'alpaga de son pantalon le contour de son sexe... Un flot d'adrénaline se rua dans les artères de Malko. D'un ongle coquin et acéré, Isabel del Rio caressait le contour de plus en plus important de sa proie. Sans souci de ses voisins japonais.

Elle se pencha encore un peu, attrapa le zip entre deux doigts et le fit descendre doucement, libérant aussitôt, sous la protection de la nappe, l'objet de son intérêt et referma les doigts dessus. Le tempo du flamenco s'accéléra et la caresse fit de même. Malko allait exploser entre ses doigts, quand, heureusement, la danse s'arrêta net. Il respira, les Japonais applaudirent et Isabel ramena sa main sur la table.

– C'est le spectacle le plus sensuel du monde ! dit-elle d'une voix rauque.

Une autre danseuse venait de grimper sur la scène. À son tour, Malko envoya sa main sous la table, remonta le long des cuisses nues, grâce à la fente du long fourreau argent et trouva une inondation.

Il eut à peine le temps de rendre sa politesse à la jeune femme. Isabel del Rio ferma les yeux avec une expression presque douloureuse, eut une secousse de tout le corps qui faillit la faire tomber de son siège et resserra brutalement les cuisses sur la main

de Malko avec une telle force qu'il crut qu'elle allait lui briser les doigts !

Puis, elle se détendit brusquement et Malko l'entendit distinctement murmurer :

– Mon Dieu !

Encore une éducation religieuse...

VENGEANCE ROMAINE

Vanja

La bibliothèque était plongée dans une douce pénombre, éclairée seulement par le grand feu de bois de la cheminée. Malko ôta la cassette et en choisit une nouvelle qu'il enfonça dans le lecteur. Le rythme lent et sensuel d'une salsa emplit aussitôt la pièce. Malko sourit à Vanja a Alagoas.

– Mes invités vont être surpris. Cela ne se danse pas exactement comme la valse...

La Brésilienne ondulait déjà sur place, ravie.

– Venez, dit-elle, je vais vous apprendre.

– Avec plaisir, fit Malko.

Il enlaça la jeune femme. Sa hanche, sous les paillettes, était élastique et ferme à la fois, sa peau imprégnée d'un parfum musqué entêtant. Elle se colla à Malko des genoux aux cheveux, les bras noués autour de son cou.

– Laissez-vous faire, zozota-t-elle avec une douceur alanguie. Suivez les mouvements de mon corps.

Elle ondulait sur place, pratiquement sans bouger les pieds, effleurant parfois Malko de son mont de Vénus, ou frottant sa poitrine contre lui, ou plus simplement, à la façon d'un reptile parfumé, cherchant à s'enrouler autour de son smoking. Avec ses talons, elle était aussi grande que lui et leurs bouches se frôlaient parfois, sans qu'elle semble le remarquer. Elle ferma les yeux, le visage levé, la bouche entrouverte, comme pour boire la musique. Peu à peu, son buste s'éloignait de Malko, ne laissant en contact que la partie comprise entre son nombril et ses genoux...

Au premier tiers de la cassette, Malko n'en pouvait plus. Il n'entendait même plus la musique, assourdi par le battement du sang dans ses tempes. Si Vanja ne réalisait pas l'état dans lequel il se trouvait, c'est qu'elle était anesthésiée. Il avala difficilement sa salive, attirant d'un geste automatique la Brésilienne contre lui.

Celle-ci ouvrit les yeux et demanda de sa voix candide :

– Vous n'arrivez pas à suivre le rythme ? C'est facile pourtant...

Ses prunelles noires exprimaient toute l'innocence de sainte Thérèse de Lisieux. Malko refoula la réponse délibérément obscène qui était au bout de sa langue, avança le visage et posa sa bouche sur celle de sa cavalière. Celle-ci stoppa enfin les ondulations qui allaient mener à des dommages irréparables, mais ne dénoua pas les bras coulant sur la nuque de Malko. Ses lèvres demeurèrent closes quelques instants, puis s'ouvrirent doucement, et Malko sentit une langue pointue et ferme venir à la rencontre de la sienne. En un éclair, il se dit que ses invités couraient le risque de ne pas le revoir avant l'aube.

La langue de Vanja s'enroula soudain autour de la sienne en un mouvement audacieux, tandis que le mont de Vénus de la Brésilienne semblait brusquement une vis tentant de s'enfoncer dans Malko. Puis tout s'arrêta d'un coup, Vanja Alagoas s'écarta un peu et dit de sa voix de petite fille :

– Oh, ce n'est pas bien ! Je ne vous connais pas.

Une belle petite salope bien hypocrite, car son ventre s'appuyait toujours contre l'érection de son cavalier. Celui-ci, comme si elle ne remarquait rien, resserra sa prise, posant ses deux mains sur les hanches de la Brésilienne.

– Nous sommes en train de faire connaissance, dit-il.

La cassette était à mi-course. Il reprit son baiser là où il l'avait laissé. Cette fois, il sentit le corps appuyé contre le sien s'amollir. Ses mains abandonnèrent les hanches pour venir encercler les deux seins orgueilleux. Vanja, de nouveau effarouchée, recula.

– Vous êtes terrible, dit-elle avec son accent chantant. Au Brésil, les hommes ne se conduisent pas comme ça...

Malko soupira intérieurement. Les Brésiliens qui se conduisaient comme des animaux avaient peu de leçons à donner à un aristocrate de la vieille Europe. Il se demandait comment se disait « allumeuse » en portugais. Sans un mot, il reprit Vanja dans ses bras, d'une façon telle qu'elle ne pouvait ignorer son état. Une lueur nouvelle troubla fugitivement la candeur des grandes prunelles noires. Puis elle enfonça de nouveau sa langue dans la bouche de Malko. Ce dernier était bien décidé à ne pas rester sur sa faim. Tranquillement, sans interrompre son baiser, il saisit à pleines mains la robe pailletée à la hauteur des cuisses et la tira vers le haut, faisant crisser le nylon des bas. Vanja poussa un grognement étouffé

et ses bras quittèrent la nuque de Malko, essayant de l'arrêter.

Trop tard. Les paillettes découvraient maintenant un charmant porte-jarretelles en satin gris encadrant une fourrure d'un noir de jais. Cette fois, Vanja émit un cri étranglé.

– Vous êtes fou ! Quelqu'un va venir.

– Cela m'étonnerait grandement, dit Malko, se libérant d'un geste bref. Lorsque je suis dans cette pièce avec une dame, mon maître d'hôtel en interdit la porte.

Vanja, appuyée à la boiserie dissimulant la chaîne Akai, semblait partagée entre des sentiments contradictoires. Elle chercha mollement à lui échapper, mais il la prit par ses hanches nues cette fois, et leurs chairs se rencontrèrent. Apparemment, le contact ne la laissa pas indifférente car elle poussa un curieux soupir et ne chercha plus à écarter les doigts qui la fouillaient. Malko ne s'attarda pas à ces préliminaires. La cassette allait se terminer, risquant de rompre le charme. Il força gentiment du genou les cuisses serrées et n'eut guère de mal à pénétrer la jeune Brésilienne. Enfin soulagé, il se reposa quelques secondes, savourant la sensation délicate du fourreau onctueux et doux autour de lui.

– Ce n'est pas bien, chuchota Vanja, il faut arrêter. Laisse-moi.

Pourtant ses pieds s'étaient écartés imperceptiblement, permettant à Malko de mieux la pénétrer. Comme il commençait à bouger en elle doucement, elle ferma les yeux et cambra soudain les reins, venant à sa rencontre. Si quelqu'un avait ouvert la porte, il n'aurait vu qu'un couple chastement enlacé, ne s'embrassant même pas... Les yeux de Vanja Alagoas avaient perdu leur expression candide. Elle murmura :

– *Ta bom ! Ta bom* ¹ !

Le choc de son dos contre la boiserie, à chaque coup de reins de Malko, faisait grincer le bois. Il aurait aimé la prendre ainsi très longtemps, mais se sentait déjà au bord de l'explosion...

1. C'est bon. C'est bon !

CARNAGE À ABU DHABI

Tania

Il ne restait pour éclairer le living qu'un grand chandelier posé sur la table. Les gens qui dansaient formaient des masses sombres au milieu. La Palestinienne flirtait sur le divan avec le directeur de la MEA. Malko était en tête à tête avec une vodka, de l'autre côté de la Palestinienne. Le sheikh Khalid Bin Rashid ne s'était pratiquement pas décollé de Mandy Brown depuis son arrivée. Pour le moment, ils étaient debout, près des rideaux, animés d'un mouvement si minime qu'il aurait fallu un microscope pour le déceler.

Malko allait porter son verre à ses lèvres lorsqu'une silhouette se matérialisa à côté de lui. Tania. Elle lui tendit la main, le forçant à se lever.

– Faites-moi danser, demanda-t-elle de sa belle voix rauque. Ils se retrouvèrent dans le coin opposé au sheikh. Elle était aussi grande que Malko. Les tambourins continuaient, lancinants, avec des chants syncopés arabes. Tania passa ses bras autour de la nuque de Malko et dit : « Laissez-vous guider, c'est une danse pour les femmes ».

Les mouvements de ses hanches étaient si rapides que Malko prit le parti de jouer le frottoir passif. Encore une danse extraordinairement sensuelle. Seuls leurs ventres se touchaient. Tania dansait, le buste rejeté en arrière, en arc de cercle, mais son ventre semblait aimanté par celui de Malko. Le lamé argent se frottait contre l'alpaga, à petit coups secs, déclenchant peu à peu une réaction attendue. Tania murmura :

– Vous aimez ?

Peu à peu, ils s'éloignaient dans le couloir. Malko aperçut une couverture de zèbre sur un grand lit, une chambre faiblement éclairée. Tania leva le visage vers lui. Il l'embrassa. Enlacés l'un à l'autre, ils pénétrèrent dans la chambre. D'elle-même, Tania se laissa glisser en arrière sur le lit et dit d'une voix rauque et basse :

– Vite, avant que le disque se termine.

Elle tortilla ses hanches, remontant le lamé. Elle devait s'être arrosée de parfum, car il montait une odeur lourde et entêtante de ses cuisses bronzées. Malko entra en elle rapidement sans même se déshabiller. À cause du fourreau en lamé, il avait l'impression de faire l'amour à une sorte de saurien parfumé à la peau rugueuse et aux muqueuses brûlantes. Tania était réellement excitée, reste probable de son orgasme précédent. Elle noua ses mains autour des reins de Malko, haletante, ses hanches avaient le même mouvement que lorsqu'elle dansait. Elle dit quelques mots arabes, puis se détendit d'un coup au moment où il se déversait en elle.

Un coup bref et délicieux. Malko aurait aimé continuer lui faire l'amour de toutes les façons. Il restait un peu sur sa faim. Tania se redressa.

– C'était merveilleux, mon chéri.

Elle était déjà debout, lissant le lamé. Impeccable. Il se demanda combien d'hommes elle avait honorés ainsi entre deux portes, en pensant à autre chose. À moins que ce ne soit une tradition de bienvenue. Il posa la main sur le creux de ses reins et elle se cambra. Enlacés comme s'ils venaient de danser, ils regagnèrent le living-room.

Personne ne dansait plus. Malko chercha des yeux Mandy Brown. Elle avait disparu, ainsi que le sheikh Khalid Bin Rashid.

LES FOUS DE BAALBEK

Mona

– Pour l’instant, je voudrais que vous dansiez.

Elle le regarda, surprise.

– Que je danse ? Maintenant ?

– Oui.

– Vous êtes fou ! Nous n’avons pas le temps. Demain soir, nous pourrons dîner ensemble, alors...

– Qui sait où nous serons demain ?

Mona le toisa longuement, avec une expression indéfinissable. Il soutint le regard de ses yeux noirs. À Beyrouth, où on côtoyait la mort tous les jours, les projets étaient toujours aléatoires. Sans un mot, elle défit la cordelière de sa robe de chambre et la fit glisser de ses épaules, révélant une guêpière blanche qui tenait des bas gris, montant très haut sur les cuisses fuselées. Elle attrapa un grand foulard et le noua autour de sa taille, assez lentement pour qu’il puisse se rendre compte qu’elle n’avait pas jugé utile de couper la ligne de sa guêpière par un slip.

– Installez-vous, dit-elle, montrant le lit, unique siège confortable de la pièce.

La musique qui s’élevait dans la chambre était la même que celle de la soirée chez le décorateur. D’abord, Mona resta immobile, bougeant imperceptiblement les hanches, puis, son corps se mit peu à peu en mouvement, ses bras ondulèrent. De nouveau, ce fut le miracle. Mona commença à mimer un orgasme interminable, se rapprochant de Malko. Par moments, le foulard s’écartait et il surprenait un coin de chair, au-dessus des bas.

Mona était en train de descendre en souplesse vers le sol, pour le clou de son numéro quand Malko se leva et lui saisit les poignets, l’attirant vers le lit. En riant, elle chercha d’abord à lui échapper. Dans la lutte, le foulard se dénoua, révélant le ventre nu. Leurs corps se touchèrent et Malko crut qu’il allait exploser

instantanément.

Mona demeura quelques instants collée à lui, comme pour vérifier l'effet qu'elle provoquait, puis tenta de le repousser.

– Vous m'avez demandé de danser, pas...

Il lui ferma la bouche d'un baiser qu'elle lui rendit très vite, son corps reprenant machinalement ses ondulations sexuelles, achevant de plonger Malko dans un état voisin du délire. Il glissa une main autour de sa taille et elle se mit à danser tout contre lui, son regard rivé au sien.

Le bourdonnement de l'interphone leur fit l'effet d'une douche froide. Ils s'immobilisèrent. Malko n'osait pas parler. Mona souffla :

– C'est l'interphone. Mon Jules. Il faut que j'y aille. Sinon, il va monter.

Malko ne la lâcha pas.

– Ne réponds pas, il pensera que tu n'es pas là.

– Il sait que je suis là.

– Alors, tu lui diras que l'interphone est détraqué.

– Il ne l'est pas...

Comme pour lui donner raison, un nouveau bourdonnement strident les fit sursauter. Malko lâcha Mona, se rapprocha du mur et arracha le fil de l'interphone.

– Maintenant, il est détraqué.

Revenant vers elle, il la poussa vers le lit, où ils tombèrent ensemble. C'est Mona qui l'aïda à se libérer, roulant sous lui, nouant ses jambes jusqu'à ce qu'il la prenne d'un coup de reins impatient, réalisant enfin son fantasme.

Mona poussa un gémissement étouffé. Ils se mirent à faire l'amour avec violence et douceur. C'était fantastique.

– Viens, viens, murmura-t-elle.

Non seulement Malko n'obéit pas, mais il se retira de son ventre et la retourna gentiment, l'agenouillant sur l'épais tapis, le corps allongé sur le lit. Mona voulut se redresser, protestant mollement :

– Non, pas comme ça !

– Tu ne sais même pas ce que je veux te faire, murmura Malko.

Le temps de plonger encore une fois dans son ventre, il lui fit ce qu'elle faisait semblant de redouter. Mona poussa un cri bref. Elle se

cambra lorsque la virilité de Malko lui perfora la croupe, se frayant lentement un chemin dans ce domaine secret qui avait pourtant visiblement déjà été exploré.

Mona oublia très vite sa première réserve. Entre deux gémissements elle murmura d'un ton extasié :

– Tu me prends comme une chienne !

Une glace leur renvoya l'image de leurs deux corps engagés dans une étreinte furieusement animale. Mona donna une série de coups de reins qui eurent pour effet de faire exploser Malko. Juste à la fin du disque. Il demeura ancré en elle jusqu'à ce qu'elle s'ébroue et sursaute en regardant sa montre.

– Mon Dieu, il est huit heures et demie.

SAS CONTRE PKK

Priscilla

Trente secondes plus tard, une musique assourdissante se mit à faire trembler les murs ! Du N'Dombolo. On se serait cru au *Florida*. Déhanchée, Priscilla lui jeta un regard brûlant.

– On danse encore un peu ?

Joignant le geste à la parole, elle s'éloigna vers la chambre en faisant onduler sa croupe sublime au rythme de N'Dombolo. Elle aurait voulu se faire violer qu'elle ne s'y serait pas prise autrement. Avec un rugissement, Malko se rua derrière elle, la dépouillant de sa robe rouge en un clin d'œil, ne lui laissant que ses escarpins. Il ne mit guère plus de temps pour se déshabiller. En voyant le pansement sur son flanc, Priscilla pointa un doigt interrogateur.

– Vous êtes blessé.

– Ce n'est rien, affirma Malko.

– Je suis sûre que c'est une femme, fit Priscilla.

Elle s'agenouilla en continuant à onduler, l'enveloppant dans une bouche soyeuse et chaude. Sensation exquise ; vue de haut, la croupe en mouvement de la jeune Noire était encore plus appétissante. Depuis qu'il l'avait retrouvée, quelques heures plus tôt, Malko ne rêvait que de transpercer ces fesses inouïes.

Il la fit se relever et la poussa vers le lit. D'elle-même, Priscilla s'allongea sur le ventre, continuant à onduler au rythme endiablé du N'Dombolo. Malko en avait les mains moites. Il contempla quelques instants la cambrure de son dos et les deux globes ronds. Priscilla s'offrait comme un esclave docile, ce qui l'excitait encore plus, et balayait ses dernier scrupules. Lorsqu'elle sentit se poser à l'entrée de ses reins le sexe raidi, Priscilla s'arrêta enfin de bouger et poussa un petit cri.

– *Please ! Fuck my pussy first !*

Trop tard.

Malko pesait déjà de tout son poids. L'anneau de chair résista et il ne pénétra que de quelques millimètres. Alors, il donna un violent coup de reins et, cette fois, s'engloutit jusqu'à la garde, arrachant un cri aigu à Priscilla. Il en avait des palpitations de bonheur. Se retirant presque entièrement, il revint à la charge, lentement cette fois, se regardant violer cette croupe offerte.

Miracle du N'Dombolo, Priscilla se mit à onduler sous lui, précipitant son plaisir. Malko allait et venait de plus en plus vite. Sentant monter sa semence, d'un ultime coup de reins, il cloua Priscilla sur le lit en poussant un hurlement de bonheur. Il demeura ainsi, le cœur battant la chamade, sentant les parois les plus secrètes de la jeune Noire palpiter contre son sexe, comme pour le ranimer.

– *You're a fucking egocentric* ¹ ! grommela Priscilla encore emmanchée jusqu'à la garde.

Malko dut reconnaître qu'elle n'avait pas tort. Il ne s'était pas conduit en gentleman poli par quelques siècles de civilisation. Mais c'était rudement bon de revenir à l'état sauvage. Ce devait être l'effet du N'Dombolo.

1. Vous êtes un putain d'égoïste !

RAMENEZ-LES VIVANTS

Maria Soledad, salope tropicale cinq étoiles

Dès qu'ils furent sur la route de Bogotá, déserte, elle avança la main et descendit le Zip du jean de l'Américain. Le sexe bandé en jaillit aussitôt comme un ressort.

Maria Soledad glissa une langue chaude dans l'oreille de Jim Stanford.

– ¿ *Tu quieres una pequena poya* ¹ ?

Sans attendre la réponse, elle se pencha et le prit dans sa bouche. Jim avait du mal à se concentrer sur le ruban désert de l'*autopista del Norte*. Cela lui rappelait leur première rencontre. Après la conférence de presse, ils étaient allés dîner à la *Casa Vieja*. Ensuite, Maria Soledad l'avait emmené à la *Quiebricanto*, sur la Carrera 5, lieu mythique de la salsa, où elle lui en avait appris les rudiments. Tout en le chauffant à blanc. Imbibés d'*aguardiente*², ils avaient flirté à mort, mais après avoir bien transpiré, comme Jim lui avait proposé un dernier verre chez lui, elle avait paru réticente. Jim avait mis sa réserve relative sur le compte de la timidité jusqu'au moment où, à peine dans la voiture, sans même sortir du parking, Maria Soledad lui avait administré une des meilleures fellations de sa jeune existence. Beaucoup plus tard, elle lui avait avoué que ce soir-là elle avait ses règles... Ce premier contact avait été suivi de beaucoup d'autres. Maria Soledad vivait chez ses parents mais son métier lui donnait une grande liberté, pourvu qu'elle soit au *Tiempo* à dix heures tous les matins. Sa mère la croyait souvent en voyage alors qu'elle dormait Calle 60. Jim Stanford, pour justifier cette relation étroite qui l'accaparait, avait assuré à son *field officer* que Maria Soledad savait beaucoup de choses sur les FARC, mais qu'il fallait le temps de l'apprivoiser. Certains journalistes colombiens avaient effectivement des contacts et elle semblait en faire partie. Pour les Américains, c'était un travail de fourmi : une cellule spéciale de l'Agence récupérait tous les tuyaux recueillis auprès des différentes sources et tentait d'en sortir quelque chose de cohérent, dans le but de monter une opération de sauvetage des trois otages.

Jusque-là, en vain.

Jim Stanford se gara, Calle 60, en face d'un petit square et, sans même se rajuster, jaillit de la Golf. Pour l'instant, il était très loin de la CIA. Il ouvrit le cadenas de la grille, referma et ils montèrent l'escalier étroit. À peine dans l'appartement, Jim se jeta sur Maria Soledad. Tandis que leurs langues s'emmêlaient, il baissa le Zip de son pantalon. Aussitôt, elle glissa une main entre leurs deux corps et empoigna le long sexe raide.

– *j Cogeme !* souffla-t-elle. *Ahorita*³.

Jim la retourna et la projeta sur le lit, faisant descendre le pantalon sur ses hanches. Puis le slip noir. Il glissa son sexe entre les cuisses encore serrées et remonta jusqu'au sexe découvert. Maria Soledad poussa un cri sauvage quand il s'enfonça en elle de toutes ses forces. Elle était inondée. Jim Stanford s'immobilisa, le sang aux tempes, avec l'impression de n'avoir jamais aussi bien bandé. Il faut dire que Maria Soledad était absente depuis une semaine, en reportage. Il posa ses mains sur ses hanches et aussitôt, elle commença à balancer ses fesses rondes au rythme de la salsa. Jim ne se sentait plus. Il se mit à la baiser avec de puissants coups de reins, la repoussant vers le mur, tandis qu'elle criait à chaque coup de boutoir. Il explosa très vite sans pouvoir se retenir, abuté au fond de son ventre. Il ne l'avait même pas déshabillée. Ils retombèrent sur le côté, emboîtés comme des petites cuillères, hors d'haleine. À 2 600 mètres d'altitude, il fallait du souffle.

Entre l'alcool, le plaisir et la musique, Jim se sentit glisser dans une torpeur béate, toujours enfoncé dans le ventre de Maria Soledad. Il lui caressa les fesses et murmura :

– Qu'est-ce que tu es belle !

Le visage dans les coussins, elle dit en riant :

– C'est parce que je suis de Cali. Les filles de Cali ont les plus beaux culs de Colombie.

Brutalement, une pointe de jalousie gâcha le plaisir de Jim Stanford.

– Tu ne m'as pas trompé pendant ton voyage ? À propos, où étais-tu ?

– Dans la *selva*. Non, je ne t'ai pas trompé, mais j'ai appris quelque chose qui pourrait peut-être intéresser les *gringos* de ton ambassade.

1. Tu veux une petite pipe ?

2. Eau-de-vie locale.

3. Baise-moi ! Tout de suite !

CHAPITRE V

Les femmes mènent le jeu

Il suffit d'un rien pour que je prenne ta chose en main .

Que tu aies besoin de moi, que j'aie l'argent, le pouvoir, le mari ou l'amant qu'il faut, riche ou terrible. Que je sois armée, une kalachnikov en bandoulière pour te prouver que je possède moi aussi un appendice qui met l'autre à terre. Il me suffit d'être inac - cessible, intouchable dans mon élégance et ma prestance, hautaine, lointaine, protégée.

Il suffit que je n'aime pas les hommes parce qu'ils se jouent des femmes comme des ornières à fournir. Il suffit que moi aussi, j'aie envie de jouer avec ta faim, ton désir, ta queue, que je décide que tu peux me rassasier. Ou pas. Ce serait terrible si tu ne me faisais pas jouir.

Je te dis que j'ai envie de toi comme tu le dis aux femmes pour les rendre fébriles et humides. Je te dis que j'ai envie de toi, je dévoile mon désir brut, je me trousse, je me jette à genoux devant toi, les lèvres avides, je m'offre sans que tu fasses la moindre proposition . Tu crois que je me donne et c'est moi qui te prends. C'est moi qui dicte les règles : où, quand, comment.

Déshabille-toi, je l'ordonne. Tu vas bien me baiser, n'est-ce pas ? Quelle responsabilité pèse sur ton membre ! Je veux te sentir me pilonner et tenter par tous les moyens de me faire jouir. Je veux pouvoir commenter ta prestation , tes mensurations et te mentir. Si j'ai joui ? Bien sûr et tu sauras que je mens.

Tu feras vite, n'est-ce pas, car je n'ai pas le temps, un rendez -vous impor tant. Chez le coiffeur. Avec un autre homme .

Quand j'aime , je te fais durer, je dirige ta tête entre mes cuisses et t'y maintiens d'une poigne ferme, je te doigte comme une femme. Et tu n'y peux rien puisque devant moi, ta queue se dresse, puisque tu gardes l'espoir que parce que tu me remplis, tu me contiens.

Je suis un défi . À tout prix, il faudra que tu me soumettes.

Je saurai t'en donner l'illusion. Je ne jouis jamais tant que lorsque je baisse ma garde, laisse tomber mon armure et joue à me faire humilier.

Mais là encore, c'est ta chose que j'ai en main .

RAMENEZ-MOI LA TÊTE DE EL COYOTE

Exaltación

Visiblement, elle voulait croire que son irruption avait provoqué l'érection qui la fascinait ; il eût été malséant de la détromper. Ou tout simplement, l'idée de ce beau prisonnier en train de bander seul dans sa cellule l'excitait. Les pointes de ses seins semblèrent s'allonger encore. Ses doigts se resserrèrent autour de la virilité tendue sous le tissu.

– *Tú quieres* 1 ?

Malko n'eut pas à se forcer pour murmurer *sí*. Emporté par son rêve érotique, il ne se demandait même plus pourquoi Exaltación Garcia avait surgi comme un fantôme. Malgré lui, son ventre se tendait vers elle. Avec délicatesse, Exaltación descendit le slip, libérant la hampe raide comme une barre de fer.

Visiblement, l'idée de faire l'amour avec un homme privé de femme, un *gringo* blond qui plus est, l'excitait au plus haut degré. Sa bouche s'abaissa, avec une lenteur exaspérante, l'enfournant millimètre par millimètre. Malko se cabra, ce qui l'enfonça encore plus dans la cavité chaude où une langue habile se démenait déjà.

Il poussa un grondement rauque, attirant Exaltación par la nuque, à une fraction de seconde de l'explosion. Celle-ci, sentant le danger, recula vivement. Puis se releva.

– *Espera !* lâcha-t-elle.

En un clin d'œil, elle retroussa sa longue robe, découvrant un slip rouge qu'elle fit glisser le long de ses cuisses. Malko s'était relevé aussi. Elle pesa sur son épaule pour qu'il s'allonge sur le dos, puis l'enjamba, s'installant à califourchon sur son ventre. Sa main gauche tenant solidement le membre à la verticale, il ne lui restait plus qu'à se laisser glisser pour s'empaler sur Malko. Ce dernier ne s'attendait pas au hurlement qui s'échappa de la gorge de la jeune femme, lorsqu'elle l'engloutit d'un coup. Comme si ses muqueuses intimes avaient été à vif ! Empalée profondément, elle resta quelques instants bouche ouverte, le regard révolté, les seins durcis, prenant

la mesure de l'envahisseur... Puis son regard redevint normal, elle abaissa la tête et dit d'une voix basse, rauque, chargée de sensualité :

– *Fuck me hard* 2 !

Malko posa ses mains sur ses hanches, la fit remonter et l'abaissa d'un coup, venant en même temps au-devant d'elle... Son excitation était telle qu'il lui semblait avoir doublé de volume. Ce fourreau onctueux lui donnait des sensations inouïes et il sentait qu'il n'allait pas tenir longtemps. Désireux de prolonger cet intermède totalement inattendu, il délaissa les hanches pour les longues pointes des seins crevant le jersey. Il les fit rouler entre ses doigts, les pressa habilement. Exaltación Garcia fut prise de la danse de Saint-Guy. Éruptant des obscénités en anglais et en espagnol, le souffle court, elle se soulevait de plus en plus vite, ou bien se frottait furieusement d'avant en arrière, comme une chatte en chaleur. Soudain, elle s'immobilisa, vissée à fond sur le membre qui la transperçait, et se mit à trembler, tandis que la semence de Malko se mêlait à la sienne...

Ses prunelles s'étaient agrandies, comme si elle avait absorbé de la drogue. Un nouveau cri encore plus puissant que le premier vrilla les oreilles de Malko. Ensuite le silence qui retomba dans la cellule sembla irréel.

1. Tu veux ?

2. Baise-moi fort !

RETOUR À SHANGRI-LA

Yi -li

Yi-Li battit en retraite, après un long regard à l'intention de Gomer Brentwood, laissant le général Teng Thao penché sur ses cartes. Elle s'aventura peu après jusqu'à la chambre de l'Américain : il ne s'y trouvait pas. Aussi, elle gagna le jardin où il se retirait souvent en fin de journée pour se baigner ou se reposer, dans un coin de la piscine, protégé par un épais massif de bambous. Arrivant silencieusement, elle l'aperçut enfin. Il était allongé, entièrement nu, sur une chaise longue en teck, sortant vraisemblablement de la piscine. Il adorait se baigner nu.

Gomer Brentwood ne s'aperçut de sa présence que lorsqu'il la vit debout à côté de lui, souriant dans la pénombre.

– Bonsoir, dit-elle.

Puis, elle se laissa tomber à genoux à côté de la chaise longue et, délicatement, comme un chat prend ses petits dans la gueule, referma les dents sur le sexe au repos de l'Américain. Il voulut la repousser, mais les dents s'enfoncèrent dans sa chair et il poussa un cri de douleur.

Il retomba en arrière et jeta :

– *Get away ! You little bitch 1 !*

Au lieu d'obéir, Yi Li commença à le masturber doucement, tout en le tenant dans sa bouche. Ce n'est que lorsqu'il fut en érection qu'elle écarta les dents et l'enfonça jusqu'au fond de son gosier.

Gomer Brentwood aurait pu alors l'écarter d'un revers de main, mais il n'en eut plus le courage.

Yi Li profita de son avantage quelques minutes, puis le libéra et souffla :

– Maintenant, tu vas me baiser ! Comme tu veux. Dépêche-toi ou je crie.

– Salope ! gronda Gomer Brentwood.

Déjà, Yi Li s'agenouillait, la croupe haute, débarrassée de son slip, sur la chaise longue voisine. Elle sentit l'Américain s'abattre sur elle, puis son sexe puissant la pénétra d'un seul élan, l'embrochant jusqu'à la racine. Elle poussa un léger cri.

– Ce que tu es gros !

– Tais-toi !

Il l'aurait tuée ! Mais, les deux mains agrippées à ses hanches fines, il la martelait comme s'il voulait l'ouvrir en deux. Yi Li se retourna et lança d'une voix haletante :

– Je suis une garce et une salope, mais, en ce moment, tu es enfoncé dans ma chatte...

– Salope ! répéta-t-il.

En cette seconde, il ne pensait plus qu'avec son sexe. Encore quelques coups de reins et il explosa avec un grognement sourd, se relevant aussitôt, comme pour fuir ce plaisir interdit. Yi Li se retourna.

– Ne pars pas avec le général ! Trouve un prétexte. Tu pourras me baiser, me prendre par le cul ou jouir dans ma bouche tous les jours. Réfléchis bien.

Elle se drapa dans son sarong et s'éloigna vers la maison. Quelque chose échappait à Gomer Brentwood. Yi Li se comportait comme si le général Teng Thao, son mari, n'existait pas. Ou plutôt, comme si elle était certaine qu'il ne reviendrait pas vivant du Laos.

1. Tire toi, petite garce !

TUEZ RIGOBERTA MENCHU

Maria -Beatriz

– Laisse-moi, répéta-t-elle. Tu me fais honte. Tu devrais vouloir étrangler cette Mercedes de tes mains. Je vais chercher un autre homme. J'ai envie d'écarter les cuisses pour un qui a des couilles.

Une vision horrible passa devant les yeux de Jorge Sanchez : Maria-Beatriz écartelée sous un autre. Bizarrement, cela lui procura instantanément une formidable érection, dont Maria-Beatriz s'aperçut aussitôt.

– Tu veux que j'aille chercher la *muchacha* pour te soulager ? proposa-t-elle ironiquement.

– Salope ! gronda Jorge Sanchez.

Il avait en même temps envie de la tuer et de la violer.

– Écoute, plaida-t-il, il ne faut pas que cette affaire s'ébruïte... Je vais m'arranger autrement. Je ne veux pas te contrarier.

Maria-Beatriz sentit qu'il ne bluffait pas et parut se calmer d'un coup.

– *Bueno*, dit-elle, d'une voix nettement plus douce. Je ferai ce que le général Guzman désire. Je ne veux pas te créer de problèmes.

Jorge Sanchez ne dissimula pas son soulagement. Pour ajouter à sa détente, il lui sembla que le bassin de sa maîtresse se mettait à onduler imperceptiblement contre lui. Il ne vivait plus que par le membre tendu douloureusement qui palpitait contre le drap de son uniforme. Une petite voix avait beau lui murmurer que Maria-Beatriz était aussi perverse que lui, il s'entendit promettre :

– *Bueno*, dans ce cas, je te l'amènerai demain soir.

Instantanément, Maria-Beatriz fondit comme un bonbon dans la bouche. Ses cuisses s'ouvrirent autant que le permettait la jupe étroite, signe visible d'abandon. Jorge Sanchez se mit à malaxer les deux seins à travers la soie.

– *Mi amor* ! fit Maria-Beatriz d'une voix mourante.

Son amant était comme un pur-sang qu'on aurait longtemps bridé. Il tressautait contre elle, fou de désir. Délicatement, elle glissa une main entre leurs deux corps et libéra le sexe raidi. Jorge Sanchez faillit exploser sur-le-champ. Avec un gémissement presque douloureux, il abandonna la poitrine pour les cuisses de sa maîtresse, remontant la jupe, glissant une main dessous pour enfin saisir la culotte de satin par le haut. Sa langue avait envahi la bouche de Maria-Beatriz. Celle-ci aida son amant par de petits coups de hanches à faire glisser le triangle de satin jusqu'à ses chevilles et à remonter sa jupe sur sa taille.

Il l'envahit de ses doigts épais et elle gémit. Il la souleva alors, sa main en crochet, et la hissa sur le meuble. Rageusement, il arracha la culotte qui le gênait, et Maria-Beatriz ouvrit largement ses jambes, le talon de ses escarpins accroché à la ceinture du colonel. La hauteur était parfaite. Jorge Sanchez n'eut qu'à pousser en avant, d'un élan, pour embrocher sa partenaire jusqu'à la garde.

Elle râla de plaisir, ses ongles griffèrent sa tunique et elle lança d'une voix changée :

– *Mi amor*, c'est pour toi que j'aime écarter les cuisses.

Le miel qui coulait de son sexe envahi renforçait ses paroles. Apaisé, Jorge Sanchez commença à la prendre lentement, jouissant de chaque seconde. Chaque fois, Maria-Beatriz poussait un feulement d'agonie. Au fond, elle adorait se faire prendre sur la table de la cuisine, comme une *muchacha*, par un homme bien membré.

À peine était-il sorti d'elle que sa bouche l'engloutissait à nouveau. Ce fut plus long, Maria-Beatriz possédait une technique raffinée. Bientôt Malko fut raide comme la justice. La jeune femme contempla son œuvre avec satisfaction. Elle se leva alors, alla jusqu'à une commode, y farfouilla et revint, tenant à la main un étrange objet qui ressemblait à un anneau hérissé de poils. Malko l'identifia immédiatement : c'était un *guesquel* utilisé par tous les Indiens de l'Altiplano pour donner plus de plaisir à leur partenaire. Une paupière de bouc séchée et imprégnée d'une huile végétale qui lui conservait sa souplesse.

Avec un sourire gourmand, Maria-Beatriz l'enfila sur le sexe de Malko.

– Maintenant, dit-elle, tu vas me faire mourir de plaisir. Ici au Guatemala, les hommes ne veulent pas l'utiliser, ils prétendent que c'est bon pour les indigènes. Ils sont tous machos.

Elle s'allongea sur le guanaco et l'attira. Malko s'enfonça en elle avec lenteur. Maria-Beatriz se cambra de tout son corps, exhala un long gémissment et enfonça ses ongles dans ses hanches. Des larmes emplissaient ses yeux. Elle paraissait souffrir, mais son bassin venait au-devant de Malko. Il se retira un peu et elle feula. Quand il revint d'un coup, jusqu'au fond, la jeune femme poussa un bref cri rauque. La bouche ouverte, elle en perdait la respiration.

Le frottement des cils de bouc sur ses proies intimes devait provoquer des sensations inouïes, car elle tressautait sous lui, comme branchée sur des fils électriques. Brutalement, elle se tendit en arc de cercle et jouit. Puis d'une voix mourante, elle se retourna, les yeux pleins de larmes, et dit :

– Par-derrrière...

Quand il se retira entièrement, elle gronda comme un fauve à qui on arrache son dîner. Dans la nouvelle position où elle se trouvait, le sexe de Malko s'enfonça encore plus loin, déclenchant les supplications de Maria-Beatriz :

– Non, non, c'est trop fort, doucement !

Non seulement il ne l'écouta pas, mais il la prit encore plus violemment, lui arrachant des cris de protestation.

Elle agrippait à pleine touffes la couverture de guanaco, elle la mordait, mais sa croupe ne se dérobaît pas aux coups de boutoir.

La tentation fut trop forte pour Malko. Revenant à ses mauvais instincts, il se retira, ignorant la plainte furieuse de Maria-Beatriz qui se transforma en supplication quand l'ouverture de ses reins fut prête d'être forcée.

– Non, je ne veux pas !

Ce fut plus fort que lui. Il eut l'impression de se visser au creux de cette croupe cambrée et ferme, les deux mains solidement crochées dans ses hanches. Son membre se frayait un chemin dans l'étroit conduit dont la paupière de bouc agaçaît les parois, faisant hurler Maria-Beatriz.

Elle se débattait si fort qu'elle faillit lui échapper. Mais il était maintenant abuté au fond, présent de toute sa longueur, et il n'aurait pas donné sa place pour un empire.

– Arrêtez, arrêtez ! bredouilla Maria-Beatriz d'une voix étranglée.

Je vous en supplie.

Malko sembla lui obéir, se retirant presque entièrement ; mais avant de franchir l'anneau serré autour de lui, il replongea, cette fois de toutes ses forces... Maria-Beatriz en tremblait de tous ses membres, se tordant comme un serpent coupé en deux, tournant vers lui un visage baigné de larmes.

– C'est horrible ! murmura-t-elle, arrêtez, vous allez me déchirer.

Pour toute réponse, Malko s'assura une prise solide et commença à la chevaucher férocement, lui arrachant des cris de plus en plus déchirants. Elle rampait vers l'avant, tentait de lui échapper, mais elle dut s'arrêter, sous peine de se jeter dans la cheminée...

Il sentait venir le plaisir. Au moment où la sève montait de ses reins, il se retira brusquement pour s'enfoncer dans son sexe.

Les cris de Maria-Beatriz n'avaient plus rien d'humain. Malko explosa dans le fourreau brûlant et se laissa tomber sur le côté, s'arrachant d'elle. Pendant un long moment on n'entendit que le crépitement du feu. Puis, d'une voix lasse et alanguie, Maria-Beatriz soupira :

– C'était inouï, *mi amor*, surtout la fin.

L'OTAGE DE JOLO

Ling Sima

– Je suis heureuse que vous ayez pu passer me voir, dit Ling Sima. Vous êtes un homme très occupé.

Elle portait le même pantalon de cuir noir et un haut en épais satin rouge. Le maquillage de sa bouche et de ses yeux faisait paraître son visage encore plus pâle, contrastant avec le noir brillant de ses cheveux courts. Une vague odeur d'encens flottait dans la pièce. Malko se dit que Ling Sima était vraiment très belle. Ils s'assirent sur un des canapés en L et la Chinoise demanda à Malko de servir le cognac.

– Alors, demanda-t-elle, Lee Kwan We a-t-il été à la hauteur de sa réputation ?

Malko eut envie de lui dire « et même plus », mais se contenta de relater ce qui s'était passé. Lorsqu'il arriva à l'épisode des trois millions de dollars, Ling Sima éclata d'un rire nerveux, saccadé.

– Il a exigé trois millions de dollars ! répéta-t-elle. Et vous les lui avez donnés ?

– Je n'avais pas tellement le choix, avoua Malko.

La Chinoise essuya ses yeux remplis de larmes de joie.

– Si ! Vous aviez le choix. Ma lettre était un ordre auquel M. Lee Kwan We ne pouvait se dérober, sous peine de graves conséquences pour son organisation. J'aurais dû vous le préciser.

Malko était abasourdi. Voilà pourquoi Lee Kwan We avait commencé à kidnapper la famille de Sahiron *avant* d'être payé. Ce n'était pas parce qu'il avait confiance en Malko. Il y était obligé, ne pouvant refuser d'obéir à un ordre des Services chinois ! Malko leva son verre d'Otard XO.

– Paix à son âme ! Il n'a pas emporté cet argent avec lui.

– Vous êtes beau joueur, reconnut Ling Sima.

Elle avait vidé son verre et ses yeux étaient plus brillants, ses

pommettes avaient rosé. Elle se leva et Malko en fit autant, pensant l'entrevue terminée. Mais Ling se dirigea vers un panneau bibliothèque et, tournant le dos à Malko, désigna des rouleaux rangés sur l'étagère plus haute.

– Pouvez-vous m'aider à attraper celui-là ?

Le bras tendu, elle désignait un rouleau de parchemin. Malko s'approcha derrière elle. Au moment où il réalisait que Ling Sima était plus grande que lui avec ses talons, la croupe tendue de cuir noir recula imperceptiblement et, pendant quelques fractions de seconde, se colla à lui. Ce contact, pourtant bref, le tétanisa, envoyant des flots d'adrénaline dans ses artères. Presque sans réfléchir, il passa un bras autour de la taille de la Chinoise et la colla à lui.

Il avait craint une réaction violente. Il sentit seulement la croupe gainée de cuir se visser contre lui. Ling n'avait pas bougé, envoyant simplement son bassin en arrière. Pas un mot n'avait été prononcé. Sentant qu'elle ne lui échappait pas, Malko lâcha sa taille et ses deux mains remontèrent jusqu'à sa poitrine, caressant ses petits seins à travers le satin épais. Ling était toujours muette, sa respiration seulement plus rapide. Malko sentait ses seins se réveiller sous ses doigts. Le contact de cette croupe pleine était en train de le réveiller, lui, complètement.

Il s'écarta un peu, découvrant le long zip fermant le pantalon, de la taille à l'entrejambe. Il le tira vers le bas, découvrant une croupe blanche, ferme et ronde. Quand à son tour il se libéra et posa son membre raidi juste au milieu, Ling Sima frémit, mais ne se déroba pas.

La reprenant par ses hanches maintenant nues, il la fit pivoter, l'agenouillant sur le canapé, le pantalon de cuir noir baissé sur ses longues jambes, les entravant encore. En dépit de ce handicap, il parvint à trouver sa voie et s'enfonça dans un fourreau onctueux. Allongée de tout son long, Ling Sima se laissait faire. Il la prit ainsi pendant quelques minutes, puis se dit qu'une telle préméditation cachait un vœu secret... Il se retira doucement, remonta un peu plus haut et pesa avec détermination. La Chinoise cracha comme un chat mécontent, mais son sphincter ne résista que quelques secondes. Malko glissa avec ravissement jusqu'au fond de ses fesses. Qui vinrent au-devant de lui, dans un réflexe qui l'excita encore plus. Il la chevaucha ainsi, aussi longtemps que sa volonté le lui permit. Explosant au fond de ses reins avec un cri sauvage.

Ce n'est qu'un peu plus tard que Ling Sima tourna la tête et dit

avec un léger sourire :

– Vous méritiez bien une compensation, pour ces trois millions de dollars.

Malko se dit qu'elle ne croyait pas un mot de ce qu'elle disait : elle s'estimait sûrement à beaucoup plus.

LES AMAZONES DE PYONGYANG

Anita

Elle se retourna et fit face à Malko, avec un drôle de sourire. Il s'approcha, posa les mains sur ses hanches et descendit jusqu'à la lisière de la robe. Puis commença à remonter, entraînant la robe, découvrant peu à peu les bas, puis les cuisses jusqu'au buisson blond. Anita avait véritablement des jambes fabuleuses, pleines, fuselées, interminables. Une brusque envie vint à Malko. Il poussa sa conquête sur le lit, la forçant à s'y allonger sur le dos. Il lui remonta alors la robe jusqu'aux hanches et lui ouvrant les cuisses, enfouit son visage entre elles. Anita tenta mollement de se dégager.

La langue de Malko l'effleura. Il sentit la crête de chair frémir et, bien qu'il l'ait à peine touchée, Anita poussa un sourd gémissement, et tout son corps fut secoué d'un bref sursaut. Il insista, avec un mouvement circulaire. Il sentit alors les hanches se mettre à rouler, les mains de la Suédoise se crispèrent dans ses cheveux, l'appuyant contre son ventre. Son excitation fut à son comble lorsqu'elle se mit à hurler, à gémir et finalement à jouir, le corps secoué de tressaillements.

Lui n'en pouvait plus. Il se redressa, se libéra et la retourna à genoux sur le lit, la robe de jersey remontée autour de la taille. Malko contempla quelques instants sa chute de reins somptueuse. Il en avait le souffle court. La tête dans ses mains, Anita attendait, en bonne femelle soumise.

Malko l'attira encore plus près de lui, au bord du lit. Il approcha son membre raidi de ses fesses. D'un seul coup de reins, il la transperça jusqu'à la garde. Elle était onctueuse et brûlante, et gémit sous la pénétration brutale. Malko s'immobilisa. Il était à ce point excité qu'il ne demandait qu'à exploser comme un feu d'artifice...

Un peu calmé, il commença à la prendre, les mains crispées sur ses fesses rondes et fermes, entrant et ressortant lentement. À chaque aller-retour, il avait l'impression que son sexe s'allongeait tant son excitation était violente. Anita se prêtait à son pilonnage,

l'accompagnant d'un mouvement de bascule du bassin qui le faisait pénétrer encore plus loin. Quand Malko sentit monter de ses reins une jouissance incoercible, il accéléra ses coups de boutoir, arrachant des cris sauvages à la Suédoise. Agrippé à ses fesses il explosa en elle avec un cri sauvage.

Fou de plaisir.

LE DÉFECTEUR DE PYONGYANG, T. II

Nobuko

Dix minutes plus tard, la voiture s'arrêta devant le *Grand Hyatt*. Malko se tourna vers Nobuko pour lui baiser la main, mais elle était déjà sortie de la voiture !

C'est elle qui le précéda dans le hall, sous le regard indifférent de la « chauffeure ». L'adrénaline bouillonnait dans les artères de Malko. Jamais il n'aurait pensé séduire aussi vite cette superbe Japonaise visiblement en jachère. Dans l'ascenseur, elle resta à bonne distance de lui, puis, arrivée dans la suite, elle s'appuya au mur comme si elle défaillait. Malko sauta littéralement sur elle ! D'un geste précis, il tira sur la robe portefeuille dont toutes les pressions s'ouvrirent du haut en bas, découvrant un soutien-gorge noir à balconnet, une culotte assortie et les bas qu'il connaissait déjà.

Écartant la culotte, il plongeait les doigts dans son ventre, déclenchant une réaction instantanée de Nobuko. Elle s'accrocha à lui comme une noyée, s'attaquant à ses vêtements avec une espèce de rage. Ils titubaient contre le mur comme des ivrognes. En un clin d'œil, Malko se retrouva nu, avec une érection d'enfer. Il voulut entraîner la Japonaise dans la chambre, mais elle se laissa tomber sur la moquette, les jambes ouvertes, l'attirant sur elle. À peine Malko se fut-il enfoui au fond de son ventre qu'elle noua ses jambes dans son dos, agitant le bassin comme si elle était allongée sur une fourmière, gémissant, écrasant sa bouche contre la sienne.

Jusqu'à ce qu'elle pousse un long cri filtré et se laisse aller, les jambes et les bras en croix, magnifique d'impudeur.

– *It's good, it's so good !* murmura-t-elle.

Comme Malko esquissait le geste de s'arracher à elle, Nobuko le retint, un bras passé autour de ses reins.

– Ne t'en va pas ! Je veux te sentir encore dans mon ventre.

Il obéit. Peu à peu, il sentit les muqueuses secrètes de la jeune

femme s'animer, et son bassin recommença à bouger. Lorsqu'elle le sentit durcir, elle poussa un ronronnement de chatte heureuse.

– Baise-moi ! dit-elle. J'ai encore envie.

1. C'est bon. C'est si bon !

RAMENEZ-LES VIVANTS

Esmeralda

Les traits d'Esmeralda Trinidad s'adoucirent tout à coup. Elle se rapprocha de Malko et, dans un geste d'une intimité inattendue, noua ses bras autour de sa nuque. Son œil brillait d'une sorte de fierté. Malko sentit son ventre s'appuyer légèrement au sien.

– Mais vous n'y êtes pas resté ! souligna-t-elle, parce que vous êtes un *hombre muy fuerte*¹.

Malko ne voyait plus que les superbes lèvres rouges à quelques centimètres de sa bouche. D'une voix encore plus douce, Esmeralda dit soudain :

– Je ne vous ai pas tout dit de moi. J'ai un défaut : je m'enflamme parfois très vite.

Il n'eut pas le temps de saisir le sens de sa phrase. D'un geste délibéré, elle tira sur le cordon maintenant son bandeau et le fit tomber, découvrant la cavité de son œil absent. Malko n'eut pas le temps de s'y attarder. De tout son corps, la jeune femme venait vers lui, la bouche contre la sienne pour un baiser passionné, son ventre plaqué contre le sien. À tâtons, de la main gauche, Esmeralda libéra ses cheveux du gros peigne qui les réunissait en queue-de-cheval. Ils oscillaient comme deux ivrognes au milieu du petit salon. Esmeralda Trinidad était transformée : son calme habituel avait fait place à une furie carrément sexuelle. Ses ongles griffaient la nuque de Malko, elle se frottait contre lui, l'embrassant sans reprendre son souffle. Puis elle recula un peu, descendit la fermeture latérale de sa jupe, qui tomba sur le tapis, révélant un string en dentelle noire et des bas stay-up. Dix secondes plus tard, elle était de nouveau gluée à lui.

C'est Malko qui lui arracha son string, s'emparant aussitôt de son sexe inondé. Fébrilement, elle referma les doigts sur le sien, après lui avoir pratiquement arraché sa ceinture. Puis, elle tomba à genoux, l'entraînant avec lui, et ils glissèrent sur le tapis. Elle ouvrit les jambes et il se retrouva planté dans son ventre jusqu'à la garde.

Les cuisses largement écartées, les genoux relevés, accrochée à sa nuque, Esmeralda le recevait comme une jeune fille reçoit la première communion. Avec ferveur et violence. Elle se démenait sous lui, son œil unique fermé, donnant de violents coups de reins comme pour mieux l'enfoncer en elle. Allongé un peu plus loin, Diego, le labrador, les observait, paisible.

Soudain, Esmeralda poussa un cri rauque, eut un spasme qui la fit décoller du tapis et retomba, au moment où Malko se déversait en elle. Ses mains restèrent nouées sur la nuque de Malko, sa poitrine se soulevant rapidement. Il sentait encore son ventre palpiter. Une étreinte sauvage, rapide et merveilleuse.

Saluée par un *celador* 2 en combinaison blanche, Soraya Hoyos gagna une BMW grise et s'installa au volant, mais ne démarra pas tout de suite, comme si elle attendait quelque chose. Malko vit qu'elle surveillait son rétroviseur et semblait hésiter. Après un coup d'œil à une Breitling Callistino pleine de diamants, elle soupira.

– J'ai encore un bon quart d'heure avant le coiffeur.

Elle baissa la glace et lança au *celador* un ordre sec. Aussitôt, celui-ci se précipita vers une installation de lavage automatique qui se trouvait avant la sortie et la mit en route. Soraya manœuvra et engouffra la BMW dans le « tunnel ». Dès que les rouleaux eurent commencé à tourner, et les jets d'eau à aveugler les glaces, elle se tourna vers Malko, l'air gourmand.

– Ce *celador* nous espionnait. Je n'aime pas ça. Tout ce champagne, ça m'a donné envie de faire l'amour. Tiens, sens !

Elle recommençait à le tutoyer. D'un geste rapide, elle saisit la main de Malko et la glissa sous sa courte jupe. Effectivement, sa culotte semblait avoir séjourné longtemps sous la pluie. Les jets d'eau savonneuse enveloppaient déjà la BMW. Elle se pencha, défit Malko et l'engoula avec vivacité. Tandis que la BMW avançait lentement, Soraya Hoyos préparait son plaisir avec une furia très latino. Ils étaient à mi-chemin du « tunnel » quand elle se redressa, jugeant Malko digne de lui rendre hommage. Elle devait avoir l'habitude de ce genre de récréation car elle rabattit l'accoudoir central d'un geste sûr, retroussa sa jupe orange sur ses hanches et vint s'empaler sur lui, écartant sa culotte d'une main, l'enfonçant au fond de son ventre d'un seul trait. Emmanchée violemment, elle

rebondit jusqu'au pavillon avec un feulement de joie, retomba, demeura vissée sur lui, immobile, foudroyée, puis commença un galop effréné, comme si elle montait un pur-sang. La bouche ouverte, le buste droit, elle se frotta d'avant en arrière, de plus en plus vite. Malko avait l'impression qu'elle courait le Prix de l'Arc de Triomphe, se servant de lui comme d'un simple ustensile fiché dans son ventre. Le galop s'accéléra, ce qui déclencha le plaisir de Malko. Soraya gémit, puis poussa un cri, heureusement étouffé par le grondement des rouleaux en train de sécher la BMW, avant de s'effondrer contre lui comme une marionnette dont on a coupé les fils. Comme le museau de la BMW commençait à sortir à l'air libre, elle bascula sur son siège, le regard encore perdu, remit le contact et démarra, ratant de peu un pilier en ciment. Le *celador* les salua respectueusement quand il souleva la barrière donnant sur la Septima.

L'intermède n'avait pas duré plus de dix minutes. Soraya Hoyos ne serait pas en retard chez son coiffeur.

1. Homme très fort.
2. Gardien de parking.

CHAPITRE VI

« Non, je ne veux pas. . . Viole -
moi ! »

Je t'ai cherché toute la soirée, ou cela fait des jours que je croise ton chemin en sentant rivé ton regard sur ma démarche chaloupée que j'accentue pour te ravir. Cela fait des heures que je minaude en mangeant du bout des lèvres, des minutes que je laisse les bulles du champagne faire pétiller mes prunelles d'étincelles malicieuses, des secondes entières que je m'offre à ta gourmandise et que je l'attise. Je te désire et te le montre .

Tout mon corps, ses attitudes, ses poses et ses tressaillements te crient « baise -moi » quand mes lèvres seraient incapables de te le murmurer. Pudeur ou honte de la violence qui m'humecte le bas-ventre, je ne sais, mais le sexe est là, à l'affût sous le moindre de nos gestes et paroles.

Tu vas me l'arracher, cette supplique. Car je ne voudrais pas être une conquête facile ni même devoir admettre que j'ai envie d'être possédée .

Prends-moi de force comme si je ne voulais pas. Ce sera mon excuse. Ma conscience et mon cœur seront saufs et mon corps rassasié de sa faim de bassesse.

D'ailleurs tu n'auras pas à me forcer, je serai glissante. Prête bien que je ne veuille pas l'avouer. Excitée par ta virulence, tes irrutions précises dans mes dessous, la fermeté avec laquelle tu ponctues nos halètements : « Je vais te violer. »

Et c'est encore plus excitant de te l'entendre dire que de l'imaginer.

Quoi ? Tu vas me plier sur une table, me remonter la jupe et écarter ma culotte pour t'enfoncer brutalement en moi, coupant court aux mots pour asséner l'évidence d'un coup de reins.

Vois-tu comme je résiste si mal ? Mauvaise actrice surprise devant

cette brutalité virile que j'appelais, je relève le bassin pour venir à ta rencontre.

Oui, je t'ai excité et j'ai ce que je mérite à vouloir mépriser ton sexe gonflé, comme s'il n'existait pas. Oui, baise-moi, viole-moi, sers-toi, prends ce que je t'ai agité sous les yeux avec perversité. Montre -moi qui fait la loi maintenant que j'ai imprimé la mienne sur ton désir. Montre -moi qui commande et commande-moi. La comédie de la panique n'est là que pour faire scintiller davantage le trésor que tu vas conquérir. Piètre conquête car c'est ce que j'aime. Que tu marques ta force , que tu m'immobilises et m'emplisses. Quelle punition délicieuse.

NAUFRAGE AUX SEYCHELLES

Irja

D'un coup de pied, Malko a refermé la porte. Il tient Irja contre lui. Sa bouche se dérobe, mais pas son corps, appuyé contre le sien.

– Arrêtez.

De la mollesse dans la voix. Et ce ventre si près, offert. Elle est accoudée à la coiffeuse, le dos à la glace, les reins coincés contre le bord.

La main gauche de Malko lâche la hanche, effleure la courbe douce d'un sein, continue vers le ventre.

– Malko !

Elle se souvient de son nom. La tension dans son ventre est si forte qu'il a envie de crier. Quand même pas la prendre debout. Il sent qu'elle ne le giflera pas, qu'elle n'appellera pas. Il l'entraîne, ils tombent en travers des lits jumeaux, elle sur le dos, lui à côté. De nouveau, il caresse sa poitrine. Ses doigts glissent jusqu'au creux du ventre. Elle le repousse par les épaules, ne sursaute pas.

– Non, je ne veux pas.

La voix est calme, sans la moindre trace de panique.

Il enfouit son visage dans la chair tiède de l'épaule, continue à la caresser. Lentement, moulant la forme des seins de ses doigts, agaçant les pointes. Irja ne bouge plus, comme un animal effrayé, mais son souffle est aussi régulier que si elle dormait. Malko sent son ventre qui lui fait mal, mais n'ose pas se découvrir, ne pas rompre ce charme fragile. Pourtant, comme il a envie de la prendre. Doucement, il fait glisser une bretelle de la robe, dégage le sein gauche, pose doucement ses lèvres dessus. Il lui a semblé percevoir un frémissement dans le ventre de la jeune femme. Il la fait aussitôt basculer sur le côté, se colle à elle, afin de ne lui laisser aucune illusion sur son état.

Elle frémit doucement, ne dit rien, ne l'attire pas contre elle. Son bras droit est coincé sous elle, le gauche repose mollement sur

Malko.

Passive et consentante à la fois. Il n'y a dans la chambre que le bruit de leur respiration. Malko s'enhardit, repousse le tissu, la caresse avec une retenue qui manque le faire hurler. Il voudrait la pénétrer tout de suite. À la hussarde. S'enfoncer en elle. Sans s'en rendre compte, il gémit de désir, son sexe incrusté contre le jersey de soie.

Ils ne se sont pas encore embrassés.

Il remonte un peu, cherche sa bouche. Elle ne bouge pas, ne vient pas à sa rencontre, mais quand leurs lèvres se rejoignent, les siennes s'écartent et sa langue s'enroule docilement autour de la sienne. Il manque jouir, tellement c'est bon. Il l'embrasse à perdre le souffle.

Comme un collégien. Maintenant, Irja lui rend son baiser, le bras posé sur lui s'est noué autour de son cou, mais son corps continue à ne pas réagir... Malko n'en peut plus. Il revient à la poitrine, fait glisser la seconde épaulette, découvre l'autre sein.

Puis reprend la bouche qui s'offre de nouveau docilement. Sans qu'un mot ne soit prononcé. Il commence à retrouver le contrôle de lui-même. Sentant que la Finlandaise ne lui résistera pas. Pourtant il a l'impression qu'il s'en faudrait d'un rien pour qu'elle le repousse. Il réalise soudain que c'est la même femme qui hurlait de plaisir avec un autre homme la nuit précédente. Où est passée sa fougue ?

Il revient à la bouche et laisse errer sa main sur son ventre. Elle porte un léger slip sous le jersey de soie. D'abord, il lui masse le Mont de Vénus par-dessus le tissu. Sans obtenir la moindre réaction. Comme s'il avait frotté le parquet. Il laisse sa main gauche glisser plus bas. Atteindre la jambe, remonter, entraînant le tissu. Sa jambe est soyeuse, fraîchement épilée. Il atteint le genou, le caresse longuement, puis se hasarde le long de la cuisse, haletant quand même. Irja ne bouge toujours pas.

Une morte.

Malko arrive au nylon du slip, le caresse, sans rencontrer ni résistance, ni réaction. Agacé, il se crispe sur le Mont de Vénus, descend plus bas encore, sent la chaleur du sexe. Doucement, il commence à le masser, du bout des doigts.

Enfin, la respiration de la jeune femme se modifie. Légèrement. Le bras se resserre autour de la nuque de Malko, l'attirant, l'étouffant presque. Il continue, plus excité que jamais, n'osant pas encore la prendre. C'est déjà un miracle qu'Irja ait réagi de cette façon à sa brutale attaque. Maintenant, son « massage » est de plus en plus

appuyé. Ses doigts s'enfoncent dans le nylon. La jeune femme, toujours sur le dos, se laisse faire, la longue robe relevée sur ses cuisses bronzées et musclées.

Cela peut durer longtemps. Il l'embrasse de nouveau, caressant les seins au passage.

Juste au moment où ses doigts se glissent entre le nylon et la peau. Effleurant la toison rêche et descendant plus bas. Lorsqu'il sent à quel point elle est ouverte, prête à l'accueillir, il manque exploser. Sans plus se gêner, il va et vient le long de son sexe, la violant de ses doigts. Elle continue à l'embrasser mécaniquement, mais son bassin ondule, très lentement contre lui, suivant le rythme de ses doigts.

À bout de désir, il veut faire glisser la bande de dentelle, mais il sent une résistance. Elle ne veut pas de déshabillage.

Cessant de la caresser quelques instants, il se libère rapidement, se colle aussitôt contre elle. Elle ne frémit même pas en le sentant brûlant contre sa cuisse. Il recommence à la caresser, mais n'en peut plus. D'un coup de reins, il bascule sur elle. Du même mouvement, il écarte l'élastique du slip et s'engouffre en elle d'un seul coup de reins, d'une seule poussée qui lui arrache un soupir de soulagement. Elle est si prête qu'il n'a aucun mal à la pénétrer, en dépit de la position inconfortable. Mais aussi étonnant que cela paraisse, elle ne réagit toujours pas.

Seuls ses bras se sont noués mollement dans le dos de Malko. Ce dernier se déchaîne, la prenant à grands coups de reins, égoïstement, affolé par ce consentement tacite. Si violemment que très vite, il gicle en elle et reste foudroyé. Un long moment s'écoule, tandis qu'il reprend sa respiration. Il s'écarte et aussitôt, d'un geste très naturel, Irja remonte les épaulettes de sa robe, rabaisse celle-ci sur son ventre et ses cuisses. Appuyée sur un coude, elle contempla Malko avec une expression indéfinissable.

– Nous allons dîner ?

La voix est parfaitement maîtresse d'elle-même.

Malko, désarçonné par cette étrange attitude, ne peut que répondre « oui ». En silence, ils achèvent de se rajuster. Irja lisse ses cheveux et sa robe, éteint. Au moment de sortir, elle toise Malko avec un regard ironique.

– C'est vrai ? Nous sortons pour de bon ?

AL-QAIDA ATTAQUE

Tarika

C'était une petite porte bleue à l'entrée de Brook Street, juste à côté de New Bond Street, dans le quartier le plus chic de Londres. De jour, il n'y avait que des *fashion victims* prêtes à se ruiner pour le dernier Prada.

Malko sonna et la porte s'ouvrit, quelques instants plus tard, sur un gigantesque Noir en tunique Mao. Malko lui murmura quelques mots à voix basse et il s'effaça pour les laisser emprunter un escalier tendu de velours sombre menant à un sous-sol. À première vue, cela ressemblait à une discothèque-restaurant comme il y en a beaucoup à Londres. Des tables rondes, des banquettes profondes disposées en U autour d'une petite piste de danse. Au fond, un bar avec des hommes et des femmes. Tous les clients étaient habillés avec élégance. On les installa dans un box à gauche de la piste. L'éclairage tamisé permettait tout juste de se voir.

Malko prit la carte et commanda d'autorité, sans demander à Tarika. Quelques couples dansaient sur la piste. On leur apporta une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne rosé 2003 dans un seau de cristal, et une boîte de caviar, ainsi que des blinis, des œufs, du saumon fumé. Tarika Nawaz ouvrait de grands yeux.

Soudain, alors qu'elle regardait en direction du bar, elle sursauta :

– Vous avez vu ! dit-elle d'une voix étranglée.

Un homme en smoking venait de s'approcher d'une blonde installée sur un tabouret, vêtue d'une robe du soir fendue sur le côté, et se tenait debout à côté d'elle, un verre dans la main gauche. D'un geste très naturel il venait d'enfoncer dans la fente de la robe de sa voisine son autre main. Comme la femme ne protestait pas, il posa son verre sur le bar, et descendit son zip, exhibant un long sexe tendu à l'horizontale, que saisit aussitôt la blonde. Elle se mit à le caresser paresseusement.

– Ici, commenta Malko, chacun fait ce qu'il veut. C'est un club *très* fermé où je viens rarement. Ici, vous ne risquez pas de rencontrer

vos fous de Dieu...

– Mais, protesta Tarika, les gens font l'amour...

– S'ils le souhaitent, corrigea Malko. Vous pouvez aussi vous contenter de regarder. Personne ne vous importunera.

La Pakistanaise était tétanisée. Malko posa la main sur son genou, remontant un peu sur la cuisse charnue.

– C'est horrible, dit-elle d'une voix étranglée.

– Mais non, assura Malko, c'est la civilisation ! Cela a toujours existé.

Il leva sa flûte de champagne :

– Buvons à la vie.

– Je ne bois pas, dit-elle.

Malko lui mit presque de force sa flûte dans la main.

– *Ce soir*, vous buvez ! Personne ne le saura.

Elle vida sa flûte d'un trait, comme une potion, visiblement troublée. Au bar, la blonde venait de glisser de son tabouret et s'esquiva dans une autre pièce, tirée par l'homme au sexe horizontal.

– Qu'est-ce qu'ils vont faire ? demanda Tarika.

Malko se leva et la prit par la main.

– Allons voir.

Elle le suivit et ils débouchèrent dans une pièce encore moins éclairée. La blonde, debout, était plaquée contre un mur, les mains à plat sur le velours, la croupe cambrée. L'homme avait écarté un pan de sa longue robe, découvrant ses fesses, et la pénétrait dans cette position à lents coups de reins. Il aperçut Tarika et Malko et, d'un geste amical, les invita à se joindre à eux.

Tarika recula avec horreur.

Sans insister, Malko la raccompagna dans la grande salle... Et se resservit de champagne et de caviar. Tarika, comme une automate, vida sa seconde flûte de champagne. Malko avait vraiment envie d'oublier ce qui s'était passé dans l'après-midi.

Il posa une main sur la cuisse de la Pakistanaise qui serra aussitôt les jambes.

– Arrêtez !

– Je ne veux pas vous violer, assura Malko.

Elle n'eut pas le temps de répondre. Un couple venait d'apparaître sur la piste. Une très belle fille brune et un garçon, jeune, beau, au visage de *cover boy*. Il portait un long manteau de cuir, très mode, et elle, une robe noire assez courte avec des bretelles, très décente. Ils commencèrent à évoluer un peu comme pour une présentation de mode, puis le jeune homme s'immobilisa, fixant la jeune femme d'un air dédaigneux.

Cette dernière s'agenouilla alors gracieusement devant lui. D'une main ferme, il pesa aussitôt sur sa tête puis écarta les pans de son manteau de cuir, enfouissant la tête de sa partenaire dessous. Ensuite, il reprit sa position hiératique. On ne voyait plus que les ondulations du manteau de cuir qui se gonflait rythmiquement, au rythme de la fellation invisible.

L'homme demeurait impassible, comme si cela ne le concernait pas. Malko guigna Tarika du coin de l'œil. Elle ne quittait pas le couple du regard. Les mouvements de la tête s'accélérent, puis se calmèrent brusquement.

La femme ressortit sa tête de sous le manteau de cuir, se releva et le couple plongea dans la pénombre de la salle.

Tarika s'ébroua.

– C'est ignoble, fit-elle d'une voix mal assurée. Je veux partir.

Elle se leva et se précipita vers le fond de la salle, suivie de Malko. Mais dans la pénombre, elle se trompa de porte et aboutit dans une petite pièce meublée de quelques canapés encore inoccupés. Elle se retourna, faisant face à Malko.

– Où... ?

Sans répondre, il la poussa contre le mur. Sans même l'embrasser, il passa une main sous la jupe du tailleur et remonta, cette fois jusqu'à son ventre. Ce qu'il découvrit alors provoqua chez lui une réaction immédiate. Tarika semblait avoir été particulièrement émue par le spectacle de la fellation invisible... Elle poussa à peine une faible protestation quand il saisit l'élastique de sa culotte et le fit glisser le long de ses jambes.

– Arrêtez. Je ne...

Trop tard. Dans la pénombre, elle ne l'avait pas vu se libérer. Lorsqu'elle réagit, leurs deux sexes étaient déjà en contact. D'un simple coup de reins, Malko la pénétra, entra comme dans un pot de miel. Pourtant, outrée, elle lui refusa sa bouche, alors qu'il était déjà

fiché en elle de toute sa longueur.

Un autre couple pénétra dans la pièce et, sans s'occuper d'eux, s'allongea sur un des canapés et commença à faire l'amour.

De nouveau, Tarika voulut échapper à Malko et y parvint presque. Il la rattrapa, la colla face au mur et releva encore une fois sa jupe. S'enfonçant en elle par-derrière d'un seul trait, dans une pénétration beaucoup plus profonde. Les deux mains crochées dans ses hanches, il lui fit lentement l'amour, jusqu'à l'explosion finale. Il sentit alors comme un frisson et il se dit qu'elle avait joui aussi.

Satisfait, il se rajusta. Ce n'était pas par hasard qu'il avait amené la jeune femme dans ce club très fermé. Il n'avait pas envie que les Services britanniques connaissent l'état exact de ses relations avec la Pakistanaise. Ce club était le seul endroit où il pouvait se laisser aller sans témoin. Même le MI5 n'y avait pas accès.

Tarika avait récupéré sa culotte. Comme une automate, elle regagna leur table et se laissa tomber dans son fauteuil, tandis que Malko remplissait à nouveau sa flûte de champagne. Elle semblait ailleurs, perturbée.

– Vous m'avez violée ! fit-elle. C'est honteux. Je ne voulais pas faire l'amour avec vous... J'aime toujours Tom.

– Ce qui est fait est fait, coupa Malko qui n'avait pas envie d'argumenter. Je n'aime pas les allumeuses. Au moins, personne ne saura ce qui s'est passé ici ce soir, assura-t-il.

Cela sembla la rassurer et elle vida sa flûte de Taittinger. L'atmosphère s'électrisait peu à peu, des couples se formaient, quelques femmes glissaient de leur siège jusqu'à la moquette pour prodiguer quelque douceur à leurs partenaires, d'autres s'éclipsaient dans les salons attenants. Il régnait une atmosphère d'érotisme de bon aloi qui ne laissait pas Malko indifférent.

– Vous être très belle ! dit-il.

Tarika Nawaz s'ébroua et dit simplement :

– Allons-nous-en !

De toute façon, il n'y avait plus de caviar et plus une goutte dans la bouteille de Taittinger. Malko accepta sa demande et le portier leur appela un taxi. Lorsqu'ils rentrèrent à la *safe-house*, ils se tenaient convenablement et, pour les caméras, Malko s'inclina sur la main de la femme qu'il avait sauvagement baisée une heure plus tôt, presque cérémonieusement.

AURORE NOIRE

Aisha

Leurs regards se croisèrent et ce qu'il crut lire dans le sien semblait vérifier l'analyse de Gwyneth Robertson. Aisha Mokhtar proposa soudain d'une voix égale :

– Voulez-vous voir ma maison ? C'est moi qui l'ai décorée !

Cinq minutes plus tard, ils étaient dans la Bentley. Grâce à un mouvement un peu brusque, Malko avait pu vérifier qu'elle portait bien des bas... Ils atterrirent dans une petite impasse mal pavée, Belgrave News North, non loin de Belgrave Square. L'endroit le plus chic de Londres. Pour accéder au grand square du quartier, il fallait une clef que seuls possédaient les résidents des maisons avoisinantes...

Aisha Mokhtar faisait partie de ces *happy-few*.

Le chauffeur arrêta la Bentley devant une petite maison de deux étages, visiblement refaite à neuf. D'ailleurs, il n'y avait que cela dans cette impasse très select. À l'intérieur, cela sentait l'encens et une magnifique gerbe de roses ornait la petite entrée. La Pakistanaise conduisit Malko jusqu'à une pièce aux murs laqués rouges, avec un bar et des gravures plutôt érotiques au mur. Elle fonça directement vers le réfrigérateur, laqué rouge lui aussi, et en sortit une bouteille de Taittinger qu'elle tendit à Malko.

– Fêtons votre première visite ici... Vous ne pouvez pas savoir ce que j'aime le champagne ! J'ai l'impression que ses bulles me font voler.

Lorsqu'il fit sauter le bouchon, elle avait déjà mis de la musique, une mélodie orientale lente et rythmée.

De fait, elle buvait le champagne comme de l'eau.

– Vous vivez seule, ici ? demanda Malko.

– Hélas oui, je n'ai pas encore trouvé d'homme pour me tenir compagnie, à part Chaury, mon chauffeur.

Ce dernier, sur l'ordre de sa maîtresse, était resté dehors pour astiquer la Bentley. Accoudée au bar, Aisha fixait Malko avec un drôle de sourire, tout en jouant avec sa flûte vide. L'atmosphère se chargea brutalement d'électricité. Leurs regards se croisèrent, restèrent accrochés. Sans réfléchir, Malko fit un pas en avant. C'est Aisha qui déplaça légèrement la tête pour que sa bouche arrive exactement en face de la sienne.

Elle embrassait comme une vraie femme. De tout son corps. Avec des sursauts brusques, un ballet furieux d'une langue qui semblait avoir absorbé toutes les bulles de champagne tant elle vibrait. Lorsque Malko effleura sa poitrine, la Pakistanaise appuya encore plus son bassin contre le sien. Il s'enhardit, caressant une hanche puis le ventre un peu bombé, plus bas. Lorsque ses doigts se posèrent sur le renflement du sexe, Aisha eut un sursaut, mais ce n'était pas un recul. Malko se mit à la masser, tandis que sa langue tournait comme une toupie dans sa bouche. Elle faillit tomber, se rattrapa à un tabouret.

Il avait relevé la jupe de son tailleur et atteint son ventre. Ils n'avaient pas prononcé une parole. Malko éprouva une délicieuse surprise en sentant les doigts d'Aisha descendre son Zip, se glisser à l'intérieur de son pantalon, et l'empoigner. Il n'avait même pas réalisé à quel point il était excité. En un clin d'œil, la jeune femme se retrouva à genoux en face de lui et enfonça son membre durci jusqu'au fond de son gosier... Sa fellation ne ressemblait en rien à celle de Gwyneth Robertson, bien léchée si on peut dire, domestiquée. Celle-là était beaucoup plus désordonnée, sauvage, avec des mouvements brusques, des plongées d'oiseau vorace. Cela sentait le soleil, l'exotisme, la fureur sexuelle. En un mot, Aisha suçait comme une folle, pour son plaisir à elle.

À ce rythme sauvage, Malko eut vite envie de conclure. Aisha prit les devants. Se relevant brusquement, elle se débarrassa de sa culotte noire d'un geste rapide, s'appuya au bar, les jambes légèrement écartées, tournant le dos à Malko. Il aperçut dans le miroir ses traits tendus par l'attente du plaisir.

– Comme ça ! lança-t-elle.

Le pantalon sur les chevilles, il releva la jupe du tailleur, découvrant la croupe nue. Il allait s'enfoncer en elle lorsqu'il se souvint à temps des recommandations de Gwyneth Robertson. Aisha frémit et poussa un gémissement difficile à interpréter lorsque, négligeant son ventre, il appuya son sexe directement contre l'entrée de ses reins. Sans hésiter, il poussa de tout son poids et sentit son membre s'enfoncer dans la croupe de la Pakistanaise, et

disparaître entièrement, avalé par la corolle brune. Aisha poussa une sorte de cri d'agonie et hurla :

– *No, no, it's hurt* ¹ !

Se fiant aux conseils de son mentor, Malko saisit la jeune femme par les hanches, se retira presque entièrement puis revint en force, arrachant un nouveau hurlement à Aisha, accrochée des deux mains au bar. Il continua pourtant, sentant la gaine qui l'accueillait s'assouplir progressivement. Les hanches d'Aisha se balançaient, elle donnait de petits coups de reins pour venir au-devant du membre fiché en elle. Enfin, elle se mit à implorer Malko.

– *Please, please, come in my ass* ² !

Là, ce n'était plus du tout *finishing school*. Malko obéit, se vidant avec un cri sauvage. Le diagnostic de Gwyneth Robertson était exact. Aisha Mokhtar *adooorait* se faire sodomiser...

À peine se fut-il retiré qu'elle se laissa glisser à terre, le dos appuyé à la laque du bar, haletante. Elle leva sur Malko un regard de femelle ravie, les yeux cernés, la bouche gonflée...

– *My God ! Was so good !* murmura-t-elle. *You are a beast...*

Il l'aida à se relever et lui versa un peu de champagne. Aisha Mokhtar s'approcha de lui, effleurant son visage d'une caresse aérienne.

– Il y a peu d'hommes qui comprennent les femmes, dit-elle. Je sens que nous allons bien nous entendre...

1. Non, non, ça fait mal !

2. Je t'en prie, jouis dans mon cul !

ALBANIE : MISSION IMPOSSIBLE

Mirella

Elle alla ouvrir la grille afin de rentrer la voiture. Malko en descendit et l'observa. Son ventre la brûlait. L'alcool et la joie d'avoir échappé à la mort. Il sursauta : Mirella se tenait devant lui, la main tendue.

– Bonsoir.

Il prit machinalement sa main qu'elle retira aussitôt, puis elle s'engagea dans un escalier extérieur menant au premier étage de la maison. Malko, pris d'une pulsion brutale, monta les marches quatre à quatre, la rejoignant au moment où elle ouvrait la porte. Sans un mot, il la prit par la taille, la fit pivoter, la collant contre le mur. Il l'embrassa. Il se heurta à des lèvres closes, un corps raide, sur la défensive. Mirella se débattit et dit à voix basse :

– Vous êtes fou ! Qu'est-ce qui vous prend ?

Elle lui échappa et se jeta à l'intérieur, allumant aussitôt. Malko, stupéfait, découvrit en une fraction de seconde que Mirella lui avait menti. Non seulement, elle n'habitait pas avec ses parents, mais ce qu'il découvrit ne ressemblait pas au logement d'une jeune fille sage. Des murs tendus de tissu rouge, un immense canapé de même couleur recouvert de velours Versace, un bar en miroir à l'ancienne, un lit romantique en cuivre. Pour une simple secrétaire, Mirella ne se débrouillait pas mal et son modeste logement ressemblait plus à un nid d'amour qu'aux logements pouilleux de Tirana.

– Sortez ! lança-t-elle d'une voix furibonde. Vous êtes ridicule.

Malko marcha vers elle. Il n'avait plus qu'une seule idée en tête : lui faire l'amour. Mirella recula, plongea la main dans son sac et en sortit un pistolet. Un petit 32 russe assez laid, qu'elle braqua sur Malko.

– Je veux que vous partiez, sinon...

Cela lui fit l'effet d'un déclic, augmentant encore son désir. Il parcourut longuement Mirella des yeux, s'attardant à ses seins

gonflés, à ses longues jambes, revenant au ravissant visage crispé de colère. Puis il avança sur elle, avec un sourire ironique.

– Arrêtez ! lança-t-elle d’une voix étranglée. Je ne...

Malko était déjà contre elle. De la main gauche, il saisit le canon du pistolet, le détournant. Juste au moment où elle appuyait sur la détente ! La détonation fut assourdissante dans la petite pièce. Il sentit la culasse reculer sous ses doigts et, d’un mouvement réflexe, repoussa l’arme en arrière, empêchant Mirella d’appuyer sur la détente. Il fit violemment tourner le pistolet vers la gauche et Mirella lâcha prise avec un cri de surprise. La détonation se répercutait encore dans leurs oreilles. De la main droite, il plaqua la jeune femme contre lui, s’enflammant encore davantage. Elle leva un regard à la fois horrifié et ambigu.

– Vous n’allez pas...

– Si, dit Malko. Je vais vous violer. J’en ai eu envie dès l’instant où je vous ai vue.

– Vous êtes un monstre ! Un salaud ! lança-t-elle en se débattant.

Malko la traîna jusqu’au lit, ne sachant plus jusqu’où il avait envie d’aller. Jetée sur le lit, Mirella se débattit. Elle rua furieusement et il entrevit une culotte de dentelle blanche, des bas collés à ses longues cuisses. Ses bonnes résolutions s’envolèrent... Elle avait roulé sur le ventre. Le regard de Malko tomba soudain sur son sac ouvert et il aperçut l’acier nickelé d’une paire de menottes...

Plongeant la main dans le sac, il les sortit. Mirella poussa un hurlement lorsqu’il passa un bracelet autour de son poignet droit.

– Arrêtez !

Malko n’arrêta pas. Le lit était à l’ancienne, avec des barreaux de cuivre. Il passa la chaîne des menottes autour d’un des barreaux et referma le second bracelet autour de l’autre poignet de Mirella. Alors seulement, il se redressa et contempla la jeune Albanaise.

Elle gigotait comme une furieuse, tirant sur les menottes, donnant des ruades dans le vide, sans se rendre compte que sa robe remontait le long de ses cuisses, découvrant le triangle blanc de son slip. Elle cessa enfin, adressant un regard noir à Malko.

– Je vous tuerai !

– Vous avez déjà essayé, remarqua-t-il.

Le *raki* lui faisait monter le sang aux tempes. Il était comme dédoublé. Tranquillement, il s’assit sur le lit et promena sa main sur

la poitrine de Mirella. Elle était aussi ferme qu'il l'avait imaginé. Il s'amusa à réveiller les pointes de ses seins, tandis qu'elle se mordait les lèvres. Puis sa main descendit, effleura son ventre et se posa sur le renflement du sexe. Mirella avait beau rester rigoureusement immobile, il la sentit palpiter. Il voyait ses cuisses se crispier. Leurs regards se croisèrent et il dit d'une voix qu'il ne reconnut pas lui-même :

– J'ai envie d'écarter vos cuisses, d'enfoncer mon sexe dans votre ventre.

Là, elle sentit qu'il ne plaisantait plus.

– Vous allez vraiment me violer...

– J'en ai très envie.

Il avait encore dans les oreilles les claquements des détonations un peu plus tôt dans la soirée. Lui aussi pourrait être allongé sur l'asphalte, criblé de balles. Ses doigts commencèrent à masser très doucement le sexe, à travers le nylon. Mirella resserra les cuisses, rendant la caresse encore plus perverse. Malko sentit son ventre s'embraser pour de bon. Rarement une situation avait été aussi chargée d'érotisme sulfureux. Eros et Thanatos... 1 Le vieux mélange était toujours aussi explosif.

Son esprit vagabondait, il revit Alexandra le jour où il l'avait quittée. Ils avaient fait l'amour dans une chambre tout juste refaite du château de Liezen. Pas un meuble. C'est volontairement qu'il l'avait entraînée là, puis collée contre le mur, passant les mains sous son pull pour saisir ses seins à pleines mains. Tandis qu'il les maltraitait, elle avait fait glisser sa jupe de soie noire, révélant un slip et un porte-jarretelles rouge avec des bas d'un noir brillant.

L'excitation de Malko était telle qu'en peu de temps, il avait été raide comme un manche de pioche. Alexandra était tombée à genoux, achevant de le préparer de sa bouche humide. Il ne lui avait pas laissé le temps de terminer. Pesant sur ses épaules, il l'avait renversée à même le sol sur l'épaisse moquette. Tombant entre ses cuisses disjointes qu'il avait encore plus écartées, il s'était enfoncé d'un seul élan au fond de son ventre, l'écartelant. Un moment divin...

Cet amour sauvage avait peu duré, il était trop excité. Mais quel souvenir !

Il tourna la tête, son souvenir éteint. Mirella le regardait avec une expression étrange. Son regard descendit, se posa sur la bosse que faisait son sexe. Elle ignorait la véritable cause de son excitation.

Elle murmura :

– Vous êtes un sadique, un malade...

En même temps, il sentait sous ses doigts son sexe humide. Il accéléra sa caresse et elle balançait ses hanches en gémissant.

– Laissez-moi !

Ses jambes remuaient dans tous les sens, la rendant encore plus excitante.

Il glissa enfin la main sous la dentelle de la culotte et sentit une humidité accueillante. Mirella n'était pas demeurée indifférente à sa caresse... Elle agita la tête et murmura :

– Salaud ! Salaud !

Sans lui répondre, Malko se leva et en un clin d'œil, se déshabilla. La jeune femme respirait lourdement, les yeux clos. Elle tourna la tête vers lui et il sut qu'elle regardait son érection entre ses paupières mi-closes. Il eut du mal à faire glisser le triangle de tissu le long de ses jambes, tant elle se débattait. Faisant des sauts de cabri, elle tenta d'arracher les menottes du lit.

Malko se laissa tomber sur elle, ouvrant le compas de ses cuisses à l'aide des siennes. Leurs regards se croisèrent brièvement. Il ne put rien lire dans ses yeux. Déjà, il prenait son sexe et le pointait contre celui de la jeune femme. Il lui suffisait de donner un coup de reins pour la pénétrer. Elle était absolument impuissante. Au moment où il allait le faire, quelque chose le retint. Venu de très loin. Il n'avait jamais pris une femme de force.

Mirella avait rouvert les yeux et l'observait. Il lui adressa un sourire contrit, plein de regrets.

– Décidément, je suis trop civilisé...Vous avez gagné !

Il allait reculer, mais ne put se dégager de plus de quelques centimètres. Avec une force incroyable, les jambes de Mirella se refermèrent dans son dos, l'attirant vers elle. Son bassin s'était soulevé, venant à sa rencontre. De nouveau, son sexe se trouva au contact du sien. Les yeux dans ceux de Malko, elle dit à voix basse :

– *Ma fut 2 !*

Malko ne comprenait pas l'albanais mais l'expression des yeux noirs suffisait. Il s'enfonça lentement dans le sexe qu'il découvrit inondé. Jusqu'à la garde. Mirella n'était pas vierge. Quand il abaissa son visage vers elle, elle écrasa sa bouche contre la sienne, le mordit, tandis que ses pieds frappaient son dos en un trépigement

féroce. Il prit à cœur de la besogner lentement, sortant totalement et revenant à la charge, jusqu'à ce qu'il la sente haleter.

Ils jouirent ensemble.

1. L'Amour et la Mort, en grec.
2. Baise-moi !

ENQUÊTE SUR UN GÉNOCIDE

Priscilla

La bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs 1994 qui accompagnait les langoustes avait été vidée jusqu'à la dernière goutte et même au-delà... Priscilla, qui s'escrimait sur la radio, se redressa, triomphante, tandis qu'un N'dombolo endiable envahissait la pièce. Ondulant lascivement, elle dansa jusqu'à Malko et posa ses longues mains à plat sur sa chemise de voile. Il ne mit pas longtemps à ouvrir la veste du tailleur et à s'emparer des seins lourds qui jouaient librement sans le moindre soutien-gorge.

Bientôt, la chemise ne fut plus qu'un souvenir... Chauffé à blanc par les ongles démoniaques de Priscilla, Malko commença à remonter l'étroite jupe de soie rose, découvrant des bas noirs montant très haut sur les cuisses café au lait. Priscilla et lui n'avaient plus envie de parler. Peu à peu, il la poussa vers la table et releva complètement sur ses hanches la jupe déjà froissée. La soie crissait sensuellement, Priscilla respirait de plus en plus vite. Il fit glisser sa culotte de dentelle noire le long de ses jambes, la poussa vers le lit et la prit d'un seul élan, les jambes à la verticale, la jupe enroulée autour de la taille.

— J'aime comme ça, toute habillée, murmura Priscilla. J'ai l'impression que tu me violes.

— Je *vais* te violer, fit Malko en se retirant d'elle.

D'elle-même, elle se retourna, à quatre pattes, la croupe cambrée, les longs bas noirs montant très haut sur ses cuisses, soulignant le galbe de ses jambes. En l'admirant dans le miroir, Malko se dit qu'elle ressemblait à une photo sulfureuse d'Helmut Newton. Priscilla frémit à peine lorsqu'il força avec douceur l'ouverture de ses reins. Elle était si préparée dans sa tête qu'il n'eut aucun mal à la transpercer jusqu'à la garde.

Ensuite, ce fut aussi délicieux que les fois précédentes. Excitée par les bulles du Taittinger, Priscilla ruait comme une cavale sous ses coups de boutoir, jusqu'à ce qu'il se vide au fond de ses reins avec

un cri sauvage. Ils restèrent ensuite emboîtés un long moment, bercés par la musique.

— Commande encore du champagne ! demanda Priscilla. Je n'ai pas sommeil.

À regret, Malko abandonna ses reins pour demander au *room service* une nouvelle bouteille de Taittinger.

Priscilla se retourna, offrant son ventre nu, impudique à souhait, et annonça :

— Je vais dormir avec toi et je t'accompagnerai à Wilson Airport demain matin.

— Tu n'as plus peur qu'on te prenne pour une putain ?

Priscilla s'étira, cambrée comme une chatte, les cuisses ouvertes, magnifiquement impudique.

— Tout Nairobi sait que tu es mon amant, depuis hier.

CHAPITRE VII

La Comtesse Alexandra

Je suis la femme de ta vie. Car tu en as plusieurs. Des femmes et des vies.

Sous le miroir de notre chambre d'amour, entre les dentelles, contre la fourrure, en caresses de soie, nous nous retrouvons comme jamais tu ne retrouves les autres femmes.

Nous reprenons l'histoire de nos corps qui se connaissent et ne se font jamais peur. Nos corps ne se percutent pas, ils s'épousent. Si ta main est possessive, c'est parce qu'elle connaît mon territoire et que lorsque nous nous rejoignons, n'importe où et ailleurs, ma peau est ton pays et ton désir est le vent qui y souffle .

Nous formons ce couple qu'aucune femme, qu'aucun homme ne mettra en danger puisque, même si nos jeux érotiques se ressemblent, ils n'ont aucun enjeu.

Que nous nous regardions au travers des miroirs quand nos doigts palpitent à exciter l'autre, que je t'attende, chienne affamée, presque nue sous une pelisse, quand tu reviens du bout du monde, que tu me dérobes dans une soirée pour me troussez derrière une porte, nous sommes dans un temps que nous seuls savons conjuguer.

À chaque étreinte, tu me declares la flamme qui t'a si longuement consumé avant que je me donne à toi. La colère dont je peux te foudroyer à l'évocation de tes maîtresses transforme cette flamme en incendie ; ton désir de moi n'en sera que plus grand. Je m'embrase, claque des portes, martèle le sol de mes talons aiguilles fous et tu me poursuis et m'emportes, me plaques contre un mur et me possèdes furieusement pour me rassurer.

Tu prends et je me donne ailleurs, nous le savons. Cet ailleurs possible nous met dans un état de perpétuelle conquête. La jalousie nous rend fous de désir. Faut-il donc que nous ayons aussi à payer pour notre

infidélité en raffinements de dentelles et bijoux luxueux ? Tu me pares comme une princesse que tu baises comme une soubrette.

Notre complicité amoureuse n'est soumise à aucun commerce , cependant que la mise est de taille. Car ce couple que nous formons, à l'image des pierres ancestrales de ton château, du reflet sans fin des miroirs devant lesquels nous nous emmêlons, se fissure et se fendille à chacun de tes départs.

La mort sera la dernière maîtresse que je ne te pardonnerai pas.

LES AMAZONES DE PYONGYANG

Comtesse Alexandra

C'était Mozart qu'on assassinait. Après l'avoir longuement torturé. La salle de bal du Schloss Eisenstadt avait été transformée en auditorium l'espace d'une soirée afin de permettre à la baronne Frederika de démontrer ses talents de pianiste, au cours d'un concert interminable, clou de sa grande fête du printemps. Alignés dans des fauteuils de velours rouge plutôt branlants, les invités subissaient stoïquement la punition.

Malko, installé prudemment au dernier rang, se pencha à l'oreille d'Alexandra.

– Si on allait faire un tour sur la terrasse...

Ses doigts pianotaient sur la cuisse gainée de nylon noir, remontant surnoisement, tandis que sur l'estrade improvisée la pianiste attaquait la dernière ligne droite, dans un envol de mousseline verdâtre... Alexandra tourna les yeux vers Malko.

– Pour quoi faire ?

Elle se moquait ouvertement de lui. Sa tenue était un appel au viol. Sa somptueuse poitrine était à peine dissimulée sous un voile d'organza mauve, laissant deviner une guêpière assortie. La jupe noire, très serrée à la taille, s'évasait en tulipe, dévoilant très haut les cuisses. Malko n'était pas le seul à s'être aperçu que ses bas étaient ses seuls dessous... Ingénument, elle avait prétendu que cette absence de protection était faite pour l'exciter. Malko avait cependant surpris certains regards d'hommes, au cours de la journée, fixés sur le haut des cuisses d'Alexandra, lorsqu'elle s'installait sur un canapé un peu profond, qui reflétaient un peu plus que du trouble.

Lorsqu'il avait alors croisé le regard de la jeune femme, il y avait eu une intense jubilation.

Trop heureuse de faire fantasmer comme des fous ces vieux hobereaux qui l'auraient bien cravachée de dépit.

Chez les aristocrates autrichiens, on ne troussait pas une femme du monde comme une bonne, même si elle ne portait pas de culotte. En repensant à cela, Malko éprouva une pulsion brutale. Saisissant Alexandra par la main, il l'arracha à son fauteuil.

– Viens.

Elle le suivit docilement. La grande terrasse dominant la pelouse était déserte, à peine éclairée par des lampadaires. Malko choisit le coin le plus éloigné de la salle de bal et appuya Alexandra à la rambarde de pierre. Sans un mot, il plongeait la main sous la jupe-tulipe noire, s'emparant d'elle et de sa bouche en même temps. En un clin d'œil, la jeune femme se tordait sous ses doigts, haletante, les ongles accrochés dans les replis de sa chemise de smoking en soie rose.

Fiévreusement, Malko se libéra. Il tâtonna dans la moiteur des cuisses, trouva le sexe inondé et y plongea d'un seul coup, pliant légèrement les genoux pour se redresser d'un élan violent, bestial, clouant la jeune femme à la rambarde rugueuse.

– Attention, souffla Alexandra. On vient.

Un couple venait d'échapper à son tour à l'horreur musicale. Enlacés, ils gagnèrent un autre coin de la rambarde. Impitoyables, les notes du piano continuaient à les poursuivre... La baronne Frederika les aurait à l'usure. Alexandra resserra les cuisses, enfermant Malko dans son ventre. De loin, on aurait dit un flirt plein de romantisme. Le sexe raidi était pourtant enfoncé jusqu'à la garde, prenant possession de la jeune femme d'un lent mouvement circulaire. Celle-ci gémissait au plus léger déplacement, son clitoris gorgé de sang si sensible qu'elle se mordait les lèvres pour ne pas exploser.

Son orgasme se déclencha par vagues, comme Malko, incapable de se retenir plus, explosait au fond de son ventre. Les mains crispées sur les hanches d'Alexandra, les jambes flageolantes de plaisir, il se vida avec violence, accompagné de quelques ultimes notes discordantes.

– Il y avait longtemps que je n'avais pas joui aussi fort, soupira Alexandra.

Amoureusement, elle emprisonna le sexe brûlant qui venait de sortir de son ventre.

– On dirait que tu as encore envie de moi, ajouta-t-elle.

C'était vrai. Malko suivait des doigts les contours de sa fabuleuse chute de reins. Alexandra soupira hypocritement :

– Tu aurais dû me sodomiser, j’en avais envie.

– Il n’est pas trop tard, fit Malko.

Il était en train de la faire pivoter lorsqu’il aperçut un des maîtres d’hôtel s’approcher avec componction, le regard vide comme s’il ne se doutait de rien. Il s’arrêta à trois pas et lança respectueusement :

– On demande son Altesse Sérénissime au téléphone.

Il fit demi-tour et Alexandra pouffa.

– Ce sera pour une autre fois... Si j’en ai envie.

LE DÉFECTEUR DE PYONGYANG

Comtesse Alexandra

Son Altesse Sérénissime le prince Malko Linge flottait en pleine béatitude. Allongé sur une table de massage du Spa de l'hôtel Shangri-La de Bangkok, le visage et la tête enveloppés dans des serviettes tièdes parfumées, il sentait les mains de la petite masseuse thaï courir le long de ses jambes, faisant pénétrer l'huile odorante destinée à lui détendre les muscles.

Elle s'était attaquée à tous les muscles de son corps, en commençant par le haut, lui étirant les doigts de chaque main avec une force inattendue, le malaxant méthodiquement, sans jamais lui faire mal. Une petite fée sexy au minois provoquant qui ne devait pas porter grand-chose sous sa blouse blanche.

Arrivé depuis deux jours en Thaïlande, Malko avait l'impression d'avoir fait un bond de plusieurs siècles en arrière, grâce à la serviabilité des Thaïs, toujours souriants, d'une politesse pointilleuse, avides de prévenir nos moindres désirs. Une oasis de douceur dans un monde de brutes, comme dit la pub. Après les dangers, le stress, la fatigue de ses voyages risqués aux quatre coins du monde, c'était délicieux de se poser dans un cadre de rêve, avec une température paradisiaque et de se laisser dorloter.

Une douce musique asiatique berçait le petit salon de massage au troisième étage du Shangri-La, ajoutant une touche euphorisante.

Il sentit les mains de la masseuse thaï remonter le long de ses cuisses, jusqu'à l'aine, effleurant la serviette qui lui recouvrait le bas-ventre. Certes, il s'était déshabillé entièrement, mais chaque fois qu'il se dévoilait, la masseuse se retournait pudiquement.

Ses mains s'activaient toujours sur ses cuisses, montant de plus en plus haut et il ne put s'empêcher, en la sentant frôler son sexe recouvert par la serviette, d'éprouver un petit picotement d'excitation. Elle était vraiment très près. Elle s'arrêta soudain, revenant à ses pieds dont elle étira les orteils un à un. Le bref fantasme de Malko s'évanouit. Ensuite, il y eut une pause. Bercé par

la musique, il somnolait presque quand il sentit une main très légère se poser sur la serviette à l'endroit de la bosse de son sexe. Comme l'effleurement d'une aile de papillon.

Il entendit sur le fond musical, une voix chuchoter :

– Massage ?

La légère pression sur son sexe indiquait avec précision de quoi il s'agissait. En Thaïlande, il était fréquent que des massages tout à fait normaux se transforment en massages « spéciaux » à l'initiative des masseuses, désireuses d'arrondir leur gain. Même dans les meilleurs établissements.

L'hésitation de Malko fut de courte durée. Une prestation tarifiée n'avait guère d'intérêt. Il secoua la tête et lança :

– *No, thank you.*

Mais, comme s'il n'avait pas été entendu, il sentit la main posée sur lui se faire plus insistante et entreprendre un « massage » sans ambiguïté. Agacé, il défit la serviette qui lui entourait le visage et se redressa.

Stupéfait.

Debout, à côté de la table de massage, Alexandra, une main posée sur son sexe, lui adressait un sourire ambigu. La petite masseuse thaï avait disparu.

Sans cesser de le caresser, Alexandra expliqua d'une voix calme :

– J'ai eu fini avant toi et je suis venue voir où tu en étais. C'est moi qui t'ai posé la question. Si tu avais répondu « oui », je reprenais l'avion pour Vienne dès ce soir.

Malko bénit sa sagesse. C'eût été trop bête. Il était arrivé avec sa fiancée de toujours, deux jours plus tôt, pour des vacances bien méritées dans un pays qu'ils adoraient tous les deux. Laissant le château de Liezen à la garde d'Elko Krisantem. Sans dire à personne, et surtout pas à la CIA, où ils allaient. C'était un pacte entre eux. Rien ne devait bouleverser cette lune de miel.

Alexandra, drapée dans un peignoir d'éponge, avait écarté la serviette et masturbait Malko avec lenteur, regardant avec intérêt son sexe grandir. Il voulut se redresser, mais de la main gauche, elle le força à s'étendre à nouveau. Il ferma les yeux. C'était une expérience qu'ils n'avaient jamais encore faite. Très vite, il soupira.

– Prends-moi dans ta bouche...

Alexandra se pencha et l'effleura du bout de la langue avant de

l'abandonner, en pleine érection.

– Je monte me préparer.

À peine eut-elle disparu que la masseuse thaï revint, pouffant espièglement.

– *Madame, Number One*, fit-elle, admirative devant le sexe dressé.

Gêné, Malko s'enroula dans une serviette, puis dans son peignoir. Lorsqu'il regagna leur suite, Alexandra était sur la terrasse en compagnie d'une bouteille de Taittinger Rosé, qu'elle avait déjà bien entamée. Il s'habilla – pantalon d'alpaga et chemise de lin – et gagna à son tour la petite terrasse dominant la Chao Praya.

Alexandra contemplait le fleuve, appuyée à la rambarde, lui tournant le dos. Vêtue d'une robe fuchsia assez courte découvrant la plus grande partie de ses longues jambes bronzées. Malko s'approcha d'elle. À cause de la rumeur montant du fleuve, elle ne l'entendit pas et eut un léger sursaut en le sentant s'appuyer à sa croupe. L'érection qu'elle avait provoquée dans le salon de massage avait repris vie et le contact de ses fesses la renforça encore. Collé à elle, Malko emprisonna ses seins, découvrant avec plaisir qu'elle n'avait pas mis de soutien-gorge.

Pendant quelques instants, ils demeurèrent dans la même position, contemplant le ballet des embarcations sur la Chao Praya, puis Alexandra se retourna, collant aussitôt son pubis à Malko, avec une lueur espiègle et trouble dans le regard.

– Alors, tu aimes les massages ? demanda-t-elle.

Malko avait déjà glissé la main sous la courte robe de soie sous laquelle Alexandra ne portait qu'un minuscule string et lui massait le sexe à son tour. Il vit les pointes de ses seins durcir et il sentit sous ses doigts une chaleur humide.

– Tu ne veux pas qu'on aille manger un canard laqué ? demanda Alexandra. Il est déjà tard.

À Bangkok, les gens dînaient entre sept et huit heures. Surtout, dans les restaurants chinois.

Malko était déjà en train de faire glisser son string le long de ses cuisses. L'air était délicieusement tiède et ils avaient l'impression de se donner en spectacle à des milliers de voyeurs. À commencer par tous les clients de l'hôtel Péninsula, une tour de quarante étages, juste de l'autre côté du fleuve. D'un geste preste, Malko se libéra et fléchit légèrement ses genoux. Embrochant Alexandra d'un seul coup. D'elle-même, la jeune femme avait basculé son bassin pour lui

faciliter la tâche.

Pendant quelques instants, ils ne bougèrent presque pas. Malko avait crispé ses deux mains sur les fesses magnifiques d'Alexandra et cela lui donna des idées.

Il se retira et elle baissa les yeux, disant d'une voix un peu altérée :

– Tu bandes bien. Tu penses à la petite masseuse ?

– Salope !

Sans ménagement, il la retourna, la poussant contre la rambarde de la terrasse. Alexandra cambra les reins et il s'enfonça de nouveau en elle, jusqu'à coller à sa croupe. Les reins creusés, Alexandra poussait de petits gémissements : elle adorait être prise dans cette position.

Vingt-cinq étages plus bas, un train de péniches remontait lentement la Chao Praya. Malko effectua quelques allers-retours puis se retira doucement. Pour s'enfoncer d'un trait dans les reins de sa fiancée. Alexandra poussa un petit cri, mais il était déjà loin en elle. La robe était retombée et il se mit à la violer à grands coups de reins, se répandant enfin en elle avec un cri sauvage, emporté par la rumeur de la ville.

Lorsqu'il se retira, le train de péniches était déjà loin, mais il n'avait pas perdu son érection.

– Maintenant, on va dîner, dit-il.

Alexandra ramassa son string, le regard joyeux. Elle raffolait de ces étreintes imprévisibles.

AL-QAIDA ATTAQUE

Comtesse Alexandra

Les poignets et les chevilles attachés aux quatre colonnes torsadées en acajou sombre du baldaquin, uniquement vêtue d'une guêpière rouge, Alexandra se cambrait pour mieux faire violer ses reins.

Au-dessus d'elle, Malko profitait de chaque seconde de ce moment magique. S'enfonçant dans sa croupe lentement et régulièrement, comme il avait rêvé de le faire toute la journée. Leur hôte s'était montré exquis, les emmenant voir les biches puis le parc à sangliers. Pour le dîner aux chandelles, dans une magnifique salle à manger un peu froide en dépit des tableaux de famille, Alexandra arborait un tailleur de tweed épais, qui avait l'avantage de dissimuler les serpents des jarretelles. Le chevreuil avait été arrosé de Château Latour 1992 et le soufflé aux framboises accompagné d'une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs, millésimé 1998.

À peine revenu dans la chambre, Malko avait lui-même débarrassé Alexandra de son tailleur. Ensuite, grâce aux cordelières des rideaux, il avait pu matérialiser son fantasme. Qui lui rappelait leurs jeux de Liezen. Il sentait le plaisir monter. Empoignant les globes découverts par la guêpière, il s'enfonça de toutes ses forces au fond des reins de la jeune femme, qui cria sans retenue.

La vie était magnifique.

Malko avait la tête légère, très légère. Alexandra et lui étaient venus sans efforts à bout d'une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Rosé 2003, entre deux danses. Dans leur box de velours rouge, un peu en surplomb de la piste, ils avaient flirté comme des collégiens. Il réalisa enfin que le taxi venait de s'arrêter devant le *Lanesborough*.

À peine dans la chambre, Alexandra entreprit de le déshabiller, ne lui laissant que son slip, puis le poussa sur le lit, à plat dos. Pour venir se mettre à califourchon sur lui. Toujours dans sa robe noire et sa culotte de satin rouge.

– Souviens-toi, dit-elle, ce soir, c'est moi qui commande...

Elle commença par un travail sophistiqué sur sa poitrine où elle mit toute son âme. Toujours à califourchon sur lui, elle s'était arrangée pour que son sexe soit juste en face de celui de Malko et se frottait doucement d'avant en arrière, le faisant progressivement durcir. La chaleur qui se dégageait d'elle était le meilleur aphrodisiaque du monde.

– Occupe-toi de mes seins ! souffla-t-elle, fais-moi mal !

Malko défit les boutons de la robe noire et prit à pleines mains les deux globes, les malaxant avec brutalité. Alexandra approuva d'un soupir et elle se frotta encore plus vite. Puis, progressivement, elle glissa le long de Malko et ses mains abaissèrent le slip, faisant jaillir le membre qui se dressa comme un ressort.

Avec la délicatesse d'un chat, elle commença à lui donner des petits coups de langue, tout en le masturbant lentement. Puis ses mains remontèrent à la poitrine de Malko, tandis qu'elle l'enfonçait profondément dans sa bouche. Prosternée, la croupe haute, elle aurait fait bander un eunuque. Pourtant, elle avait conservé tous ses vêtements, y compris ses escarpins... Ce qui était encore plus excitant. Malko commença à donner des coups de bassin, s'enfonçant encore plus dans la bouche qui l'aspirait.

– Attends ! gémit-il. Je veux te baiser.

Alexandra le retira de sa bouche, juste le temps de dire :

– Non !

Comme il essayait de se dégager, elle saisit d'une main ferme la base de son sexe et s'allongea sur lui, l'empêchant de bouger. Bientôt, son autre main se mit de la partie. La gauche le tenait fermement, pour qu'il ne puisse pas se relever, tandis que la droite le masturbait lentement ou rapidement selon son humeur, et que sa bouche dansait un ballet endiablé autour de son gland. Plusieurs fois, Malko sentit la semence prête à jaillir. Aussitôt, comme si elle l'avait deviné, Alexandra ralentissait son manège.

Cela dura longtemps, très longtemps. Alexandra avait toujours su se servir à merveille de sa bouche, mais ce soir, elle se surpassait. Malko devait se contenter de tourmenter ses seins, à les arracher, pour le grand plaisir de la jeune femme. Inlassables, la bouche et les

maines d'Alexandra s'occupaient de son sexe, dans une sorte de marathon érotique qui semblait ne jamais avoir de fin. Malko n'en pouvait plus : les images se succédaient dans sa tête, se télescopant en un puzzle sulfureux. Soudain, il demanda :

– Tu n'aimerais pas qu'une queue s'enfonce dans tes fesses pendant que tu me sucés ?

Il avait touché juste. Le mouvement de la bouche refermée autour de son membre s'accéléra. Cette fois, il sentit venir le plaisir. À son premier hurlement, Alexandra avait desserré sa prise autour de son sexe et l'avait enfoncé au fond de son gosier. Il cria encore trois fois, sans pouvoir se retenir, tandis qu'Alexandra, accrochée à lui comme une goule, l'aspirait jusqu'à la dernière goutte.

Enfin, elle l'abandonna et dit d'une voix moqueuse :

– Maintenant, si tu veux me baiser, tu peux...

Il la maudit. Vidé, épuisé, il ne pouvait pas. Elle avait tenu sa promesse.

LE PROGRAMME 111

Comtesse Alexandra

Agenouillée comme une vestale, les bras allongés devant elle pour que ses mains continuent à exciter la poitrine de Malko, sa tête allant et venant avec douceur, Alexandra lui administrait une fellation particulièrement exquise. Un sport où elle avait toujours excellé. Un jour, dans un moment d'abandon, elle avait avoué à Malko avoir pratiqué sa première fellation à l'âge de onze ans, sur un de ses camarades du même âge. Comme ça, sans penser à mal.

L'instinct.

Le petit imbécile était allé se vanter à sa mère, femme austère aux mœurs rigides, qui avait aussitôt classé Alexandra dans la catégorie des petites filles possédées par le démon.

Sans s'interrompre, Alexandra saisit la main droite de Malko et la plaqua sur sa nuque... Interprétant le message muet, il appuya sur la tête de la jeune femme. Alexandra poussa aussitôt un grognement ravi. Ce fantasme de viol buccal était son péché mignon, très excitant pour son partenaire... Malko, les doigts crispés sur la nuque, se mit à donner des coups de reins, enfonçant un peu plus son membre, jusqu'à heurter la glotte. Alexandra, la croupe haute, prosternée, avalait son sexe de plus en plus vite. Visiblement, elle avait l'intention de le faire jouir de cette façon. « Violée » comme une innocente petite fille.

La croupe qui ondulait devant Malko lui donna une autre idée. La saisissant par les nattes, il l'arracha à lui et, devant son regard surpris, dit d'une voix basse :

– Je viens de réaliser que je ne t'ai jamais baisée sur la table de la salle à manger...

Il était déjà debout. Il l'entraîna. Elko Krisantem avait allumé les chandeliers qui éclairaient la pièce d'une lueur douce. Malko poussa Alexandra contre le rebord de marbre. La main gauche, glissant entre deux pans de sa jupe, écarta le triangle de Nylon protégeant son ventre. De l'autre main, il appuya sur son épaule pour l'allonger

à plat sur le marbre, juste à côté d'un des chandeliers.

– Elko va venir ! souffla-t-elle. Ou les invités.

– Et alors ? répliqua Malko, ils verront seulement une paysanne se faire culbuter par son maître.

Joignant le geste à la parole, il lui releva les jambes, faisant retomber les pans de la jupe et découvrant les longues bottes noires, puis l'embrocha d'un seul élan. Le traitement exquis qu'il venait de subir lui donnait une raideur impériale.

– *Ach ! Du bist...*

Alexandra ne termina pas sa phrase, terrassée par un violent orgasme qui la secoua comme une décharge électrique et lui arracha un cri sourd, viscéral, qui provoqua l'explosion de Malko.

1. Ah ! Tu es...

LE TRÉSOR DE SADDAM

Comtesse Alexandra

Alexandra, écartelée à plat ventre sur le lit à baldaquin de la « chambre d'amour » du château de Liezen, reprenait goût à son amant. Malko rattrapait le temps perdu avec délices. En dépit de ses récréations sexuelles avec d'autres femmes, c'est avec Alexandra qu'il s'assouvissait vraiment. Elle était son point d'attache, et il ne s'en fatiguait pas. Il la contempla, uniquement vêtue de sa guêpière noire, de très longs bas et d'escarpins, les poignets et les chevilles liés par des cordelières de velours aux quatre montants du baldaquin.

Il vint s'agenouiller en face d'elle, et, aussitôt, relevant la tête, elle engloutit son sexe. Malko s'amusa, un bon moment, à violer sa bouche, heurtant parfois le fond de sa gorge. Puis il se retira, raide comme une hampe, se remit debout, glissa un coussin sous le ventre d'Alexandra et contempla quelques instants sa croupe ainsi surélevée.

Depuis une semaine qu'il était revenu à Liezen, il neigeait, l'Europe était balayée par une vague de froid, et il n'avait pas mis le nez dehors, dormant, mangeant et faisant l'amour.

Alexandra tourna légèrement la tête.

– Viole-moi, dit-elle. Je veux te sentir fort.

Il vint s'allonger sur elle et plaça l'extrémité de son membre sur l'ouverture de ses reins. Elle était brûlante mais sa corolle déjà ouverte. Malko la força de quelques millimètres, demeurant en équilibre au-dessus de la jeune femme. Puis il glissa les deux mains sous son corps, les referma sur ses seins et se laissa tomber sur elle, violant ses reins d'un trait, jusqu'à la garde.

Alexandra hurla.

Ses mains crispées sur la chair tiède des seins, il se retira et revint, encore plus violemment si possible. Les grands miroirs lui renvoyaient leur image, augmentant encore son excitation. Sous lui,

la jeune femme n'avait jamais été aussi ouverte. Elle gémissait sans arrêt, mordant le drap de satin. Malko prolongea autant qu'il le put, avant de se figer au fond d'elle, foudroyé, anéanti de plaisir.

Il était encore fiché en elle quand son portable, oublié dans la poche de son pantalon, se mit à sonner. Il ne bougea pas, il était trop bien.

Cela recommença. Une fois, deux fois, trois fois. Jusqu'à ce qu'Alexandra, exaspérée, lui jette :

– Réponds ! C'est sûrement un de tes *spooks*.

À regret, il s'arracha d'elle et retrouva le portable, au moment où il sonnait à nouveau. Il l'ouvrit et entendit Frank Capistrano annoncer, d'une voix sépulcrale :

– Nous nous sommes fait baiser.

RAMENEZ-LES VIVANTS

Comtesse Alexandra

– Pourquoi viens-tu ici ? Ce n'est pas très poli... Qu'est-ce que tu veux ?

– Devine, fit Malko, en glissant une main sous la jupe noire.

Alexandra eut un léger sursaut.

– Tu veux rentrer ?

Souvent, ils terminaient leur soirée dans ce qu'ils appelaient leur « chambre d'amour » au premier étage du château de Liezen, meublée principalement d'un grand lit à baldaquin.

– Non.

De la main gauche, il ouvrit la veste, puis se mit à tordre les pointes des seins à travers la dentelle. Alexandra ferma les yeux : elle adorait cette caresse et Malko le savait. Il abandonna un sein pour caresser doucement le sexe, le sentant s'humidifier sous ses doigts. Alexandra se réveillait enfin. Ses doigts allèrent à la recherche du membre tendu sous l'alpaga noir. Elle ne parlait plus de partir.

Le string noir d'Alexandra était accroché à sa cheville gauche. Elle avait sorti le membre raide de sa prison d'alpaga et le manuel-lisait lentement, tandis que Malko la caressait. Par la porte ouverte, on entendait le brouhaha des invités.

Il s'amusa à effleurer la toison blonde du bout de son sexe et Alexandra ferma les yeux.

– Baise-moi, murmura-t-elle. Comme ça, debout.

Elle posa son pied droit sur le barreau d'un tabouret voisin et Malko n'eut qu'à se baisser un peu, puis donner un léger coup de

reins pour l'embrocher verticalement, jusqu'à la garde. Ensuite, collé à elle, il resta immobile, bien fiché au fond de son ventre. Quand il se mit à bouger, elle commença à haleter. De loin, on aurait dit qu'ils flirtaient. Malko prolongea ce jeu exquis de longues minutes, puis accéléra.

– Oh ! Tu vas me faire jouir, gémit-elle.

Juste avant qu'il ne se déverse en elle.

Ils restèrent encore un moment soudés l'un à l'autre, puis Alexandra fit remonter son string le long de ses jambes et Malko escamota sa virilité encore raide. Alexandra lui jeta un regard intrigué.

– Qu'est-ce qui t'a pris ?

Il lui adressa un sourire énigmatique.

– Il était écrit que ce soir tu ferais l'amour dans ce bar.

Lorsqu'ils regagnèrent le salon, Dieter von Ponikau avait disparu. Pour une fois, Malko bénit la CIA.

LA VEUVE DE L'AYATOLLAH

Comtesse Alexandra

Alexandra se pencha sur lui et posa la main entre ses jambes.

– Je suis sûre que cette salope te fait encore bander, susurra-t-elle.

Comme pour s’amuser, elle fit aller et venir sa main sur lui, les yeux dans les siens, en murmurant :

– N’est-ce pas que tu penses à elle ? À ses beaux seins. Ils les ont peut-être un peu abîmés, tu ne crois pas ? Mais il lui reste son cul. Elle était cambrée comme tu aimes, non ?

Sadiquement, elle le massait de plus en plus vite. Sa combinaison s’était écartée, découvrant encore plus la marque de son cou, qui, à l’évidence, ne pouvait avoir été faite que par un homme.

Partagé entre divers sentiments, Malko écarta ses doigts, se défit rapidement, lui saisit la nuque, abaissant son visage sur lui.

– Continue ce que tu as commencé !

Alexandra n’hésita que très peu de temps avant de refermer les lèvres sur lui. Une main crispée sur sa nuque, Malko accompagnait et accélérail les mouvements de sa tête.

Il approchait du plaisir lorsqu’un coup discret fut frappé à la porte de la bibliothèque.

– On demande Votre Altesse au téléphone, annonça la voix d’Elko Krisantem, le maître d’hôtel turc.

Malko ne répondit pas, poussant son membre au fond de la gorge d’Alexandra. Elle le mordit presque, se dégagea, et lui lança :

– Va donc répondre au téléphone !

Elle se leva, le laissant dans un état indescriptible, le narguant carrément. Ivre de frustration, Malko attrapa une cravache d’Hermès qui traînait dans un coin et en cingla la croupe splendide de la jeune femme. Alexandra se cabra comme un cheval.

– Salaud !

Il continua, sans lui faire vraiment de mal, après l'avoir repoussée sur le divan. Alexandra se tortillait comme une folle pour lui échapper. Finalement, il tira vers le bas la fermeture du dos, faisant apparaître la naissance de la croupe. Puis, il courba la jeune femme en avant, lui enfonçant le visage dans les coussins.

Tout à coup, Alexandra cessa de se débattre, se cambrant au contraire en une offrande muette. Lorsque Malko s'enfonça en elle, il réalisa qu'elle était aussi excitée que lui. Ce qui le confirma dans ses intentions. Il ne lui laissa guère le temps de profiter de ce faux viol, se retirant pour prendre aussitôt ses reins.

Elle cria. Il continua et très vite sentit la sève monter. Il explosa dans un éblouissement exquis. Ils demeurèrent encastrés ainsi, puis Alexandra demanda d'une voix où traînait encore un peu de défi :

– C'est ce que tu voulais ?

– Oui.

LE SABRE DE BIN LADEN

Comtesse Alexandra

Alexandra attendait juste derrière la porte coulissante de la sortie, un vison jeté sur les épaules. Ses cheveux blonds remontés en chignon, magnifique dans un tailleur noir, avec des bas noirs à couture et des escarpins à bride, elle arborait cet air de sensualité gourmande qui la rendait si désirable. Rien qu'en la serrant contre lui, Malko sentit son ventre s'enflammer. Il passa sa main sur sa jupe, toucha le serpent d'une jarretelle.

Elle était *toujours* parfaite. – Cela fait une demi-heure que je t'attends, remarqua-t-elle. J'ai cru que tu avais raté l'avion.

– Tu as failli ne pas me revoir, dit Malko.

Il avait perdu pas mal de temps à l'atterrissage avec la police autrichienne. Tandis qu'il l'entraînait vers le *Hilton* de l'aéroport, il lui expliqua ce qui s'était passé. Avoir échappé à la mort déclenchait, comme toujours chez lui, une irrésistible pulsion sexuelle... Dans la chambre anonyme du *Hilton*, les lits jumeaux au couvre-lit tristounet n'avaient pas le pouvoir érotique du lit à baldaquin de Roméo qui servait à leurs ébats au château de Liezen. Il appuya Alexandra à une commode et releva la jupe de son tailleur. Au-dessus des bas, les cuisses étaient encore bronzées d'un séjour en Thaïlande. Il posa la main sur le slip de satin noir et commença à le masser. Alexandra ferma les yeux et se mit à ronronner. Elle adorait cette caresse : elle s'imaginait alors dans la peau d'une bourgeoise un peu salope qui fait semblant de résister à un amant de rencontre. Peu à peu, les doigts de Malko s'humidifiaient. Il écarta enfin le satin et plongea dans le sexe ouvert. Alexandra écarta sa main.

– Arrête ! Tu vas me faire jouir.

Fiévreusement, il fit glisser sa culotte le long de ses cuisses. À son tour, elle avait libéré le membre tendu et le masturbait doucement.

– Tu ne veux pas que je te suce ? demanda-t-elle de sa voix rauque. Juste un peu ?

– Non, dit Malko.

Il releva la jambe droite d'Alexandra pour mieux la pénétrer et l'embrocha jusqu'à la garde, d'une seule poussée qui fit monter son pouls à 200. Dieu que c'était bon ! Alexandra glissa sur le côté et, d'elle-même, releva l'autre jambe. Le pantalon sur les chevilles, Malko la baisait à grands coups de reins, se vidant le cerveau. Elle commença à soupirer de plus en plus vite et il accéléra lui aussi, connaissant ses goûts. Le chignon s'était défait et Alexandra, la bouche entrouverte, le regard chaviré, semblait au bord de la syncope. Ils jouirent en même temps et il se figea, foudroyé de bonheur.

C'était merveilleux d'être vivant.

– Viens, dit-il après s'être rajusté, on va manger du caviar. Je repars dans une heure.

Ils n'étaient pas restés plus d'un quart d'heure dans la chambre. Le réceptionniste les regarda partir avec un drôle d'air. Pour s'amuser, Alexandra s'arrêta en face de lui, remonta sa jupe et raccrocha une jarretelle. De quoi lui donner des fantasmes pendant une semaine.

Un peu plus tard, pendant qu'Alexandra étalait du Beluga iranien sur un toast, Malko remarqua :

– Tu m'as probablement sauvé la vie en m'appelant...

Il lui expliqua comment son coup de fil avait contribué à le mettre en garde.

– Cela se célèbre, remarqua Alexandra avec un sourire plein de tendresse.

Elle appela le maître d'hôtel pour lui demander une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs 1995. Lorsqu'elle fut sur la table, ils trinquèrent, abandonnant la Stolychnaya « Carte noire » servie avec le Beluga. Alexandra avait toujours préféré le champagne à la vodka, aussi bonne soit-elle.

– J'ai encore envie de toi, soupira Malko, c'est merveilleux.

Alexandra posa sur lui ses yeux gris-bleu.

– Un jour, je ne te téléphonerai pas, dit-elle avec une certaine tristesse dans la voix. Tu devrais t'arrêter.

– Je ne peux pas, dit Malko.

Elle haussa les épaules.

– Nous ne sommes pas obligés de vivre dans ce château. Nous pourrions passer beaucoup de temps au soleil, nous avons beaucoup d'amis. À bronzer et à faire l'amour.

– Oui, dit Malko, presque distraitement.

Il savait, au fond de lui-même, qu'il ne décrocherait pas. Il n'y avait pas que la question matérielle. La tension permanente dans laquelle il vivait, la mort qui le frôlait régulièrement, l'excitation de gagner, tout cela l'empêchait de voir le temps passer. Il flottait sur un petit nuage intemporel, habité toujours par la même énergie. En souriant, il souffla à Alexandra :

– Je m'arrêterai quand je serai trop fatigué pour te faire l'amour.

Elle lui rendit son sourire.

– Alors, ce ne sera plus la peine.

UNE LETTRE POUR LA MAISON-BLANCHE

Comtesse Alexandra

Alexandra, sa pulpeuse fiancée, venait d'émerger du dressing-room, uniquement vêtue d'une guêpière mauve lacée sur le devant qui la faisait ressembler à une amphore. De très longs bas gris foncé moulaient ses jambes fuselées. Maquillée, parfumée, ses cheveux blonds coulant sur les épaules, elle incarnait le Pêché, avec un grand P. Sans souci du téléphone, elle brandit deux robes, une dans chaque main.

– Alaya ou Hervé Léger ? demanda-t-elle. Avec celle d'Hervé Léger, on verra que je porte des bas.

Malko n'écoutait plus que d'une oreille distraite les propos de l'Américain, le regard rivé aux quelques boucles blondes qui s'échappaient espièglement de la guêpière, tout en haut des cuisses.

– Ici aussi, il fait froid, lança-t-il à Franck Capistrano.

Sans attendre la suite, il rejoignit Alexandra, sa main droite plongea directement entre ses cuisses, s'emparant d'elle d'un geste possessif. Les paupières d'Alexandra s'abaissèrent doucement, cachant son regard trouble, et elle dit d'une voix étouffée :

– Tu es une brute !

En dépit de ce reproche, Malko sentit très vite le miel couler entre ses doigts. Alexandra, adossée à la boiserie, respirait plus vite. La voix de Franck Capistrano continuait à sortir du récepteur posé sur le lit.

– Tu vas mettre celle-là ! murmura Malko en désignant le fourreau audacieusement décolleté d'Hervé Léger. Mais plus tard.

– Il faut qu'on soit là-bas à vingt heures, objecta la jeune femme, et il y a de la neige.

Sans même répondre, les doigts crochés dans son sexe, Malko la poussa jusqu'au lit à baldaquin en fer forgé dont Alexandra était tombée amoureuse lors de sa dernière visite chez Claude Dalle, à Paris. Pris d'une pulsion comme il n'en éprouvait qu'avec elle, il se

défit en un clin d'œil, déjà roide comme une lance. Alexandra lâcha les deux robes et se laissa mollement aller sur le dos. Malko était déjà entre ses cuisses. D'un seul coup de reins, il s'enfonça pour la millièème fois au fond de son ventre, si loin qu'elle poussa un cri bref. Ses seins gonflés s'échappèrent de la guêpière, les pointes dressées et dures comme des sexes minuscules !

– Oui, défonce-moi ! souffla-t-elle.

Malko se retira et replongea dans le sexe ouvert avec la même furie. Il réalisa soudain que le visage d'Alexandra se trouvait à quelques centimètres du téléphone. Il n'eut pas le temps de se demander si Franck Capistrano avait entendu la requête d'Alexandra.

– *Fuck you* ! fit dans le haut-parleur la voix vibrante de fureur de l'Américain. Vous croyez que je vous appelle pour vous entendre baiser ?

– Je suis désolé, dit Malko. Je ne m'attendais pas à votre appel.

L'Américain émit un grognement réprobateur.

– Vous êtes un foutu dégénéré... Sans compter que le FBI écoute probablement.

Alexandra, emmanchée jusqu'à la garde et dérangée dans son plaisir montant, ne put s'empêcher d'en rajouter.

– *Putzy*, continue, fais-moi jouir !

En même temps, elle ondulait sous Malko, avivant encore son désir. La situation devenait incontrôlable.

– Je vous rappelle, lança Malko à Franck Capistrano.

CHAPITRE VIII

Douceur et sensualité

Une heure où la lumière est caressante, une heure où les batailles se sont tues, je viens à toi, réjouie, triste ou confuse. Cette douceur désarme ta brutalité virile.

Je t'exprime ma joie en quelques balbutiements, je te dévoile ma tristesse en quelques perles humides, je te dis ma peur de mon désir et nous prenons le temps de nous découvrir.

Le résultat n'en sera que meilleur.

Ta voix dans le combiné déverrouille en moi toutes les craintes. C'est comme si je me susurrais à moi-même ce que j'aimerais que tu me fasses. C'est un jeu derrière lequel je me terre tout en te donnant toutes mes clés. Tu m'entends haleter quand j'évoque mon excitation, tu me poses des questions et je plonge dans mes fantasmes inavoués pour les apprivoiser avec toi.

J'ai rêvé que tu... que je... que nous... Et ma respiration s'emballe. Tu devines que je me caresse, j'imagine que tu bandes.

Quand nous nous croiserons tout à l'heure, nous jouerons les candides mais ta main saura où se poser, tes doigts comment danser sur mon bouton, ta bouche quelle part de mon corps dévorer, tu sauras quelle cadence imprimer à tes assauts et quel angle donner à mon bassin. Je ne veux pas de tes semonces de mâle, je ne suis que consentement. Je me donne à toi dans le chagrin ou dans l'épuisement et tu m'ouvres les bras, ouvres mes cuisses et me contentes et me rassures.

Je me donne. C'est ce qui pare nos membres d'une nouvelle souplesse, nos peaux d'un velouté électrique. Tu ondules dans mon dos et nous nous étonnons de sentir nos cuirs qui s'adoucissent. Tu bats avec langueur entre mes cuisses et nos ventres se frottent lentement, peau de pêche contre peau de pêche qui s'irise de nos sueurs. Ta bouche trouve la mienne et tes mains entourent mon visage. Nos langues se lèchent en

s'accordant à la cadence de nos bassins.

Je te touche, nous en prenons le temps immobile, la paume de ta main effeuille les pétales de mon sexe, je t'engloutis avec lenteur et volupté, sans avidité. Nous donnons au corps de l'autre une définition sensuelle et respectueuse.

Une tendresse que seul l'orage du plaisir dévastera.

PIRATES

Anna

Appuyée à un des montants du baldaquin, Anna Litz le fixait, incroyablement sexy avec son soutien-gorge très échancré.

Semblant oublier sa tenue involontairement provocante.

– Eh bien, bonne nuit ! fit Malko.

Il n'eut pas le temps de parcourir cinquante centimètres. Anna Litz s'était collée à lui, écrasant sa bouche contre la sienne. Elle n'interrompit son baiser que pour dire d'un ton suppliant :

– Ne partez pas !

Malko n'en avait plus tellement envie. Pendant de longues minutes, ils flirtèrent, soudés l'un à l'autre, puis il dégrafa le soutien-gorge, découvrant deux seins en poire. Anna Litz ne se défendait pas. Lorsque Malko effleura son sexe par-dessus sa culotte, elle commença à haleter, puis, d'elle-même, s'en débarrassa. Ensuite, elle se laissa tomber en arrière sur le lit, ce qui eut pour effet d'arracher une partie de la moustiquaire. Fièvreusement, elle acheva de déshabiller Malko, faisant jaillir un membre déjà prêt qui ne demandait qu'à servir.

Malko, sans même la caresser, s'enfonça en elle de toute sa longueur, la clouant au lit qui se mit à grincer au rythme de ses coups de reins. Accrochée des deux mains à ce qui restait de la moustiquaire, Anna Litz le recevait, cuisses grandes ouvertes. Au bout d'un certain temps, elle poussa une sorte de couinement extasié puis ses jambes retombèrent... Encore raide, Malko la retourna et la prit alors en levrette, appuyé au bois du lit, s'enfonçant encore plus loin en elle.

Ce décor « Back to Africa » ajoutait à l'érotisme de la situation.

Il n'osa pas la sodomiser, mais lorsqu'il se répandit en elle, la jeune femme poussa un cri rauque.

Ils restèrent allongés l'un sur l'autre, puis Anna Litz dit d'une voix gênée.

– J'ai honte ! Je ne vous connais pas...

– Vous ne me connaissiez pas, corrigea Malko. Moi non plus, d'ailleurs, mais je vous ai trouvée très attirante tout de suite.

Elle tourna la tête.

– Vous ne direz rien aux deux autres. Sinon, ils le mettront dans leur rapport. Ils diront que je suis une putain...

– Les putains se font payer, corrigea Malko.

Elle rit. Un rire étouffé et joyeux.

– Il y a plusieurs semaines que je n'avais pas fait l'amour, avoua-t-elle. En Allemagne, j'étais si tendue avec cette affaire que je ne voulais pas le faire avec mon copain. Je ne comprends pas ce qui s'est passé...

– C'est l'Afrique, conclut Malko.

Il venait de composer sur son portable le numéro d'Andrew lorsqu'il sentit quelque chose ramper sur lui. Ce n'était pas un lézard mais la tête blonde d'Anna Litz qui s'approchait de son ventre. Il ferma les yeux de plaisir en sentant sa bouche l'envelopper et commencer à le faire grossir. La jeune femme s'appliquait, agenouillée sur les draps : ils avaient définitivement fait connaissance...

Une voix fit soudain « allo ».

– Andrew ? demanda Malko.

– Yes. *Who are you ?*

– Je suis un ami de Moussa Ali. J'ai quelque chose pour vous...

Un court silence, puis Andrew lança.

– *You come at noon, Royal Castle Hotel.*

Il avait déjà raccroché. Malko ne put s'empêcher de lancer à Anna Litz.

– Nous avons le rendez-vous.

La jeune femme fit « hon-hon » sans s'interrompre. Cette première bonne nouvelle éveilla les instincts les plus sulfureux de Malko. Après s'être dégagé de la bouche d'Anna Litz, il vint se placer

derrière elle, admirant pour la première fois la croupe inouïe. Ensuite, il s'enfonça doucement dans le ventre d'Anna Litz et demeura immobile. Surprise, la jeune femme tourna la tête.

– Ça ne va pas...

– Si, dit Malko. Vous savez ce dont j'ai envie...

Anna Litz eut un soupir résigné.

– Oui... Vous êtes tous les mêmes, les hommes... Faites ce que vous voulez.

Elle réhaussa encore un peu son bassin, comme pour lui faciliter la tâche. Malko la contempla un moment sans bouger : le rêve absolu du sodomite. Lorsqu'il effleura la corolle bistre, il put alors mesurer l'immensité de l'hypocrisie de la jeune femme. Il s'enfonçait dans ses reins comme dans du beurre. Ce qui n'en était pas moins délicieux. Cette docilité le rendit fou et il se mit à la chevaucher sauvagement, ses genoux dans le creux des siens, comme à l'arrivée d'un concours hippique, les deux mains crochées dans les épaules de la jeune Allemande, qui criait et soupirait à son rythme... Lorsqu'il explosa, il crut que le ciel lui tombait sur la tête, tant la sensation était violente.

– Vous aimez cela ! soupira-t-elle, avec une certaine complicité. La plupart des hommes le font seulement pour avoir un trophée... C'est fou : il y a deux jours, je ne vous connaissais pas, et maintenant...

– C'est la vie ! conclut Malko en gagnant la salle de bains.

Le séjour à Mombasa commençait plutôt bien, mais le plus dur restait à faire...

PIRATES

Hawo

– Vous dormiez ? demanda la voix douce de Hawo.

– Non, fit Malko, surpris, que se passe-t-il ?

– Rien, rien.

Silence quasi interminable, puis il demanda.

– Vous regardiez la télé ?

Hawo rit.

– Oh, non, c'est trop nul ! Non, je pensais...

– À quoi ?

– À vous.

– À moi ?

Son poulx grimpa quand même un peu, à cause de l'intonation de la jeune Somalienne. Il se força pour demander :

– Pourquoi ?

– Je me demandais pourquoi, tout à l'heure, vous ne m'aviez pas embrassée.

Il en resta muet de surprise. Se sentant complètement idiot. Il avait soudain l'impression de parler à une très jeune fille, pas à une femme expérimentée de quarante ans, vivant avec un homme.

– Vous êtes l'amie de Harry, dit-il et je respecte Harry.

Elle émit un petit rire léger.

– Moi aussi, je respecte Harry, mais j'ai envie de faire l'amour avec vous.

Au moins, c'était direct. Les pensées s'entrechoquaient dans la tête de Malko. Donc, son instinct ne l'avait pas trompé. Hawo l'avait bien, sciemment, provoqué. Il eut envie de demander « pourquoi », mais c'était idiot.

– Parlez-moi, dit-elle.

– De quoi ?

– De ce que vous voulez.

Comme il ne trouvait pas tout de suite, elle demanda doucement.

– Vous aimeriez me caresser ?

– Oui, bien sûr, fit-il, pris de court.

– Dites-moi ce que vous aimeriez me faire.

Sa voix s'était faite plus pressante et il lui sembla que sa respiration, elle aussi, s'était accélérée. Brutalement, il réalisa que Hawo était sûrement en train de se caresser et décida d'entrer dans le jeu.

– J'aimerais réveiller vos seins, dit-il, les épanouir.

Elle eut un petit soupir étranglé.

– C'est déjà fait, ils sont très durs, même s'ils sont petits. Je peux à peine les toucher. Continuez.

– J'aimerais ouvrir votre sexe. L'apprivoiser. Et puis...

– Et puis ? demanda-t-elle avidement.

– Et puis plonger le mien jusqu'au fond, vous défoncer, vous ouvrir. Vous faire jouir.

– Oui, fit-elle. Oui, continuez !

Il continua, lui détaillant tout ce qui lui passait par la tête, s'apercevant que son sexe tendu avait repoussé la serviette. Ce jeu érotique l'excitait au plus haut degré.

– J'ai envie de m'enfoncer dans votre ventre, lâcha-t-il, je...

– Caressez-vous ! lança-t-elle d'une voix haletante. Caressez-vous. Dites-moi que vous me voulez. Je vais...

Tout à coup, il entendit dans le portable un soupir étranglé qui se termina par un cri bref, aigu, primitif.

Hawo venait de se faire jouir.

PROTECTION POUR TEDDY BEAR

Pamela

Malko, son désir calmé, recommençait à penser. Il avait hâte d'être au lendemain pour examiner le briquet. Il resta à rêvasser pendant un long moment. On n'entendait plus aucun bruit, en provenance du divan. Pamela et le Texan devaient dormir. Brusquement, il eut soif. Il s'arracha du fauteuil.

Il devait passer le long du divan pour atteindre le bar. Dans la pénombre, il aperçut Nicolas Silverman, étendu sur le dos, émettant un léger ronflement. Il ne s'était pas déshabillé, la vodka avait dû l'assommer d'un coup.

Pamela Rice était allongée, à côté de lui, uniquement vêtue de son chemisier, de ses bas et de ses chaussures, un peu à l'écart.

Malko se glissa silencieusement le long du divan lorsqu'une main l'agrippa. Il eut un choc au cœur comme si c'était un fantôme. Mais ce n'était que Pamela. Dressée sur un coude, elle le regardait. Pas endormie du tout. Sa pression s'accrut, le forçant à s'asseoir à côté d'elle.

De l'autre côté du divan, Nicolas grogna et se retourna dans son sommeil, leur tournant le dos. Malko préférait ne pas penser à ce que Pamela Rice voulait. Il y avait assez de problèmes comme cela... Il essaya de se dégager, mais elle tenait bon. Elle lâcha son poignet, le prit par le cou et le força à s'allonger à côté d'elle. Aussitôt, sa bouche se posa sur la sienne et elle l'embrassa longuement, d'une pression de tout son corps. Il entendait ses bas crisser contre son costume, il se dit que Nicolas Silverman allait se réveiller, mais Pamela Rice faisait comme s'ils étaient seuls.

De la main gauche, elle défit sa ceinture, d'un geste précis, enfonça la main dans l'ouverture avec une absence totale de pudeur. Tout à coup le Texan bougea, se retourna.

Pamela Rice réagit avec la rapidité d'un serpent. Roulant sur elle-même, elle se jeta dans les bras de Nicolas Silverman qui retomba aussitôt dans le sommeil avec un grognement heureux... Mais la

main gauche de la jeune femme n'avait pas lâché Malko. Elle demeura ainsi tordue quelques instants, puis parvint à se glisser hors des bras de Nicolas, à se remettre sur le dos. Tranquillement, elle replia les genoux, tira sur ses bas.

La main qui tenait Malko le lâcha pour prendre sa main à lui et la guider vers le haut du porte-jarretelles. Cela valait tous les discours. Achievant de se dégager du Texan qui ronflait de plus belle, elle se tourna complètement sur le côté vers Malko ; colla ses lèvres contre son oreille. Il devina plutôt qu'il n'entendit :

– *Fuck me* !

Puis de nouveau, elle se retourna face au Texan, offrant à Malko des reins cambrés et tièdes. Elle souleva légèrement une jambe pour l'aider. Il la prit d'une seule poussée, tant elle était ouverte. Elle frémit, trembla comme un cheval énervé mais ne laissa pas échapper un son.

Oubliant toute prudence, Malko emprisonna ses hanches et se mit à lui faire lentement l'amour.

Pamela ne bougeait pas, mais tout son corps était agité de frémissements comme si on l'avait branché sur un courant électrique. Couchée en chien de fusil, elle serrait les cuisses pour mieux le retenir, se cambrait pour mieux l'enfoncer en elle.

Soudain, Nicolas Silverman cessa de ronfler. Malko s'immobilisa aussitôt dans le ventre qui l'accueillait, le cerveau en ébullition. Il avait beau se dire qu'il risquait son job avec la CIA, que ce qu'il faisait était une plaisanterie que les bureaucrates de Washington ne toléreraient pas, il n'arrivait pas à s'extraire de ce fourreau moelleux. D'ailleurs Pamela crispait ses muscles intérieurs pour lui dire de rester.

Au diable, la CIA, le KGB et le développement de la mer Noire. On ne vit qu'une fois. Il repensa à la phrase de Sir Maurice : « Le Renseignement est un métier de seigneur. » Son escapade faisait partie des prérogatives des seigneurs. Si le Texan se réveillait, il perdait beaucoup. S'il ne se réveillait pas, il aurait un des souvenirs les plus extraordinaires de sa vie. Tétanisé, il sentit Pamela Rice glisser doucement pour recevoir le bras de l'Américain qui la prit par la nuque. Celui-ci continua à dormir, tête contre tête, tourné vers elle. Malko observait une immobilité rigoureuse, minérale. Attendant que la respiration de l'homme qu'il était chargé de protéger reprenne sa régularité. Au premier ronflement, les reins de Pamela recommencèrent à frémir imperceptiblement. Ses épaules restaient immobiles, pour ne pas réveiller le dormeur, mais le bas de

son corps vivait intensément.

Soudain, ses longues jambes gainées de nylon s'allongèrent d'un brusque sursaut, ses muscles internes se contractèrent. Malko eut l'impression qu'on ouvrait un robinet dans ses reins. Son cœur battait la chamade. Il aurait voulu que cela ne s'arrête jamais.

L'orgasme de Pamela s'acheva doucement, son souffle reprit une régularité d'honnête femme. Malko se retira doucement. Elle se tourna alors vers lui, effleura ses lèvres et murmura :

– *Good night ! It was wonderful. You can sleep in the bedroom upstairs*² .

Il eut à peine le temps de se lever qu'elle était endormie.

Le vin, le champagne, les émotions et l'orgasme.

Quelle soirée. Le lendemain risquait d'être moins drôle.

1. Baise-moi.

2. Bonne nuit. C'était merveilleux. Vous pouvez dormir dans la chambre en haut.

ARNAQUE À BRUNEI

Joanna

Quand elle revint, ses yeux étaient secs et elle avait enfilé un T-SHIRT à la place de son maillot. Il lui arrivait à mi-cuisses et lorsqu'elle se rassit, Malko aperçut fugitivement le reflet blanc d'un slip minuscule.

– Je sais ce que vous pensez, murmura-t-elle, mais il y a sûrement une explication.

– Je vais essayer de la trouver, fit Malko en se levant.

Joanna en fit autant. Brutalement, la jeune femme s'effondra dans les bras de Malko, secouée de sanglots.

– Je n'en peux plus ! souffla-t-elle. Seule ici toute la journée ! Je deviens folle. Personne ne m'invite plus. Et je voudrais tellement savoir... Je suis sûre qu'il est mort. Qu'on l'a tué parce qu'il risquait de découvrir quelque chose.

Malko se sentit perturbé par ce chagrin réel. Les seins lourds, à peine protégés par le léger coton, s'écrasaient contre sa chemise et une cuisse charnue s'appuyait entre les siennes, sans aucune retenue. Joanna était décomposée. En l'écartant gentiment, Malko effleura la masse d'un sein et elle frémit comme un chat qu'on caresse. Son pubis se colla à lui. Son corps pesait soudain très lourd, sa tête s'enfouit dans son épaule. Il emprisonna dans sa main un de ces seins qu'il admirait depuis son arrivée et elle ne broncha pas. La pluie tambourinait sur les tôles du toit, assourdissante. Joanna paraissait soudée à lui de tout son corps. Il sentait son souffle chaud dans son cou, de plus en plus précipité. Elle recula un peu, et murmura :

– Ne me laissez pas.

Son ventre s'appuyait encore plus au sien, ses seins s'écrasaient contre le voile de sa chemise. Pourtant, elle ne pouvait plus ignorer l'état dans lequel elle mettait Malko. Il fit une dernière tentative pour se détacher d'elle. En vain. Cela chassa, ses derniers scrupules.

Ce fut facile pour lui de relever le T-shirt sur les cuisses fuselées et pleines, de rouler ensuite le slip minuscule qui tomba à terre, dévoilant un buisson sombre.

Joanna respirait rapidement. Elle savait ce que Malko – un homme qu'elle connaissait depuis une heure – allait lui faire. Pourtant, lorsqu'il glissa sa jambe entre les siennes pour les ouvrir et qu'il l'envahit ensuite doucement, elle se contenta de le serrer encore plus fort, à l'étrangler. Ce fut une étreinte bizarre. Excité par l'étrangeté de la situation, Malko ne put se retenir longtemps. Lorsqu'il se vida en elle, Joanna poussa un petit soupir heureux bien qu'elle n'ait pas joui. Ils demeurèrent enlacés quelques instants, puis elle s'écarta, fixant sur lui un regard brouillé par l'alcool et le désespoir.

– Vous devez penser que, je suis une salope..., fit-elle. Mais vous êtes le premier à être gentil avec moi. J'ai tellement besoin de tendresse. Et si vous pouviez découvrir la vérité...

– J'essaierai, promit Malko.

Tandis qu'il reprenait une tenue décente, elle ramassa la petite boule de dentelle de son slip et le remit, lissant le T-shirt par-dessus. Pourquoi s'était-elle livrée ainsi ?

LE DÉFECTEUR DE PYONGYANG

Ling Sima

Ling Sima semblait épuisée. Lorsqu'ils atteignirent le Shangri-La, elle reprit du poil de la bête et passa la tête haute devant le garde de sécurité.

– Je ne suis jamais venue ici, remarqua-t-elle.

À peine dans la suite, Malko ouvrit la porte-fenêtre donnant sur la terrasse et prit Ling Sima par la main. Elle s'appuya sur la rambarde, respirant avidement l'air tiède. À quelques centaines de mètres de là, la tour de la State Tower brillait de toutes ses lumières. Ils restèrent un long moment sans parler. Perdus chacun dans leurs pensées. Puis, Malko s'approcha de la jeune femme qui noua aussitôt ses bras sur sa nuque.

– Avant cet horrible incident, dit-elle à mi-voix, j'avais très envie de faire l'amour. Maintenant, je ne sais plus. Je n'aime pas voir la Mort. Cela me glace.

– C'est fini, assura Malko.

Il l'embrassa avec douceur. D'abord, elle lui rendit à peine son baiser, puis sa langue et son corps s'animèrent progressivement. Lui maîtrisait mal une érection d'enfer. Chaque fois qu'il tutoyait le danger, il avait la même réaction : une féroce pulsion sexuelle. Il se dit qu'indirectement, Koang, la petite Thaïe lui avait sauvé la vie. Sans sa remarque, il n'aurait pas alerté le chef de la Sun Yee On et serait mort éviscéré ou égorgé.

Les doigts de Ling Sima se refermant autour de son membre lui apprirent que son inhibition s'était dissipée. Il l'entraîna jusqu'à la chambre où, dépouillée de sa robe et de son slip, elle s'allongea sur le lit, les jambes ouvertes. Ils firent l'amour lentement puis Malko la retourna. La croupe cambrée, Ling Sima attendit ce qu'elle aimait. En le sentant s'enfoncer dans ses reins, elle poussa une sorte de long soupir ravi, comme si cela effaçait l'horreur de la soirée.

Malko la viola ensuite méticuleusement, son plaisir accru par ses

fesses cambrées venant à sa rencontre, ses mains refermées autour des poignets de la jeune femme. Lorsqu'il se fut vidé en elle il resta, fiché très loin dans ses reins et bientôt ils s'endormirent ensemble. La tension nerveuse avait été trop violente.

CHAPITRE IX

Extases aquatiques

Le sel séché forme sur ma peau une croûte blanche qui craquelle à chacun de mes mouvements. Le soleil brûle et exacerbe le piquant des grains de sable. Je passe la langue sur mes lèvres avant de t'embrasser de toute ma bouche, de mon corps tout entier gorgé de soleil.

Nue, ma croupe creusant ses formes en convexe sur la plage, j'entrouvre mes cuisses pour que le soleil me prodigue sa fièvre. Et je fais osciller doucement mes jambes repliées afin que la brûlure enduise mon sexe de manière étale, qu'il se défroisse petit à petit. Pendant que tu m' observes me faire prendre par la chaleur, tes doigts pincement mes seins.

Rejoins-moi dans l'eau, je vais prendre feu.

Dans l'eau , je n'ai plus de poids, dans l'eau, je suis légère comme une algue qui s'enroule autour de toi. La mer n'a pas éteint le brasier de mon sexe et le tien se dresse, prêt à me harponner. Balancés par la houle comme des barques mortes, mon ventre frôle le tien tendu. Je cogne contre toi quand mes pieds ne touchent plus le fond et je me plaque contre ta queue, faisant coulisser ma fleur marine sur toute sa longueur. Dans l'eau, ma moiteur est d'une autre texture. Quand tu la cueilles, elle dépose sur tes doigts un vernis glissant et sirupeux aussi frais que la mer.

Je me laisse balloter par les vaguelettes qui lèchent mes seins, mes mamelons tels des coquillages ventousés à ma peau. Tes mains dérapent sur moi quand tu tentes de m'empoigner. C'est qu'il faut être plus ferme pour me tenir en place. Tu t'accroches à mes fesses comme deux galets qui remplissent tes paumes. Je vole, je flotte et tu me diriges jusqu'à m'empaler sur toi. Je pèse alors contre ton ventre, je lutte contre l'élément qui m'éloigne régulièrement de toi. Je joue des hanches et l'eau semble endormir mon sexe. Où es-tu sous toute cette masse qui nous enveloppe ?

Nous pourrions nous laisser voguer, bringuebaler par les flots et que

tes poussées en moi s'accordent aux ridules écumeuses qui nous entourent. Mais je veux plus, je fais volte-face et, laissant la houle soulever mes seins, je te tends mes reins.

Les deux pieds plantés dans le sable, tu t'arques dans mon dos telle une créature fantastique.

OTAGE DES TALIBAN

Maureen

Ils se mirent à table. L'agneau était délicieux. Et les employés de la Croix-Rouge n'en revenaient pas de dîner au Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs. Peu à peu, la tension nerveuse de Malko diminuait, et du coup, sa libido se réveillait. Il échangea plusieurs regards éloquentes avec Maureen Kieffer, qui semblait sur la même longueur d'onde. Il était près de onze heures lorsqu'ils terminèrent.

Tony Hamilton regarda sa montre.

– On va se coucher, demain, nous commençons très tôt...

Malko se levait déjà quand Maureen demanda :

– Est-ce qu'on pourrait utiliser la piscine, Jane et moi ?

– Bien sûr, accepta le délégué de la Croix-Rouge. On va vous laisser des serviettes.

Dix minutes plus tard, ils étaient tous partis se coucher. De son fauteuil d'osier, Malko regardait les deux femmes jouer dans la piscine. Jane avait un maillot, Maureen non. Ce qui permettait à Malko d'admirer la croupe cambrée et les seins qui flottaient sur l'eau, comme des nénuphars. La Sud-Africaine lui fit signe.

– Viens nous rejoindre !

– Je n'ai pas de maillot, fit Malko.

– *So what ?*

Discrète, Jane se hissa hors de l'eau.

– Je vais me coucher, lança-t-elle.

Lorsque Malko se laissa glisser dans l'eau tiède, entièrement nu, Maureen l'enlaça aussitôt, espiègle.

– Tu sais ce dont j'ai envie...

Elle massait déjà son sexe, debout dans l'eau. Il ne mit pas

longtemps à durcir. Le silence était absolu, à part quelques oiseaux de nuit et le bourdonnement des moustiques. Il y eut une sourde explosion dans le lointain et puis quelques rafales, comme pour rappeler qu'ils n'étaient pas sur la Côte d'Azur malgré la tiédeur de l'air et la piscine.

Maureen Kieffer se retourna, les avant-bras appuyés sur le rebord de pierre, debout sur la pointe des pieds, et avança sa croupe vers Malko.

– Comme ça ! dit-elle.

Il s'enfonça d'un trait en elle, verticalement, emprisonnant ses seins lourds à deux mains, à la fois pour se retenir et pour profiter d'une possession totale. Comme toujours après le danger, sa libido était au zénith. Ses mauvais instincts aussi. Lorsqu'il se retira, Maureen poussa une petite exclamation déçue. Qui se mua en un cri bref quand elle sentit la masse dure et chaude se poser sur l'entrée de ses reins.

– Comme ça ! fit Malko.

Les deux mains crochées dans les hanches de Maureen, il força lentement mais sûrement le sphincter qui ne résista que pour la forme.

ROUGE GRENADE

Luisa

Luisa Herrera n'était pas installée sur la plage depuis cinq minutes que Jimmy se leva et vint vers elle d'un pas nonchalant. Derrière ses lunettes noires elle dévisagea le Grenadin à son aise. Il avait un corps splendide, avec des jambes longues et musclées, un torse de statue. Il portait un slip de bain en Lastex volontairement collant qui moulait ses avantages naturels avec une précision anatomique. Il s'accroupit à côté d'elle.

– *Good morning. You have a cigarette ?*

Elle la lui donna ; il lui prit la main qui tenait le briquet, la maintenant un peu plus que nécessaire, tandis que son regard la parcourait tranquillement.

– Votre mari n'est pas là ?

– Ce n'est pas mon mari et il est parti se promener. Pourquoi ?

– Vous venez marcher sur la plage ?

Sans attendre la réponse, il la tira par la main. Elle se laissa faire. Le Grenadin allait au-devant des désirs de Malko.

Au passage, il prit dans ses affaires un petit transistor et l'alluma, branché sur une radio qui ne jouait pratiquement que du reggae et du calypso. Il dansait en marchant, se déhanchant presque comme une femme, prenant parfois Luisa par la main, pour lui faire esquisser un pas de danse dans le sable. Ils parcoururent ainsi près d'un kilomètre. Il s'arrêta brusquement, posa son poste.

– On se baigne ?

Il entraîna Luisa dans l'eau. La Vénézuélienne en aima d'abord la tiédeur, puis poussa un petit cri :

– Je n'ai plus pied !

Jimmy, beaucoup plus grand qu'elle, l'attira aussitôt et elle sentit ses mains se poser sur ses hanches, la maintenant entre deux eaux. Il riait, chantant une chanson créole et ondulant sur place comme s'il

était sur une piste. Peu à peu, il rapprochait le corps de Luisa du sien, jusqu'à ce qu'ils se frôlent. Les muscles qui jouaient sous sa peau avaient la dureté de l'acier. D'abord, elle en fut choquée, puis troublée. Jimmy semblait si détendu, si heureux de vivre. Comme par inadvertance, son pubis entra en contact avec son partenaire. Avec surprise, elle réalisa que la mer n'avait pas empêché la bosse du slip de se développer considérablement. Jimmy regardait au loin, les mains sur ses hanches. Elle sentit son érection grandir sous le maillot, jusqu'à être une barre longue et raide qui appuyait contre son ventre.

Elle ferma les yeux. Elle aurait voulu s'éloigner, mais les mains la tenaient solidement. La plage était déserte. Maintenant, Jimmy ondulait sur place, se frottant doucement contre elle. Luisa se rendit compte qu'il lui communiquait son désir. Il éclata soudain d'un grand rire joyeux. Une main lâcha sa hanche et du même geste, écarta le slip de Lastex, libérant une virilité encore plus impressionnante vue dans l'eau. Luisa n'eut pas le temps de protester. Déjà la main du Noir repoussait habilement son maillot.

Elle aurait probablement hurlé et se serait débattue s'il l'avait brutalisée, mais les doigts qui se mirent à masser son sexe étaient pleins de douceur et de délicatesse. Ils glissèrent doucement, souplement, atteignirent la chair la plus fragile.

Luisa Herrera réalisa soudain qu'elle se laissait faire. C'était fou ! Ses jambes s'ouvrirent et elle noua ses bras à la nuque de Jimmy. Celui-ci prit alors la main de Luisa et la posa sur sa longue et mince colonne de chair. Ils n'avaient plus besoin de parler. Ses doigts se refermèrent dessus malgré elle. La main de Jimmy s'était complètement emparée d'elle maintenant, éloignant le maillot blanc. Il la souleva d'un bras passé autour de sa taille, la collant contre lui. Il la fixait en souriant, presque cruellement. Luisa Herrera frémit en sentant le membre tendu entrer en contact avec son sexe ouvert. Elle voulut résister, mais les mains de Jimmy pesèrent sur ses hanches, l'empalant irrésistiblement sur son membre, comme on plonge une épée jusqu'à la garde. Là encore, Jimmy eut l'intelligence de procéder avec douceur. Elle ferma les yeux, imaginant ce qui se passait dans son ventre et aussitôt une houle de plaisir secoua ses reins. Elle se crispa comme une gaine autour du sexe et laissa échapper un soupir qui ressemblait à une plainte. Ils restèrent immobiles un moment ; sans que son érection diminue. Puis il recommença à la faire coulisser sur lui, la pénétrant enfin d'un coup violent qui lui fit presque mal. Elle jouit alors de nouveau, sans pouvoir se retenir.

– Arrêtez, souffla-t-elle, vous allez trop loin.

Ses jambes flottaient dans l'eau, ouvertes. Le maillot une-pièce blanc, écarté à l'aîne, ne la gênait même plus. Il se retira un peu d'elle, lui permettant de reprendre son souffle. Luisa avait la tête qui tournait, elle ne pensait plus qu'à ce pieu noir enfoncé en elle. L'eau chuintait autour d'eux. Il y aurait eu mille personnes sur la plage, elle ne s'en serait pas aperçue.

Comme il était presque sorti d'elle, il l'empala de nouveau à fond cette fois, plus brutalement. Trois fois de suite. Jusqu'à ce qu'elle explose à nouveau.

Jimmy trembla soudain de tout son corps, ses lèvres se retroussèrent sur ses dents blanches, elle eut l'impression que son sexe grossissait encore et elle le sentit se vider en elle, à longues saccades qui lui arrachèrent quelques miettes de plaisir supplémentaires... Ils restèrent ainsi enlacés un long moment. Elle revenait peu à peu à elle, ne comprenant pas vraiment comment elle avait cédé ainsi à cet inconnu. Jimmy caressait tout son corps à travers le maillot. Elle réalisa qu'ils ne s'étaient même pas embrassés, et qu'elle n'avait pas envie qu'il s'en aille de son ventre.

L'OR DE MOSCOU

Sherry

- Milt, appela Chris Jones d'une voix étranglée, viens voir.
- Quoi ? J'en ai marre des poissons...
- C'est pas un *poisson*, c'est un truc que tu ne verras jamais de ta vie... insista le gorille.

De mauvaise grâce, Milton Brabeck s'extirpa de la cabine et rejoignit son alter ego. Ce dernier tendit la main vers l'eau émeraude.

- Tu vois le Prince ?
- *Yeah*. Et alors ?
- Et la fille ? Où elle est ?

Milton Brabeck balaya la surface de l'eau d'un regard distrait.

- Elle doit faire la conne avec un masque, quelque part.
- Regarde mieux, insista Chris Jones.

Milton Brabeck mit sa main en visière devant ses yeux, regarda attentivement et poussa une exclamation horrifiée.

- *Jésus-Christ !*

Juste à ce moment, Sherry refit surface, le temps d'embrasser Malko voluptueusement, puis replongea, directement sur son sexe. L'eau était si transparente qu'on ne pouvait ignorer son occupation. Fascinés, les deux gorilles observaient l'incroyable scène.

- Putain, elle a du souffle ! remarqua Milton, impressionné.
- Pas tant que cela, corrigea Chris Jones.

Sherry venait d'émerger. Elle noua ses bras autour du cou de Malko, ses jambes se refermèrent autour de sa taille, comme une enfant qui veut se faire porter. Seulement, ce n'était pas une enfant. Ses seins plantureux écrasés contre le torse de Malko, elle se laissa glisser vers le bas.

Chris et Milton devinèrent à la crispation de son visage le moment où elle s'empala sur Malko. La gorge sèche, ils étaient à bout de commentaires. Les allées et venues des hanches de Sherry faisaient clapoter la mer autour d'elle. Pudiquement, les deux gorilles regagnèrent la cabine afin d'échapper à ces images sulfureuses.

NAUFRAGE AUX SEYCHELLES

Rhonda

Les graines de *falaos* s'enfonçaient dans la plante des pieds comme des milliers d'aiguilles, mais c'était encore plus difficile de marcher avec des chaussures sur le sable. Malko contempla Rhonda qui, vêtue de son seul slip, s'ébattait dans l'eau à quelques mètres du bord. La température était délicieuse. Le calme absolu, troublé seulement par le grondement des vagues se brisant sur la barrière de corail, tout autour de l'île. Le ronronnement du compresseur le rassurait. Les Noirs les avaient installés dans un bungalow rustique au toit de chaume, avec de grands ventilateurs au plafond et un large espace ouvert entre le toit et les murs. Ce qui permettait à l'air frais et aux scolopendres de circuler librement. Une douzaine d'autres bungalows étaient en construction dans la cocoteraie. Une large véranda en faisait le tour, avec de vieux sièges de rotin. C'était le retour à l'époque coloniale héroïque... Seul signe de civilisation : la petite piste d'atterrissage, à cent mètres coupant l'île en deux, matérialisée par une large tranchée au milieu de la cocoteraie et une manche à air qui pendait languissamment.

Rhonda revint trempée et s'allongea près de Malko les pointes des seins dressées vers le ciel.

– C'est merveilleux, ici, dit-elle. Pas encore de touristes. Et nous ne sommes qu'à dix minutes par avion de Mahé...

Elle se pencha et embrassa Malko. Sa bouche sentait le sel et son corps rafraîchi par l'eau semblait encore plus ferme. Elle bascula sur le dos, l'attirant sur elle. C'est seulement plusieurs minutes plus tard, que Malko perçut qu'elle avait ôté son maillot. Son corps avait creusé une petite alvéole dans le sable et il l'enfonçait encore plus.

– Doucement, murmura-t-elle, j'ai encore mal partout.

Il entra en elle, lentement, allant et venant avec précautions. Le bassin de la jeune femme se souleva du sable comme pour faire pénétrer Malko encore plus. La bouche collée à son oreille, elle murmura :

– *I want you to go deeper and deeper*¹.

L'os de son pubis cognait impérieusement. Cette fougue déclencha rapidement le plaisir chez Malko.

Rhonda cessa de bouger, retomba aussitôt toute molle et dit d'une petite voix :

– J'ai toujours des problèmes pour jouir. Quand j'étais plus jeune, ma mère me disait que c'était un péché.

¹. Je veux que tu ailles de plus en plus profond.

CHAPITRE X

Virginité volée

Mon corps est une terre à coloniser. Mon désir n'existe pas que déjà on me le vole. On me viole. Je ne saurai jamais ce que c'est d'être une femme qui découvre ses envies. C'est comme gaver de force un être qui n'aurait pas faim et qui gardera à jamais le souvenir de la souffrance. Mon corps n'est pas celui d'une femme mais le désir de l'homme n'est pas pour la femme. Il est dans la fierté de planter le premier son drapeau en une terre vierge . Le premier en mon corps.

Je n'ai pas eu le temps de comprendre combien c'était précieux que déjà cette virginité ne m'appartient plus. Bafouée, souillée, j'ai grandi trop tôt sous le joug de la queue, sa dictature, la rage dont elle contagie l'esprit au point que l'homme devienne bête et se délecte de mon étroitesse et de la déchirure qu'il provoque. Savoure mon sang et ma douleur. Décide à la place des années de me faire passer de l'enfance à l'âge adulte .

J'aurais aimé devenir une femme .

J'aurais aimé laisser en moi s'éveiller toutes ses questions qu'un simple émoi soulève . J'aurais aimé découvrir la douce chair de poule qui m'aurait donné l'impression de sentir la moindre fibre du vêtement que je porte. J'aurais aimé me laisser caresser par un regard , plus tard par une bouche, puis par des mains malhabiles. Et le désir serait venu. Sans doute aurais-je été effrayée par mon ventre noué et la douleur qui m'aurait poignardée entre les cuisses. J'aurais été malade de désir, malade au point d'éprouver combien ce sexe demandait à être apaisé.

J'y aurais peut-être fureté des doigts pour apprendre à me connaître . Défroissé mes linges moites. Joué à l'entrée de mon intimité pour en tester l'élasticité. Je me serais peut-être, toute seule, dans la nuit, amusée à me faire peur et aurais progressivement dompté la jouissance. Seule , j'aurais couvert ma peau de sueur, j'aurais malmené mon souffle jusqu'à

connaître mes limites et les faire exploser de mes doigts. J'aurais improvisé la rencontre les yeux fermés. Et quand bien même on me l'aurait arraché, mon désir, je l'aurais su. Mon plaisir, je lui aurais donné ma voix avant de le partager.

Et quand bien même , j'aurais eu le temps de devenir une femme .

COUP D'ÉTAT AU YÉMEN

Latifa

En même temps, elle se frottait contre lui de toute la longueur de son corps. Où était la sage secrétaire en imperméable blanc ? La bouche effleura la sienne, laissant passer une langue agile et souple comme un serpent, qui commença à l'explorer, tandis que ses doigts semblaient dissoudre ses vêtements tant ils étaient légers.

Lorsque Malko fut nu, elle s'inclina sur son corps et entreprit de lui administrer une fellation qu'elle n'avait sûrement pas apprise dans le Coran. Alors, seulement, elle se dépouilla de sa lourde robe en satin et regarda humblement Malko.

– Désires-tu me prendre ?

Elle lut la réponse dans ses yeux et, docilement, roula sur le grand espace de vison, se retrouvant sur le ventre, la croupe légèrement surélevée. En une attitude à la fois provocante et pleine d'humilité. Malko avait hâte de s'assouvir dans un corps de femme. Au moment où il allait la prendre, Latifa le saisit d'une main ferme et le guida vers ses reins.

– Je suis encore vierge, fit-elle.

Il n'eut pas le temps de s'étonner. Déjà, elle poussait sa croupe contre lui, s'empalant littéralement. Ses reins étaient si ouverts qu'il s'y enfonça sans difficulté. Latifa tourna la tête vers lui.

– Prends ton plaisir. Ton plaisir est le mien.

Il oublia tout, se régaland de cette croupe offerte, de ces seins fermes et presque trop importants pour le torse frêle. Jusqu'à ce qu'il se répande en elle.

Latifa attendit patiemment qu'il se calme puis de nouveau se blottit contre lui. Intrigué, Malko demanda :

– Comment se fait-il que tu sois vierge ?

Elle sourit.

– Lorsque Zaghlool Mokha m'a épousée, je n'avais que douze ans.

Il ne voulait pas m'abîmer. Alors, il s'est servi de moi ainsi. C'est courant dans notre pays...

Pris d'un horrible soupçon, Malko demanda :

– Quel âge as-tu maintenant ?

– Quinze ans, dit-elle. Je suis très vieille. Zaghlool attendait, reculant tous les jours le moment où il me prendrait... Je crois que cela ne l'amusait plus. Alors, il a choisi de me donner à toi... Tu es content ?

– Ravi, dit Malko. Mais que vas-tu faire ensuite ?

– Comme tu voudras. Tu me gardes ou je reviens à Sanaa.

Elle se pencha sur lui, frottant les pointes de ses seins sur sa poitrine.

– Viens.

Quelque part au-dessus du Rub El Khali, le grand désert qui va de la mer Rouge à l'Irak, Malko pénétra avec douceur le ventre intact de Latifa. La jeune Yéménite poussa un soupir de souris, réprima un léger tressaillement et, aussitôt, comme pour se faire pardonner, appuya des deux mains sur les reins de Malko pour mieux l'enfoncer en elle.

Son étroit fourreau vint vite à bout de lui et lorsqu'il explosa en elle, Latifa se souleva et murmura :

– J'espère que tu m'as fait un enfant.

AL-QAIDA ATTAQUE

Benazir

Le Jamaïcain ne la quittait pas des yeux, appuyé au mur. Benazir dut le frôler pour ressortir. Soudain, comme par inadvertance, il avança de quelques centimètres et ils se touchèrent presque. Elle leva les yeux et croisa un regard où luisait une flamme très différente de celle de la foi. Son gosier s'assécha. Elle ne s'était jamais trouvée dans une situation semblable. Soudain, avec un geste très doux, le préparateur glissa une main entre les pans de son imperméable ouvert et effleura sa poitrine de la paume.

Benazir Kayani eut l'impression de recevoir une décharge électrique. Brusquement, ses jambes ne la portaient plus, elle resta muette, figée comme un lapin devant un cobra. Les pointes de ses seins s'étaient dressées instantanément sous le tissu et une vague de chaleur irradiait de sa poitrine, descendant le long de son corps jusqu'à son ventre. Incapable de se contrôler, elle se sentit envahie par une pulsion sexuelle si violente qu'elle se mit à trembler.

Sa poitrine avait toujours été très sensible et il lui arrivait d'éprouver des sensations aiguës sous la douche, lorsque le jet d'eau en criblait les pointes. Là, c'était infiniment plus fort. Elle allait tenter un effort de volonté désespéré pour s'écarter du Jamaïcain lorsque les grandes mains se refermèrent sur ses seins, les malaxant doucement à travers la robe.

Benazir Kayani poussa un léger cri, envahie par une vague de plaisir intense. Le Jamaïcain sentit son trouble. Sans un mot, il avança et s'appuya contre elle. Lorsque la jeune femme sentit la grosse tige pressée contre son ventre, elle crut défaillir. C'était la première fois de sa vie qu'elle était en contact avec un sexe d'homme. Et celui-là lui semblait gigantesque !

La bouche ouverte, elle respirait en sifflant, reprise par son asthme. À son tour, le Jamaïcain paraissait avoir perdu tout contrôle. Fébrilement, il se débarrassa de sa blouse blanche, apparaissant en T-shirt et en jean. Descendant aussitôt le zip du jean, il en sortit un sexe impressionnant qui arrivait presque à son

nombril. Benazir Kayani baissa les yeux et détourna aussitôt la tête, honteuse.

– *Let me go* ! gémit-elle. *Please* !

Sans répondre, le préparateur prit la main droite de la jeune femme et la posa sur son sexe. Les doigts de Benazir Kayani restèrent collés à la peau noire, comme soudés. Elle ne savait plus où elle en était. Ce sexe énorme, bandé tout contre elle, lui faisait perdre la tête. Une main se glissa sous sa jupe, attrapa l'élastique de sa culotte et tira, la faisant descendre avec ses collants. Elle ne fit rien pour se défendre.

Comme dans un cauchemar, elle sentit que le Jamaïcain la faisait pivoter pour l'appuyer à la table et elle réalisa que ses collants et sa culotte se trouvaient désormais à la hauteur de ses genoux, dégageant sa croupe. Quand le membre brûlant se nicha entre ses fesses, Benazir poussa un cri étranglé.

Le Jamaïcain n'en eut cure. Il tâtonna et soudain leurs deux sexes furent en contact. Benazir poussa un nouveau cri étranglé.

– Non, *please*.

C'était trop tard. D'un violent coup de reins, Ahmed Ali Mohammed venait de projeter son sexe tendu au fond du ventre de la jeune femme. Benazir Kayani éprouva quelques secondes une sensation délicieuse, comme le gros membre glissait à l'intérieur des parois bien huilées par son désir, puis une douleur aiguë qui lui arracha un hurlement. Ignorant qu'elle était vierge, le Jamaïcain venait d'enfoncer son sexe aussi loin qu'il le pouvait. Benazir, le souffle coupé, une violente brûlure irradiant tout son ventre, ressentit en même temps une sorte de plénitude, une sensation inconnue. Elle se mit à pleurer sans pouvoir se retenir, tandis que le Jamaïcain se retirait pour revenir aussitôt en elle, la pilonnant de toutes ses forces. Les vagues de douleur se mêlaient aux pointes de plaisir et, très vite, Benazir cessa de réfléchir, s'abandonnant à la sensation nouvelle, si intense qu'elle ne pouvait plus respirer.

Ses mains immenses crochées dans ses hanches, le préparateur se déchaînait, comme s'il voulait l'ouvrir en deux ! Il ne s'était même pas aperçu qu'elle était vierge. Bien sûr, le sexe de la jeune femme était très serré, mais, étant donné sa taille, il se dit que c'était normal. Il ne faisait pas souvent l'amour, s'offrant rarement une prostituée qu'il avait ensuite envie d'étrangler.

Quand la semence monta de ses reins, il lâcha les hanches pour refermer les mains sur les seins de Benazir, lui offrant un plaisir supplémentaire... Ensuite, il poussa de toutes ses forces et se

répandit en elle. La jeune femme avait presque perdu connaissance. Elle sentit à peine qu'il se retirait d'elle et entendit une exclamation.

– *Shit* 2 !

Il venait de découvrir le sang sur son sexe. Gêné, il recula, tandis que Benazir remontait sa culotte, puis se retournait, le visage ravagé, inondé de larmes. Ce qui venait de lui arriver était horrible, mais elle n'arrivait pas à en vouloir à ce mâle bien membré qui s'était servi d'elle comme d'une putain.

Soudain, une main lui caressa gentiment la joue et le Jamaïcain dit à voix basse :

– Petite sœur, je ne savais pas ! Nous allons voir l'imam et il nous mariera devant Dieu.

Benazir Kayani ne répondit pas, bouleversée. Sans un mot, elle attrapa son sac et traversa la boutique comme une flèche. Le Jamaïcain la rattrapa et ôta les verrous. En s'enfuyant dans Plashet Road, elle se dit que, sans Scotland Yard, elle n'aurait pas perdu sa virginité.

1. Laisse-moi partir !

2. Merde.

PIRATES

Saida

Il se laissa tomber sur le matelas, s'approcha, puis écarta doucement le pagne, dévoilant les jambes de Saida qui se réveilla en sursaut. Croisant le regard luisant de lubricité de son mari, elle comprit immédiatement la raison de sa visite.

D'ailleurs, déjà, il défaisait son pantalon de toile, exhibant un caleçon mauve gonflé par un sexe déjà en érection. Il n'avait pas eu le temps de l'enlever quand, docilement, Saida défit son pagne, apparaissant entièrement nue. Il faisait trop chaud pour porter des dessous et, d'ailleurs, elle n'en mettait jamais. Son nouveau mari tenait à ce qu'elle soit toujours prête à être utilisée.

Sans un mot, elle s'allongea sur le dos, les cuisses déjà ouvertes, prête à se faire saillir. Priant pour qu'il ne soit pas trop brutal. Garda contempla longuement son corps gracile, avec ses petits seins hauts, sa peau mate, luisante de transpiration. Le tangage du chalutier l'excitait. Machinalement, il commença à se masturber à travers son caleçon, sous le regard inquiet de son épouse.

Il n'eut pas le temps de se manueliser longtemps. À vingt-six ans, même en se goinfrant de Khat¹, il pouvait faire l'amour plusieurs fois par jour. Il fit enfin glisser son caleçon mauve, découvrant le long sexe recourbé comme un cimeterre dont il était très fier. Saida écarta encore plus les cuisses. Garda n'était pas du genre calin et ignorait même l'existence du clitoris. La plupart des Somaliennes étaient d'ailleurs excisées, ce qui réglait la question... Soudain, en contemplant le triangle de fourrure noire, le jeune pirate eut envie d'autre chose.

– Retourne-toi ! lança-t-il.

Saida obéit sans discuter, se mettant automatiquement à quatre pattes, le visage contre la paroi de la cabine. Garda sentait son cœur cogner contre ses côtes. La vue de cette croupe merveilleusement callipyge lui mettait l'eau à la bouche. Les Somaliennes étaient réputées pour la beauté de leur chute de reins et le grain de leur

peau.

Il prit son sexe de la main gauche et tâtonna entre les cuisses disjointes jusqu'à ce qu'il trouve l'ouverture du sexe juvénile. Légèrement humide, mais, hélas, ce n'était pas l'excitation, seulement la transpiration... Il se cala bien et, de toutes ses forces, donna un violent coup de rein en avant, faisant pénétrer son « cimenterre » aux trois quarts dans le ventre de sa très jeune épouse.

Saida poussa un cri bref. L'imposante massue était disproportionnée pour son sexe déjà peu enthousiaste...

Garda n'en eut cure.

Une fois bien abuté, il saisit Saida par les hanches et donna un second coup de rein, afin de faire pénétrer tout son sexe. La jeune femme poussa encore un cri de souris. Avec l'impression d'être ouverte en deux. Gardà se retira presque entièrement, et repartit aussitôt à l'assaut. Avec tant de vigueur que, poussée en avant, la tête de Saida heurta la paroi d'acier de la cabine.

Son mari continua de plus belle. Peu à peu, les muqueuses de Saida se dilataient et il la prenait plus facilement. Volontairement, il retenait son plaisir car il avait bien l'intention de terminer sa récréation dans ses reins.

Il adorait être serré à se faire mal.

Maintenant, à chacun de ses coups de reins, la tête de Saida cognait la paroi d'acier avec un bruit sourd, ce dont Gardà se moquait. Au contraire, il prenait son élan pour mieux s'enfoncer en elle. Il allait se retirer pour violer enfin ses reins – la première fois, il avait dû la menacer de l'égorger si elle ne se laissait pas faire – quand on tambourina à la porte d'acier.

– On l'a repéré ! cria Ibrahim Issaq.

Garda regarda son sexe raide, rouge et brûlant.

– J'arrive ! cria-t-il.

À la fois joyeux et frustré, il s'enfonça une seule fois dans les reins de sa femme qui hurla de douleur. Il eut quand même le temps de lâcher sa semence, aplatissant Saida sur le matelas et se retirant aussitôt. Le temps de remettre son caleçon et son pantalon de toile, il sortait, prenant le temps de refermer soigneusement la porte de la cabine et de glisser la clef dans une poche secrète de son pantalon.

1. Feuilles mâchées dans toute la Corne de l'Afrique. À la fois euphorisant et excitant.

AURORE NOIRE

Sultan Hafiz Mahmood

La bouteille de Defender était vide. Jamil Al Bughti s'était éclipsé dans une pièce voisine avec deux des fillettes. Sultan Hafiz Mahmood, vautre sur les coussins, se laissait tripoter par sa favorite, assise à califourchon sur lui, comme une vraie petite fille. Avec sa longue robe de coton multicolore qui la cachait jusqu'aux chevilles, elle paraissait très pudique, mais son regard audacieux démentait cette apparence trop sage. Soudain, le Pakistanais s'aperçut que, sous couleur de jouer, elle se frottait sournoisement sur lui, le regard un peu flou. Il est vrai qu'il lui avait laissé boire du scotch... Il réalisa aussi que son sexe, sous son *charouar*, était dur comme un épieu.

D'un geste brusque, il déséquilibra la fillette, libérant un membre massif et raide. Puis, la saisissant par ses hanches minces, il la souleva au-dessus de lui. D'elle-même, elle releva sa longue robe et il aperçut fugitivement le sexe glabre et rose, avant que le tissu retombe. Pendant quelques secondes, Sultan Hafiz Mahmood éprouva une sensation grisante, l'extrémité de son membre niché à l'entrée brûlante de la vulve de cette fillette vierge. Il n'eut pas la patience de prolonger cette sensation délicieuse. Saisissant les hanches étroites à deux mains, il empala la gamine sur lui, enfouissant d'un seul coup la moitié de son sexe. Les yeux agrandis, la bouche ouverte, la petite Omanaise poussa un cri de détresse, ce qui excita encore plus le Pakistanais. Cette fois, il souleva le bassin, en même temps qu'il pesait sur les hanches de la fille.

Il sentit quelque chose céder, son membre glissa encore plus loin et la petite Omanaise, les yeux remplis de larmes, hurla à nouveau. Comme un fou, il se mit à la faire monter et descendre sur lui, jusqu'à ce qu'un violent jet de semence jaillisse de ses reins. Pendant quelques secondes, il éprouva une sensation inoubliable, puis son excitation retomba d'un coup.

Sans ménagement, il écarta la fillette encore empalée, qui retomba sur le côté, dévoilant son sexe et le haut de ses cuisses

maculé de sang.

Le tenancier ne les avait pas volés : c'était vraiment une vierge. Dans un réflexe animal, elle s'était recroquevillée en chien de fusil. Un cri aigu jaillit de la pièce voisine : le chef baloutche profitait aussi de ses jeunes proies. Sultan Hafiz Mahmood contempla son sexe encore dur avant de le remettre dans son *charouar*, puis ferma les yeux, pensant au boutre qui fendait l'océan Indien en direction du sud, portant tous les espoirs de l'Oumma.

CHAPITRE XI

Le feu qui couve

Sous le voile obscur, mes courbes opulentes. Sous le voile sans forme, un brasier que rien n'étouffe. Derrière le grillage, un regard qui embrase. J'avance comme un fantôme qui ne touche pas terre, ne montrant pas même la pointe de mon pied. Sous mon voile comme depuis le mirador.

Soulève le voile que la tempête se déchaîne en chair moite et sang en ébullition. Sous le voile, je n'ai pas de nom. Nul besoin. Quand le voile tombe, mon visage braille son désir et mon corps sa voracité. Il me faut si peu de temps pour me défaire de mes vêtements une fois le voile tombé. Un voile de plomb et des frusques de plumes.

Il fallait bien la cacher cette bouche ourlée comme un sexe et ses deux lunes gourmandes, ce regard qui te baise rien qu'à te scruter. Mes cheveux sont fous comme mes gestes. Mes mains libres te déscha - billent et je te touche par tout, je t'empoigne, je te manipule. Sous le voile, mes doigts ont acquis la souplesse de jeux qui sauront te faire jouir. Je me transforme en tornade carnivore, toutes mes protubé - rances dressées telles des armes, mes béances vont t'aspirer.

Est-ce sous le voile, dans les jolis dortoirs aux bonnes manières, qu'on apprend à sucer ? Bouche en O, langue agile, croupe tendue, j'aiguise mes mamelons contre le voile, mon uniforme. Quand je m'en libère, il faudra bien savoir me tenir, me maintenir.

C'est de furie qu'il s'agit, d'urgence si souvent retenue, de sauvagerie en plein soleil. Je te pousse sur le lit, toi dont j'ai saccagé la chemise, baissé le pantalon, dénudé le ventre au-dessus duquel je me penche. À quatre pattes comme une bête enragée, lèvres brûlantes de ma faim, je me déchaîne sur ta queue et parce que minuit approche, je m'y empale. Douze cavalcades et je jouis. Avant de disparaître sans un mot sous mon voile.

J'ai le désir terroriste, faisant éclater tous les barreaux dont on m'a

entourée pour me garder de moi-même . Je sais bien me tenir, recevoir les compliments et les bouquets de fleurs, faire honneur aux invités. À ma façon .

À genoux, toujours avec politesse , mon avidité sur ton sexe sera à la mesure de ma reconnaissance .

POLONIUM 210

Alexandra Portanski

Ils se regardèrent, à quelques centimètres l'un de l'autre. Puis, Alexandra s'approcha de lui et dit à voix basse :

– Un tout petit baiser...

Mais c'est presque avec rage qu'elle vint s'incruster contre Malko, l'embrassant à perdre le souffle, pressant son bassin contre le sien. Il se mit à la caresser à travers sa longue robe et elle gémit. Sous le tissu, il sentit durcir les pointes de ses petits seins. Appuyée à la table, Alexandra s'abandonnait de plus en plus.

Sournoisement, Malko commença à défaire les innombrables boutons de la longue robe, jusqu'à dégager les cuisses gainées de bas noirs, le petit triangle de dentelle du slip. Alexandra eut un sursaut.

– Non, il ne faut pas !

Il la massait déjà à travers la dentelle et sentit son excitation, ce qui l'excita encore plus. Oubliant la présence d'Alexei dans la chambre, chauffé à blanc par ce flirt torride, il baissa son Zip, dégageant son sexe tendu. Aussitôt, Alexandra s'arracha à sa bouche et souffla :

– Non, Alexei est là !

Malko ne pensait plus à Alexei. En dépit des protestations d'Alexandra, il fit descendre le triangle de dentelle noire le long de ses jambes, défit encore quelques boutons, écarta doucement les cuisses de la jeune femme avec son genou. Alexandra s'accrochait à son cou comme une noyée. Elle tressaillit de tout son corps quand elle sentit le membre dur s'enfoncer dans son ventre. C'était la première fois qu'ils faisaient l'amour. Elle demeura d'abord sans réaction, puis son bassin s'anima et elle embrassa Malko avec encore plus de violence. Doucement, il pesa sur ses épaules, la renversant sur le bois sombre de la table. Les pieds d'Alexandra décollèrent du sol et, lorsqu'elle fut allongée complètement sur la

table, Malko passa les mains sous ses cuisses, dressant ses jambes à la verticale. Dans cette position, il se mit à la marteler à coups puissants. Chaque fois que son membre s'enfonçait au fond de son ventre, Alexandra émettait un râle bref, s'accrochant des deux mains au rebord de la table pour ne pas glisser. Quand elle sentit Malko la prendre de plus en plus vite, son râle s'accrut, se transformant en hurlement au moment où il se répandait en elle.

Ses jambes retombèrent, mais elle resta sur la table, le sexe encore fiché en elle. Malko était en train de redescendre sur terre lorsqu'il entendit un grincement répété venant du fond de l'appartement.

Alexandra le repoussa soudain comme une folle, se remit debout, tâchant de reboutonner fébrilement sa robe. Affolée. Malko tourna la tête vers le fond de la pièce et vit soudain surgir le fauteuil roulant d'Alexei Portanski.

LES ENRAGÉS D'AMSTERDAM

Erika

Malko la recoucha sur le lit, écarta d'un revers de main les épaisseurs de dentelle et se coucha sur la baronne encore aux trois quarts habillée. Son sexe toucha le ventre brûlant et humide. Margrit sursauta, comme si on l'avait mise en contact avec une prise électrique. Il suffisait à Malko d'un léger coup de reins pour s'enfoncer en elle.

– Non ! Attendez !

Il y avait une telle intensité dans sa voix qu'il obéit.

– Qu'y a-t-il ?

Son regard croisa celui affolé de Margrit.

– Vous êtes terrible ! murmura-t-elle. J'ai ce dîner...

– Vous serez à peine en retard...

Elle sembla se décider d'un coup.

– Alors, éteignez, au moins ! Je ne supporte pas la lumière quand...

Malko étendit le bras et coupa la lampe de chevet. Quand il retomba, Margrit le guida elle-même au plus profond de son ventre, avec un gémissement extasié. Elle se mit aussitôt à onduler comme une cavale, puis noua ses jambes autour de lui, se tordant, grognant, haletante, à peine gênée par la robe de dentelle. Malko s'appliquait à lui faire l'amour très lentement, la quittant presque à chaque fois, puis lui transperçant le ventre de toute sa longueur. Elle noua ses mains autour de sa nuque, l'embrassa, puis dit d'une voix rauque, changée, avec un accent presque vulgaire :

– Salaud, tu voulais baiser la mère après la fille... Tu es content ?

Pour toute réponse, il lui donna un coup de reins qui lui arracha un cri bref. Puis il se retira et la retourna sur le ventre. Sous les épaisseurs de dentelle noire, il trouva une croupe cambrée qui lui rappela quelque chose. Margrit eut juste un petit cri quand il la

viola. Un viol si relatif qu'il s'enfonça facilement dans ses reins.

Cette fois, il s'en donna à cœur joie, tandis que Margrit gémissait, parlait, griffait le drap. Elle avait en tout cas oublié son dîner. Quand il se répandit dans ses reins, elle gémit :

– Oh oui ! Oh oui ! Viens, viens.

Il lui sembla qu'elle avait un orgasme supplémentaire.

Ils restèrent emboîtés l'un dans l'autre, laissant les battements de leurs cœurs se calmer.

L'OR D'AL-QAIDA

L'inconnue de Dubai

À peine eut-il ouvert la porte que la femme voilée entra sur ses talons, refermant vivement. Son geste suivant fut de faire glisser son *hijab*, révélant un visage plein de sensualité, très maquillé, avec une grosse bouche et d'immenses yeux noirs. Elle ne devait pas avoir plus de trente ans. Son regard se fixa sur celui de Malko, avec une expression parfaitement claire. Un regard insistant, audacieux et complice. Appuyée au placard, le corps projeté en avant, elle le provoquait.

Sans un mot.

Il s'approcha et, aussitôt, l'inconnue se jeta contre lui, nouant ses bras autour de son cou, le pressant à l'étouffer. Sans l'embrasser, sa bouche dans son cou. Puis, elle se mit sur la pointe des pieds et, sans crier gare, lui enfonça une langue chaude et agile dans l'oreille, expédiant dans ses artères une sérieuse décharge d'adrénaline. Le message était limpide : elle était là pour se faire baiser. L'anxiété de Malko disparut d'un seul coup et il se mit à la caresser à travers l'*abaya*, découvrant une lourde poitrine protégée par un bustier raide comme une armure. Ses mains glissèrent vers la taille, les fesses dures et cambrées, puis le devant de son corps. Lorsqu'il posa les doigts à l'endroit de son sexe, la femme eut un recul comme si on l'avait brûlée et poussa un bref gémissement. Pour revenir aussitôt au-devant des doigts de Malko.

Ils s'explorèrent ainsi debout un long moment, oscillant comme des ivrognes. L'inconnue fondait, haletante, sautant en l'air dès qu'il touchait ses seins ou son ventre. Quand elle effleura son sexe bandé, cela déclencha chez elle une réaction presque hystérique. Elle faillit se casser les ongles en le libérant tant elle avait hâte de le toucher. Elle l'entoura aussitôt de ses doigts, le masturbant si furieusement qu'il dut l'écarter. Il y eut une pause. Brusquement, elle se débarrassa de son *abaya* qui forma par terre un petit tas noir. Dessous, elle portait un pull rose très fin et un jean brodé. Elle se débarrassa du second, presque avec fureur, découvrant une culotte

de satin noir et des jambes très blanches bien galbées. Puis, toujours sans un mot, elle prit Malko par la main et l'entraîna vers le lit. Elle s'y laissa tomber, sur le dos, les jambes ouvertes, et l'attira sur elle. Le contact de son sexe nu la mit en transes. Elle se tortillait sous lui, frottant son bas-ventre à la tige dressée, manquant le faire éjaculer.

Malko remonta le pull et le fit passer par-dessus sa tête, découvrant un bustier signé La Perla dont deux gros seins jaillissaient, leurs pointes brunes raidies. Il les effleura et l'inconnue eut une secousse qui l'ébranla tout entière. Elle souleva son bassin et se débarrassa de sa culotte en un clin d'œil. Malko n'eut même pas le temps de la caresser. Les cuisses largement écartées, d'une main ferme nouée autour de son membre, elle se le planta dans le ventre.

Elle était tellement inondée que sans effort il s'engloutit de toute sa longueur, lui arrachant un râle prolongé. Elle écarta encore davantage les cuisses, les repliant comme une grenouille, pour être certaine d'être bien transpercée, puis se mit à se frotter contre lui comme une folle. Une de ses mains lui tenait le dos, l'autre, crispée sur sa nuque, commença à lui arracher des lambeaux de chair à chaque poussée dans son ventre. Sa bouche se colla à celle de Malko, cherchant à lui aspirer les amygdales. En même temps, elle remuait sous lui comme si elle avait été attachée sur une plaque brûlante.

En quelques minutes, Malko fut en nage. C'était une tornade tropicale. Sa nuque le brûlait horriblement, il étouffait sous ce bouche-à-bouche féroce et donnait des coups de reins de plus en plus violents, excité par cette furie sexuelle. Si l'inconnue avait été moins inondée, il aurait joui depuis longtemps. Pourtant, il sentit la sève commencer à monter de ses reins et poussa, à son tour, un gémissement. En quelques secondes, la femme qu'il était en train de baiser eut un orgasme foudroyant, accompagné d'un grognement étouffé par leur interminable baiser. Il sentit son sexe couler encore plus sur le sien, mais n'en profita pas longtemps. Au moment où lui-même allait jouir, l'inconnue se détacha brusquement de lui, le repoussant avec une violence incroyable. Malko retomba à côté d'elle, sur le dos. Il n'eut pas le temps de se poser de questions. La bouche de sa partenaire s'abattit sur lui, à la seconde précise où sa semence jaillissait, l'engoulant jusqu'à la glotte.

Sensation extraordinaire. Il se vida, non dans sa bouche, mais directement dans son gosier, en hurlant à son tour. L'inconnue l'aspira jusqu'à la dernière goutte, gluée à lui comme une goule, puis elle se redressa, le regard halluciné. Sans un regard pour lui,

elle sauta du lit, rajusta son bustier et ramassa sa culotte.

Encore sonné, Malko la vit remettre son *abaya*, puis son *hijab*. Elle s'enfuit littéralement, claquant la porte derrière elle. Il ignorait même son nom... Après avoir récupéré quelques minutes, il se leva à son tour. Sa nuque le brûlait affreusement : il y passa la main et ramena du sang. L'inconnue lui avait arraché des morceaux de peau. Quand l'eau chaude de la douche coula sur lui, il faillit crier : il était à vif. Pas question de mettre une cravate. Le seul contact du col de chemise le brûlait. Ou il était tombé sur une folle de sexe, ou sa partenaire n'avait pas fait l'amour depuis des siècles.

Et pourtant, elle était jeune, sexy et plus que sensuelle. Il regretta de n'avoir pu goûter à sa croupe, mais ce n'était pas lui qui avait mené le jeu. Si beaucoup d'Émiraties étaient comme ça, il se demanda comment les innombrables putes qui s'étaient abattues sur Dubaï comme des vautours arrivaient à gagner leur vie à la sueur de leurs cuisses. Voilà pourquoi Touria Zidani conservait son poste d'aide-soignante.

LE DÉFECTEUR DE PYONGYANG

Ling Sima

Impassible, elle s'engagea dans le couloir sombre, ouvrit la porte blindée défendue par trois serrures différentes et se retourna.

– *Good night*, mister Linge.

Malko n'hésita pas. Posant les mains sur ses hanches, il la poussa à l'intérieur. Un éclairage tamisé éclairait le petit salon aux murs laqués de noir. Ling Sima semblait tétanisée. Malko s'attendait à ce qu'elle le repousse, mais, soudain, elle émit une sorte de feulement rauque, puis écrasa sa bouche sur celle de Malko avec une violence inouïe. Celui-ci, surpris, manqua perdre l'équilibre.

La langue de Ling Sima était déjà en train de lui arracher les amygdales. Elle embrassait maladroitement, comme une très jeune fille qu'elle n'était plus depuis longtemps.

Malko s'embrasa à son tour.

La Chinoise se frottait contre lui, les ongles plantés dans sa nuque, son bassin collé au sien. Grisé par cet embrasement inattendu, il plongea sa main dans la fente de la robe, remonta jusqu'à ce qu'il trouve de la dentelle et tira, arrachant une minuscule culotte noire.

Ling Sima poussa un râle inarticulé quand il saisit son sexe à pleine main et se cabra comme un cheval qui veut désarçonner son cavalier. Ils oscillèrent comme des ivrognes dans la petite pièce jusqu'à ce que Malko la plaque contre l'escalier en colimaçon menant au premier étage. Il la retourna, remonta la robe de soie très haut, découvrant la croupe nue. Sans résister Ling Sima ouvrait le compas de ses interminables jambes. Malko, le temps de se libérer, plongea en elle de toute sa longueur. Le cri sauvage de Ling Sima remplit ses artères d'adrénaline. Un tremblement continu agita tout son corps tandis qu'il la pilonnait, les doigts crochés dans ses hanches.

Chaque fois que le sexe heurtait le fond de son ventre, elle criait, les mains accrochées aux barreaux de l'escalier en colimaçon.

Dans un ultime élan, Malko se vida en elle. Ils restèrent collés ainsi jusqu'à ce qu'elle se retourne. Ses yeux brillaient d'un éclat sauvage.

– *Fuck me more 1 !* lança-t-elle en anglais d'une voix rauque. *Fuck me, fuck me !*

Ce langage cru dans sa bouche était plus excitant que tout. Malko s'attaqua à ses seins, à travers la soie de sa robe et elle se mit à haleter.

Tout à coup, elle se laissa tomber à genoux devant lui, happant son sexe comme un chien avale un morceau de sucre...

Une tornade.

Qui ne mit pas très longtemps à rendre sa vigueur à Malko, boosté par cette furie sexuelle. Quand elle le jugea digne d'elle, Ling Sima se releva et se jeta sur un des canapés, les jambes grandes ouvertes, le ventre offert, la robe retroussée jusqu'à l'estomac.

Malko l'emmancha d'un trait, déclenchant à nouveau ses tremblements. Elle l'embrassa, le mordant au sang. Esquivant ses dents, il la retourna et, agenouillé derrière elle, viola ses reins. Ling Sima poussa un véritablement rugissement. Sous ses coups de boutoir furieux, ils se retrouvèrent sur la moquette noire, Ling Sima comme une étoile de mer, bras et jambes écartées.

Malko se laissait tomber sur elle de tout son poids, la forant littéralement, et elle hurlait. Il ne savait plus depuis combien de temps ils faisaient l'amour. La transpiration collait à son torse sa chemise de voile.

Il avait l'impression que Ling Sima jouissait sans interruption. Essoufflé, il ralentit son rythme. Aussitôt, Ling Sima s'arracha à lui, se retourna et happa son sexe comme pour l'avalier. Malko sentit un ongle effilé glisser le long de son scrotum et le violer avec la brutalité d'un homme. Tandis que la bouche de Ling Sima semblait aspirer sa moelle épinière.

Il se sentit partir, eut un spasme violent qui l'enfonça au fond du gosier de la jeune femme et il explosa pour la seconde fois.

Épuisés, vidés, ils restèrent allongés sur l'épaisse moquette noire.

1. Baise-moi encore !

L'OR D'AL-QAIDA

Feriel

Elle la conduisit jusqu'à un bureau vitré, tout au fond. Un homme de haute taille, les cheveux rejetés en arrière, les traits réguliers, athlétique, des yeux très bleus, lui tendit la main.

– Serguei Polyakof, dit-il d'une voix de baryton d'opéra. Je vous attendais.

Il dégageait un tel magnétisme sexuel que Feriel Shahin sentit ses jambes se dérober sous elle, elle qui n'avait aucune vie sexuelle depuis des mois. Ce regard bleu lui faisait frissonner les ovaires. Elle se força pourtant à baisser les yeux et à demander d'une voix neutre :

– Où en sommes-nous ?

Serguei Polyakof eut un sourire rassurant.

– Les choses s'arrangent, mais l'appareil ne sera pas prêt avant une dizaine de jours. Il a fallu revoir tout le circuit hydraulique et l'envoyer chez Ilyouchine.

Feriel Shahin serra les lèvres, furieuse.

– S'il est trop en retard, nous allons faire appel à quelqu'un d'autre. Nous ne pouvons pas attendre indéfiniment.

Le Russe se permit un sourire discret et remarqua :

– Je ne suis pas sûr que vous trouviez la même qualité de service ailleurs. C'est vrai, nous avons eu un problème technique, mais, dès la semaine prochaine, l'appareil sera opérationnel.

– Bien, concéda Feriel Shahin. Je reviendrai dans une semaine.

Elle fit demi-tour et le Russe sortit de derrière son bureau, arborant un sourire digne de Clark Gable.

– Je vais vous faire visiter nos locaux, que vous ne soyez pas venue pour rien, proposa-t-il.

Elle faillit refuser, mais mesmée par le regard bleu, elle le

suivit. Il redescendirent un demi-étage et il la fit pénétrer dans un grand bureau aux murs recouverts de plans de vol poussiéreux. Des dossiers traînaient partout. Cela sentait la poussière et la chaleur.

– Mais il n’y a rien ici, remarqua Ferial Shahin.

– C'est vrai, pas grand-chose, reconnut Serguei Polyakof.

Agacée, Ferial Shahin se retourna pour sortir et se retrouva pratiquement dans les bras du Russe !

Sans un mot, il posa ses grandes mains sur ses hanches et la poussa doucement mais fermement vers le bureau couvert de poussière. Il se pencha et elle sentit sa moustache effleurer son visage. En même temps, un ventre impérieux s'appuyait contre le sien. Elle éprouva le volume d'une verge qui lui parut immense. Bâillonnée par un baiser fougueux, elle bascula en arrière, coincée entre l'arête du bureau et le corps puissant du Russe.

Elle tenta de se débattre mais il était beaucoup plus fort qu'elle et ce sexe énorme contre son ventre la faisait fondre. Serguei Polyakof, en un clin d'œil, releva sa jupe, se défit, libérant son membre. D'un geste précis, il écarta la culotte de coton et plongea d'un trait dans le ventre de Ferial Shahin, l'emmanchant jusqu'à la garde. Elle eut l'impression qu'il l'ouvrait en deux. Inondée, elle se sentit incapable de résister. Déjà, le Russe lui relevait les jambes à la verticale, afin de mieux la pilonner. Elle s'accrocha des deux mains au rebord du bureau, sinon il l'aurait projetée très loin, de l'autre côté. À grands coups de reins, il se jetait au fond de son ventre, les deux mains crochées dans ses seins.

Très vite, il poussa un grognement sauvage et Ferial Shahin sentit sa sève frapper le fond de son vagin comme un torrent, ce qui déclencha son orgasme à elle. Tout cela n'avait pas duré cinq minutes. Déjà, Serguei Polyakof se retirait d'elle, triomphant.

– J'ai senti que tu en avais envie, dit-il simplement, en souriant.

Ferial Shahin se redressa, assise sur le bureau. La tête lui tournait. À sa grande honte, elle s'aperçut qu'elle ne quittait pas des yeux le sexe toujours dressé en face d'elle. Et qu'elle en avait encore envie. Mais déjà, Serguei Polyakof l'escamotait.

– On se revoit dans une semaine, dit-il d'une voix égale.

Ferial Shahin se retrouva cinq minutes plus tard sous le soleil, groggy. C'était la première fois qu'elle avait une relation sexuelle aussi violente, aussi brève. Et elle découvrait quelque chose en elle qui lui faisait peur. Serguei Polyakof aurait pu la sodomiser, la forcer à le sucer, elle l'aurait fait. Elle, la militante irréprochable qui

pensait sans cesse à son mari.

Le soldat en faction au poste de garde la salua en levant la barrière et elle reprit la route menant à Sharjah. Le ventre encore en feu, elle ne prêta pas attention à la petite voiture blanche arrêtée un peu plus loin, le long du grillage isolant les pistes.

CHAPITRE XII

Regarde -moi

Regarde -moi , je me caresse . Regarde comme mes doigts éparpillent les replis piqués de mon sexe. Regarde-moi te regarder me regarder. Nos regards se croisent dans le miroir avant de glisser vers nos mains respectives. La mienne furète , la tienne coulisse lentement, plus lentement que ne s'agite la mienne. Au rythme langoureux de tes regards qui dérapent de mes yeux à ma bouche entrouverte , sur mes seins piquetés de chair de poule pour dévaler mon ventre , jusqu'à ces doigts qui virevoltent et me coquinent. Regarde comme je me possède en sachant ton regard rivé sur moi . Regarde comme je me connais. De temps à autre entre deux paupières, je t'espionne aller et venir, la main en poing sur ton membre , faire rouler le fourreau de peau , couvrir, dénuder ton gland et je vois, je vois la larme qui s'y forme . Alors tu me regardes accélérer la danse de mes doigts et je m'investigue plus profondément et tu regardes le reflet de ta main qui , dans le miroir, rejoint mes taquineries.

Regarde-moi te regarder dans le miroir. Nous nous faisons face , face au miroir. Moi , pliée sur le meuble , toi dans mon dos, ton reflet s'éloignant et se rapprochant par à-coups quand tu t'enfonces en moi. Regarde-moi fermer les yeux, rejeter la tête, mordiller ma lèvre. Regarde mes seins libres molestés par tes assauts. Regarde comme je dois bien m'appuyer sur mes mains pour ne pas m'effondrer sous ta chevauchée. Je me redresse pour mieux te voir, pour mieux me voir me cambrer et j'aime cette image de moi montée comme une femelle et tu aimes cette vision de toi me prenant comme un animal. Un instant, nos regards se percutent sur la surface réfléchissante. Je te souris.

Regarde-les, ils savent que nous les regardons, ils font comme s'ils ne savaient pas et c'est pourtant un spectacle qu'ils nous offrent. Regarde comme elle joue bien son rôle , comme elle est docile , comme elle se prête aux contacts de ses deux partenaires. Furieusement contentée ,

remplie au 2/3, bouche pleine et hanches prises, près de toi, je la regarde. Ce pourrait être moi. Est-ce cette pensée à la regarder qui m'incendie subitement ? Ta main me cherche , prudemment d'abord, ensuite avec plus d'audace, tu débusques mon émotion. Je suis trempée. Ce pourrait être toi, l'un de ces hommes.

PACTE AVEC LE DIABLE

Jadranka

À genoux sur le dallage de la salle de bains, sa robe de toile blanche entièrement déboutonnée dévoilant un soutien-gorge et un string blancs, Jadranka Rackov faisait aller et venir lentement sa bouche le long du sexe de Malko. C'est elle qui avait tenu à s'installer là, afin de pouvoir se contempler dans le miroir au-dessus du lavabo. Les pointes de ses seins découvertes par les dentelles dardaient comme des petits doigts. Chaque fois que Malko les effleurait, elle réagissait en enfonçant encore plus au fond de son gosier le membre qui remplissait sa bouche. C'était moins frénétique que sur le bateau mais plus agréable. De temps à autre, elle levait les yeux et lui jetait un regard humble de vraie salope, et il pesait alors sur sa nuque, ce qui semblait beaucoup exciter Jadranka. Malko réunit ses cheveux et s'arracha de sa bouche. Cette longue fellation l'avait rendu raide comme un manche de pioche. Jadranka se releva et il l'appuya contre la plaque de marbre entourant le lavabo, face au miroir, puis fit glisser sa robe de ses épaules. D'elle-même, Jadranka ouvrit les jambes et se cambra en arrière, les seins dans le grand lavabo. Elle poussa un soupir ravi quand le membre raidi entra lentement dans son ventre, après avoir écarté son string. Malko attendit d'être enfoncé à fond pour lâcher ses hanches et empoigner ses seins, faisant rouler leurs pointes entre ses doigts tandis qu'il la prenait à grands coups de reins. Le regard fixe, Jadranka contemplait la scène dans le miroir.

– J'aime te voir me baiser, gémit-elle. Je vais jouir. Prends-moi les hanches.

Malko lâcha les seins et empoigna ses hanches un peu grasses. Aussitôt, Jadranka plaqua sa main droite sur la sienne, comme pour être certaine qu'il ne la lâche pas. C'est dans cette position qu'elle eut une secousse violente et acheva de s'aplatir contre le lavabo. Le Rimmel coulait de ses yeux en longues traînées noires. Apparemment, elle en voulait plus. Elle repoussa Malko, se retourna et s'agenouilla de nouveau. Tout en lui administrant ce supplément de fellation, elle dégrafa son soutien-gorge, puis se remit debout et

le prit par la main pour le faire entrer dans la vaste cabine de douche. Elle ouvrit l'eau et se remit à le sucer, agenouillée sur le carrelage, le jet tombant sur ses cheveux. Super-excité, Malko la remit debout, arracha son string et la plaqua contre la paroi. Aussitôt, Jadranka écarta les globes de ses fesses à deux mains, dans une invite muette mais précise. Malko ne fit qu'un bref aller-retour dans son ventre avant de peser sur la corolle mauve de ses reins. Quand elle commença à céder, Jadranka gémit, le corps traversé d'une violente secousse.

– Oui, viole-moi !

En dépit de sa bonne volonté évidente, il eut du mal à s'exécuter tant elle était étroite. Puis, d'un coup, il vit son sexe disparaître et se sentit serré comme dans un gant de velours. Les deux mains plaquées à la paroi, Jadranka rugit de bonheur et ses hanches semblèrent prises de la danse de Saint-Guy. Malko se retira presque entièrement puis la fora encore plus loin, continuant de plus en plus vite, jusqu'à ce qu'il rugisse à son tour en se vidant en elle. Ils restèrent ensuite immobiles sous le jet, soudés l'un à l'autre comme des chiens. Quand il se retira, encore raide, Jadranka de nouveau s'agenouilla pour lui offrir une ultime fellation de reconnaissance.

LA PISTE DU KREMLIN

Ekaterina , Karla et les autres

Hurlements et flots de vodka. Au moment où le trio disparaissait, Vera s'approcha de Malko avec un bout de papier.

– De la part du numéro 5, susurra-t-elle.

Malko lut. Il y avait juste quelques mots : « Je voudrais regarder avec vous. » Il leva les yeux et vit, plantée en face de lui, une superbe blonde, les cheveux courts, plutôt petite, avec une énorme poitrine, une mini et des bottes. Elle le regardait comme le Saint-Sacrement. Résigné, ne sachant pas très bien à quoi il s'engageait, il griffonna un « da » sur le papier que Vera rapporta aussitôt au numéro 5, qui fonça sur Malko.

– *Dobrevece* ! Je m'appelle Ekaterina. Et vous ?

– Malko.

Gotcha s'approcha de lui, l'air mystérieux, et dit à voix basse :

– On y va.

Aussitôt, Ekaterina prit Malko par la main et l'entraîna. Omar Tatichev avait récupéré une fille sans numéro, longue et mince, mais avec une expression d'authentique salope. Ils suivirent Malko. Après avoir traversé la masse des invités en train de danser ou de boire, ils se retrouvèrent dans une pièce minuscule où ils pouvaient tout juste tenir à cinq. Malko ne mit pas longtemps à comprendre le sens de la proposition du numéro 5. Un des murs de ce minuscule réduit était une glace sans tain donnant sur la « chambre rouge ». La grande brune et ses deux cavaliers venaient juste d'y entrer – Chut, fit Gotcha en éteignant l'électricité.

Sans perdre une seconde, le numéro 5 se coula contre Malko et posa une main possessive bien à plat en haut de ses cuisses. Apparemment, elle n'allait pas se contenter de regarder.

Salman, le rouquin, fumait un cigare, appuyé au mur face à la glace sans tain. Fedor, le numéro 2, était debout à côté du lit, et fumait lui aussi. Karla venait d'ouvrir délicatement son pantalon et d'en extraire un sexe d'une longueur inhabituelle, qu'elle soupesait dans sa main. Elle leva les yeux et dit d'une voix très mondaine :

– Fedor, vous avez un sexe énorme.

Fedor sourit sans répondre. Karla referma les doigts sur le membre et commença à le masturber avec lenteur. En quelques minutes, il prit des dimensions encore plus étonnantes. Les deux hommes continuaient à fumer, en apparence indifférents. Karla continua son manège et bientôt le membre de Fedor se dressa, rougeoyant. À côté de Malko, Ekaterina souffla d'une voix vulgaire :

– Quelle bite monstrueuse !

Ses doigts commencèrent à masser Malko. Avec un grognement, Omar était en train de fourrer la main sous la robe de la grande blonde. Seul, Gotcha, les bras croisés, demeurait impassible. Serrés comme des sardines dans le petit réduit, les cinq spectateurs ne pouvaient guère bouger. De l'autre côté de la glace sans tain, Karla venait de s'agenouiller pour enfoncer dans sa bouche une partie du long sexe de Fedor, qui devait mesurer vingt-cinq centimètres. Dans le réduit, Ekaterina caressait fébrilement Malko, tandis qu'Omar Tatchev, le regard fou, tripotait furieusement la grande blonde avec des halètements de locomotive. À nouveau, Ekaterina souffla à l'oreille de Malko d'une voix étranglée :

– Tu vois comment elle le suce, cette salope...

Justement, Karla cessa sa fellation, car Fedor venait de la pousser sur le lit, en retroussant sa longue robe fendue. Ils aperçurent des bas noirs retenus par des jarretelles blanches et le triangle noir du slip. D'elle-même, elle leva les jambes et le fit glisser. À peine le chiffon de nylon eut-il glissé à terre que Fedor se laissa tomber entre les cuisses ouvertes et embrocha sa partenaire d'un coup, jusqu'à la garde. Les spectateurs retenaient leur souffle devant cet accouplement primitif. Karla se mit à gémir tandis qu'il s'activait lentement sur elle. Elle noua ses longues jambes dans son dos.

La température s'était brutalement élevée dans le réduit. Ekaterina s'accroupit tant bien que mal et prit Malko dans sa bouche. Omar fouillait toujours fiévreusement sa partenaire qui, désormais, lui rendait la pareille. Son autre main partait à la rencontre de Gotcha.

De l'autre côté, Salman fumait toujours, appuyé au mur, mais il avait ouvert son pantalon, exhibant un sexe trapu et noirâtre qu'il

masturbait lentement. Fedor s'arracha à Karla, toujours en érection. Les jambes de la jeune femme retombèrent lentement, ainsi que sa robe fluide. Fedor la prit alors par la main, la guidant vers le prie-Dieu.

Dans le réduit, la grande blonde poussa un cri étranglé : – Il va l'enculer !

La bouche d'Ekaterina s'activait follement sur Malko. Gotcha lui aussi se masturbait. Omar retourna sa partenaire, relevant sa robe jusqu'aux hanches, la colla contre la glace sans tain et l'embrocha par-derrière. Elle poussa un cri bref.

Karla venait de s'agenouiller sur le prie-Dieu. Fedor releva sa longue robe, découvrant ses fesses cambrées. Elle poussa un cri terrifié.

– Fedor, vous n'al...

Sans un mot, Fedor lui courba la nuque et d'un geste précis, l'envahit jusqu'au fond du ventre. Salman se décolla enfin du mur et, sans se presser, s'approcha. Il prit son sexe à demi bandé et l'enfonça comme une ostie dans la bouche de Karla, la tenant par son chignon pour qu'elle ne puisse pas se dégager. Fedor, lui, ses mains posées sur ses hanches, enfonçait rythmiquement son sexe immense jusqu'au fond de son ventre. Puis, il se retira, toujours bandé. Ekaterina arracha sa bouche de Malko et poussa un cri hystérique.

– Ce n'est pas possible ! Il est trop gros, il va la déchirer !

Elle resta le regard glué au miroir sans tain, caressant machinalement Malko. Omar défonçait la grande blonde, la projetant chaque fois contre la glace sans tain.

De l'autre côté, Fedor posa avec calme et détermination le bout de son sexe gigantesque entre les fesses de Karla. Celle-ci poussa un cri étouffé par le sexe qui emplissait sa bouche. Elle parvint à le recracher et dit d'une voix suppliante :

– Fedor, arrêtez ! Vous êtes énorme, vous me faites mal. – *Bolchemoi !* gémit Ekaterina, pourvu qu'il entre lentement, qu'on voie bien.

Elle en tremblait d'excitation, essayant de continuer sa fellation sans perdre une miette du spectacle. La grande blonde poussa une plainte : Omar venait de se retirer de son ventre et d'imiter Fedor. Malko se dit qu'ils ressemblaient à une boîte de sardines lubriques.

Le visage impassible, Fedor se guidait entre les fesses de Karla,

centimètre par centimètre, comme s'il avait entendu la supplique d'Ekaterina. Salman baisait sa bouche à grands coups de queue, la faisant pénétrer jusqu'au fond de son gosier. C'était d'un érotisme sauvage.

– Elle est bien emmanchée ! murmura Ekaterina d'une voix rauque.

Fedor, à demi enfoncé dans les reins de Karla, prit les hanches de celle-ci pour l'investir impitoyablement. Elle gémissait sans arrêt. Enfin, le long sexe fut entièrement englouti... La bouche ouverte, Karla cherchait sa respiration, continuant à têter le membre de Salman. Fedor ressortit presque entièrement et replongea d'un seul élan. Ekaterina se caressait comme une folle. Elle jouit avec un cri aigu.

Omar, à son tour, explosa entre les fesses de la grande blonde, les yeux vitreux de plaisir.

De l'autre côté, l'action s'accélérait. Fedor, ayant bien ouvert les reins de Karla, se déchaînait. Son piston gigantesque la clouait au prie-Dieu, auquel elle s'accrochait des deux mains. Salman se répandit dans sa bouche, la tenant par son chignon défait. La bouche enfin libre, Karla se mit à hurler sous les coups de boutoir de Fedor. Enfin, ce dernier crispa ses mains sur les hanches de Karla et se répandit dans ses reins avec un grognement sauvage.

Malko se sentit partir sous la langue habile d'Ekaterina. À côté, la lumière s'éteignit. Ils restèrent encore quelques minutes dans le réduit, le temps de se rajuster, puis sortirent sans un mot. Dans l'appartement, la fête, ou plutôt l'orgie, continuait. On flirtait dans tous les coins. Sur la terrasse, ils retrouvèrent Vera, en train de procéder à un nouveau tirage au sort. Malko dit à voix basse à Gotcha :

– Karla ne s'attendait pas à ce qu'elle a subi.

Vera, qui avait entendu, lui tendit sans rien dire un petit mot signé Fedor : « Mon sexe mesure vingt-six centimètres. Je veux vous sodomiser pendant que vous sucerez mon ami Salman. »

LES FOUS DE BAALBEK

Jocelyn

– Elle vous excite, non ? souffla Jocelyn à l'oreille de Malko.

Comme si Mona l'avait entendu, sa danse la mena doucement en face de lui. Là, elle entreprit un numéro spécial, descendant lentement sur ses genoux pliés, tout en ondulant, ses yeux dans ceux de Malko, ses mains tendues vers lui, de plus en plus près. Son ventre se balançait rapidement. Il aurait pu poser la main sur elle pour la masturber sans effort.

Sans cesser ses ondulations, d'un geste provocant, elle ouvrit son chemisier, découvrant deux seins bronzés aux pointes interminables, libres de toute entrave. Qui se mirent à danser eux aussi, comme pour narguer Malko. Maintenant elle était à quelques centimètres de lui. Il pouvait sentir son parfum. Son regard explicite lui disait « voilà ce que tu perds ». Peu d'hommes auraient pu résister à son magnétisme. Malko en avait la bouche sèche. À côté de lui, Jocelyn Sabet buvait du petit lait. Avec la même lenteur, Mona se redressa puis regagna le centre du cercle, une rigole de transpiration coulant entre ses seins. Son Jules avait les yeux hors de la tête.

La musique s'arrêta brusquement et les applaudissements couvrirent les cris. Mona s'éclipsa modestement. Malko vit son Jules l'empoigner et ils disparurent. Jocelyn se releva. Elle paraissait aussi excitée que Malko. Ils se remirent à danser et, peu à peu, s'éloignèrent de la pièce la plus occupée. Jocelyn Sabet semblait avoir entrepris de faire jouir son cavalier sur place. Soudain un cri leur parvint, venant d'un couloir qui s'ouvrait sur leur gauche. Un cri de femme qui n'était pas de douleur.

Malko croisa le regard de Jocelyn. Celle-ci s'arrêta de danser, prit sa main et l'entraîna.

Ils traversèrent un petit hall encombré de manteaux et s'immobilisèrent à l'entrée d'une pièce éclairée uniquement par deux grands chandeliers à quatre branches. Un nouveau cri rauque fit sursauter Malko. C'était une salle à manger, avec une longue

table de marbre sur laquelle Mona était allongée à plat dos, les jambes relevées à la verticale. Son Jules, debout, le pantalon sur les chevilles, installé entre ses cuisses, lui tenait les jambes à deux mains. Il s'écarta un peu, puis de nouveau, d'un seul élan, son sexe monstrueux pénétra le ventre offert et Mona s'écartela avec un soupir de joie. Puis ses dents mordirent sa lèvre inférieure. Son bras droit pendait dans le vide de l'autre côté de la table. Malko découvrit alors un second homme assis sur une chaise dans la pénombre. La main de Mona semblait reposer sur ses genoux. Mais la grande glace murale renvoya à Malko l'image d'un dard charnu qui raidissait sous la pression indiscrete des ongles de la jeune hôtesse.

– Quelle salope ! souffla Jocelyn. Elle se venge !

Ce spectacle hautement érotique semblait l'avoir dégrisée d'un coup. Elle se détourna et ils gagnèrent le hall. Jocelyn prit son vison au passage. Ils n'échangèrent plus une parole jusqu'à l'extérieur. Malko avait du mal à effacer de sa rétine la vision de Mona transpercée par son amant, tout en donnant du plaisir à un autre homme.

LA TRAQUE CARLOS

Comtesse Alexandra

Une agréable pénombre baignait la bibliothèque du château de Liezen. Elko Krisantem venait de se retirer après avoir soigneusement fermé les deux panneaux de la grande porte de chêne. La lueur des flammes de l'âtre se reflétait sur les boiseries et dans la grande glace vénitienne accrochée face au canapé. Le reflet d'Alexandra y dansait aussi, et Malko s'amusait à contempler sa fiancée assise à côté de lui, entourée de flammes, et semblable à une créature sortie de l'enfer.

Jezabel ! son regard s'attarda sur le sillon profond séparant ses seins épanouis, révélés par le tailleur étroitement ajusté sur ses longues jambes dénudées jusqu'à mi-cuisses, avec la sensation délicieuse d'être un voyeur.

Il adorait ce moment de la soirée, après le départ des invités. Le château de Liezen ne vivait plus que de quelques craquements dus à son âge, un silence de bonne qualité. Le Taittinger Comtes de Champagne rosé 1986 lui faisait la tête légère et il avait accumulé du désir pendant toute la soirée, jouissant de la beauté de sa maîtresse et fiancée de si longue date...

Alexandra termina sa Caïpirinha, ne laissant au fond du verre que quelques rondelles de citron vert et un peu de glace pilée.

Dès qu'elle eut posé son verre, Malko posa une main sur sa cuisse et ses doigts remontèrent doucement, faisant crisser le bas, atteignant la chair nue. Bien que l'on soit en juin, elle portait de longs bas gris, peut-être à cause de la fraîcheur relative du château. Il suivit la progression de ses doigts dans la glace comme si c'était la main d'un étranger. Alexandra ouvrit légèrement les cuisses, autant que sa jupe étroite le lui permettait, et il effleura la chair au-dessus des bas. La jeune femme se rejeta en arrière et demanda à voix basse, comme si on pouvait les entendre :

– Caresse-moi les seins.

Il réalisa qu'elle aussi se regardait dans la glace. D'elle-même, elle

remonta sa jupe sur ses hanches en se soulevant légèrement, dégageant les serpents bleus des jarretelles et l'arachnéen triangle de dentelle, si minuscule qu'il semblait avalé par le sexe blond. Dans la glace, le spectacle semblait encore plus impudique... Malko posa la main sur le ventre bombé, glissa sous la dentelle, puis plus loin, enfonçant résolument un doigt dans le fourreau tiède, aussi profondément qu'il le put, avec la sensation de plonger dans un pot de miel.

Alexandra se cambra, ce qui fit jaillir sa poitrine. Malko prit la longue pointe d'un sein entre deux doigts et la roula, en serrant très fort. La jeune femme gémit de bonheur, le regard noyé. Sa main partit à tâtons, glissa sur le pantalon de smoking, s'arrêtant sur le renflement du membre tendu. D'une seule main, elle fit glisser le zip et s'empara du sexe, pour le manier à grands coups de poignet.

Dans la glace vénitienne, la scène était d'un érotisme fabuleux. Ils ne disaient mot, trop occupés l'un et l'autre à se donner du plaisir. Malko arracha le slip de dentelle des hanches et il tomba sur la moquette. Maintenant, ses mains couraient des seins jaillissant du décolleté au ventre inondé, tandis qu'Alexandra avait de toute évidence décidé de le faire jouir dans sa main.

Le téléphone les fit sursauter. Insistant. Inhibant Malko. À cette heure tardive, ses amis, bien élevés, ne l'appelaient pas. Ce ne pouvait être qu'autre chose... On avait déjà essayé de le joindre plusieurs fois dans la journée sans laisser de message. Il esquissa le geste de se lever pour décrocher l'appareil, dissimulé dans un meuble-bar de laque noire, dessiné spécialement pour lui par l'architecte d'intérieur Claude Dalle. Ne serait-ce que pour faire cesser la sonnerie. Au même moment, Alexandra lâcha son membre prêt à éclater et glissa un peu en avant, amenant sa toison blonde au bord du canapé. Elle dit d'une voix rauque :

– Baise-moi.

À l'instant où Malko s'enfonçait en elle jusqu'à la garde, la sonnerie cessa enfin. Comme s'il avait touché un bouton secret au fond de son ventre. Plus prosaïquement, Elko Krisantem avait dû répondre. Agenouillé devant le canapé, à moitié habillé, il prit Alexandra sous les genoux, lui soulevant les jambes et les repliant. De cette façon, il pouvait la pénétrer encore plus profondément. Elle lança ses jambes à la verticale, s'observant par-dessus l'épaule de Malko. Son sexe était si onctueux qu'il allait et venait sans difficulté. Alexandra fut soudain secouée par un violent orgasme et ses jambes retombèrent. Malko se retira, fit basculer un peu plus le bassin de sa maîtresse vers l'avant et son sexe se trouva juste à l'ouverture de ses

reins. Raide comme une barre d'acier trempé. D'habitude, il sodomisait Alexandra dans une autre position, afin de jouir du spectacle de sa croupe somptueuse. Mais là, c'est son visage qu'il observa quand il poussa de toutes ses forces, forçant l'anneau refermé. Pourtant, il entra presque aussi facilement que dans son sexe. Alexandra poussa un petit cri, puis dès qu'il fut logé au fond de ses reins, se mit à haleter.

– Dieu que c'est excitant ainsi ! murmura-t-elle. Tu me fais un peu mal, c'est bon...

Il étreignait ses cuisses fuselées entre ses bras, prenant appui sur elles pour la violer de plus en plus vite. Les ongles rouges d'Alexandra s'agitaient à l'entrée de sa grotte, à toute vitesse, disparaissant parfois à l'intérieur. Elle fixait toujours son reflet dans la glace, le regard chaviré. Lorsqu'elle sentit la sève monter des reins de Malko, elle pinça son clitoris pour exploser quelques fractions de seconde avant lui.

Ils s'arrêtèrent, en sueur, repus, émerveillés. Après tant d'années, c'était merveilleux de ressentir encore des sensations aussi fortes. Alexandra passa la main dans les cheveux de Malko encore enfoncé en elle, au plus profond.

– *Es war wunderbar*¹, dit-elle de cette voix rauque qui faisait bander tous les hommes.

Il n'avait pas envie de se retirer. Il avait connu beaucoup d'autres femmes, et elle l'avait trompé aussi. Pourtant, il restait entre eux une magie inoxydable, quelque chose d'incompréhensible qui renaissait de ses cendres comme un phénix.

1. C'était merveilleux.

CHAPITRE XIII

Entre femmes

Ce n'est pas tant ce que j'aimerais qu'on me fasse , ce n'est pas tant ce que j'aimerais faire. C'est un consentement d'emblée. De mon corps à moi , le tien , le même, à l'identique. Ferme les yeux. C'est ta bouche au coin de tes lèvres, la mienne que j'embrasse . Moi , je clos les paupières. Je te caresse de tout le visage et sans ciller, tu me rends cette caresse . Ton épaule a une courbe que je connais. Nos seins emboîtés comme les pièces d'un puzzle, je m'imbrique contre toi et aucune invective tendue ne sépare nos ventres.

Berçons-nous, éloignons-nous d'à peine un millimètre , à peine d'un cil , juste pour nous assurer que c'est bien le corps de l'autre . Tes mains douces à l'image des miennes et tes poignets dont je fais le tour de deux doigts. Fines attaches, nuque délicate, ventre duveteux, les pointes de nos seins se font la conversation en douce. C'est à laquelle de nous deux percera l'autre.

Chevelures emmêlées, toisons qui s'épousent et se troublent des reflets de l'autre . Tes cuisses se serrent quand je tente de rendre visite à ton petit animal. Alors ce sera avec ma bouche , avec ma langue que je lui parlerai. Je m'agenouille devant toi. Il n'y aura pas d'invasion , pas de celles guerrières qui nous fait nous rendre . Pour t'ouvrir, il faudra que je m'ouvre à mon propre plaisir.

Je te lape , doucement, avec précaution pour dénicher ta dragée que je retourne du bout de la langue. Tu t'abandonnes. Parfois tu te redresses sur deux coudes et tu sembles curieuse de mes jeux de cache-cache dans tes fripures. Je ne te prends pas, je t'emprunte comme je me prêterais à mes propres furetages. Je reproduis sur toi les caresses de nuit de fièvre . Je déploie ta corolle et je m'inspecte . De mes doigts apposés de part et d'autre de ton sexe , je savoure une autre image salée de moi . Je te baise de la bouche , langue en sonde chaude et impatiente. Tes chairs sont brûlantes au goût, glissantes au contact. Je faufile un doigt en toi ,

c'est si peu . Deux ? Déjà, tu t'arques sur la couche. Je garde les doigts au chaud, plaque mon mont de Vénus contre le tien et m'y frotte comme sur un tronc, ventouse mes lèvres à ton sein, l'aspire et le mords pour ne pas me détacher de toi. Secousses dans ton ventre , sous le mien , ton regard se perd , je m'endors dans ta nuque.

L'HÉROÏNE DE VIENTIANE

Cyntia

Cyntia marchait lentement sur la berge de terre du Mékong qui longeait le quai Fangum. Elle avait détaché Confucius et faisait tournoyer sa laisse. Elle s'arrêta : des Laotiens jouaient de la guitare un peu plus loin. Pour la première fois depuis longtemps, elle avait perdu le contrôle d'elle-même. Elle en était furieuse et vaguement inquiète.

Qui était l'homme qui n'avait pas voulu d'elle ce soir ? Même avant sa stupéfiante décision, elle s'était rendu compte qu'il était d'une trempe différente de ses habituels « durs ». À une certaine nonchalance distante, à un détachement froid qui émanait de ses yeux d'or. Mais elle ne pensait pas qu'il aurait le courage de la refuser... Elle savait l'attraction qu'elle exerçait sur les hommes, surtout dans cette ville du bout du monde. Jamais elle n'avait été aussi vexée. Son amertume venait de ce qu'elle connaissait les limites de son orgueil : elle ne lui donnerait pas une seconde chance.

Un sifflement léger lui fit tourner la tête. Une silhouette s'approcha d'elle. Une Asiatique aux cheveux tirés, très jeune et sombre de peau. Elle regarda autour d'elle puis vint se coller contre Cyntia, la tête contre sa poitrine. Du quai Fangum, on ne pouvait les voir, car elles étaient en contrebas. En face il n'y avait que le Mékong et la rive thaï était à cinq cents mètres.

La fille leva la tête vers Cyntia avec une expression proche du ravissement.

– Si tu veux, dit doucement la jeune femme.

Elle s'appuya à un gros latanier et regarda le ciel étoilé. Délicatement, mais très vite, la Laotienne fit glisser la fermeture Éclair du pantalon vert. Cyntia avait horreur des slips qui font des marques disgracieuses sous les pantalons.

Quand les doigts fins l'effleurèrent, elle ferma les yeux, gardant l'empreinte des étoiles sur ses rétines. Sans un mot, sans un geste

superflu, sa partenaire s'était emparée d'elle et la caressait avec une délicatesse diabolique, mêlée d'accès de brutalité calculée. La respiration de Cyntia se fit plus haletante. Une grande ride verticale était apparue sur son front, comme si elle réfléchissait intensément. Ses mains se crispèrent sur les épaules de celle qui lui dispensait ce plaisir presque parfait. Peu à peu, son bassin se décolla du latanier, allant au-devant de la caresse. Elle sentit ses jambes mollir et son cœur se mit à cogner dans sa poitrine.

L'Asiatique modifia imperceptiblement la position de ses doigts. Cyntia fut agitée d'une secousse délicieuse.

– Là. Oh oui là, murmura-t-elle.

Puis elle ne dit plus rien, la bouche ouverte, le souffle court. Tout le plaisir diffus sembla se concentrer en un seul point, en un éblouissement de quelques secondes. Aussitôt Cyntia arracha les mains qui venaient de la caresser.

À ce stade, elle ne pouvait plus supporter aucun contact. Elle se mordit les lèvres de toutes ses forces pour ne pas gémir de bien-être.

Puis, lentement, sa respiration redevint normale.

Tendrement, l'Asiatique caressait ses cuisses musclées à travers le tissu.

Cyntia rouvrit les yeux avec une sensation bizarre. Pour la première fois, elle ne se sentait pas entièrement apaisée. Pourtant, sa partenaire avait été parfaite. Celle-ci, avec l'instinct sûr des femmes amoureuses, demanda anxieusement :

– Vous n'avez pas aimé ?

Elle n'avait jamais osé tutoyer Cyntia.

La jeune femme referma la fermeture de son pantalon.

– Si, fit-elle sincèrement. C'était délicieux.

Furieuse, elle ne pouvait s'empêcher de penser à l'homme aux yeux d'or.

Elle éprouvait le besoin d'un sexe dans son ventre, d'une vraie violence, d'un corps d'homme contre le sien. Sa partenaire était restée contre elle, inquiète.

– Demain soir ?

– Je pense, dit Cyntia.

Elle appela Confucius et reprit sa promenade. Jusqu'à ce soir, ces brèves étreintes debout dans l'ombre du quai Fangum, la

satisfaisaient pleinement. Elle ignorait si son excitation venait de l'habileté de sa partenaire ou de la situation.

Debout, dans l'obscurité, la fille la regarda partir. Elles s'étaient rencontrées par hasard, au même endroit et n'avaient jamais eu une vraie conversation. Son cœur se gonflait d'orgueil à la pensée qu'elle était la seule à connaître le secret de la femme que tous les hommes de Vientiane désiraient.

Elle, simple petite secrétaire à l'ambassade du Nord-Vietnam...

LES AMAZONES DE PYONGYANG

Anita et Obok

Anita Kalmar guetta les bruits du couloir de longues minutes, puis ouvrit la porte pour s'assurer que Malko était bien parti. Elle rentra alors dans sa suite et se précipita vers la porte de communication avec la pièce voisine, une chambre qui lui servait de dressing.

À peine avait-elle tiré le verrou qu'une furie se rua dans sa chambre. En pantalon de cuir, les cheveux serrés en chignon, pas maquillée, les yeux brillants de haine. La Suédoise recula d'un pas, pétrifiée. Jamais elle n'avait vu son amie dans cet état. Celle-ci l'attrapa par le devant de sa robe et l'arracha, découvrant sa poitrine.

– Salope !

Anita ouvrit la bouche pour protester. Une gifle d'une violence inouïe lui dévissa la tête. Puis une autre en sens inverse. Elle recula, la bouche ouverte, le souffle coupé. L'autre femme avançait pas à pas, la suivant à travers la pièce, grondant des injures, la frappant méthodiquement, lucidement, féroce. On n'entendait que le claquement des mains sur le visage de la Suédoise. Acculée au mur, celle-ci supplia :

– Arrête ! Arrête ! Tu vas...

L'autre la prit à la gorge. Ses doigts avaient la dureté de l'acier et des larmes emplirent d'un coup les grands yeux bleus...

– Je t'ai entendue ! gronda la nouvelle venue. Tu criais comme une chienne !

– J'ai fait semblant, je te jure, protesta Anita.

– Menteuse ! Tu pissais le foutre, je te voyais par le trou de la serrure. Tu jouissais comme une folle. Avec ce porc d'Américain, notre pire ennemi...

Elle se mit à lui frapper la tête contre le mur, à l'ébranler. Anita Kalmar ne se défendait pas, cherchant juste à repousser son adversaire. N'ignorant pas que cette dernière pouvait lui broyer la

nuque d'une seule main... Étourdie, elle se laissa glisser le long de la cloison pour échapper aux coups.

Un peu calmée, l'autre lui expédia un coup de pied entre les cuisses et elle poussa un couinement aigu, entourant les jambes de son bourreau avec ses deux bras, en sanglotant.

– Arrête ! Arrête ! gémit-elle. Je suis tellement contente de te retrouver ! J'ai fait ce que tu m'as dit.

Cette phrase relança la fureur de l'autre, qui la saisit par ses longs cheveux et la fit remonter à son niveau. Ses traits étaient convulsés de rage. Bouche à bouche, elle lui jeta d'une voix contenue :

– Tu étais contente de me retrouver, mais tu t'es laissé faire par ce cochon immonde au long nez... Tu gueulais de plaisir. J'ai failli venir vous tuer tous les deux...

– Il m'a attaquée par surprise, protesta Anita, tu sais comme je suis, très sensible... Tu m'avais dit que je devais me laisser faire par lui. J'ai pensé à toi tout le temps...

– En plus ! rugit la fille. Tu as pensé à moi ! Alors que j'ai couru des risques insensés pour venir te retrouver ici. Tu as tout fait rater. Je t'avais dit de *faire semblant*, qu'il se déshabille totalement, qu'il soit à notre merci. Au lieu de ça, tu t'es fait lécher comme une chienne !

Ses yeux flamboyaient de fureur. Brusquement, elle envoya la main sous la robe de jersey, crochant ses doigts dans le bas-ventre de la Suédoise, l'index et le majeur enfoncés dans le vagin, les autres plantés dans le Mont de Vénus. De cette façon, elle la força à se relever, tandis qu'Anita criait et sanglotait de douleur. Elle la mena ainsi jusqu'au lit et l'y jeta, sans lâcher sa prise.

La Suédoise se tordait sous elle.

– Je devrais t'arracher la chatte ! gronda la fille.

Anita essayait de l'attirer vers elle, suppliant, geignant.

– Je t'en prie ! Je t'en prie ! Pardonne-moi.

Déjà, là-bas, en Corée du Nord, elle avait été fascinée par la dureté de sa partenaire. Et furieusement attirée. Même avec ces doigts qui brutalisaient sa chair la plus intime, elle éprouvait une sorte de jouissance trouble. L'autre dut le sentir, car elle tordit ses doigts, arrachant un hurlement à la Suédoise. Visage contre visage, elle lui lança :

– Tu te souviens de ce qu'on a fait à la Thaïlandaise...

Anita ravalait ses larmes, murmurant :

– Oui...

Il s'agissait d'une Thaïlandaise travaillant pour les Services japonais qui avait été découverte par le contre-espionnage nord-coréen. Obok Hui Kang l'avait fait attacher par les chevilles entre deux voitures et l'avait écartelée vivante. Anita en avait vomi pendant trois jours. Rien que ce souvenir lui donna la chair de poule. Obok l'observait, sans relâcher sa prise.

– C'est la dernière fois que je te pardonne.

Lentement, elle retira ses doigts du sexe meurtri. Aussitôt, Anita Kalmar se coula contre elle, murmurant des mots d'amour, la palpant partout, la suppliant de lui faire l'amour. Obok la repoussa brutalement.

– Tu me dégoûtes ! Une autre fois. Je repars. Je t'ai apporté ce que je devais. Garde-le. Tu sais comment me joindre.

– Non, non, reste !

Sans un mot, la Coréenne se dégagea, posant une carte commerciale sur la table. Anita se traîna à ses pieds jusqu'à la porte. Elle essaya de coller sa tête au ventre de son amie. La porte se referma sur elle. Restée seule, Anita Kalmar se jeta sur le lit, en proie à une crise de nerfs. Son sexe maltraité la brûlait.

Ses doigts trouvèrent naturellement leur chemin. Peu à peu, sous leur caresse habile, le plaisir remplaça la douleur. Les yeux fermés, elle pensait à Obok, à sa façon de la mordre à pleine bouche quand elle allait jouir. Son corps se tendit en arc de cercle et elle explosa de plaisir en hurlant.

COUP D'ÉTAT AU YÉMEN

Mandy et Latifa

Mandy Brown se regarda dans la glace et éclata de rire : Zaghlool Mokha lui avait demandé d'endosser un costume yéménite ! Une robe en soie de la meilleure qualité, bleue, à fleurs roses, un marmouk richement brodé, des sandales dorées, des colliers de corail, d'argent et d'ambre. Latifa, la sculpturale secrétaire, l'avait habillée elle-même, dans une chambre occupée presque entièrement par un immense lit Tiffany avec un couvre-lit de vison blanc. De la musique filtrait d'un meuble en laque noire et miroirs qui cachait une télé, un magnétoscope et une chaîne stéréo. Le vieux Yéménite attendait dans la qat-room. Les deux femmes l'y rejoignirent et il poussa des exclamations admiratives.

– *Wonderful ! Wonderful !*

Il avait mis une cassette de musique de danse arabe et ouvert une bouteille de Dom Pérignon. La pièce était délicatement parfumée au jasmin. Mandy, qui s'était d'abord sentie mal à l'aise, s'amusait maintenant beaucoup... Elle s'assit sur les coussins entre Latifa et Zaghlool et vida sa coupe de champagne d'un coup... Alors, Zaghlool Mokha farfouilla dans les coussins et en sortit un somptueux collier de boules d'or ciselées et d'un geste solennel, le passa autour du cou de Mandy.

– Pour rehausser votre beauté, dit-il.

Décidément, le Yémen était un beau pays...

Elle l'embrassa sur sa barbe grise et douce. Latifa l'embrassa à son tour et ils finirent la bouteille de champagne. Mokha dit alors quelque chose en arabe à Latifa qui pouffa.

– Qu'est-ce que vous dites ? demanda Mandy, émoustillée par le champagne.

– Je veux qu'elle danse...

– Oh oui !

Elle prit Latifa par la main et la força à se mettre debout. La jeune

Yéménite commença à onduler très lentement, son beau visage imprégné de langueur, les yeux dans ceux de Mandy. Puis, elle ôta sa blouse de soie en la faisant passer par-dessus la tête.

Elle avait des seins énormes et fermes, disproportionnés par rapport à son corps gracieux aux hanches étroites. Les mamelons étaient ornés de petits motifs noirs tracés avec du khol. Peu à peu sa danse, de parodique, devint franchement sensuelle. Elle mimait l'amour et Mandy ressentit une petite chaleur au creux de son ventre. Les yeux mi-clos, Zaghlool Mokha regardait alternativement les deux femmes... Apparemment sans émotion.

Quand la cassette se termina, Latifa se laissa tomber sur les coussins, tout contre Mandy. Son corps était entièrement parfumé et tiède. Elle se coucha d'abord en boule, les genoux de Mandy au creux de son ventre. Celle-ci sentit très vite une houle légère : Latifa se frottait contre elle avec une mimique sans équivoque, lui adressant des sourires égrillards. Le vieux Mokha semblait dormir.

Latifa changea de position, s'étira voluptueusement faisant saillir ses seins somptueux, et, avec un sourire espiègle, remonta un peu pour frotter sa poitrine nue au satin de la robe de Mandy Brown, de plus en plus troublée.

Finalement, la jeune Yéménite s'installa à califourchon sur son genou et commença à se balancer doucement d'avant en arrière, les yeux rivés dans ceux de Mandy. Elle se mit à caresser à travers le satin ses seins avec une extrême douceur, s'attardant sur les mamelons, murmurant :

– *Habiba, habiba*... 1

Elle haletait un peu, soupirait, effleurait la bouche de Mandy, sans cesser son manège. Zaghlool Mokha avait rouvert les yeux, observant les deux femmes. Il retourna la cassette et se réinstalla sur les coussins.

D'un geste audacieux, Latifa prit la main de Mandy et la fourra carrément entre ses cuisses, les resserrant aussitôt pour qu'elle ne puisse s'échapper. Puis sa propre main fila vers le ventre de Mandy, écartant les replis de la soie. Mandy, qui flottait un peu à cause du champagne, la repoussa très mollement. Latifa semblait avoir une grande habitude de ce genre de jeux, car ses doigts se démenèrent sur Mandy avec une habileté admirable. Mandy se sentit fondre, savourant cette caresse légère qui la changeait des assauts puissants du capitaine Sharjaq. La longue robe retroussée sur ses hanches, elle se laissa aller au plaisir sans regret, se contentant de rendre la pareille à sa partenaire, sans trop se donner de mal. Pourtant, les

cuisses de Latifa se refermèrent d'un coup et elle poussa un petit cri de souris, serrant à les briser les doigts de Mandy. Celle-ci sentit aussitôt la tête de Latifa forcer entre ses cuisses comme celle d'un animal et une langue aiguë se faufiler, trouvant immédiatement son point le plus sensible... C'était délicieux et elle ferma les yeux pour mieux en profiter. Latifa la fit basculer doucement sur le côté. Les mains remontèrent le long du corps de Mandy, pinçant espièglement ses seins, tandis que son petit mufle restait enfoui entre ses cuisses. Parfois, la petite pastille d'or fixée à sa narine chatouillait Mandy. Celle-ci sentit soudain monter de ses reins un plaisir irrésistible. Elle eut un bref soupir. Latifa accéléra sa caresse, lui tenant les fesses à deux mains, menant de sa langue une ronde démoniaque sur son clitoris.

Mandy explosa, criant presque aussi fort qu'avec Malko lorsqu'il l'avait sodomisée.

Elle avait complètement oublié Zaghlool Mokha.

Un corps se colla soudain au sien par derrière. Un sexe sec et brûlant glissa le long de ses reins. Elle se raidit instinctivement, mais, diabolique, Latifa avait crispé ses doigts fins dans sa chair, écartant les deux globes.

Mandy sursauta.

D'un seul coup, le vieux Yéménite venait de s'enfoncer en elle. Latifa lui caressait fébrilement les seins, comme pour se faire pardonner. Zaghlool Mokha la saisit aux hanches et se mit à lui faire l'amour rapidement, avec des soupirs bruyants, la respiration sifflante. Cela dura très peu de temps. Il se crispa, envoya un peu de semence au fond du ventre offert, demeura abuté quelques secondes et se retira sans un mot.

Mandy Brown ne bougea pas, encore sous le coup de son orgasme précédent. Une pensée lui traversa l'esprit : jamais elle n'avait eu un amant aussi vieux...

1. Chérie, chérie.

LA PISTE DU KREMLIN

Elena et Sonia

– Un peu de compote, *golubouchka* ¹ ?

Sonia acquiesça, intimidée d'être avec une femme aussi riche qu'Elena, habitant *Dom na Nabiérejnoi* ² et liée à Simion Gourevitch... Les deux femmes se trouvaient dans un salon fermé avec deux banquettes séparées par une table basse chargée de victuailles, de soft-drinks et d'un carafon de vodka. Elles s'étaient entièrement déshabillées, la taille ceinte d'un pagne. Sonia louchait sur la poitrine d'Elena, presque aussi belle que la sienne, avec de longues pointes noires comme des crayons. Même au « banya », Elena était impeccablement maquillée, sous son étrange casque de cheveux noir corbeau.

– Tu fais du sport ? demanda timidement Sonia.

– Parfois. Viens, on va au sauna.

Les deux femmes traversèrent la salle commune pour gagner celle où se trouvaient les douches, le sauna et la piscine. Au passage, Elena ramassa une brassée de feuilles de bouleau pour se fouetter.

Dans le petit sauna à la chaleur étouffante, elles abandonnèrent leur pagne. Sonia tiqua sur la toison noire bien taillée de sa nouvelle amie. Elles s'assirent sur les marches de bois et commencèrent à transpirer en compagnie de trois grosses femmes arborant de curieux chapeaux de feutre pour protéger leurs cheveux. Au bout de cinq minutes, Elena se leva, prit les branches de bouleau et les tendit à Sonia.

– Fouette-moi, cela fait circuler le sang !

Sonia n'avait jamais fait ça. Très gênée, elle se mit à étriller mollement le dos, les fesses et les jambes de sa compagne. Celle-ci tournait sur elle-même en riant, lui offrant ses seins et son ventre.

– Plus fort ! Plus fort, je ne sens rien !

Comme Sonia n'osait pas, elle lui prit la brassée de feuilles des mains et se mit à la fouetter elle-même. Sonia retint un cri de

douleur. Les jambes écartées, l'air dur, Elena la frappait de toutes ses forces, cinglant douloureusement ses seins qui se dressèrent, puis son ventre et même entre ses cuisses. Elle sursauta quand son clitoris reçut un coup direct, se retournant aussitôt. Elena frappa alors ses fesses et son dos.

Déchaînée.

Quand elle s'arrêta, Sonia avait mal partout. Elle se précipita hors du sauna sous une douche tiède. Elena vint la rejoindre et leurs deux corps se touchèrent, ce qui ne sembla pas gêner Elena. Puis, séchées, ayant rajusté leur pagne, elles regagnèrent le salon.

Elena leur servit de la vodka qu'elles burent d'un trait. Le rideau tiré, elles étaient complètement à l'abri des regards. D'ailleurs, c'était l'heure réservée aux femmes...

Elles grignotèrent un peu de hareng, de saumon et d'esturgeon. Soudain, Elena sembla remarquer les marques rouges sur le torse de sa nouvelle amie et se pencha tendrement vers elle.

– Je t'ai fait mal, *douchetchka*³, pardonne-moi.

Sa tête s'abaissa et Sonia sentit une bouche chaude se poser sur la pointe de son sein gauche. Une langue dure comme celle d'un lézard avança à sa rencontre. La sensation inattendue fut si forte que ses seins durcirent instantanément. Déjà la bouche d'Elena s'attaquait à son autre sein, avec un résultat identique... Ses doigts remplacèrent sa bouche sur le sein qu'elle venait de quitter. Une caresse très douce et très habile. Elena faisait rouler la pointe entre ses phalanges, ajoutant de petits coups de langue. Sonia ne put s'empêcher de gémir. Elle avait toujours été très sensible des seins...

– Mais tu aimes, *douchetchka* ! susurra Elena. C'est bien...

Sa main droite fila sous le pagne, écartant les cuisses de Sonia. Celle-ci sentit les longs doigts d'Elena s'emparer d'elle. D'abord tournant autour de son clitoris, puis s'enfonçant doucement dans son ventre, entrant et sortant avec une douceur diabolique. Elle croisa le regard d'Elena qui la fixait comme pour surprendre son plaisir. Elle n'eut pas longtemps à attendre. D'une brusque détente, Sonia venait de jouir. Elena plongeait plus profondément ses doigts en elle et sa bouche écrasa la sienne, tandis qu'elle faisait glisser le pagne. Avec naturel, elle se déplaça vers le bout de la banquette, écarta les jambes de Sonia et colla sa bouche sur son sexe. Lorsque Sonia sentit la bouche d'Elena l'effleurer, elle poussa un cri et referma brutalement les cuisses, secouée d'un tremblement. Machinalement, ses doigts se posèrent sur le casque de cheveux noirs et cela augmenta encore son plaisir. La langue s'activait

furieusement sur elle, déclenchant de longues vagues de plaisir.

Elle eut un second orgasme. Elena se releva, le regard humide, la bouche gonflée, les seins dressés, et demanda de sa voix rauque :

– Il t’a aussi bien fait jouir, l’autre soir, ton ami ?

– Oui, non, je ne sais pas, bredouilla Sonia, gênée.

– Il est beau, j’aimerais bien l’essayer, dit Elena rêveusement. Tu veux bien ?

– Bien sûr, fit Sonia.

Elena se remit debout, son entrejambe à hauteur de la bouche de Sonia. Celle-ci comprit le message et enfouit aussitôt son visage entre les cuisses d’Elena. Celle-ci, pour lui faciliter la tâche, posa un pied sur la table basse, s’ouvrant largement. En même temps, elle empoigna les seins de Sonia et les tordit doucement, mais fermement. Celle-ci entendit comme dans un rêve :

– Dis-lui qu’il peut me téléphoner. On le verra toutes les deux. Dans un endroit tranquille.

Elle se tut, se mit à haleter.

– Oui, oui, comme ça...

Surmontant sa timidité, Sonia venait d’enfoncer deux doigts dans le sexe d’Elena. Elle était follement excitée et la perspective de voir sa nouvelle copine se faire baiser par son amant l’excitait encore davantage.

1. Ma pigeonne.

2. La Maison du Fleuve.

3. Ma petite colombe.

CHAPITRE XIV

Orgies

Vision floue. Deux corps qui reptent l'un sur l'autre. Mouvement confus aux abords de cette danse empesée . Des membres se détachent et se précisent. On ne voit pas les visages sous les chevelures. Il y a comme une odeur de chair dans l'air, fraîche et organique. Deux corps qui ondulent et l'un prend le pas sur l'autre, impose sa cadence et la géométrie de la rencontre . Les sons sont étouffés, on ne se parle pas, on se chuchote des invitations, des ordres, on s'encourage . Il y a des onomatopées, beaucoup de soupîrs, des roulements de gorges et des gémissements qui montent des ventres. Mmmm, oui, comme ça, tiens, tu aimes.

Un langage multiple des corps pour des paroles enchevêtrées, des phrases déstructurées, des figures compliquées, des heures de voltige en charter.

Mmmm, je te suce, il me prend, tu la sodomises, elle me lèche.

Peu importe à qui appartient le scintillement nacré de ce sexe et l'angle ouvert de ces cuisses, cette raideur qu'il faut cacher dans une bouche, mon sexe, je passe de l'une à l'autre, de l'autre à l'un, d'un bercement alangui, d'une fatigue jouissive à une prise en main musclée au cours de laquelle je n'ai pas assez de mains, ni même assez d'une bouche, de béances humides pour tous ces membres qui me sollicitent.

On ne se parle pas, on se regarde à peine, on se salue et s'interroge de la main, d'un frôlement de tous les corps, je passe près de toi et à peine d'un geste, d'un regard fugace, je t'invite à me suivre, quelques pas ensemble, ou je te précède et je m'allonge, seule ou bien je m'accroupis, près d'un groupe qui a déjà pris de l'avance sur son compte de frémissements, tu t'assieds près de moi et pendant que nous observons l'imbrication, nous apprivoisons les contours de mon corps, jusqu'à très vite toucher nos points de contact en mouvement. Je garde l'œil rivé sur

ces hommes qui..., cette femme qu'on..., elle me regarde aussi, tend la main juste pour m'effleurer, un sourire d'abandon.

C'est comme une drogue, cette marée humaine d'humeurs suaves, je ferme les yeux pour n'en percevoir que son chant de sirènes à l'agonie, celle-ci fredonne presque, celle-là hurle, malmenée dans un dernier galop, domptée par deux mâles, mignonnée en douce par une complice qui prendra le quart suivant, à sucer, foutre, fouir, ou ce sera moi qui déjà roule de toi à plus loin.

Ton corps qui repte sur le mien, nos membres qui se précisent, ma main qui se tend, c'est un perpétuel recommencement jusqu'à l'écoeurement de jouir.

OPÉRATION MATADOR

Diana

Les murs étaient noirs, comme le sol, recouvert d'une sorte de pelouse artificielle où on s'enfonçait jusqu'aux chevilles. Un immense miroir au plafond semblait aspirer toute la lumière. Au fond, sur une estrade vitrée, un disc-jockey, nu comme un ver, jonglait avec une sono gigantesque, observé par une rousse vêtue en tout et pour tout de bottes fauves...

Une fille aux longs cheveux auburn jouait au billard électrique. Entre son chemisier et ses bottes, il n'y avait rien que la peau nue, caressée distraitemment par son compagnon.

Malko tourna son regard vers le bar, à droite. Là, c'était encore plus fou. Un couple discutait avec animation. Lui, une serviette autour des reins pour tout vêtement, elle en robe de cocktail et escarpins. À côté, c'était le contraire : un homme brun entièrement habillé jusqu'à la cravate avait le bras passé autour de la taille d'une superbe brune qui n'avait que ses chaussures et sa montre. À côté d'eux, un couple, serviette autour des reins, flirtait outrageusement.

– Venez, on va boire un verre d'abord, fit Diana.

Au moment où ils arrivaient devant le bar, l'homme et la femme laissèrent tranquillement tomber leurs serviettes. L'homme poussa sa compagne contre un tabouret et la pénétra d'un geste absolument naturel qui ne parut pas choquer le moins du monde la barmaid qui, elle, était totalement nue derrière son comptoir...

– Deux *J & B*, commanda Diana d'autorité.

– *Sorry, Miss*, fit la barmaid. *No booze*.

Elle revint avec deux Pepsi-Colas.

– Mais qu'est-ce que c'est que cet endroit ? questionna Malko.

– Le plus beau baisodrome de l'État, fit simplement Diana. Ils avaient déjà fonctionné à New York, ils viennent d'ouvrir ici. C'est simple, il suffit de venir par couple et on fait ce qu'on veut... Regardez.

Elle lui prit le bras, lui montrant derrière eux un espace tapissé de matelas et de coussins multicolores, entouré de cordes comme un ring de boxe. Une fille chevauchait sans pudeur un homme allongé sur le dos, ses longs cheveux dans la figure. À côté d'eux, trois hommes et une femme formaient une figure compliquée sur un matelas pneumatique bleu. La principale protagoniste était tellement plongée dans sa fellation qu'elle ne voyait pas la femme déjà âgée, largement ouverte, qui s'apprêtait à recevoir un homme massif agenouillé en face d'elle...

Il y eut un concert de soupirs discrets à côté d'eux et le couple qui faisait l'amour contre le bar se sépara, ramassa ses serviettes et disparut dans le noir. Vers la piste de danse, éclairée par intermittence. Là, c'était pareil : des couples dansaient, certains entièrement nus, d'autres panachés, d'autres encore habillés. À côté, sur des coussins, un jeune Noir pétrissait la poitrine superbe de sa voisine sans la moindre gêne.

– C'est super, non ! fit Diana. Venez on va passer aux vestiaires. Ils ont des *lockers* et des serviettes propres. J'ai envie de me baigner.

– De vous baigner ?

– Oui, il y a deux *jacuzzis* géants, là-bas, avec des vagues artificielles. Juste avant les cabinets particuliers. Il y en a qui n'aiment pas baiser devant tout le monde. Ou qui n'aiment pas se mélanger...

Ils pénétrèrent dans les vestiaires. Un homme d'une trentaine d'années, très poilu, se masturbait tranquillement, assis sur un banc. Il leva à peine les yeux sur eux. Diana fut nue en un clin d'œil et noua ensuite une serviette rouge autour de sa taille. Malko dut se résigner à en faire autant. Il ne s'attendait pas à ce genre de soirée... En rentrant dans la salle, une blonde encore fraîche le frôla et lui caressa gentiment le sexe au passage, à travers le tissu éponge, en murmurant un très poli « good night ».

Partout, les gens étaient occupés à faire l'amour dans toutes les positions et les accoutrements les plus divers, sans aucun complexe. Alors qu'ils traversaient devant le bar, un Noir s'avança vers Diana, précédé d'une érection à faire frémir une nymphomane et lui demanda courtoisement si elle désirait venir s'isoler avec lui, le temps d'un orgasme. Elle déclina.

– Ici, chacun fait ce qu'il veut, commenta-t-elle pour Malko. Tu as vu ce type. Il est plutôt bien fichu. J'aurais été seule... La dernière fois que je suis venue, il y avait une fille qui avait fait le pari de sucer tous les mecs de la soirée. Elle a gagné. Elle en a même fait

deux dans l'eau. Faut avoir du souffle, non ?

Ils durent contourner une étincelante blonde aux longs cheveux épars, avec un visage de cover-girl et un corps épanoui, en train de manger des *spare-ribs* avec ses doigts, assise en tailleur, le sexe largement ouvert. Deux mots en lettres rouges phosphorescentes luisaient sur son T-shirt blanc : *FUCK ME*¹. Qu'est-ce qu'une fille aussi belle faisait là ?

Les *jacuzzis* se trouvaient dans une loggia. Deux énormes bassins ronds qui pouvaient chacun contenir dix personnes, reliés par une esplanade d'herbe artificielle, au-dessous de glaces inclinées qui renvoyaient l'image des couples faisant l'amour ou se caressant dans l'eau agitée par de puissants jets horizontaux qui servaient aussi d'aphrodisiaques. Une fille très jeune, avec une toute petite poitrine, assise sur le rebord d'un des *jacuzzis*, les jambes pendantes, recevait, extasiée, l'hommage d'un moustachu debout dans l'eau qui lui-même se faisait masser par un des jets... Dément.

– Pourquoi m'avoir amené ici ? demanda Malko.

Diana se coula contre lui avec un sourire trouble.

– J'ai eu l'impression que tu aurais bien aimé, ma copine et moi... Ici, on peut faire tout ce qu'on veut...

Malko préféra ne pas se donner la peine de lui expliquer la différence entre le « féminin pluriel » et la promiscuité...

Diana abandonna sa serviette et se laissa glisser dans le plus grand *jacuzzi*. Son arrivée fut saluée par des commentaires éminemment flatteurs et quelques gestes franchement obscènes. Elle entra dans l'eau avec la grâce de Cléopâtre prenant son bain de lait et s'adossa à la paroi, ne laissant flotter à la surface que la partie supérieure de ses seins...

Malko s'enfonça à son tour dans le liquide tiède et parfumé. Une fille bien en chair le frôla en souriant. Dans l'eau, Malko sentit sa main s'attarder sur lui. Hélas, son compagnon, un brun frisé, l'entraîna en face d'un jet et commença un numéro de plongée sous-marine digne d'un dauphin savant.

Diana, les coudes reposant sur l'herbe, sourit à Malko et demanda avec simplicité.

– Baise-moi. On est ici pour ça.

¹. Baise-moi.

POLONIUM 210

Lena et Macha

– Je peux vous ramener quelque part ? demanda poliment Malko.

Lena le regarda bien en face.

– Oui, chez vous.

Seul un goujat aurait pu refuser. Résigné, Malko demanda au portier de lui trouver un taxi.

Dix minutes plus tard, ils traversaient le hall du *Kempinski*. À peine dans la chambre, Lena se rua sur sa copine, l'étreignit, et les deux femmes se lancèrent dans un flirt brûlant, tanguant au milieu de la pièce comme deux ivrognes. Résigné au pire, Malko, prudent, commanda deux bouteilles de champagne et une de Stolychnaya.

Quand le garçon arriva avec sa table roulante chargée de bouteilles et de zakouskis, Lena haletait, plaquée contre le mur par Macha qui avait descendu ses collants et lui avait enfoncé pratiquement la main jusqu'au poignet dans le ventre... Le garçon fit comme s'il n'avait rien vu. Lena poussa un cri aigu comme il refermait la porte et se laissa tomber sur le lit.

Malko s'occupait en ouvrant une des bouteilles de champagne... Macha s'éclipsa soudain dans la salle de bains et Lena, après s'être débarrassée de ses collants, s'approcha de lui. Malko lui tendit une flûte.

– Un peu de champagne ?

– *Niet, spassiba*, dit-elle. Tu es gentil, je vais te sucer.

En un clin d'œil, elle l'eut libéré et poussé dans un fauteuil. Ou Lena était merveilleusement douée ou elle avait pris des leçons. Malko en oublia ses véritables penchants. Agenouillée sur la moquette, elle l'avalait à grands coups de tête lents, et restait majestueuse en pleine action. Elle sentit en même temps que lui son plaisir monter, serra la base de son sexe et l'engoula jusqu'à la glotte.

Malko hurla, ayant la sensation de vider sa moelle épinière. Elle méritait sa zibeline.

Il redescendait à peine sur terre que Macha émergea de la salle de bains.

Sans lunettes, entièrement nue à part ses bottes et harnachée comme un pur-sang.

De fines sangles de cuir noir fixaient au bas de son ventre un olisbos d'ivoire d'une longueur imposante et d'un diamètre à la base impressionnant. Elle s'approcha de Malko, eut un sourire en jetant un coup d'œil à son sexe apaisé.

– Lena t'a bien fait jouir, remarqua-t-elle. Mais il va falloir que tu retrouves des forces...

Lena s'approcha de sa copine et l'enlaça, caressant le membre d'ivoire comme si c'était un véritable sexe. Elle semblait follement amoureuse de Macha. Celle-ci se dégagea et s'approcha de Malko. Elle l'embrassa, habilement, mais sans âme. Puis Lena envoya une main entre eux et entreprit de le caresser. Quand il commença à se redresser, Macha s'écarta et Lena prit à nouveau Malko dans sa bouche, lui faisant rapidement retrouver une érection.

Pendant ce temps, Macha, debout à côté d'eux, expliquait calmement ce qu'elles attendaient de lui...

En très peu de temps, il fut dur comme du bois... Macha jeta un coup d'œil satisfait à son sexe dressé puis poussa Lena sur le grand lit, après avoir ouvert les portes en miroir de la penderie, de façon qu'elles reflètent la scène. Lena, docile comme une vestale, s'était allongée à plat ventre sur le lit, un coussin sous le ventre, afin de faire ressortir sa croupe.

Macha la rejoignit. Malko se demandait ce qui allait se passer, s'attendant à quelque chose de plutôt sauvage. Il ne fut pas déçu...

Macha s'agenouilla d'abord derrière son amie, puis écarta ses cuisses brutalement, l'ouvrant comme un compas. Ensuite, penchée sur elle, elle saisit sa fausse verge et la mit en place avec précautions. Malko réalisa qu'elle était presque verticale. Elle n'avait pas l'intention de se servir de son ventre...

En appui sur un bras, le corps à l'horizontale, elle se laissa soudain tomber de quelques centimètres.

Lena poussa un hurlement. Macha venait de forcer l'entrée de ses reins avec le monstrueux olisbos.

Lena hurla :

– *Niet ! Niet ! Arrête ! J'ai trop mal !*

Macha la calma d'une voix douce.

– N'aie pas peur, *douchetska* 1 ! Je vais tout te mettre...

Joignant le geste à la parole, elle se laissa lentement tomber sur sa compagne et Malko vit l'olisbos disparaître progressivement au fond des reins de Lena. Celle-ci hurlait, sanglotait, suppliant Macha, désormais immobile sur elle, et qui lui caressait la nuque tendrement.

Elle se tourna vers Malko et dit simplement :

– *Davai.*

Celui-ci s'approcha du lit, prodigieusement excité par la sauvagerie sexuelle de ces deux femmes. Quand son sexe effleura Macha, celle-ci se cambra un peu, retirant du coup quelques centimètres des reins de sa copine.

Malko s'ajusta à son sphincter. Elle s'était encore plus cambrée, se retirant presque des reins de Lena. Pendant quelques secondes, tous les trois demeurèrent strictement immobiles, puis Malko fit ce qu'elle lui avait demandé. Une poussée modérée d'abord, pour forcer l'anneau des muscles et s'enfouir un peu en elle. Ensuite, il se laissa tomber de tout son poids, violant la jeune Russe jusqu'à la garde. Et, du coup, l'enfonçant dans les reins de Lena.

Les deux femmes poussèrent presque le même hurlement. Pourtant Malko s'était enfoncé sans difficulté dans l'étroit conduit et son ventre était désormais collé aux fesses rondes de Macha. Une sensation grisante. Le sang battait follement dans ses tempes. Il se retira un peu, puis entreprit de sodomiser lentement sa partenaire. Celle-ci en faisait autant à Lena, dans un mouvement bien synchronisé. Lena ne criait plus, en dépit de l'énormité du pieu d'ivoire qui la taraudait. Au contraire, d'une voix rauque elle encouragea Macha :

– Mets-le-moi bien, *goloubtchka* 2.

Macha pouvait indéfiniment sodomiser sa copine avec son énorme olisbos, mais il n'en était pas de même pour Malko. Une seconde fois, il sentit la sève monter dans ses reins. Sans pouvoir se retenir, il se mit à pilonner Macha de plus en plus vite. Jusqu'à ce qu'il explose dans ses reins en hurlant.

Macha avait glissé les mains sous le torse de sa copine et lui arrachait presque les seins avec ses ongles...

Malko imagina l'énorme olisbos enfoncé profondément dans la

blonde aux yeux pâles et il en eut presque une nouvelle érection.

1. Petite colombe.
2. Petite pigeonne.

ENQUÊTE SUR UN GÉNOCIDE

Moko et Helen

Au moment où Malko se retournait, il y eut un grincement et une autre porte s'ouvrit sur Moko. La Noire était, elle aussi, complètement nue, n'ayant gardé que ses escarpins. Elle s'approcha de Malko, un doigt sur les lèvres, se colla brièvement à lui et le prit par la main, l'attirant dans la chambre d'où elle sortait.

Dans la pénombre, il aperçut un corps étendu sur le lit : ce ne pouvait être qu'Helen. Sans un mot, Moko entreprit de déshabiller Malko, avec une habileté d'infirmière. Lorsqu'il fut nu, elle se frotta à nouveau contre lui, puis s'agenouilla et le prit dans sa bouche. En quelques secondes, Malko fut raide comme du bois de fer... Moko avait du métier. Elle se redressa et colla sa bouche contre son oreille.

– Vas-y, elle a très envie !

Ce qu'on appelle une bonne camarade.

En même temps, elle le poussait vers le lit. Il sentit une peau tiède, la courbe d'un dos. Allongée sur le ventre, Helen faisait semblant de dormir. Moko le poussa sur elle, écartant les jambes de la jeune femme et glissant une main entre leurs deux corps. Avec une précision admirable, elle plaça son sexe contre celui d'Helen.

– Rentre là, murmura-t-elle.

Malko n'eut qu'à donner un coup de reins. Helen gémit et il se sentit avalé par un tunnel brûlant et doux. Presque aussitôt, la jeune Britannique commença à bouger les fesses, se cambrant pour qu'il la prenne mieux. Satisfaite, Moko quitta la pièce sur la pointe des pieds. Sous lui, Helen s'ouvrait encore plus, gémissait, ondulait. Quand elle sentit que Malko allait jouir, elle se souleva presque pour qu'il s'enfonce encore plus en elle, puis retomba lorsqu'il explosa. Ils n'avaient pas échangé un mot. Ensuite, elle lui échappa, attrapa un paquet de cigarettes sur la table de nuit et en alluma une avec un Zippo « Nations unies » dont la flamme éclaira fugitivement son visage.

– J'en avais envie depuis que je vous ai vu, souffla-t-elle. C'est le climat sûrement. D'habitude, je ne me jette pas à la tête des hommes. Si Moko n'avait pas été là, je n'aurais jamais osé. Elle a senti ce que je voulais.

– C'était une bonne initiative, reconnut Malko.

À L'OUEST DE JÉRUSALEM

Carole

Malko entra dans la première pièce. Il y avait déjà un couple en train de faire l'amour sur un des canapés. Carole pouffa discrètement. Le couple ne se dérangea même pas en les voyant. Simplement, la fille posa sur Malko des yeux tristes et inexpressifs puis recommença à regarder le plafond. Deux verres de whisky étaient posés près d'eux.

Malko avait beaucoup de mal à garder son calme. Pas à cause de Carole. Il jeta un coup d'œil vers l'extérieur. Personne ne semblait avoir remarqué leur disparition.

– Où allons-nous ? souffla Carole.

– À l'aventure.

Ils trouvèrent un divan libre à la troisième pièce. Dans toutes les autres, un ou plusieurs couples faisaient l'amour. Mais cette promiscuité ne déplaisait pas à Malko. On les remarquerait moins. Carole retrouva toute son hypocrisie anglaise de bonne famille en s'affalant sur le divan.

– Pourquoi m'avez-vous amenée ici ? murmura-t-elle. On entend à peine la musique...

Comme si elle ne s'en doutait pas.

Malko se mit en devoir de lui prouver que la musique n'est pas tout dans l'existence.

Quelques secondes plus tard, il y eut un choc sourd. Carole faisait tomber ses bottes par terre. Le ceinturon suivit très vite. À voir la façon dont ses mains s'activaient autour des bandelettes, elle ne se demandait plus du tout, ce qu'elle était venue faire.

Soudain elle se redressa et ôta elle-même son soutien-gorge avec un sourire d'aise, et le jeta par terre. Elle était si grande que la pointe de ses seins arrivait juste à la hauteur de la bouche de Malko. Il n'ignora pas l'invitation.

Carole gémit, se tordit contre lui, poussant furieusement son ventre contre celui de Malko.

Elle commença à tirer les bandelettes de tous les côtés. Ses grandes mains avaient une force peu commune. Elle parvint à en déchirer une et se mit à tirer dans tous les sens. Malko tournait comme un toton.

En trois minutes, Carole fut parvenue à ses fins, ayant découvert tout le corps de Malko jusqu'à la ceinture. En commençant par les pieds.

C'était une tornade, la belle Carole. Malko avait l'impression de faire l'amour avec un masseur professionnel. Elle le pétrissait, le malaxait, finalement se glissa sous lui.

– Maintenant ! ordonna-t-elle.

Ce sont des ordres auxquels un gentleman ne désobéit pas. Malko se trouva, quelques minutes plus tard, un peu essoufflé, serré dans des bras d'acier, par une Carole qui lui murmurait à l'oreille.

– Il faut que je boive, sinon, j'ai des complexes à cause de ma taille.

CHAPITRE XV

La salope provocatrice

Si je me penche , ça n'est pas pour apprécier les paillettes dorées de tes yeux, non non, c'est pour t'assommer le regard de mon décolleté ostensiblement décadent. Tu n'es pas le seul à en profiter ? Tant mieux. Oh excuse-moi, si je t'ai bousculé, comme par hasard en incurvant ma croupe et en la pressant contre ton bas-ventre, c'est juste qu'il fallait que je passe là. Et si tu égares tes mains d'un air connaisseur, j'hésiterai entre te rabrouer et placer avec indécatesse ma main sur ton érection pour la consolider, au vu et au su de l'assistance. Reste encore avec moi, tu m'as si bien fait jouir, peu importe que ce soit mon amant psychopathe qui sonne à la porte, on s'en fiche, n'est-ce pas ?

Ce qui me fait bander, moi, c'est la proximité d'un hypothétique périlleux. Ou peut-être tout simplement l'envie de me faire prendre la main dans le sac.

On risque de nous voir, et peut-être même plus dans cette voiture que nos halètements embuent, mais baise-moi. Je n'appartiens à personne, mon sexe, je le donne à qui bon me semble, ma bouche, elle dévore qui elle veut, je brave tous les interdits, je cherche les quartiers malfamés là où l'on crève et où l'on tue pour un souffle, et j'écarte mes cuisses de soie et entrebâille mes fanfreluches luxueuses pour faire baver l'ordre et la loi, pour défier les armes.

Je trompe mon homme avec toi, il faudra vous battre, l'orgasme était bon mais c'est le cataclysme qui va suivre qui m'excite davantage. Asservis par mes flagrants délits obscènes, il faudra bien que vous prouviez que le jeu en valait la chandelle.

Un trophée, ça brille, on l'envisage sous toutes ses coutures, on en rêve la nuit, on se surpasse pour le posséder. Parfois il suffit d'un rien, on est à un doigt de s'en emparer et il vous file entre les pattes, remporté par un autre plus rapide, aux mensurations plus avantageuses, mieux bâti,

mieux armé. Mais le trophée continue de scintiller. Je te rappelle toujours qu'il est encore possible de m'avoir. Si je veux.

Entre mes cuisses, il n'y a pas grand-chose sous ma jupe et, devant le fauteuil dans lequel je suis assise, il y a un miroir. Toi, tu sais que je ne porte rien et que je suis encore humide de ton foutre. Si je me dandine ainsi, tu vois, d'une fesse sur l'autre, que mon sexe s'offre une petite danse collé-collé, tu crois que le jeune homme qui me présente ces superbes escarpins que tu t'apprêtes à m'offrir, tu crois qu'il entendra le flic-flac mouillé de mon intimité ? Et si j'écarte d'un rien mes genoux, tu crois qu'il en percevra la fragrance animale ? Il lève des yeux troubles, tu détournes les tiens et je me lève.

OTAGE DES TALIBAN

Maureen

John Muffet n'avait rien trouvé à redire au plan de Bobby Gup. Malko l'avait appelé dès son retour au camp « New Frontier ». L'Américain résuma :

– De toute façon, on n'a rien à perdre et on ne risque rien. Si ce Teymour se fait couper en morceaux à cause des conneries de cet enculé de « Smiling Cobra », c'est son problème. Mais il faut quand même prier pour que ça marche... Sinon...

Il laissa sa phrase en suspens.

La récupération de l'otage de la CIA tournait au cauchemar, à cause de son « péché originel », Habib Noorzai. Malko avait beau disposer de la puissance formidable des États-Unis, contre des mollahs fous, terrés dans des villages sans nom au fin fond du désert, cela ne servait pas à grand-chose.

On frappa à sa porte et Maureen Kieffer pénétra dans sa « cellule ». Tout de suite, il fut frappé par son regard espiègle et sa tenue provocante. Une mini rouge et un tee-shirt blanc très moulant, sans le moindre soutien-gorge. Si elle sortait comme ça dans Kandahar, elle allait se faire lapider.

– J'ai envie de me détendre, annonça-t-elle. Tu n'as plus rien à faire ce soir ?

– Non.

– Je n'en peux plus d'être ici, allons ailleurs.

– Tu veux retourner au *Continental* ?

– Non, c'est presque aussi sinistre qu'ici. J'ai une autre idée, on va se promener.

– Mais comment ?

– Pendant que tu étais absent, j'ai appelé le chauffeur. Il m'a amené la Cherokee et il est reparti dans un autre véhicule. Elle est garée devant le poste de garde.

– Bien, allons-y, accepta Malko, intrigué par cette idée bizarre.

Quand ils furent devant la Cherokee, Maureen s'installa à la place du passager.

– Conduis, dit-elle, j'ai envie de me détendre.

– Où veux-tu aller ?

– Vers le centre, à Charzoo.

Le quartier du bazar.

Il roula un long moment sur la route déserte. Pas un piéton. Pas une voiture. Lorsqu'il fut en ville, cela ne changea guère. À part un modeste éclairage public et quelques échoppes encore éclairées, on se serait cru dans une ville morte. Un conducteur de « rickshaw » dormait sur la banquette de son engin rouge vif, roulé en boule. Les incursions de taliban étant fréquentes, les gens ne traînaient pas dans les rues.

Soudain, il vit Maureen prendre sa mini à deux mains et la remonter presque jusqu'à l'aîne. D'un geste rapide, elle ôta sa culotte et la fit glisser le long de ses jambes. Puis, glissant sur son siège, les jambes ouvertes, elle se tourna vers Malko.

– Caresse-moi. Je veux jouir au milieu de ces refoulés.

Ils étaient dans Aga-Khan Street, au milieu du bazar. Toutes les boutiques étaient fermées. Sous les doigts de Malko qui s'activaient sur elle, Maureen commença à respirer de plus en plus vite. Tout à coup, il vit sa main droite se crispier sur la commande électrique de la glace qui descendit silencieusement. Ce n'était pas involontaire. Quelques secondes plus tard, elle poussa un long feulement qui se termina en cri aigu. Juste au moment où ils passaient devant un marchand ambulant de mangués, éclairé par une lampe à huile. Malko le vit sursauter, puis suivre la voiture des yeux.

La Sud-Africaine éclata de rire.

– C'est top ! Je n'ai jamais aussi bien joui ! En plein milieu de cette ville de fous.

Elle se pencha vers Malko et posa sa main sur lui.

– Hé, hé ! fit-elle, espiègle, ça t'a fait quelque chose aussi.

Malko pouvait difficilement nier... En un clin d'œil, elle eut sorti son membre pour le prendre dans sa bouche. Allongée sur le ventre, elle faisait aller et venir sa tête, avec une habileté consommée. Malko vit que sa main droite était enfouie sous son ventre : elle ne s'oubliait pas...

Cette étrange promenade dans cette ville austère était un grand moment d'érotisme.

En passant devant le mausolée de Ahmad Sha Baba, Malko ne put se retenir davantage, se vidant dans la bouche de Maureen. Celle-ci se redressa quelques instants plus tard, remit sa culotte et soupira d'aise.

– J'ai passé une très bonne soirée, fit-elle. On peut rentrer.

Cinq minutes plus tard, ils tombaient sur un check-point de l'armée afghane supervisé par des Canadiens nerveux et terrifiés. En voyant des Blancs, ils ne fouillèrent même pas la voiture.

Redescendu sur terre, Malko se remit à penser au lendemain. Pourvu que le plan de Bobby Gup fonctionne.

LE SABRE DE BIN LADEN

Credence

– Hi ! fit Credence Proudfoot d'une voix de petite fille.

Les yeux hors de la tête, les deux gorilles faillirent en avaler leur fourchette. Il faut dire qu'avec ses traits d'incroyable salope sauvage, les longues pointes de ses seins trouant le caraco et le short qui ne cachait guère que son clitoris, Credence Proudfoot sentait le soufre. Bredouillant, ils se levèrent d'un bloc. Credence Proudfoot, elle, s'assit et croisa ses interminables jambes.

– On va fêter votre arrivée ! fit Malko.

Il commanda du champagne au maître d'hôtel qui déboula cinq minutes plus tard avec une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne rosé. Quand le bouchon sauta, Chris et Milton sursautèrent comme si on leur avait lancé une grenade. Ils n'arrivaient pas à détacher les yeux de la Noire. Celle-ci vida sa coupe d'un trait et soupira :

– Qu'est-ce que vous êtes sympa ! It's « *finger licking good* ¹ ».

– C'est la première fois que vous nous offrez du champagne, remarqua perfidement Milton Brabeck.

– Vous avez faim ? demanda Malko à la Noire.

– Un peu, fit-elle timidement. Où sont les *ladies'room* ?

Un garçon les lui indiqua. Dès qu'elle fut sortie, Chris Jones explosa :

– Mais où avez-vous trouvé ça ?

– Si je vous le disais, fit Malko, vous ne me croiriez pas. Elle est superbe, non ?

– Tu t'imagines avec elle dans un lit ? soupira Milton Brabeck.

– Arrête, tu te fais mal, fit Chris Jones. Allons plutôt nous coucher. C'est pas humain de la regarder en pensant à ce qu'il va lui faire.

Ils étaient les deux derniers clients du restaurant. Les deux gorilles étaient partis se coucher avec une grosse dose de somnifères et Credence Proudfoot achevait de dévorer un énorme poisson et sa garniture de riz jusqu'au dernier grain, l'arrosant sans complexe de Taittinger Comtes de Champagne dont il ne restait plus une goutte.

Puis elle repoussa son assiette et regarda Malko par en dessous avec une expression qui lui fit exploser le ventre.

– Qu'est-ce que j'aurais fait si je ne vous avais pas rencontré ! soupira-t-elle. Je ne sais pas comment vous remercier.

Malko avait bien une petite idée sur le sujet mais n'osa pas la lui suggérer.

– Je vais vous raccompagner à votre chambre, dit-il.

Quand elle se leva, elle titubait très légèrement et passa en riant un bras autour des épaules de Malko.

– J'ai bu trop de champagne ! fit-elle. Mais qu'est-ce qu'il était bon !

Après avoir ouvert la porte de sa chambre, elle alluma et se tourna vers Malko.

– Venez voir la vue, dit-elle, c'est magnifique.

Il la suivit sur la petite terrasse et ils regardèrent quelques instants scintiller les lumières de la rade. Puis Credence Proudfoot se retourna lentement et plongea son regard dans celui de Malko. En même temps, son ventre se colla au sien. Et, lentement, en détachant bien les mots, elle dit :

– Je vais baiser avec vous. Et je le dirai à ce fils de pute, quand je le reverrai.

C'est comme ça qu'on se fait des amis...

Tranquillement, elle fit passer son caraco par-dessus sa tête, libérant des seins magnifiques, défit la ceinture de son short, le fit glisser jusqu'au sol, ne gardant qu'un minuscule string noir, et fit de nouveau face à Malko.

– *Fuck me !* dit-elle. *Fuck me hard.*

Le bassin en avant, un sourire provocant sur ses lèvres épaisses, elle le défiait. Il la caressa : sa peau était douce comme du satin. Puis, il joua avec les longues pointes de ses seins, lui arrachant des

soupirs ravis. Il enfouit enfin sa main entre ses cuisses et, pendant qu'il la caressait, elle lui arracha littéralement sa ceinture. Quand il fut nu, elle s'agenouilla devant lui et commença à le sucer. Malko savourait sa bouche, le regard fixé sur sa croupe callipyge. C'est lui qui interrompit cette fellation pourtant parfaite, sentant qu'il n'allait pas résister longtemps.

– *I want to fuck you, now.*

Credence Proudfoot se releva et, d'elle-même, s'agenouilla au bord du lit, la croupe haute.

Quand il la pénétra, elle était serrée, chaude et profonde. Il se laissa aller sans retenue, profitant de cette femelle docile, qui se cambrait pour qu'il puisse aller plus loin au fond de son ventre. C'est dans cette position qu'il explosa. Avant même de la sodomiser. Se disant que ce serait pour le lendemain soir. Une belle façon de terminer l'année. Mais à peine eut-il joui qu'elle se retourna, et lança d'une voix rauque :

– Demain, tu me déchireras le cul.

Touchante communion de pensée.

1. C'est bon à se lécher les doigts.

2. Baise-moi ! Baise-moi fort !

L'AFFAIRE KIRSANOV

Isabel

Malko descendit, assommé par la chaleur inhumaine et alla ouvrir la portière de la Jaguar bleue. Il resta stupéfait. À cause des glaces fumées, il n'avait pas jusque-là aperçu Isabel del Rio.

Elle lui adressa un sourire dévastateur, à travers sa voilette.

– Comment me trouves-tu ?

Elle était carrément déguisée en veuve ! La bouche pourpre et pulpeuse brillait comme un phare derrière la dentelle noire. Une robe noire en jersey moulait la jeune femme comme un gant, avec l'éternelle ceinture étranglant sa taille de guêpe. Deux jambes gainées de nylon noir, fin comme un voile, en émergeaient, terminées par des escarpins avec des talons de douze centimètres.

– Tu as une tenue appropriée, remarqua Malko, revenu de sa surprise.

Isabel pivota sur son siège lentement, pour sortir, un genou levé. Pendant un court instant, Malko laissa son regard effleurer les longues cuisses. Il aperçut une bande de peau blanche au-delà du bas. Puis la robe retomba et la jeune femme lui tendit une main pour qu'il l'aide à émerger. Elle s'était arrosée de parfum. Malko sentit son recueillement s'envoler en fumée. Devant lui, la croupe cambrée d'Isabel se balançait doucement au gré de son pas lent.

Isabel del Rio s'arrêta devant la tombe ouverte, ses beaux yeux baissés. Jouant avec délices son personnage de veuve éplorée. Chris Jones et Milton Brabeck étaient médusés. Chris se rapprocha de Malko et demanda à voix basse, faussement inquiet :

– Vous croyez qu'elle va se jeter dans le trou ?

– Chris, dit Malko, vous ne respectez rien.

James Barry, un peu à l'écart, transpirait stoïquement. Isabel demeura strictement immobile tout le temps qu'on descendit le cercueil dans le trou béant. Puis, elle se pencha, prit une minuscule poignée de terre et la jeta sur le bois verni qui crissa un peu.

Finally, the death of Gregor Kirsanov arranged the whole world.

Isabel turned away, took a few steps, sighed and turned back towards Malko.

– Help me, I don't feel well. It's so hot !

He took her back to the Jaguar. Before getting in, she asked in a pleading voice :

– Can you take me back ? I don't know if I can hold on.

– If you want, said Malko.

He made a gesture with his hand to James Barry who got up immediately in his Lincoln. Thirty seconds later, the American was driving towards the exit of the Avenida De Daroca. Chris and Milton got into their Ford and followed.

The diggers were already at the big blows of the shovel. At his turn, the billiard player took a half-turn. Malko started driving the Jaguar.

– Go straight, said Isabel, there is an exit on the Parque de la Elija, it's shorter.

The tomb of Gregor Kirsanov disappeared at the detour of the alley ; Malko drove slowly, between two rows of mausoleums. Next to him, Isabel seemed to be sleeping, her face always veiled, her head leaning against the dossier of her seat, her dress raised over her thighs covered in black nylon.

Malko found himself suddenly in front of a closed grille. There was an exit but it was condemned. This part of the cemetery seemed abandoned, the graves overgrown with weeds, the inscriptions effaced. No visitor.

– Ah, what a fool, he will have to turn back the other way, said Isabel. Malko had already his hand on the speed lever to change gear when the young woman put her hand on his.

– Wait ! I have a little time. The visits don't start until two o'clock.

After the cemetery, she went to the prison of Carabanchel, for a short visit to her husband.

The lawyer from the Rio had promised a quick release on provisional bail and a trial without too many risks. In Spain, a man who kills another for the honor of his wife cannot be truly punished.

Ils demeurèrent silencieux un long moment. Malko observait le profil d'Isabel, la bouche entrouverte derrière sa voilette. Son regard s'abaissa, suivant la ligne des seins qui se soulevaient régulièrement, puis aboutit sur les genoux. Ceux-ci s'ouvrirent soudain avec lenteur comme écartés par une main invisible, tendant le tissu de la robe. Les doigts d'Isabel toujours posés sur la main de Malko étreignant le levier de vitesses se crispèrent imperceptiblement.

La jeune femme glissa en avant sur son siège. Le tissu de la robe demeura collé au cuir, découvrant progressivement les cuisses gainées de nylon noir puis la bande blanche de la peau et les serpents des jarretelles... Le tissu de la robe formait un carré sombre. Les doigts d'Isabel détachèrent la main de Malko du levier de vitesses avec lenteur, d'un geste de somnambule et la posèrent sur sa cuisse. Sa respiration était oppressée, haletante.

Malko remonta plus haut et ce qu'il trouva sous la robe noire lui envoya une violente décharge d'adrénaline dans les artères. Isabel semblait en catalepsie. Il enjamba l'accoudoir central et parvint à s'agenouiller en face d'elle, à même le plancher de la voiture. Il repoussa encore la robe et se libéra. Lorsque son sexe tendu effleura le nylon des bas, Isabel se mordit les lèvres, se rejetant encore plus en arrière. Malko avait deviné ce qu'elle voulait : centimètre par centimètre, il avança jusqu'à effleurer le sexe inondé, puis s'arrêta. Un instant inoubliable. À travers le pare-brise, le soleil brûlait le dos de Malko. Il voulut écarter la voilette pour l'embrasser, mais Isabel supplia dans un souffle :

– Non, non, laisse-moi comme ça, surtout ne m'enlève rien !

Alors, il s'enfonça au plus profond de son ventre ouvert d'un seul coup. Les ongles d'Isabel griffèrent le cuir de la Jaguar, tout son corps se mit à trembler et elle poussa un cri prolongé et rauque à faire sortir de leurs tombeaux tous les combattants de la Guerre d'Espagne.

Sa façon à elle de dire adieu à Gregor Ivanovitch Kirsanov.

PROTECTION POUR TEDDY BEAR

Pamela

Le vendeur, avec ses cheveux frisés très noirs et son air de jeune premier un peu voyou, devait sûrement être italien. Il avait accueilli Pamela avec des courbettes, dégoulinant de sourires, l'avait installée au fond du magasin, sur une banquette, un peu à l'écart des autres clients. Une vingtaine de paires de chaussures de toutes les couleurs et de toutes les formes s'amoncelaient autour de la jeune femme.

Il était presque cinq heures et demie, et c'était la dernière cliente. Ce qui ne semblait pas la déranger du tout ; Nicolas Silverman, un peu remis, Malko et les deux gorilles bayaient aux corneilles dans le magasin, attendant que cela se passe... Soudain, Malko se sentit tiré par la manche.

– Regardez, fit Milton Brabeck d'une voix étranglée.

Malko se retourna vers Pamela. D'abord tout lui sembla normal. Le vendeur, assis à ses pieds, lui essayait des escarpins. Il mit les chaussures en place, mais au lieu de laisser Pamela Rice se lever, il se mit à lui masser les chevilles, comme pour lisser ses bas. Une de ses mains remonta, suivant la courbe du mollet gainé de nylon. Puis du genou. La tête très droite, le regard fixé sur une glace en face, Pamela Rice semblait ne s'apercevoir de rien. Le vendeur continuait à sourire.

La main qui recouvrait le genou glissa, atteignant l'intérieur de la cuisse, continua à y monter. Malko, la bouche sèche, calcula que le bout de ses doigts devait avoir atteint la lisière du bas.

– Bon sang ! fit Chris à mi-voix, si notre copain voit ça, il va la tuer...

Nicolas Silverman, heureusement, était à l'autre bout du magasin, en train de regarder les valises...

– Retenez-le, dit Malko.

Il s'approcha de Pamela Rice. Elle regardait toujours droit devant elle. Le vendeur avait le regard fixe. Il ne bougeait plus, une bonne

partie de son bras enfoui sous la jupe blanche.

Malko regarda la glace en face. Ce qu'il y vit envoya une brusque poussée d'adrénaline dans ses artères. Son regard remonta et croisa celui de Pamela Rice. Flou, ailleurs, en plein orgasme. Aussitôt, elle changea d'expression, ses genoux se serrèrent brusquement, puis s'ouvrirent. Le vendeur recula comme si un serpent l'avait piqué.

Pamela Rice lissa sa jupe tourna la tête vers Malko et dit d'une voix presque normale :

– Merci, Alfredo, je reviendrai quand vous aurez ma taille.

Avec un naturel parfait, elle remit ses chaussures. Le vendeur semblait complètement liquéfié.

En sortant du magasin, Pamela dit à haute voix :

– Je ne reviendrai plus ici, ils n'ont jamais rien...

Malko pria le ciel pour que Nicolas Silverman ne remarque pas les brusques cernes qui soulignaient ses yeux. Décidément, Pamela Rice était imprévisible. Quel calvaire réservait-elle encore à Nicolas Silverman ? La Rolls bordeaux stationnait à une vingtaine de mètres, toujours devant *Sotheby's*.

– Je vais chez le coiffeur, annonça Pamela Rice.

CHAPITRE XVI

Mandy Brown, la garce sans cœur et sans entrailles

Impossible de me manquer au bord de la piscine ou dans le hall de marbre, en tenue de soirée ou bikini, sous une capeline ou les cheveux fous. Défilé ininterrompu de miss décadente. Ma silhouette demeure imprimée sur ta rétine. Il faut que tu m'aies ! Quand je m'envolerai, j'aurai soulagé ton compte en banque de quelques zéros.

Pour l'instant, je suis toute à toi, mais qu'en sera-t-il demain ? Roulée comme une américaine, un moteur qui part au quart de tour et facture au compteur, une expertise en luxure qui se monnaie très cher. J'ai été élevée à la trique, pas celle qui cingle, mais celle de chair, à la queue ! J'ai été dépucelée à l'orgasme sur un matelas de billets verts. Trois millions de dollars pour m'envoyer au septième ciel avec penthouse. Putain, c'est plus qu'une vocation, c'est ma nature. Chaque caresse est une transaction. Il faut montrer patte bien garnie, pas forcément délicate car moi, ce qui me fait bander, c'est le froissement de billets, les carats qui pèsent sur ma gorge. Mon vice n'a d'égal que la pureté des pierres que tu m'offres. C'est bien ça, l'artifice, le tour de passe-passe : essayer de dissimuler la catin sauvage sous un scintillement aveuglant. Plus tu casques, plus je serai ta salope. La tienne. À toi, les robes portées comme des injures aux convenances, à toi mes hanches enchanteresses, à toi la palette des expressions du désir que je mime en toutes occasions, au vu et au su de tous, après tout, c'est pour ça que tu paies, pour que les autres sachent combien je t'appartiens. À toi, mon corps tout entier, seins, chatte, cuisses, bouche, doigts agiles, comme autant d'options sur ta voiture de luxe . On m'achète, on me loue, poule en leasing qui présente bien et fait des envieux, amoureuse comédienne, gamine délurée. Je serais chienne sans ma gouaille désinvolte de vilaine fille. Je ne suis qu'une garce aux diamants, jolie petite gueule de salope qui allume et incendie, nourrit le feu presque par instinct criminel. Mais j'ai tant besoin

qu'on me désire que tu ne saurais m'en vouloir. Je suis tellement évidente qu'il n'y a plus de piège .

Besoin qu'on m'aime ? Non , je n'ai pas de cœur, garce je suis. Je ne sais pas aimer, je ne sais que compter. Pour ne pas me perdre dans les chiffres – il y a tellement de pétales en billets à ces liasses que tu effeuilles –, je pelote, je pompe, je me cambre, je m'écartèle. Mon corps mène sa petite entreprise usurpatrice mais je ne ressens rien. Mais je suis contente de te voir, oui, bien sûr, sens comme je mouille. Dis-moi, quel cadeau as-tu apporté pour ta salope sans cœur et sans entrailles ?

OPÉRATION MATADOR

Mandy : premier orgasme

Mandy se redressa. Vêtue d'une robe noire qui ne semblait comporter que des fentes, maquillée comme la reine de Saba, elle était extraordinairement désirable. Brusquement, elle étreignit Malko, l'embrassant avec fougue.

– Je n'ai jamais été aussi heureuse, dit-elle.

– Vous partez demain, dit-il.

Elle baissa la tête.

– Oui. D'abord à New York. Ensuite à St-François, à l'hôtel *Méridien*. Il paraît que c'est un endroit superbe. Vous voulez venir ?

Malko secoua la tête.

– Non, merci. Je ne peux pas.

Mandy alluma la TV et s'allongea sur le lit, découvrant entièrement une de ses cuisses fuselées. Attendant d'offrir sa récompense à Malko. Ce dernier n'était pas pressé. Mandy était un ordinateur. Il n'aimait pas faire l'amour avec un ordinateur.

– Qu'est devenu l'argent du paiement ? dit-il. Vous l'avez emporté ?

Mandy changea de couleur. Instinctivement, ses traits se durcirent et ses yeux se posèrent sur son gros attaché-case noir posé sur la table. Malko sourit et posa une main sur la cuisse découverte.

– N'ayez pas peur. Je m'en doutais.

Elle avala péniblement sa salive et demanda :

– Vous voulez la moitié ?

Malko secoua la tête.

– Non.

– Pourquoi ? Vous voulez tout ? fit-elle, brusquement angoissée.

Il y avait une vraie détresse dans sa voix.

– Je ne veux rien, dit-il. Vous ferez ce que vous voulez de cet argent...

Mandy mit bien une minute à réaliser ce qu'il venait de dire.

– Vous blaguez pas ? demanda-t-elle d'un ton craintif.

– Pas du tout, dit Malko. Mais ça m'amuserait de le voir.

D'un bond, Mandy sauta du lit, prit l'attaché-case et l'ouvrit, découvrant les liasses de billets... Ils restèrent silencieux quelques secondes, puis elle en prit plusieurs à pleines mains et les jeta sur le lit avec un rire d'enfant. Malko en fit autant. Déchaînée, Mandy prit alors les liasses à pleines mains, étala les billets sur tout le lit, une lueur de folie dans les yeux. Riant sans pouvoir se contenir.

Sautant à pieds joints, elle se jeta dessus, se roula sur les liasses, comme si c'était la plus rare des fourrures.

Elle avait encore des liasses plein les mains lorsque Malko s'allongea contre elle et l'embrassa. Sans les lâcher, elle lui rendit son baiser, se serrant contre lui, roulant sur les billets éparés qui se collaient contre sa robe. Ils s'étreignirent ainsi de longues minutes. Malko commençait à avoir sérieusement envie d'elle. Il la caressa et, aussitôt, Mandy se cala sur le lit de dollars pour qu'il puisse la pénétrer. Elle était si ouverte qu'il s'enfonça d'un coup. Ses bras se refermèrent dans son dos avec un soupir ravi, extasié.

– Malko ! Oh ! Malko !

Une houle irrésistible agitait ses reins d'avant en arrière, comme si le lit avait été mobile. Oubliant de l'embrasser, elle se mit à haleter, le serrant de toutes ses forces, répétant son nom comme un leitmotiv. Une secousse violente ébranla tout son corps. Elle poussa un gémissement étranglé, remua la tête de droite et de gauche, ses hanches encore agitées d'une houle violente, puis, brutalement, hurla, le visage déformé par ce qui semblait être de la douleur. Malko n'avait pu résister à cette tornade et s'était vidé en elle au même moment.

Mandy s'immobilisa, trempée de sueur. Elle demeura longtemps les yeux fermés, sans lâcher Malko. Puis, elle murmura :

– *God, I think I came. It's the first time*¹.

Malko ne répondit pas. C'était une grande première. Mandy se leva et se dirigea vers la salle de bains, des billets de cent dollars encore collés à sa peau par la transpiration. Elle se retourna, une lueur trouble dans les yeux.

– Tu vois, ce que tu m’as fait ! Tu es le premier homme qui...

Malko se sentait trop bien pour se formaliser... Il regarda Mandy, les yeux auréolés de mauve, heureuse d’avoir connu son premier vrai frisson.

– Je te conseille de te promener toujours avec ton viatique... Cela se reproduira vraisemblablement.

C’était sûrement l’orgasme le plus cher du monde : trois millions de dollars.

1. Dieu, je crois que j’ai joui. C’est la première fois.

CARNAGE À ABU DHABI

Mandy en Orient

Malko dut se reculer sur sa chaise tant le « massage » de Mandy Brown devenait pressant. Abdulaziz Maarek consulta le petit monticule de diamants et d'or qui lui servait de montre et soupira.

– Il va falloir que j'aille retrouver ma femme.

– Vous êtes marié ? demanda Malko.

– Oui, je suis marié, confirma l'Arabe. Une fois par semaine, je dois lui rendre hommage. Aujourd'hui, c'est le jour.

– Oh, non, *Habibi* ! Reste avec moi, supplia Mandy Brown, d'une voix à fendre le granit rose de Perros-Guirec.

– Je ne peux pas, fit fermement l'Abu-dhabien. C'est la Loi coranique.

– Je ne veux pas que tu ailles fourrer ton beau machin dans ton horrible bonne femme, protesta Mandy Brown, pratiquement au bord des larmes.

Abdulaziz Maarek lui tapota la cuisse.

– Demain, je serai avec toi.

Il claqua dans ses mains, réclamant l'addition. Les orteils toujours enroulés autour de la virilité de Malko, Mandy Brown boudait ostensiblement. L'addition réglée, Abdulaziz Maarek donna le signal du départ. Ils s'entassèrent tous les trois à l'avant de la Rolls rouge et prirent la route du *Méridien*. Le *Nihal*, construit par les Libanais, se dressait au coin de sheikh Hamdan Street et de Umm Al-Nar Street, à trois blocs du *Méridien*. Abdulaziz Maarek sifflotait, une main sur la cuisse de Mandy Brown.

– S'il n'est pas trop tard, je viendrai te rejoindre, promit-il.

Devant le *Méridien*, Mandy se jeta dans ses bras et lui administra un baiser à faire exploser un centenaire.

Malko emboîta le pas à Mandy Brown, éplorée comme une épouse

de Terre-Neuvien.

Elle se retourna trois fois en traversant le hall, envoyant des baisers à la Rolls qui s'éloignait. Malko et elle pénétrèrent ensemble dans l'ascenseur. La porte ne s'était pas encore refermée qu'elle s'incrustait déjà à lui, l'embrassant avec fureur.

– Vite, vite, je ne peux plus tenir ! soupira-t-elle.

Malko contemplait cette explosion de désir avec scepticisme. Il connaissait la frigidité avouée de la jeune femme. Devinant ses pensées, elle lui dit :

– J'ai changé, tu sais ! Je te raconterai.

Elle recommença à l'embrasser. En arrivant au quatrième, son haut avait glissé, révélant ses seins ronds et fermes. Elle haletait comme une locomotive en folie, et son ventre était agité d'une houle spasmodique. Elle traîna Malko hors de l'ascenseur jusqu'à sa chambre. Une énorme installation stéréo tenait toute la commode. Mandy Brown plaça sur sa tête deux écouteurs reliés à un petit lecteur de cassette, le mit en route, et se tortilla pour ôter son bermuda rose. Elle y parvint avec un soupir de satisfaction et se retourna sur le ventre, offrant aux yeux de Malko sa croupe cambrée et la longue ligne de ses reins, perdue dans sa musique.

– Déshabille-toi, dit-elle.

Il s'exécuta. Lorsqu'il fut nu, elle le prit contre elle, sa bouche descendit, l'enveloppant fugitivement, comme pour bien s'assurer de sa tenue. Après le traitement du dîner, Malko n'avait pas besoin de beaucoup d'adjuvant. Mandy Brown s'en rendit vite compte. Se redressant, elle le repoussa sur le dos et l'enfourcha, s'empalant sur lui.

Il se dégagea, la renversa sous lui et la pénétra d'une violente poussée. Automatiquement, les jambes de Mandy se replièrent pour aider sa pénétration. Il la prit ainsi quelques minutes, puis, d'elle-même, la jeune femme le repoussa et roula sur le côté. Lorsqu'il pénétra sa croupe cambrée, elle s'agenouilla, cambrant encore davantage ses reins, les mains appuyées au mur.

Malko ne se retint plus, arrachant à Mandy des cris, des soupirs et des gémissements qui, pour être simulés, n'en étaient pas moins émouvants. Il parvint à la labourer encore un long moment avant de se libérer en elle, juste au moment où la cassette se terminait. Bon *timing*... Mandy Brown se retourna, alluma une cigarette et regarda Malko.

– Tu as toujours des yeux aussi fantastiques, dit-elle pensivement.

On dirait de l'or liquide. Je crois que c'est ça qui m'excite chez toi...

1. Chéri.

ARNAQUE À BRUNEI

Mandy la salope

– Merci, répliqua Mahmoud. Je vous ai apporté votre dessert.

Il fouilla dans sa poche et en sortit un écrin qu'il tendit à Mandy Brown. Celle-ci l'ouvrit et resta muette, devant un splendide diamant jonquille.

Une quinzaine de carats. Elle leva un regard ravi.

– Eh bien, toi, tu apprends vite, fit-elle.

Elle passa immédiatement la pierre à son doigt, et embrassa Mahmoud à pleine bouche. C'est comme si elle avait jeté une allumette sur de l'essence... Elle eut tout à coup l'impression que le Brunéien avait autant de mains qu'une pieuvre de tentacules. Tout en la palpant fiévreusement, il se frottait contre elle comme un verrat en chaleur.

– Attends un peu, soupira-t-elle.

Déjà il la poussait sur le grand lit, relevait le sari, lui malaxait les cuisses. Avec lui, la récompense n'était pas un plat qui se mangeait froid. Ses doigts commençaient à triturer le nylon noir de son slip.

– Tiens, dit Mandy en lui inclinant la tête vers son ventre, enlève-la avec tes dents.

Mahmoud grogna comme un fauve et commença à tirer l'élastique de toutes ses forces. Mandy, furieuse, lui assena une manchette sur le poignet. En vain ; il gronda comme un animal et tira de plus belle. En Malaisie, les vrais hommes n'approchaient pas le sexe d'une femme avec leur bouche. Mandy voulut encore l'y forcer. Dans la bagarre, le diamant jonquille traça une longue estafilade sur la joue du prince, mais ce dernier arriva enfin à arracher le dernier rempart de Mandy.

Il se redressa, juste le temps de se débarrasser de son pantalon rose. Son sexe comprimé se détendit comme un ressort. Il replongea, déchira le sari, s'installa à genoux entre les jambes qu'il maintenait ouvertes de toute sa poigne. D'une main, il guida son membre

puissant et l'enfonça d'une seule poussée qui arracha un hurlement à Mandy. La longueur de ce sexe gigantesque était telle qu'il ne put l'investir en une seule fois. Dès qu'il fut certain qu'elle ne pourrait pas lui échapper, il lui écarta les genoux à deux mains et se mit à la pilonner à un rythme d'enfer. Les jambes repliées et écartées comme une grenouille, Mandy Brown subissait cet assaut avec des sentiments confus.

Mahmoud ne faisait pas dans la dentelle. Il était beaucoup plus proche du marteau-piqueur que du baisemain... Son corps se propulsait en avant avec une force inouïe.

– Doucement, réclama Mandy.

Elle aurait bien profité de cette bête fabuleuse à une cadence plus modérée. La glace lui renvoyait l'image de ce sexe immense qui allait et venait comme un piston de locomotive et l'orgasme n'était pas loin. Le prince Mahmoud la battit d'une courte tête. Avec un rugissement, il donna un ultime coup de reins à lui faire exploser la matrice. Ses mains lâchèrent ses genoux pour lui pétrir les seins et il s'abattit sur elle, furieux d'avoir oublié de s'enduire de cocaïne.

Ce serait pour la prochaine fois.

Mandy Brown lui caressa le dos d'une main distraite et se consola de son orgasme raté en contemplant son diamant jonquille.

CHAPITRE XVII

Les déchaînées

Chevauchée de diablesses et cris de guerre, c'est en hurlements que je jouis. Les enchevêtrements du corps se muent en art de la croisade sous la semonce de mon désir. Plus virulente qu'une semonce, une déclaration d'hostilités. Il n'y a qu'une stratège sur le champ de bataille qu'est mon corps. Et c'est moi, qui ordonne, lance l'attaque et dirige les assauts.

Il y a quelque chose de l'ogresse dans ma chair. Ma faim dévorante lui donne de l'ampleur, je m'étale, je m'éploie, ma bouche s'ouvre comme une béance capable d'avaloir cent queues, mes mains s'élargissent pour manœuvrer à loisirs, mes seins se gorgent de l'attente d'un bal de caresses, mes hanches s'épanouissent telle une crinoline, mon sexe gonfle et respire, mu par une volonté qui lui semble propre. Et j'ai faim, une faim vindicative, un appétit belliqueux qui te paralyse. Il n'existe aucun moyen de m'échapper autrement qu'en te pliant à mes caprices.

Il se peut que tu ne me suffises pas, car un orgasme en appelle un autre, différent, un nouveau membre pour une jouissance inédite, balayée par la suivante qu'une autre effacera. Le propre de ma gloutonnerie est d'être insatiable. La déferlante du plaisir m'inonde à peine que déjà ma chatte crie sa pitance et que ma croupe dévie et désigne son futur cavalier. Surprise par ma propre voracité, j'attends que l'envie se précise et prenne forme. En patientant, je suçote et palpe.

Si ce n'est toi, ce sera un autre, ou bien même un de ces accessoires théâtraux dont je te sommerais de m'emplir, d'ébène pour me faire peur, de métal précieux pour le défier de la chaleur de mes entrailles. Ce sera tous et tout de concert car, pour dompter la tempête, il faut que tous mes orifices soient contentés. Boucher les trous pour éviter les courants d'air qui taquinent et me mettent en état de famine.

D'abord me viennent des grondements de gorge et mes bras battent l'air comme autant de fléaux jusqu'à trouver prise sur ton corps et se

transformer en tentacules. Je t'enserme et orchestre l'étreinte, je me referme sur toi tel un traquenard avant de t'enduire de mes humeurs. Je t'exhorte de jappements, fabrique à coups de griffes des lambeaux de tissu et de peau mêlés. Accrochée à tes épaules, mon ventre ventousé au tien, je m'arque comme une succube pour aspirer ta sève. Je t'engloutis jusqu'à la lnette, je m'ouvre à toi au risque de me désarticuler et je t'arrache la jouissance malgré toi, comme une victoire.

UNE LETTRE POUR LA MAISON-BLANCHE

Ruxandra

Ils se mesurèrent du regard quelques instants. Puis Ruxandra adressa un sourire sulfureux à Malko.

– Vous m’aviez demandé mon prix. Le voici. Je n’ai pas besoin d’argent, seulement de sensations très fortes. Lorsque je vous ai vu, j’ai tout de suite pensé que je pourrais les éprouver avec vous. Vos yeux, et puis, autre chose : vous sentez le danger, la mort.

Il était tombé sur une vraie frappingue...

– Ce n’est pas vraiment ma forme d’érotisme, plaïda-t-il.

Ruxandra Andreanu accentua son sourire.

– Je ne vous force pas. Mais, dans ce cas, notre collaboration s’arrête ici et maintenant. Vous connaissez le chemin du retour. N’essayez plus de m’appeler, je ne répondrai pas.

Il sonda son regard brillant : elle était absolument sincère. Et elle le tenait. Sans logistique, il lui était impossible d’exfiltrer rapidement Evgueni Polyakov et sa maîtresse. C’était bien la première fois qu’il se trouvait confronté à ce genre de dilemme.

– Suis-je tellement repoussante ? demanda Ruxandra.

Elle lui faisait face, les jambes légèrement écartées, la bouche entrouverte : l’incarnation même du vice. Il baissa les yeux sur ses seins pointus et sentit un picotement au bas de sa colonne vertébrale. Comme envoûté, il avait tout à coup envie d’entrer dans le jeu trouble de la Roumaine.

Une expérience qu’on ne fait qu’une fois dans sa vie, sous peine de passer de l’autre côté du miroir...

Il fit un pas en avant et saisit entre ses doigts les longues pointes gainées de laine fine. Puis, il les tordit lentement, serrant de plus en plus fort. Le regard de Ruxandra chavira. Elle émit un soupir rauque. D’une seule main, elle défit le long zip de sa jupe de cuir et glissa l’autre entre les pans ouverts, commençant à fourrager

furieusement entre ses cuisses. Il serra encore plus et elle poussa un cri extasié, puis se mit à respirer à toute vitesse, comme si elle allait s'évanouir.

Cela dura un temps qui parut très long à Malko, puis Ruxandra lança un cri aigu, tout son corps fut secoué d'un spasme et elle tomba à genoux, prosternée devant lui, terrassée par un orgasme dévastateur.

La pause ne dura pas longtemps. La Roumaine se releva, le regard halluciné, et prit Malko par la main, l'entraînant vers ce qu'il avait pris pour des instruments de gymnastique.

En fait, c'était un attirail sadomaso ! D'elle-même, Ruxandra s'allongea sur un chevalet en X incliné, équipé de bracelets de cuir sur ses quatre branches.

– Attache-moi et viole-moi, dit-elle d'une voix qui semblait venir du lac de Dracula.

Il lui immobilisa les poignets et les chevilles. Par les pans de sa jupe ouverte, il voyait son ventre et ses cuisses coupées par les jarretelles. Un coup d'œil au tableau lui donna l'inspiration. Au point où il en était, autant satisfaire tous les fantasmes de la belle Roumaine. D'autant qu'il avait une puissante érection, sûrement due à cette mise en scène étrange.

Ruxandra secouait la tête de droite à gauche, comme si elle souffrait. Malko se défit, saisit ses cheveux de la main gauche et lui enfonça brutalement son sexe jusqu'au gosier. Il coulisssa ensuite comme dans un sexe. Aux anges, Ruxandra se décollait presque du chevalet, les mâchoires écartées au maximum, les yeux pleins de larmes, sa langue dansant une gigue endiablée. À ce train-là, Malko n'allait pas tarder à rendre l'âme...

Il se dit que c'était sûrement trop simple pour elle et se retira.

C'est alors que son regard tomba sur une rangée d'olisbos d'ébène dressés sur un guéridon, à côté du chevalet. Ils n'étaient assurément pas là par hasard... Sans hésiter, il prit un des plus imposants et s'approcha de Ruxandra. De nouveau, le regard de la jeune femme se révolta. Elle lança d'une voix rauque et suppliante :

– Non, vous n'allez pas faire ça ! Vous allez me déchirer.

Malko commençait à se prendre au jeu. Sans douceur, il enfonça l'énorme engin entre les cuisses de la jeune femme. Les parois intimes s'écartèrent difficilement devant cette intrusion. Ruxandra se mit à hurler, si fort qu'il se demanda si le jeu continuait. Mais son expression extatique le rassura, il n'avait pas franchi la ligne.

Soudain, les mouvements spasmodiques de Ruxandra firent pivoter le chevalet et elle lui offrit son dos et sa croupe. Le X du chevalet était juste au creux de ses reins, suivant ensuite la ligne des jambes. Ce qui dégageait les fesses, et n'était sûrement pas un hasard.

Décidé à aller au bout de cette expérience étonnante, Malko saisit le plus gros des olisbos, un membre énorme. Quand il en appuya l'extrémité sur l'entrée de ses reins, Ruxandra commença à gigoter en le suppliant. En roumain, d'une voix aiguë et larmoyante. Elle s'y croyait vraiment...

Bien entendu, Malko ne tenait aucun compte de ces supplications, car l'engin s'enfonçait dans l'étroite ouverture sans trop de mal. Hallucinant ! Malko continua à peser, gagnant millimètre par millimètre, jusqu'à ce que l'olisbos soit totalement englouti ! Le corps de la jeune femme était secoué de sursauts et elle gémissait à fendre l'âme. Malko se demanda ce qu'elle attendait encore de lui. La solution lui parut évidente. Faisant le tour du chevalet, il se plaça en face d'elle et força de nouveau sa bouche. Les yeux noyés de plaisir, elle l'aspira d'une seule traite. Cette fois, il ne se retint pas. Il était si excité qu'en quelques allées et venues, il sentit la sève monter de ses reins. Au bord d'exploser, il se ficha encore plus loin. Ruxandra émit un cri inarticulé et son spasme de plaisir fut si violent que son poignet gauche se détacha du chevalet.

Malko s'ébroua mentalement, avait l'impression d'avoir participé à un jeu de rôle un peu malsain. Tandis qu'il se rajustait, Ruxandra Andreanu se détacha, puis se débarrassa des deux olisbos encore enfoncés en elle et s'étira. Les flammes des bougies dansaient sur son visage, lui donnant un air vaguement maléfique, mais elle semblait ravie.

– Il y a huit mois que je n'avais pas joui ainsi, soupira-t-elle. Depuis que Stalian est en prison. Cela me manquait tellement...

L'AFFAIRE KIRSANOV

Isabel

Malko poussa la porte de sa suite au *Ritz* et s'arrêta net, délicieusement stupéfait. Isabel del Rio lisait dans un fauteuil, en guêpière noire avec les bas et les escarpins assortis, ses cheveux remontés en chignon 1900, avec de longs pendentifs d'oreille et un maquillage volontairement outrancier. A peu de choses près, la tenue où il l'avait trouvée à Séville, à *l'Alphonse XIII*.

Elle se leva et ondula jusqu'à lui.

– Bonsoir mon amour !

Il y avait une valise défaite à terre. Elle était venue directement de l'aéroport, son fantasme dans la tête.

Amusé, Malko se laissa faire.

Tout en l'embrassant et en le caressant, elle le déshabilla.

– Aujourd'hui, je vais être ton esclave, murmura-t-elle.

Si Kirsanov l'avait entendue...

Elle lui parla doucement à l'oreille, tout en le caressant. Puis elle s'agenouilla lentement sur la moquette, le prit dans sa bouche et l'amena au bord de l'explosion. Elle se releva alors, s'écarta, attrapa au passage dans sa valise une brassée de foulards de soie et se jeta sur le lit à plat ventre, bras et jambes ouverts.

Il ne restait plus à Malko qu'à faire ce qu'elle lui avait demandé. Il l'immobilisa dans cette position grâce aux foulards, liant ses chevilles et ses poignets au pied du lit. Avec un peu de mal, car le mobilier du *Ritz* n'était pas prévu pour ce genre de distraction.

Ensuite, agenouillé derrière elle, il se mit à la caresser. Il voyait ses fesses rondes se crispier, ses reins onduler, tout son corps s'agiter, comme elle montait vers le plaisir. Puis, elle hurla et ses jambes se détendirent d'un coup, tentant de se rapprocher, son réflexe lorsqu'elle jouissait.

Les foulards l'en empêchèrent et elle se tordit dans ses liens de

soie en suppliant :

– Prends-moi ! Prends-moi maintenant.

Il continua à la caresser, lui arrachant orgasme sur orgasme. Une possédée. Enfin à bout de désir, il s'allongea sur elle et s'enfouit entre les jambes ouvertes, effleurant avec une lenteur calculée le sexe inondé. Puis, se soulevant un peu, il remonta jusqu'à l'ouverture de ses reins et s'y arrêta.

Isabel se crispa, ses jambes battirent comme celles d'une nageuse de crawl.

– Non !

Il pesa inexorablement et elle cria de toute la force de ses poumons :

– Non ! Arrête, tu me fais mal !

Elle se débattait autant que ses liens le lui permettaient. La moitié du membre disparut dans les reins de la jeune femme... Isabel poussa un cri aigu. Malko continua, s'enfonçant autant qu'il le pouvait, avec l'exquise sensation de la violer un peu.

Sans écouter ses supplications qui faiblissaient, il commença à aller et venir en elle. Les cris de douleur s'espacèrent, puis progressivement, changèrent de tonalité. Sa croupe commença à monter vers lui, s'empalant volontairement. D'une voix rauque, changée, Isabel cria :

– Oui, fais-moi mal !

Il se pencha et lui mordit l'épaule. Elle cria. De plaisir.

– Plus fort !

Ses dents arrachaient presque la chair.

Isabel se démenait tant sous lui qu'un des foulards liant ses jambes se détacha. Elle en profita pour se soulever sur un genou afin qu'il s'enfonce encore mieux dans ses reins maintenant totalement offerts.

Les yeux fermés, repliée sur son fantasme, elle égrenait sans arrêt la même litanie.

– Prends-moi fort, continue. Baise-moi.

Malko sentit craquer son vernis de civilisation. Il se déchaîna, l'ouvrant de puissants coups de reins, tandis qu'elle criait et jouissait sans interruption. Enfin, il explosa au fond de ses reins et elle poussa un cri sauvage.

Ils demeurèrent ensuite prostrés de longues minutes, muets et heureux. Un peu plus tard, Isabel tourna vers lui son visage, les cheveux collés à son front par la sueur :

– C'était formidable ! murmura-t-elle. J'ai faim ! Emmène-moi dîner.

ENQUÊTE SUR UN GÉNOCIDE

Bérénice

– J'ai qui je veux ! coupa sèchement la Tutsie. Et vous, je vous veux.

– Pourquoi ? On s'est vus deux fois !

– Parce que. J'aime vos yeux. On dirait de l'or.

Calmée, une lueur trouble dans le regard, elle s'approcha de lui, appuya son ventre au sien. Les yeux dans les siens, elle lança :

– Prouvez-moi que vous n'étiez pas avec une autre femme.

– Comment ?

– Baisez-moi.

Pour appuyer sa demande, elle commença à se frotter contre lui. Comme Malko ne réagissait pas, elle lui jeta :

– Si vous m'avez menti, je saurai qui est l'autre, grâce à mon oncle. Il sait tout sur tout le monde.

Malko éprouva un picotement désagréable dans la colonne vertébrale. Ce n'était pas le moment d'attirer l'attention sur lui. Changeant de tactique, Bérénice acheva de déboutonner son chemisier et l'écarta, dévoilant des seins si fermes qu'ils en paraissaient irréels.

– Touchez comme j'ai la peau douce... proposa-t-elle.

Elle prit la main droite de Malko et la posa sur son sein gauche.

C'est vrai qu'elle avait une peau de soie. Malko laissa courir ses doigts, effleurant les longues pointes brunes, et sentit le ventre de Bérénice se coller encore plus au sien. Le regard noyé, elle plaqua ses longs doigts sur Malko, d'un geste possessif.

– Tu es bien dur ! dit-elle d'une voix rauque, adoptant le tutoiement. C'est vrai, tu n'as pas été voir une autre femme.

En un clin d'œil, elle se débarrassa de son chemisier et de son

pantalon de velours, ne gardant qu'un string rouge minuscule qui moulait son sexe d'une façon parfaitement explicite.

– Attends, dit Malko, j'ai besoin de prendre une douche.

– C'est une bonne idée ! approuva aussitôt Bérénice.

Elle le suivit dans la salle de bains, et entra avec lui dans la grande douche carrée. Mais ce n'était pas pour se laver. Elle s'agenouilla aussitôt sur le carrelage et le prit dans sa bouche. L'eau tiède et la caresse exquise ne mirent pas longtemps à effacer la fatigue de Malko. Après sa découverte, il avait bien droit à une récréation. Debout, appuyé à la paroi de faïence, l'eau dégoulinant sur ses épaules, il appuya sur la tête de sa fellatrice, ce qui parut la ravir. Son sacerdoce était si habile qu'il lui donna une brutale envie de la prendre.

Il sortit de la douche, raide comme une barre de fer. Aussitôt, Bérénice, dégoulinante, fila dans la chambre. Elle réapparut, un préservatif à la main, qu'elle enfila avec une dextérité prouvant une longue habitude. En Afrique, si on voulait vivre longtemps, il valait mieux être prudent. Quatre-vingt-dix-huit pour cent des malades de l'hôpital de Kigali étaient séropositifs... Cela ne refroidit pas l'ardeur de Malko. Sans même emmener Bérénice dans la chambre, il l'assit sur la paillasse du lavabo, se plaça en face d'elle, lui ouvrit les cuisses, et s'enfonça dans son ventre d'un seul trait.

À peine emmanchée, Bérénice lâcha d'une voix rauque :

– Ah oui, c'est bon comme ça !

Debout en face d'elle, Malko releva ses jambes à la verticale et la prit lentement. Fasciné, regardant dans la glace son sexe entrer et sortir d'elle, le dos appuyé à la glace.

– C'est excitant de te voir me baiser, commenta-t-elle. Mais je veux que tu me prennes par-derrrière.

Il se retira, et elle se retourna, debout, face à la glace. C'est dans cette position que Malko viola ses reins, la pénétrant centimètre par centimètre, tant elle était serrée. Encouragé par les petits cris excités de la jeune Rwandaise, il lui fallut un long moment pour coulisser librement et s'enfoncer encore plus loin. Bérénice couinait de plaisir, gémissant d'une voix saccadée :

– Oui, c'est bon de te sentir loin au fond de mes fesses.

Soudain, elle fut secouée d'un spasme violent. Était-ce ses commentaires ou Malko : elle venait de jouir.

Aussitôt, elle supplia Malko de se retirer, arracha le préservatif et

enfonça le sexe raide jusqu'au fond de son gosier. Malko était si excité qu'il jouit presque immédiatement. Bérénice avala religieusement sa semence, jusqu'à la dernière goutte.

LE DOSSIER K

Gordana

La nuit était claire et on devinait les formes des choses. Coincée entre Milorad et Radomir, Gordana avait des fantasmes qui s'entrechoquaient dans sa tête. De plus en plus précis. Brutalement, elle se dit qu'il fallait récompenser ces deux hommes qui venaient de commettre un meurtre, à sa demande.

Milorad, le chauffeur, semblait dormir, la tête rejetée en arrière. Comme dédoublée, Gordana se tourna vers lui et glissa la main par l'entrebâillement de sa salopette. Presque sans tâtonner, elle referma les ongles sur le mamelon de son sein droit. Milorad eut l'impression de recevoir une décharge électrique. Il se mit à respirer plus vite tandis que la dermatologue s'amusait à passer d'un sein à l'autre. Puis, sans un mot, elle fit glisser l'épaulette de toile bleue. Milorad en fit autant pour celle de gauche et tira sur sa salopette, découvrant son torse.

Il ne put s'empêcher de lâcher un grognement ravi quand il sentit une bouche chaude se poser sur son mamelon, suivie d'une langue agile.

D'un geste décidé, Gordana plaqua sa main sur le membre tendu sous le vêtement. Aussitôt, Milorad descendit fébrilement son Zip, libérant un sexe raide à exploser. Lorsque Gordana aperçut dans la pénombre cette colonne de chair qui pointait jusqu'au nombril, elle sentit son ventre se mettre à couler.

– Tu es drôlement bien membré, souffla-t-elle.

Elle allongea la main et referma les doigts autour du membre dressé, le masturbant lentement. Milorad en profita pour plonger une main brutale entre les cuisses de la jeune femme, atteignant sa culotte. Elle se tourna sur le côté pour lui faciliter la tâche. Prodigieusement excitée.

Milorad soufflait comme un bœuf. Sa main se referma sur la nuque de Gordana, lui abaissant le visage vers lui. Docilement, elle écarta les mâchoires en grand pour avaler l'énorme gland brûlant,

au goût amer. Milorad continuait à peser sur sa nuque et, bientôt, elle eut l'impression qu'il allait l'étouffer. De la main gauche, il lui malaxait les seins, ce qui accroissait encore son excitation.

Cette fellation brutale d'un homme membré comme un âne qui se servait d'elle comme d'une putain mettait Gordana dans un état voisin de l'hystérie.

Elle le suçait du mieux qu'elle pouvait, renonçant pour l'instant à l'avoir dans son ventre. Soudain, elle perçut un mouvement derrière elle. Radomir ne dormait pas. Elle n'avait pu s'en apercevoir, lui tournant le dos. Elle sentit une main se glisser entre ses cuisses, remonter puis atteindre son sexe. Des doigts écartèrent sa culotte et s'y enfoncèrent. Toujours en pleine fellation, elle s'efforça d'ouvrir les jambes autant qu'elle le pouvait. Une autre main s'attaqua à sa robe, la remontant très haut.

Tenue par la nuque, elle n'avait pas beaucoup de marge de manœuvre. Sans trop savoir comment, elle se retrouva agenouillée sur la banquette, sans interrompre sa fellation.

Des deux mains cette fois, Radomir fit glisser sa culotte le long de ses jambes, puis se positionna derrière elle. Pendant ce temps, Milorad, la main crispée sur sa nuque, la forçait à le sucer frénétiquement.

Gordana eut un sursaut de tout le corps quand un sexe d'une dimension impressionnante s'insinua entre ses cuisses puis se planta d'un seul coup au fond de son ventre. L'énorme sexe enfoncé jusque dans sa gorge l'étouffait mais elle se sentit partir dans un orgasme formidable.

En un éclair, elle se dit qu'elle n'aurait jamais pensé se faire prendre en même temps par deux hommes dont elle connaissait tout juste le prénom.

Milorad, déchaîné, lui saisit les cheveux qu'il réunit dans sa main et se mit à faire aller et venir sa tête encore plus vite. Gordana devina qu'il allait jouir et serra la base de son sexe, recevant une puissante giclée de sperme dans le gosier. Au même moment, elle eut l'impression que son ventre éclatait. Radomir venait de jouir à son tour.

Ils restèrent tous les trois foudroyés, immobiles. Gordana sentait les deux sexes diminuer de volume et finit par se dégager. Pas un mot n'avait été prononcé. Ils étaient comme dans une bulle...

Milorad la repoussa. D'abord elle ne comprit pas ce qu'il voulait. Puis, il la fit pivoter et elle se retrouva le visage face au sexe encore

raide de Radomir. Celui-ci, imitant son copain, la força à engloutir le membre qui sortait de son ventre.

Agenouillé derrière elle, Milorad, le chauffeur, se frottait contre ses fesses pour rebander plus vite.

Il plaça Gordana à genoux sur la banquette, et, d'un coup, envahit le sexe déjà inondé par le sperme de son copain. Cette fois, Gordana se sentit devenir folle. C'était trop bon.

De l'autre côté, Radomir, à grands coups de reins, lui enfonçait son membre jusqu'à la lnette.

Avec la puissance d'un marteau-piqueur, Milorad la fouillait en ahanant. Il s'arrêta, se pencha et souffla à Gordana :

– Je vais te prendre par le cul.

Elle voulut protester, mais c'était trop tard. Le piston bien huilé força sa corolle et s'enfonça d'un coup dans ses reins. Il était si gros qu'elle hurla... Et pour la seconde fois en quelques minutes, elle reçut du sperme dans sa bouche. Radomir, lui, mit un peu plus de temps à se déverser dans ses reins.

Elle n'en pouvait plus, agenouillée sur la banquette, sa robe relevée sur ses hanches, coincée entre ces deux mâles désormais repus.

Ils ne cherchèrent même pas à changer de place et s'assoupirent comme ils étaient, Gordana, à plat ventre sur la banquette, avait chassé de son esprit la petite Koral 55 projetée dans le ravin.

CHAPITRE XVIII

Viols

Pas de pantomime pour ce jeu dangereux dans lequel je n'existe plus et dont la règle est simple et fatale : tu gagnes, je perds. Plus tu me fais mal, plus la victoire est grande. Fabuleux sera le souvenir de cette jouissance dans mon sexe devenu blessure.

Ce ne sont pas mes seins qui t'énervent la trique, ni même mon cul que tu rêves d'immobiliser dans sa chaloupe, il n'est pas question d'un charme subtil de ma personne qui te bouleverserait l'âme et t'enflammerait le sang.

Cela n'a rien à voir avec moi.

Ta fureur me nie, ta cruauté m'anéantit et ton pied, tu le prendras si je souffre, uniquement si je saigne, si je pleure. Il faudra faire attention de ne pas t'implorer, cela ne ferait que t'exciter davantage. Quoique mon silence pourrait t'agacer au point que tu me pousses à supplier.

Tu vas m'apprendre à chanter une partition de violence. Une taloche et je valdingue. J'entends d'autres rires de mâles que la perspective de me molester ferait presque roucouler. Les sourires sont des rictus et les mains ne prodiguent pas de caresses. Elles ne flattent pas, elles meur trissent. Je compte sur ma peau toutes les mauvaises pensées qui s'épanouissent en dégradé de violet.

Ma peur a sur toi le même effet qu'une œillade coquine ou un soupir gourmand aurait sur un séducteur. Mon effroi met le feu à la poudre qui déclenche les coups. Tu m'attrapes les cheveux et me traînes au sol, me décoches une talonnade dans le ventre, je remonte les genoux contre ma poitrine. On t'a déjà vu traiter des bêtes de la sorte. Les achever même après les avoir rouées. Ça ne te suffit pas de sentir combien tu maîtrises le souffle de l'autre, non, autant l'éteindre.

Il ne m'arrivera rien de tel. Tu comptes m'enseigner la loi du mâle, la domination du convexe sur le concave et me rappeler la leçon d'un

regard chaque fois que je te croiserai. On forme les putes de la même manière. Un enseignement par le vide, on leur passe à plusieurs sur le corps pour leur faire oublier toute dignité. On ignore leur désir, leur plaisir, on les force pour dissoudre leurs contours. Elles n'existent plus que lorsqu'elles sont embrochées. Autrement, elles ne sont rien.

Dorénavant, je serai encore moins, une honte, une plaie palpitante dégueulant ses larmes et le foutre de la colère. Je pourrais capituler, mais ta brutalité ne m'en laisse pas le loisir. Je sens toute la fragilité de mon corps alors que le désir m'aurait remplie de sa force. Plus je me raidis, plus tu me pilonnes de ta queue comme un poignard.

L'HÉROÏNE DE VIENTIANE

Arun

Au fond de lui-même, le prince Lom-Savath se reconnaissait une petite supériorité. Il était quand même un peu plus abject que Lo-Shing. Le Chinois avait des nerfs d'acier et un courage physique à toute épreuve. Lom-Savath était prêt à tous les reniements.

Ayant avalé trop vite, il rota, ce qui fit trembler douloureusement toutes ses couches de graisse.

Il avait assez mangé.

Étendant la main, il prit délicatement le minuscule téton du sein droit d'Arun et le pinça entre deux doigts boudinés. La fillette, surprise, essaya de se retenir puis laissa échapper un léger couinement de douleur. Aussitôt, Lom-Savath la lâcha :

– Je te faisais mal ? demanda-t-il hypocritement.

Elle était vraiment très jolie. Lentement, il palpa tout son corps, s'attardant au pubis rasé. Elle attendait, tendue, inquiète, craignant de ne pas satisfaire le prince. Doucement, avec des mots précis, il lui expliqua ce qu'il attendait d'elle. En majordome prévoyant, Vinh avait d'ailleurs familiarisé la fillette avec ce qui l'attendait, grâce à une vieille bouteille de Pepsi-Cola.

Jugeant ses explications suffisantes, le prince Lom-Savath s'accouda dans ses coussins et ferma les yeux. Arun écarta avec respect le kimono de soie brodée et s'agenouilla sur la natte, la tête baissée. Timidement, elle écarta les replis graisseux. Quand sa bouche toucha sa chair, Lom-Savath frémit et se mit à penser de toutes ses forces à Cyntia. La splendide étrangère blonde le hantait. Depuis qu'elle était à Vientiane, les courtisanes laotiennes les plus habiles lui paraissaient fades. Le temps qu'il passait au Purple Porpoise était le meilleur moment de la journée. Une délicieuse torture.

En attendant, Arun continuait maladroitement sa caresse, s'étouffant, s'interrompant, sans résultat apparent.

Agacé, Lom-Savath lui dit :

– Arrête-toi. Tu n'es qu'une gourde.

Furieux, Lom-Savath pensa à Cyntia. Il l'imaginait douée de tous les secrets de la technique amoureuse. Elle, si elle le voulait, saurait tirer du plaisir de son vieux corps fatigué.

Il baissa les yeux et se contempla avec tristesse. Il était toujours inerte. La fillette ne comprenait plus. Elle avait pensé qu'il en voulait à sa virginité. Il se remit à penser à Cyntia. L'image de sa chute de reins somptueuse et inaccessible lui arracha un gémissement involontaire. L'évocation de son rêve impossible le mit dans un état d'excitation fébrile.

Pesamment, il remua sa masse énorme. Il attrapa la fillette par le milieu du corps, comme un chat, et la jeta à plat ventre sur les coussins, le corps en arche. L'évocation de Cyntia avait provoqué chez lui une émotion qui devenait de plus en plus rare et dont il entendait bien profiter.

De la façon peu orthodoxe qu'il affectionnait avec ses jeunes proies. Ahanant, il recouvrit Arun de ses cent cinquante kilos. Le visage dans les coussins, la fillette essaya de se détendre. Mais quand il voulut se frayer un passage, la douleur fut si forte qu'elle hurla et se débattit. Sa résistance augmenta le désir de Lom-Savath. Il s'acharna, pesant de toutes ses forces. La fillette hurla comme un cochon qu'on égorge... Furieux, le prince lui intima de se taire. Mais la souffrance était trop vive, elle continua à sangloter et à supplier. Ses cris vinrent à bout de son envie. Il avait besoin de calme pour évoquer Cyntia.

Il abandonna soudain Arun et rampa jusqu'à un coffret en argent posé sur une table basse. Il l'ouvrit, en sortit une seringue et des ampoules de morphine. Il en brisa une à l'extrémité et remplit rapidement la seringue. La fillette reniflait, sans avoir osé changer de position. D'un geste sec, Lom-Savath enfonça la seringue dans sa fesse droite et y pompa brutalement tout le liquide.

Sous la légère douleur, elle poussa un petit cri.

– N'aie pas peur, dit le prince. Je ne vais plus te faire mal.

Il prit une seconde ampoule et en injecta le contenu presque au même endroit. C'était un truc que les Marines employaient pour les viols collectifs. Il attendit quelques instants et sans douceur, reprit son assaut. Pesant féroce de tout son poids, Arun couina faiblement. Elle avait l'impression que sa croupe était devenue un insensible morceau de bois. Passivement, elle se laisse faire,

suffoquant sous le poids de son bourreau.

Le prince Lom-Savath continuait à la forcer, mais son désir était tombé d'un coup. En quelques secondes, il se rétracta, s'extirpa involontairement, comme si la morphine agissait aussi sur lui.

Il roula sur le côté, au bord des larmes, frustré. De nouveau l'image du corps merveilleux de Cyntia passa devant ses yeux. La fillette se retourna timidement et allongea la main pour le caresser. Cette attention acheva d'énerver Lom-Savath. Il attrapa une mince badine de bambou au manche d'argent massif et en cingla le corps nu d'Arun.

– Va-t'en, glapit-il, va-t'en.

Effondrée, la fillette s'enfuit à reculons. À peine eut-elle refermé la porte qu'elle fut happée par les cheveux. Vinh, le Vietnamien, la contemplait sévèrement.

– Tu as déplu au Seigneur ? demanda-t-il. Qu'as-tu fait ?

Elle essaya de lui expliquer. Vinh ne l'écoutait pas. Il la poussa vers une natte sous l'escalier et la déflora brutalement.

TUEZ RIGOBERTA MENCHU

Maria -Beatriz

Malko et la jeune femme pénétrèrent dans une cour en contrebas, où se pressait une foule silencieuse. Ils furent immédiatement pris en charge par un minuscule Indien qui les mena au premier rang, où se trouvaient une douzaine d'étrangers. Malko découvrit une sorte de grange où, sur un établi, était allongée une Indienne. Entièrement nue, avec des formes rondes et de longs cheveux noirs dénoués, elle semblait très jeune ; ses seins pointaient vers le ciel comme des cônes de pierre.

Elle était attachée par des courroies à un châssis de bois en forme de X très fermé. Une forte ampoule éclairait le triangle sombre de son sexe. On aurait dit une parturiente sur le point d'accoucher. De temps à autre, elle tournait la tête vers le public et souriait...

– Que fait-elle là ? demanda Malko à l'oreille de Maria-Beatriz.

– Attendez, vous allez voir.

Malko aperçut alors un Indien qui faisait la quête parmi les spectateurs. Maria-Beatriz lui souffla :

– Donnez-lui 200 quetzales, les autres ne paient pas beaucoup.

Il obéit. L'Indien termina sa tournée et disparut. Presque aussitôt, un homme surgit de l'obscurité, tirant une longe au bout de laquelle se trouvait un âne. Un lourd silence s'établit immédiatement. Malko repéra un grand Batave en train de régler sa caméra.

L'homme approcha l'âne le plus possible de la fille étendue, de façon que la tête de l'animal soit au-dessus de la sienne. L'âne se trouvait coincé entre les branches inférieures de la croix, entre les jambes attachées de la fille. L'homme passa la main sous le ventre de l'animal et commença à l'exciter, un peu comme on trait une vache. Peu à peu, un sexe colossal se développa, se balançant mollement. L'homme abaissa alors l'ampoule nue, afin que tout le monde puisse voir l'effrayant appendice... Malko entendit le ronronnement d'une caméra. Il tourna la tête vers Maria-Beatriz.

Elle semblait en transe, les joues creusées, le regard fixe. Il réalisa que les doigts de la jeune femme serraient les siens à les écraser. Sur la « scène », l'homme prit une sorte de saindoux dans un seau et en enduisit le membre bandé de l'âne qui parut ainsi encore plus volumineux. Puis, il tira l'animal en avant, lui fit poser les pattes de devant sur les montants de bois. Dans cette position, l'extrémité de son sexe, grosse comme une pomme, effleurait celui de l'Indienne. Le son d'une flûte indienne, accompagnée par un tambourin, s'éleva dans le silence. Deux musiciens étaient dissimulés dans la pénombre.

Les gens retenaient leur souffle. Avec une lenteur calculée, l'homme fit alors le tour de l'âne, se plaçant entre lui et les spectateurs. Il brandit un court fouet, attendit quelques secondes pour bien captiver son public et, d'un coup sec, l'abattit sur la croupe de l'animal. Celui-ci, d'un mouvement réflexe, voulut fuir vers l'avant. D'un coup, son sexe s'enfonçant de vingt centimètres dans le ventre de l'Indienne qui poussa un hurlement atroce. Malko réalisa que les ongles de Maria-Beatriz s'étaient incrustés dans sa paume avec la même violence que le membre de l'animal dans la malheureuse Indienne. L'âne commençait à bouger... Il se retira d'abord, puis avança. La fille poussait de longs gémissements, son ventre se creusait. Littéralement, l'âne copulait avec elle, dans un accouplement contre nature.

Chaque fois qu'il allait de l'avant, son membre monstrueux s'enfonçait un peu plus. Les étrangers filmaient comme des fous. C'était à la fois abominable, pervers et horriblement excitant. Malko se pencha vers Maria-Beatriz.

– Mais il va la tuer !

Elle leva vers lui un visage de démente, éclairé par une sensualité primitive.

– Mais non, ces indigènes sont très souples...

L'âne continuait, aidé par son maître. Maintenant, son membre plongeait de vingt-cinq centimètres à chaque poussée. Le « spectacle » dura encore trois ou quatre minutes, puis l'animal s'ébroua et se cabra. Vivement, son dompteur le fit reculer au moment où son sexe crachait une quantité impressionnante de semence dont une bonne partie atterrit sur le ventre de l'Indienne.

MISSION À MOSCOU

Alona

– Tais-toi, *goloubtchika* ¹ !

C'était inutile, aucun son ne sortait de sa gorge, tant sa terreur était absolue. La main qui la serrait s'éloigna, saisit un pan de la robe de chambre et tira. Morceau par morceau, il l'arracha comme on dépouille un lapin. Puis son regard avide se posa sur ses seins gonflés, sur son ventre et sur son sexe. Il rota, respirant avec force, les yeux pleins de bestialité. Alona demeurait immobile, comme un lapin fasciné, reliée à lui par la pointe d'acier qui faisait un petit trou dans sa chair. Avec une seule idée en tête : qu'il ne la tue pas.

Elle sentit des doigts malaxer ses seins, elle entendit ses grognements, et ferma les yeux. D'un effort suprême, elle prit sa voix la plus douce.

– Vladimir...

Il la jeta à terre sans effort, dans l'espace entre le mur et le canapé. Elle cria et il lui frappa le visage de toutes ses forces, plusieurs fois. Le sang se mit à couler de ses narines. Vladimir lui posa la main sur son vieux jean et ricana.

– Sers-toi, petite conne !

Rien qu'à l'idée de ce qu'il allait lui faire, il en bandait déjà... Elle l'avait toujours méprisé, traité comme on traite les moujiks, avec ce mépris sidéral pour les *neculturny*². Les doigts d'Alona se crispèrent sur la bosse qui gonflait le tissu bleu. Monstrueuse, comme Vladimir Timochek.

– Déboutonne-moi, ordonna le Kirghise. Et vite.

Quel pied de se faire faire cela par cette petite pute orgueilleuse, à la peau blanche ! Il en salivait d'avance. Comme elle hésitait, il s'amusa à zébrer son flanc d'une estafilade. Aussitôt, Alona défit la grosse ceinture d'une main tremblante, puis les boutons, un à un. Il ne portait rien sous son jean et le membre jaillit comme un ressort, repoussant sa main. Veiné, brun, presque noir, massif avec un bout

violacé, plus gros que tout ce qu'Alona s'était jamais mis dans le corps.

– Suce ! ordonna-t-il. Comme tu sucés les *Amerikanski*...

Tétanisée, elle engloutit le bout entre ses lèvres. D'une tape sur la nuque, Vladimir Timohek fit pénétrer son membre jusqu'à sa luvette, lui arrachant des larmes et un hoquet. Il gronda et le couteau dessina une nouvelle arabesque sur sa peau blanche.

– Si tu vomis, je te tue tout de suite !

De toute façon, dès qu'il aurait fini, il la clouerait au plancher comme un papillon.

D'un effort surhumain, Alona maîtrisa sa nausée et commença une fellation maladroite qui arrachait pourtant des grognements extasiés au Kirghise. Les putes qu'il se tapait dans des voitures se contentaient de le masturber en trente secondes, d'un air dégoûté. Il avait toujours rêvé de la peau blanche et des seins énormes d'Alona. Il sentit qu'il allait jouir et arracha son sexe de sa bouche. Avec une souplesse inattendue chez une telle brute il tomba à genoux devant Alona et rabattit ses jambes vers le haut, dégageant son sexe. Son couteau toujours à la main, il prit de l'autre son membre massif et la pénétra d'une seule poussée.

– Hah !

Alona avait hurlé de douleur. Elle tenta de se débattre, mais, arc-bouté sur son ventre, Vladimir la pilonnait en respirant lourdement. Pour mieux l'écarteler, il piqua son couteau dans le plancher, saisit ses chevilles à deux mains, replia ses jambes sur sa poitrine, de façon à ce que l'ouverture du sexe d'Alona soit horizontale. Dans cette position, il pouvait encore mieux la défoncer, arrachant à chaque fois un cri rauque à la jeune femme.

En d'autres circonstances, elle eût peut-être apprécié ce membre énorme qui la remplissait comme personne ne l'avait jamais fait. Mais elle savait qu'il allait la tuer ensuite.

Lâchant ses chevilles, Vladimir Timohek empoigna ses seins à deux mains et lui mordit sauvagement la bouche. Alona eut l'impression de boire de la vodka au goulot. Il pompait furieusement son vagin à grands coups de reins et elle sentit que le sexe plongé en elle grossissait encore.

Dès qu'il aurait joui, il la tuerait, comme Valeri, pensa-t-elle. Il lui restait peu de temps. Déjà, les premières contractions montées de ses reins arrachaient à Vladimir des soupirs rauques. Un jaillissement inonda Alona et il gémit.

– Ah ! Aaah !

Les doigts de la jeune femme se refermèrent sur le manche du couteau. Elle l'arracha du plancher au moment où Vladimir Timochek s'effondrait sur elle, les mains crispées sur ses seins. Elle leva le bras et abattit de toutes ses forces le couteau dans le dos de l'homme qui la violait, avec un cri horrible pour se donner du courage.

1. Petite colombe.
2. Les gens incultes.

LE TRÉSOR DE SADDAM

Houssa

– *Habibi* 1 ! J'étais tellement inquiète de ne pas avoir de tes nouvelles.

Les bras noués autour de son cou, elle pressait sa lourde poitrine contre son torse puissant, mais Talal El-Hani nota *in petto* que son ventre, lui, semblait doté d'une vie indépendante et se maintenait loin du sien. D'habitude, lors de leurs retrouvailles, elle se frottait contre lui jusqu'à ce qu'il ait une érection, ce qui ne prenait jamais longtemps. Au lieu de glisser sa langue dans sa bouche, elle enfouit son visage dans son cou. Tout cela ne présageait rien de bon...

Talal glissa les mains sous le manteau et les plaqua contre la croupe merveilleusement callipyge, forçant la jeune femme à se coller à lui.

– Tu m'as beaucoup manqué ! lâcha-t-il d'une voix rauque de désir.

Une heure plus tôt, sur la route, il avait avalé une bonne dose de Viagra, afin d'être certain de lui faire honneur, et la drogue commençait à faire son effet. D'ailleurs, même sans Viagra, il aurait eu une érection d'enfer. Il aspira à pleines narines le parfum de la jeune Irakienne. Il était au paradis. Celle-ci, sentant son érection se développer à toute vitesse, se laissa aller un peu plus contre lui, mais sans fougue réelle.

– Tu dois être fatigué ! minauda-t-elle. Tu veux prendre un bain ?

– Non, je veux te baiser !

Elle ne pouvait pas ne pas s'en rendre compte. Ce qui, d'habitude, l'excitait beaucoup. Lors de leur première rencontre, elle lui avait dit, admirative, que son sexe était aussi gros qu'un genou de chameau. En harmonie avec ses cent kilos de muscles.

Alors que là, elle semblait peu concernée, presque distante. Quand Talal El-Hani referma sa grande main autour de son sein gauche, Houssa recula imperceptiblement.

– C'est vrai, murmura-t-elle, tu as très envie !

Il avait glissé la main sous le haut doré et empoigné un sein niché dans la dentelle du soutien-gorge, faisant rouler sa pointe entre ses doigts.

– Viens ! dit-il, je n'en peux plus !

Il y eut quelques instants de silence tendu, puis, d'une voix mal assurée, Houssa lança :

– Quand tu es arrivé, je partais pour Beyrouth où je dois retrouver une copine. Elle va m'attendre...

Talal El-Hani eut l'impression que ses artères éclataient sous l'effet de la fureur ! Repoussant la jeune femme, il la saisit par le cou de la main droite et lui cogna la tête contre le mur, faisant tomber une gravure mal fixée. Le pouce et l'index serrés autour de ses carotides, il hurla :

– Une copine ? Salope ! Tu as rendez-vous avec un mec ! Je vais te tuer !

Quand elle partait faire du shopping, elle se mettait en jean. Tout se télescopait dans la tête de l'Irakien : le Viagra, la tension nerveuse des trois derniers jours, l'idée précise que Houssa se préparait à écarter les cuisses pour un autre homme !

Sans qu'il s'en rende compte, la pression de ses doigts interrompt la circulation du sang alimentant le cerveau de la jeune femme et, tout à coup, Houssa s'effondra, inanimée.

Talal El-Hani resta tout bête devant le corps étendu à ses pieds, sur son lit de vison. Les jambes de la jeune femme s'étaient légèrement écartées dans sa chute, découvrant une cuisse presque jusqu'à l'aîne, au-dessus de l'épais bas noir Wilford. Cette vision raviva le désir de l'Irakien. En un clin d'œil, il saisit Houssa sous les aisselles et la remit debout. Elle était d'ailleurs en train de reprendre connaissance. Il la débarrassa de son manteau, la souleva de terre, la portant dans ses bras jusqu'à la chambre, où il la jeta sur le lit.

Houssa ouvrit complètement les yeux, tordit la bouche de fureur et cracha :

– Salaud ! Tu as voulu me tuer ! Fous le camp. Tu n'es qu'un minable !

Talal El-Hani serra d'abord les poings. Il avait envie de lui écraser le visage, de la faire taire, de la tuer. Mais il avait *encore plus* envie d'elle ! À toute vitesse, il fit tomber sa veste, arracha sa chemise, puis son pantalon, ses chaussures et enfin son caleçon gonflé par

une érection presque irréaliste. Nu comme un ver, il se laissa tomber sur le lit. D'habitude, il commençait toujours ses récréations érotiques par une fellation, sport dans lequel Houssa excellait, avec sa grosse bouche élastique. Mais une fellation suppose une complicité, une atmosphère détendue. Ce n'était pas le cas... Brutalement, il enfonça la main droite entre les cuisses charnues de la jeune femme, lui arrachant un cri du fureur. Elle le griffa au visage et, sous le coup de la douleur, il hurla, avant de la gifler violemment de la main gauche. Sa chevalière au sigle du Baas accrocha la joue de Houssa, la déchirant sur cinq centimètres ! Le sang se mit à couler, au moment où il commençait à la débarrasser de son string de dentelle noire. Ce qui augmenta encore sa fureur. Habillée de cette façon, elle allait *forcément* se faire baiser.

Désespérément, la jeune femme resserra les cuisses pour l'empêcher de continuer.

Talal El-Hani se mit à genoux devant elle et, d'une main, écarta ses cuisses, arrachant de l'autre le string, le déchirant. La vue de la toison noire bien taillée augmenta encore son désir. Il avait l'impression d'avoir une tige d'acier chauffée à blanc greffée en bas du ventre. En temps normal, il aurait débandé pendant cette bagarre, mais le Viagra le maintenait en érection. Son cerveau lui répétait qu'il devait se rafraîchir dans le ventre de cette ingrate salope, apaiser sa tension.

Du sang plein le visage, furieuse mais terrifiée, Houssa croisa les jambes de toutes ses forces. Ce n'était pas la première fois qu'un homme tentait de la violer... Son oncle l'avait fait lorsqu'elle avait douze ans, mais elle n'avait pas su résister, et puis, ça l'avait excitée quand même : c'était un bel homme à la barbe abondante, avec des manières douces, qui l'avait assise sur ses genoux et empalée par surprise. Elle en avait éprouvé une douleur cuisante lorsque son jeune vagin avait cédé sous l'énorme massue disproportionnée et, définitivement, gardé une haine des hommes qu'elle dissimulait sous son sourire provocant.

Systématiquement, Talal El-Hani continua son assaut, arrachant à deux mains le haut en mailles dorées Versace qui avait dû coûter une fortune à Beyrouth.

Sous l'outrage, Houssa glapit de plus belle : ses vêtements, c'était ce qu'elle avait de plus cher ! Les dents serrées, Talal El-Hani s'attaqua aux dentelles noires du soutien-gorge, qui ne résista pas cinq secondes. Pendant quelques secondes, il contempla la poitrine pleine, les longues pointes brunes, haletant. Si Houssa avait eu l'intelligence, à ce moment-là, de le prendre dans sa bouche, elle

aurait calmé sa fureur, mais elle était trop déchaînée pour cela. Au lieu de lui administrer cette gâterie attendue, elle lui griffa le sexe !

Recevant immédiatement un coup violent qui lui ouvrit la lèvre supérieure.

Elle hurla encore plus fort et ses jambes se dénouèrent machinalement. Talal El-Hani en profita. Sachant qu'une femme résiste beaucoup plus facilement à un homme de face, il la retourna brutalement sur le ventre, découvrant ses fesses cambrées et pleines, la jupe noire tire-bouchonnant autour de ses hanches. La tête dans le couvre-lit, Houssa eut la force de glapir.

– Salaud ! Tu m'as défigurée !

Talal n'en avait rien à faire. D'un brutal coup de genou, il écarta les jambes de Houssa et se laissa aussitôt tomber à genoux entre ses cuisses, la maintenant contre lui, ses doigts noués sur la nuque de la jeune femme.

Lorsqu'elle sentit l'extrémité du sexe brûlant se frayer un chemin dans la raie de ses fesses, Houssa hurla comme une damnée, mais elle était impuissante sous le poids de son amant. Ce dernier lui enfonça violemment le visage dans le matelas, pesant sur sa nuque de la main droite. De la gauche, il saisit la base de son sexe imposant et chercha l'ouverture de celui de Houssa.

Celle-ci bougeait sans arrêt, essayant de lui échapper. Lui n'en pouvait plus. Il *fallait* qu'il éteigne le feu qui dévorait son ventre. Remontant entre les fesses, il sentit soudain un creux plissé. L'ouverture des reins de Houssa. Il s'immobilisa et elle poussa aussitôt un cri perçant.

Talal El-Hani prit son souffle, ajusta son membre d'un léger coup de poignet et pesa de ses cent kilos. De toutes ses forces, Houssa resserrait son sphincter, mais ses muscles n'étaient pas assez puissants pour résister à cette formidable poussée. Il y eut d'abord une secousse et le sexe pénétra de quelques centimètres. Houssa hurlait comme un goret qu'on égorge.

– *Schway ! Schway* 2 ! supplia-t-elle.

– Salope ! gronda l'Irakien.

Il se laissa tomber de tout son poids sur la jeune femme et, cette fois, son membre raide comme un manche de pioche s'enfonça d'un coup au fond des reins de la jeune femme, lui causant une douleur insupportable. Houssa eut l'impression que son ventre explosait. Ce qui était en partie vrai : du sang perlait de ses reins sous la monstrueuse poussée. Pour la première fois depuis qu'il était entré

dans l'appartement, Talal El-Hani ressentit une grande paix. Comme un homme qui a très soif et qui boit.

Fiché au fond de Houssa, son sexe se rafraîchissait. La jeune femme sanglotait, écartelée, impuissante. C'était la première fois de sa vie qu'elle se faisait violer de cette façon. Avec la sensation que le sexe de son amant remontait jusqu'à son estomac, qu'il allait l'ouvrir en deux. Ce fut pire lorsqu'il commença à bouger, se retirant et revenant de toutes ses forces, frottant la fragile muqueuse comme avec du papier de verre. Talal n'en avait cure. Il aurait voulu élargir cette ouverture, comme un puits. D'ailleurs, il sentait la sève monter et hurla en se déversant dans les reins de sa maîtresse, demeurant aplati sur elle, le cœur battant la chamade. Enfin apaisé.

Pas pour longtemps.

Il recommença à faire aller et venir son sexe et réalisa qu'il était toujours aussi raide. Miracle du Viagra. Il voulait mater cette salope, oublier ce qu'elle lui avait dit.

Lentement, il se retira et contempla son membre dressé, toujours aussi imposant. Le croyant rassasié, Houssa se retourna, méconnaissable. Son maquillage avait coulé en traînées noires sur son visage, se mêlant au sang de la coupure ; sa bouche avait doublé de volume, suite au coup reçu. Talal El-Hani réunit ses cheveux noirs dans sa main droite et tira son visage vers son membre.

– Suce-moi, ordonna-t-il. Et si tu me mords, je te tue.

À son regard, Houssa comprit qu'il le ferait. Elle avait assez d'expérience de la vie pour savoir qu'il faut parfois filer doux. Docilement, elle enfourna dans sa grosse bouche le sexe toujours aussi dur qui sortait de ses entrailles, étouffant un cri de douleur, à cause de sa lèvre fendue. Déjà, en temps normal, elle avait du mal à le prendre en entier.

Talal El-Hani, indifférent, se mit à se servir de sa bouche comme d'un sexe, poussant son membre jusqu'au fond. Houssa essaya de le faire jouir en se servant de sa langue, mais cela ne fit qu'exciter un peu plus Talal El-Hani. Sentant les picotements du plaisir, il se retira brusquement de la bouche de la jeune femme et la repoussa à plat dos sur le lit, se laissant aussitôt tomber entre ses cuisses. D'un revers du bras droit, il les replia jusqu'à ce que les genoux de Houssa touchent sa poitrine, dégageant la fente corail du sexe.

Posément cette fois, il l'envahit d'un coup, jusqu'à la racine. Houssa commença par se plaindre. Talal El-Hani continuait à la pilonner, comme un rhinocéros fonçant aveuglément. Le sexe à vif,

il n'était plus qu'une bielle en mouvement. Peu à peu, en dépit des gémissements de la jeune femme, il sentit la gaine qui l'accueillait s'assouplir, s'humidifier.

C'était plus fort que la volonté de la jeune femme : ce sexe-piston déclenchait en elle les sensations habituelles. Folle de rage, elle se rendit compte qu'elle accueillait désormais son amant comme d'habitude, en dépit du traitement qu'il venait de lui faire subir ! Lui aussi s'en rendit compte et accéléra son mouvement de bielle, soufflant comme une locomotive. Et cette fois, si Houssa hurla encore, ce n'était plus la même tonalité : elle jouissait.

1. Chéri.

2. Doucement !

CHAPITRE XIX

Sauvageries

Le ravage du désir est parfois pareil à celui de la folie. État de démence, tu oublies que tu es simple homme. Ta sève bouillonne jusque dans ton crâne et embrume ton regard. Tu t'enivres du senti - ment de puissance que te donne ton membre dressé. Tu arroses de jus de vie , tu déclenches les petites morts.

Tu halètes, sans doute que ton cerveau manque d'air. Tu as dépassé le stade des effleurements puis des caresses. Tu me malaxes à pleines poignées comme si tu n'en revenais pas de cette chair souple, comme si tu creusais en mon corps pour déterrer tendons et muscles. Tu me contorsionnes en observant les articulations jouer sous la peau. Tout cela paraît si fragile. Je peine, moi aussi, à remplir mes poumons d'air et ces geignements qui s'envolent de mes lèvres, qu'ils soient de peur ou de plaisir de te sentir t'emporter, enflamment tes reins. Tes bras deviennent plus durs et tes gestes plus rudes.

Entre tes mains, battue par ton ventre, je n'ai plus d'âme. Une seconde et tout chavire. Si je n'ai plus d'âme, ni de cœur dont tu assourdis les battements de tes ahanements de bête, si je ne sais plus puisque tu as chassé mon esprit de son logis à coups de bélier dans ma bouche, alors je ne sens plus rien.

Entre tes mains, je ne suis qu'une poupée vide sur laquelle expérimenter tes lubies d'enfant malade. Rappelle-toi ces expéditions vicieuses, derrière une porte, sous le branchage d'une cabane, une cousine, une voisine, ta sœur, qui se prête au cache -cache des doigts dans la culotte, au « loup y es-tu » sur ton pénis intimidé, qui t'exhibe la fleur froncée de son derrière avant de se dérober quand tes mains ne semblent plus jouer.

Je sais ce qui te pourrit de l'intérieur et t'exhorte à me mutiler. Entre mes cuisses, je m'évase et ce gouffre détient plus de mystères que ta queue ne saurait résoudre. Tu peux me fouir de ta chair, m'y enfouir des

armes comme autant de substituts à ta virilité, à feu, à lame , m'écorcher les entrailles et croire , parce que ton gland qui perle ressemble à un œil humide, que tu pourras voir ce qui, au fond de la faille, bat et vibre, palpite et dégage tant de chaleur, cette torpeur dans laquelle tu te vautres, jamais tu ne la dompteras.

Alors déchaîne-toi et crève-moi le ventre, lacère-moi, donne-moi en pâture aux animaux, aux assassins et, si mes lèvres semblent encore sourire d'ironie devant ta colère, dessine-moi une nouvelle bouche au couteau, tranche-moi la tête, éparpille mes membres aux quatre vents.

Je comprends ta rage si lucide. Jamais je ne t'ai appartenu.

L'OR D'AL-QAIDA

Ilona

Vladimir s'approcha, fixa Ilona dans les yeux et lui lança :

– Si tu ne me fais pas jouir comme un feu d'artifice, je t'écrase ta petite gueule de pute.

Sans un mot, Ilona tomba à genoux devant lui, défit sa ceinture et se mit au travail. Elle sentit qu'un des deux autres s'approchait d'elle par-derrière, déchirait sa jupe et lui arrachait sa culotte. De gros doigts s'introduisirent en elle, la fouillant comme un animal. Si fort qu'elle mordit involontairement le membre qui remplissait sa bouche. Elle reçut aussitôt une gifle qui lui arracha un cri. Tombée sur le plancher, elle fut aussitôt relevée par Boris qui la jeta en travers du grand bureau vide. Vladimir lui tira la tête en arrière puis vers le bas, de façon que, sa nuque calée sur l'arête du meuble, elle ait le visage renversé en arrière. Aussitôt, il lui enfourna brutalement son sexe jusqu'à la glotte. Ilona réprima un haut-le-cœur, puis sentit qu'un des hommes lui écartait violemment les cuisses, et un membre la pénétra brutalement, à lui repousser les ovaires dans la gorge. Il jouit très rapidement et son copain lui succéda. Celui-là lui rabattit les jambes vers l'avant et, posant son sexe contre l'ouverture de ses reins, la sodomisa avec une violence inouïe...

Ils s'excitaient les uns les autres, échangeant des plaisanteries ordurières et des appréciations salaces, se relayant à tour de rôle dans tous les orifices de son corps. Entre deux viols, ils lampaient de la vodka à la bouteille. Ilona avait mal partout, son ventre était en feu, et elle se répétait que la seule façon de ne pas prolonger son supplice était de ne pas se rebeller. C'était un mauvais moment à passer.

Cela dura plus d'une heure. La tête lui tournait. Elle ne pensait plus, occupée à satisfaire ses bourreaux du mieux qu'elle le pouvait.

Tout à coup, elle réalisa qu'on la laissait tranquille. Étendue sur le ventre en travers du bureau, dans une odeur d'alcool, de sperme et

de sueur, elle en profita pour récupérer. Enfin, c'était fini ! Puis, Dimitri la prit par les cheveux avec un sale sourire.

– *Tebe nzovitsa, douchitchka* ¹ ? Ce n'est pas tous les jours que tu peux goûter d'aussi belles queues.

Ilona demeura muette. Surtout, ne pas relancer le cauchemar.

Dimitri continua :

– On avait besoin de s'amuser un peu avant de travailler... J'espère que tu vas être bien coopérative.

Ilona sentit une pointe de feu lui vriller le cœur.

– Travailler, fit-elle, qu'est-ce que tu veux dire ?

L'autre lui lança un regard mauvais.

– Tu pensais qu'on t'avait emmenée ici simplement pour te baiser un peu ? On aurait pu faire ça sur la plage. Non, on a des questions à te poser.

– Des questions ?

Là, elle ne comprenait vraiment plus. Le Russe la prit à la gorge et dans une haleine d'alcool, lui souffla :

– Oui, *goloubouchka* ², des questions sur ton copain américain. Et ses copains.

D'un seul coup, Ilona comprit. La séance de baise, c'était juste pour se détendre.

– Je ne sais pas ce que tu veux dire, prétendit-elle. Moi, je travaille dans ce pays et j'ai trouvé un client américain qui me file cinq cents dollars par jour pour passer ses vacances avec lui.

Dimitri secoua la tête.

– Tu es vraiment conne ! Bon, *za rabotou* ³. Tu sais, en Tchétchénie, on en a vu de plus dures que toi. Allez, mets- toi à quatre pattes, là, sur le bureau.

Elle obéit pour éviter les coups et le Russe lui flatta la croupe.

– Beau petit cul... Bon, ne bouge pas. Boris ! Tu as le matos ?

– *Da*, cria Boris.

Dimitri lui entoura la taille de ses deux bras, lui coinçant la tête entre ses cuisses puissantes. Elle vit Boris s'approcher derrière elle. De la main gauche, il lui écarta les fesses. Ilona sentit quelque chose de froid et de dur qui forçait son anus et elle poussa un cri. L'homme qui la violait ricana.

– C'est moins bon que ma queue ? Non ?

Impitoyablement, il lui enfonça ce qui lui parut être un long tuyau dans les intestins. Cela semblait interminable et elle hurlait à chaque centimètre supplémentaire de pénétration. Enfin, il s'arrêta. Elle avait le visage inondé de larmes, ses dents claquaient et elle avait l'impression d'être transpercée jusqu'à l'estomac.

Dimitri lui lâcha la tête et Boris fit le tour du bureau pour se placer devant elle, agitant quelque chose sous son nez.

– Tu vois ce que c'est, ce truc ? demanda-t-il.

À travers ses larmes, Ilona distingua un morceau de fil de fer barbelé militaire aux arêtes coupantes comme un rasoir. L'autre continua :

– On va jouer au chien. En mettant ce truc dans ton joli petit cul. Mais rassure-toi, on va le retirer.

Il retourna derrière elle, et elle sentit qu'il immobilisait le bout de tuyau enfoncé dans son rectum. Pendant quelques instants, elle ne sentit rien, puis une sensation délicieuse : on lui retirait le tuyau qui la violait. Seulement, son soulagement fut de courte durée. Une brûlure atroce lui arracha un cri sauvage. Désormais, le fil de fer barbelé glissé à l'intérieur du tuyau était en contact direct avec la paroi de son intestin d'où il ressortait par son anus, se terminant par une boucle enroulée autour de la main de son bourreau, protégée par un gant de cuir. Il venait de tirer un peu et les barbelés avaient commencé à la déchirer...

Boris se pencha à son oreille.

– Tu préfères que je tourne ou que je le retire d'un coup ?

Terrifiée, Ilona ne répondit pas. Presque aussitôt, elle eut l'impression qu'on lui découpait les entrailles. Instinctivement, elle se mit à pivoter pour accompagner la torsion du barbelé et son bourreau éclata de rire. C'était ça, faire le chien. Ilona se retrouva sur le dos, comme un chien qui veut jouer.

– Tu veux bien nous aider, *goloubouchka* ? demanda suavement Boris.

Comme elle ne répondait pas, il tira d'un coup sec, faisant sortir le barbelé d'un centimètre. Ilona hurla et s'évanouit. Aussitôt, Boris prit la bouteille de vodka et en versa un peu sur son anus à vif.

– Tu sais, *goloubouchka*, nous avons toute la nuit, précisa-t-il, ce qu'on te demande n'est pas très difficile...

2. Petit pigeon.

3. Au travail.

GUÊPIER EN ANGOLA

Edouarda

Appuyée au mur, tremblante, les dents claquant, en état de choc, la métisse semblait transformée en pulpe.

Ted Cassidy agita les menottes avec un sourire joyeux.

– On n'en a plus besoin... Tu peux venir avec moi.

Edouarda sembla d'un coup revenir à la vie. Les griffes en avant, les yeux hors de la tête, elle se rua vers l'Irlandais.

– *Assassino !*

Elle pleurait, hurlait, faisait un tapage incroyable. Le sourire de Ted se glaça. Automatiquement il évita ses ongles, rafla les deux poignets, leva le bras droit. Le lourd silencieux frappa Edouarda sur le côté de la tête. Elle tituba. Ted Cassidy jeta le pistolet à la volée sur le lit. Et écrasa son poing sur le visage de la métisse. Elle tomba. Aussitôt, il s'acharna sur elle à coups de pied, cherchant les endroits sensibles. Edouarda poussa un cri aigu et ne bougea plus. La respiration sifflante, Ted Cassidy la prit par les aisselles et la traîna jusqu'au lit. Il l'y jeta sur le dos, lui passa les jambes entre les barreaux, l'écartelant, et attacha ses chevilles à la barre transversale du bas. La mini avait remonté, découvrant le slip blanc. Attachée ainsi, Edouarda semblait offerte, impuissante. Une lueur fugitive passa dans les yeux bleu pâle. Il se pencha, et saisit à travers le T-shirt la pointe de son sein gauche et serra de toutes ses forces. Edouarda gémit et ouvrit des yeux pleins de larmes.

– Tu es calmée ?

Une cruauté joyeuse illuminait les yeux pâles. Il grimaça un sourire devant la terreur muette d'Edouarda.

– Vous êtes fou ! balbutia-t-elle. Fou ! Il ne fallait pas le tuer.

Ted Cassidy se baissa, sortit de la jambe de son pantalon un poignard au manche de corne, se pencha sur le lit. Aussitôt, Edouarda sentit la pointe de l'arme transpercer le tissu de son slip.

– Tu veux que je t'ouvre en deux, petite salope ?

Les yeux n'avaient presque plus que du blanc. Elle se mordit les lèvres pour ne pas hurler de nouveau. Son cœur cogna dans sa poitrine.

– Ne me faites pas mal ! supplia-t-elle.

Ted Cassidy attendit un peu puis retira sa lame. Brutalement, il tira Edouarda par les cheveux, la forçant à s'asseoir. Puis il continua sa traction, lui passant la tête de force entre les deux barres métalliques horizontales du pied du lit. Comme dans un carcan.

Assise sur le lit, tenue courbée en avant par la barre supérieure, les chevilles entravées, la métisse se mit à trembler comme une feuille.

– Je vais t'apprendre à être docile, dit doucement Ted Cassidy.

La pointe du couteau s'insinua entre le T-shirt et la peau. Ted Cassidy fit aller sa lame de droite et de gauche, coupant le tissu, dénudant les seins lourds de la métisse. Lorsque l'acier froid la frôla, elle cria.

Lui tirant les poignets en avant, Cassidy la gifla. Elle se tut, terrifiée. Sa tête résonnait d'un bourdonnement qui la coupait du reste du monde. Elle sentit que l'Irlandais lui posait les mains sur sa ceinture. Debout en face d'elle, il attendait, sans un mot. De ses doigts tremblants, elle commença à déboucler la ceinture.

Satisfait, Ted Cassidy soupesa les seins entre ses doigts. Edouarda était soulagée de ne plus voir le corps étendu de Len Post. Elle sentit le battement de la chair brûlante de l'Irlandais contre ses doigts. Il grogna de plaisir.

– Dépêche-toi.

Sa montre indiquait neuf heures et demie. Une partie de lui-même restait toujours d'une froideur d'iceberg. Dans n'importe quelle circonstance.

Maladroitement, Edouarda acheva de faire descendre la fermeture Éclair. Cassidy l'empoigna par ses cheveux bouclés et la força à baisser la tête.

– Embrasse-la, fit-il d'une voix changée.

Humblement, Edouarda obéit. La tête vide, le cœur glacial. Pour la première fois, elle accomplissait cette caresse sans plaisir. Elle en fut maladroite, les larmes coulaient sur ses joues, la chose dure contre son palais lui donnait envie de vomir.

– Tes dents, petite salope, gronda Ted Cassidy.

Il lui rejeta la tête en arrière, l'arrachant de lui. Quand la lame du poignard remplaça son sexe, elle crut défaillir. Elle crut qu'il allait l'égorger de l'intérieur. Mais la pointe entra à peine dans sa bouche, s'abutant à la commissure de ses lèvres.

De nouveau, Ted Cassidy lui poussa la tête vers le bas.

– Vas-y, dit-il de sa voix douce. Si tu me fais mal cette fois, je t'ouvre la bouche jusqu'à l'oreille.

Edouarda reprit sa caresse, écartant bien les dents, se servant frénétiquement de sa langue pour l'achever plus vite. L'acier du poignard tiédissait contre sa bouche, mais elle avait toujours aussi peur. Les doigts de Ted Cassidy se crispèrent tout à coup dans ses cheveux, ses hanches frémirent et, d'un coup, il explosa, poussant contre son palais. Instinctivement, Edouarda serra les lèvres et ses dents effleurèrent la chair tendre de l'Irlandais.

Ted Cassidy gronda. D'un mouvement nerveux de son poignet droit, il coupa la commissure de la bouche d'Edouarda d'un bon centimètre.

Le sang jaillit, se mêlant à sa semence. Edouarda poussa un jappement de douleur, porta la main à ses lèvres, la retira trempée de sang puis hurla comme une bête.

TUEZ RIGOBERTA MENCHU

Mercedes

Mercedes Pinetta était nue, recroquevillée sur le matelas, lorsque Noël de Jesus revint. Il posa la machette sur la table et déboucha la bouteille d'alcool. Un tord-boyaux qui rendait fou. Il en but une grande lampée à la régalade et sentit aussitôt la chaleur irradier tout son corps. Son regard se posa sur Mercedes, mais il pensait à Maria-Beatriz Orlando. Il but encore, puis claqua des doigts.

– Viens ici !

Comme à un chien.

Mercedes Pinetta ne bougea pas. Il fit un pas en avant et, la tirant par les cheveux, la força à se lever. Elle était molle comme une poupée. Il se mit à la palper, à enfoncer ses doigts dans la chair tendre des seins, mais le cœur n'y était pas. Brutalement, il la repoussa et elle tomba à terre. Cela avait été trop atroce et elle avait tout avoué lorsque Noël de Jesus lui avait enfoncé son poignard dans le vagin, menaçant de lui transpercer l'utérus.

– *Chupa* !

Il avait l'intention de la prendre à nouveau de toutes les façons, mais encore fallait-il en être capable. Il dut répéter son ordre trois fois avant que Mercedes, avec des gestes de noyée, commence à défaire sa ceinture. Le contact de sa bouche sur son sexe mou lui parut délicieux et il reprit une rasade de *concha*. La bouteille était déjà bien entamée et il avait l'impression d'avoir une chaudière dans l'estomac. Cependant, Mercedes avait beau se donner du mal, elle n'obtenait aucun résultat.

Il arracha la machette du fourreau et piqua la jeune femme au flanc.

– Mieux que cela !

Il ne vit pas le regard de haine qu'elle lui jeta. La bouche de Mercedes se fit plus active. Il poussa un soupir de bien-être qui se termina en hurlement sauvage.

De toutes ses forces, Mercedes venait d'enfoncer ses dents dans sa chair. La douleur fut si violente qu'il en eut une nausée. Elle aurait pu le mettre hors d'état de nuire, mais quelque chose la retint de mordre à fond. D'un violent coup de pied, Noël de Jesus la repoussa. Du sang coulait de son sexe. Il souffrait atrocement.

Mercedes s'était relevée et ouvrait déjà la porte. Il la rattrapa et la fit pivoter. La lame de la machette s'abattit, de haut en bas, coupant net les trois quarts de son sein gauche. Inondée de sang, la jeune femme poussa un hurlement inhumain.

Noël de Jesus, ivre de fureur et de douleur, leva à nouveau la lame coupante comme un rasoir et l'abattit, cette fois sur le sein droit. Il avait mieux visé et le trancha jusqu'aux côtes. Mercedes s'abattit d'un bloc. Fou furieux, son bourreau continua à frapper, de toutes ses forces, sans réaliser qu'elle ne criait plus. Il ne pouvait plus s'arrêter. On n'entendait que le bruit mat de la lame s'enfonçant dans les chairs. Il s'acharna sur la nuque, tranchant la tête, puis sur un bras, le tronçonnant en plusieurs morceaux. L'odeur dans la pièce était abominable et il se remit à boire.

Frustré, ivre de douleur, il continua, alternant les rasades de *concha* avec son sinistre travail de découpage. Une sorte d'automatisme venu du fond des âges, ce qu'on appelle la « culture du sang », l'animait. Enfin, la bouteille presque vide, il s'arrêta. De Mercedes Pinetta, il ne restait que des morceaux impossibles à identifier, un magma de débris sanglants, comme à l'étal d'un boucher. Noël de Jesus sortit du garage et l'air frais de la nuit lui fit du bien. Zigzaguant, titubant, il se dirigea vers la camionnette et aperçut soudain quelque chose dans un coin. Il leva sa machette et l'abattit au jugé.

Un vagissement lui répondit : c'était un enfant très jeune dont il venait de trancher trois doigts ! Tout à coup effrayé, Noël de Jesus courut jusqu'à sa camionnette, prit le volant, attendit que le portail s'ouvre automatiquement, et démarra en trombe, poursuivi par les glapissements de l'enfant.

ARNAQUE À BRUNEI

Angelina

Elle savait éveiller le désir d'un homme, rien qu'avec ses yeux. Hadj Ali posa une main entre les genoux et remonta le long des bas. La jupe était si étroite qu'il avait du mal à progresser et cela fit pouffer Angelina. Elle la fit glisser vers le haut et Hadj Ali découvrit qu'elle n'avait rien dessous.

Elle libéra son érection et se mit à le masturber presque avec fureur, comme elle le faisait parfois.

– Ça m'excite ! murmura-t-elle, tu ne peux pas savoir.

Elle avait une voix rauque de salope en manque et son ventre dégoulinait de miel. Malgré tout, Hadj Ali pensait au Sultan et avait du mal à maintenir son érection... Pourtant, ce ventre offert l'excitait, mais Angelina refusait d'ôter sa jupe. Il voulut le faire à sa place, mais elle se déroba en riant, murmurant :

– Soumets-moi.

Elle se pencha et saisit une cravache noire dissimulée derrière le divan, la tendant à son amant. Un de ses fantasmes favoris, quand elle était très excitée. En même temps, elle roula sur le ventre, offrant sa croupe gainée de cuir blanc à la cravache, les jambes écartées autant que le permettait la jupe étroite, guignant Hadj Ali du coin de l'œil. Ce dernier n'hésita qu'une seconde. Une façon comme une autre de se défouler.

Craaac ! La cravache cingla le cuir et Angelina eut un sursaut. Jamais il n'avait frappé aussi fort. D'habitude, c'était presque une caresse.

– Doucement ! demanda-t-elle.

Sans l'écouter, Hadj Ali redoubla. Le cuir noir fouettait le cuir blanc, sans arrêt et Angelina roulait sur le lit, tentant de protéger sa croupe, offrant parfois son ventre et même ses cuisses à la cravache. L'ambiance avait brusquement changé. Hadj Ali ne voyait plus que cette croupe qui frémissait sous ses coups et le regard trouble

d'Angelina. La jeune femme avait les larmes aux yeux, mais en même temps une sensation étrange embrasait son ventre. Parfois, quand elle chevauchait un pur-sang et qu'elle le cravachait pour aller encore plus vite, elle sentait le miel couler de son ventre, sans pouvoir se retenir. Là, c'était elle le pur-sang...

Soudain revenue sur le dos, les jambes ouvertes, repliées, elle supplia le Brunéen.

– Prends-moi, maintenant ! Prends-moi !

Hadj Ali avait les yeux injectés de sang. Le Johnny Walker faisait son effet et tout se mélangeait dans sa tête. Essoufflé, il se laissa tomber à côté d'elle sur le lit, en pleine érection. Angelina le saisit aussitôt, reprenant sa masturbation. Elle répéta les yeux mi-clos :

– Baise-moi, baise-moi avec ta grosse queue.

– Salope ! siffla le Premier aide de camp.

Elle sourit, ravie. Pour elle c'était le plus beau compliment. Celui que lui faisaient tous ses amants.

Hadj Ali effleura le sexe inondé. Curieusement, au lieu d'en être excité, il en éprouva une sorte de dégoût. Cette femelle en chaleur qui le suppliait de s'enfoncer en elle, et en même temps l'avait trahi le faisait disjoncter. Il se pencha sur elle :

– Tu as répété à ton ami de la CIA ce que je t'avais dit ? demanda-t-il.

Angelina entrouvrit les yeux, étonnée qu'il pose une telle question à cet instant précis.

– Qu'est-ce que ça peut faire ! Viens !

Hadj Ali fut submergé brutalement par la haine. Angelina ne pensait qu'à son plaisir ! Alors qu'elle avait peut-être détruit sa vie à lui.

Retournant la cravache, il enfouit brutalement le pommeau d'argent entre les cuisses gainées de nylon noir, poussant vers le haut. Quand le métal toucha son sexe, Angelina sursauta mais ne se referma pas. Parfois, aussi, son amant s'était amusé ainsi, dans son sexe ou dans ses reins. Elle poussa un petit cri quand la grosse boule d'argent ciselé la pénétra. C'était plus froid et plus dur qu'un homme mais l'idée de faire l'amour avec une cravache l'excitait prodigieusement... Hadj Ali regardait fixement la tige noire disparaître au milieu de la jupe blanche. Il arriva au fond, toucha la paroi de la matrice et la jeune femme poussa une exclamation.

– Arrête ! tu me défonces. Tu es au fond.

Il retira un peu la cravache et commença à la remuer d'un mouvement circulaire, comme pour agrandir encore le sexe béant. Angelina râlait de plaisir, secouant son membre de plus en plus vite. Son corps se tendit en arc, elle jouissait à nouveau. Elle avait envie de ce sexe qu'elle tenait, mais en même temps, ce viol brutal et inhumain la comblait.

Hadj Ali se servait de la cravache comme d'un sexe, la retirant puis enfonçant brutalement la boule d'argent jusqu'au tréfonds du ventre de sa partenaire. Le sang tapait dans ses tempes. Il sentait qu'il allait jouir... Le mouvement de son poignet s'accéléra, le pommeau cognait de plus en plus fort. Angelina criait, sans qu'il sache si c'était la douleur ou l'excitation. Et puis, le sperme jaillit de lui, avec un plaisir si aigu qu'il eut l'impression de ne jamais en avoir éprouvé de semblable.

Ce fut plus fort que lui.

Quand il sentit la semence monter de ses reins, il enfonça la cravache de toutes ses forces, comme si c'était son propre sexe. Le pommeau rencontra une résistance, mais, arc-bouté, Hadj Ali poussa encore. Angelina hurla, d'une façon horrible, ses mains, lâchant le sexe en train d'éjaculer, se nouèrent autour du manche de la cravache, essayant de l'arracher de son corps.

Devenu fou furieux, Hadj Ali, secoué par son orgasme, se mit à enfoncer la cravache comme on donne des coups de poignard. Finalement, le manche disparut de trente centimètres et Angelina poussa un cri d'agonie, se tordit une dernière fois, puis demeura en chien de fusil, les mains crispées sur le manche, les yeux vitreux, secouée par les spasmes de l'agonie.

Le sang coulait le long de ses jambes, imprégnant le couvre-lit, tachant la belle jupe blanche.

Hagard, Hadj Ali se releva, se rajusta, jetant un dernier coup d'œil au cadavre. Le manche de la cravache émergeait des jambes disjointes comme un obscène serpent noir. Angelina ne bougeait plus. Il se dit fugitivement qu'on pourrait peut-être la sauver. Le temps de se rajuster, il s'enfuit et courut jusqu'à sa voiture.

LA TRAQUE CARLOS

Aldona

Il appela d'une voix stridente :

– Aldona ! *Komm, bitte. Sofort*¹.

Une fille blonde qui ne devait pas avoir plus de seize ans pénétra dans la pièce. Une beauté aux grands yeux bleus de porcelaine, un peu écarquillés, qui lui donnaient l'air étonné et candide, aux hautes pommettes slaves, avec une bouche à la lèvre inférieure épaisse. Son apparence était étonnante : un haut noir décolleté en carré et fermé par des lacets offrait ses seins laiteux comme sur un plateau et une jupe très courte, en tissu assez raide, s'évasait sur deux jambes fines gainées de noir. Une sulfureuse Lolita déguisée en pute. À sa ceinture était accroché un Walkman dont les écouteurs étaient fixés à ses oreilles. Elle posa un regard absolument vide sur Helmut Weiss. Ses cheveux séparés en deux nattes blondes accentuaient son aspect juvénile.

– Voici Aldona, *Herr Oberstleutnant* ! annonça Gunther Frölich avec la fierté d'un professeur présentant la gagnante du concours général. Polski l'avait amenée ici pour qu'elle apprenne l'allemand avant de retourner à Varsovie. C'est un sujet exceptionnel.

– Je n'en doute pas, approuva poliment l'Oberstleutnant du MFS.

Une lueur perverse alluma brièvement le regard torve de Gunther Frölich.

– Rien ne vaut une démonstration, *Herr Oberstleutnant*. Aldona, *komm bitte*.

Il l'appelait comme un chien. La jeune Polonaise avança jusqu'à son fauteuil. Elle se pencha et, sans la moindre hésitation, l'embrassa ! Helmut Weiss vit sa langue rose flirter avec les chicots du vieillard, tandis que Frölich plongeait dans son décolleté, jouant avec la pointe d'un sein. Son autre main disparut sous la jupette. Assis en contrebass, Helmut Weiss vit le long index décharné de Frölich tâtonner, puis s'enfoncer d'un coup dans le sexe de la

Lolita ! Elle ne broncha pas, perdue dans sa musique.

Gunther Frölich, satisfait de la démonstration, la repoussa, s'essuya la bouche d'un revers de la main et d'un geste autoritaire fit signe à Aldona de s'agenouiller. Ce qu'elle fit docilement. Helmut Weiss avait beau connaître les effets du dressage du « Doigt de Dieu », il fut quand même stupéfait lorsqu'il vit Aldona défaire calmement les boutons du pantalon maculé et en sortir un long sexe blafard, lui aussi marbré de rougeurs et de coupures, et terminé par une sorte de champignon mauve. Gunther Frölich poussa un soupir de bien-être lorsque son membre flasque disparut dans la bouche pulpeuse d'Aldona. Sans retirer ses écouteurs, ni manifester le moindre dégoût, elle entreprit une lente et talentueuse fellation, ne gardant parfois que le gland mauve dans sa bouche, pour le mordiller habilement, tout en masturbant la hampe.

Malgré son dégoût, Helmut Weiss était fasciné par cette démonstration. L'adolescente continuait sa fellation comme s'il n'existait pas. Il lui fallut plusieurs minutes d'effort pour que le vieux sexe se déploie, d'abord mollement, puis avec une rigidité impressionnante. Aldona avait de plus en plus de mal à l'enfoncer dans sa belle bouche rouge. Le pantalon sur les chevilles, dévoilant ses jambes couvertes de poils gris, de varices et de pustules, Gunther Frölich contemplait avec satisfaction sa vestale. Soudain, Helmut Weiss réalisa avec horreur que son propre sexe commençait aussi à gonfler. Détail qui n'avait pas échappé à son hôte. Attrapant Aldona par ses nattes, il l'arracha à son membre et lui jeta :

– *Unser Freund, bitte 2 !*

Docilement, la jeune Polonaise se releva. Le regard toujours aussi vide, elle s'agenouilla sur le parquet poussiéreux à côté de Helmut Weiss et ouvrit son pantalon, puis écarta son slip. Le sexe comprimé se détendit aussitôt. Il faillit pousser un soupir ravi quand la bouche d'Aldona l'engloutit. À Moabit, sa vie sexuelle avait été réduite à sa plus simple expression. Il ferma les yeux. La langue dansait un ballet endiablé et délicat autour de son méat. Aldona enfonça le membre au fond de sa gorge. Helmut Weiss éprouva une sensation exquise et explosa sans pouvoir se retenir.

Tranquillement, Gunther Frölich se rajustait.

– *Prima ! Nicht wahr, Herr Oberstleutnant 3 ?*

Helmut Weiss, en train de se répandre dans la bouche complaisante, sous le regard lubrique du vieillard, fut dans l'impossibilité de répondre. Encore ébloui, il vit la jeune Polonaise se relever, toujours aussi distante, le regard mort. Non seulement

elle était d'une docilité à tout épreuve, mais ce vieux saligaud de Frölich l'avait formée aux meilleures techniques. Si le MFS avait encore existé, elle aurait fait des merveilles.

Honteux, l'Oberstleutnant se rajusta hâtivement, s'interrogeant sur la technique de Gunther Frölich. Comment arrivait-il à briser la volonté d'une femme ? Avec son physique, Aldona aurait brillamment réussi à Berlin comme call-girl de luxe, et subi infiniment moins de contraintes.

– Nous n'avons plus besoin de toi, lança Frölich.

Sans même un mot, Aldona sortit de la pièce.

1. Viens, tout de suite.
2. Notre ami, s'il te plaît.
3. Super, n'est-ce pas ?

ROUGE GRENADE

Angela

Santiago Gimenez ôta ses baskets et la poussa légèrement du pied comme on fait avec un chien. Angela grogna mais ne se réveilla pas, se contentant de se rouler sur le côté. Sa bouche apparut, charnue, entrouverte sur des dents éblouissantes, ce qui déclencha aussitôt un fantasme bien précis chez le Cubain. Il arracha sa chemise et son pantalon, révélant un sexe monstrueux, allongé contre sa cuisse comme un serpent noir. Il s'agenouilla sur le lit, son organe entre ses doigts et l'approcha de la bouche de la dormeuse. Elle eut un mouvement dans son sommeil et l'évita. King-Kong sentait le sang battre dans ses tempes. Il se pencha, prit entre ses gros doigts la pointe du sein droit et serra.

Cette fois, Angela se réveilla avec un cri de douleur, bondissant sur son séant, furibonde.

– Qu'est-ce qui te prend ? glapit-elle. Tu peux pas me laisser dormir ?

King-Kong avança un peu, toujours à genoux, tenant entre ses doigts son sexe gonflé, énorme et dur comme un morceau de bois.

– *Suck me offi.*

Angela regarda le gros membre d'un air dégoûté. Elle aimait bien l'avoir dans le ventre, mais pas dans la bouche. Avec un soupir agacé, elle avança la main, et commença à masser doucement la hampe noire qui se mit à augmenter encore de volume. Furieux et entêté, King-Kong écarta les doigts trop habiles. Si excité qu'il se sentait capable de jouir en quelques secondes.

– Je t'ai dit de me sucer, répéta-t-il.

– Il est tard, fit Angela avec une mauvaise volonté évidente, je suis fatiguée. Quelle heure est-il ?

Une lueur de rage passa dans les prunelles sombres du Cubain.

– Qu'est-ce que cela peut te foutre ? explosa-t-il. Je travaillais ! Fais ce que je te dis ! Et jusqu'au bout...

Angela recula sur le lit, farouche, le front plissé de rage.

– J’ai mal à la gorge ! J’ai pas arrêté de tousser toute la journée.

D’un geste brutal, King-Kong lui saisit la nuque et abaissa le visage d’Angela vers l’objet du litige, jusqu’à ce que sa bouche effleure l’extrémité de son sexe. Ce qui lui envoya dans la colonne vertébrale une délicieuse secousse lui rappelant l’homme qu’il avait torturé, et augmenta son désir.

– Tu vas être une gentille petite pute, gronda-t-il. Sinon, je te déchire le cul.

Ce langage énergique n’était pas des paroles en l’air. Une fois, il avait sodomisé Angela qui était restée ensuite couchée pendant une semaine ! Même ses gardes du corps avaient été incommodés par ses hurlements de douleur. À croire que King-Kong avait emporté du travail à faire chez lui. Aussi, terrifiée à cette évocation, la mulâtresse ouvrit légèrement la bouche et enfourna l’extrémité du membre entre ses lèvres roses, y promenant une langue paresseuse. King-Kong ferma les yeux, savourant enfin la sensation exquise tant désirée et se laissa aller en arrière. Puis, tout s’arrêta. Angela semblait s’être endormie comme une petite fille qui tète son pouce, recroquevillée à côté de lui.

– Qu’est-ce que tu attends ? glapit King-Kong, hors de lui.

Angela grogna, engloutit quelques millimètres de plus, puis sournoisement se mit à masturber l’impressionnante colonne noire.

– *Fuck me 2* ! demanda-t-elle gentiment.

Elle enfourcha le Cubain, cherchant à guider le sexe en elle. D’un revers de main, King-Kong la projeta sur le côté et se redressa, les yeux injectés de sang. Décidément, cette nuit, tout allait mal.

– Je t’ai dit de me sucer, dit-il d’une voix tendue.

Il prit près du lit une boîte de bière, arracha le couvercle d’un coup de dent et la vida d’un trait, rotant brusquement ensuite. Ce devait être la quinzième depuis le début de la soirée. Plus quelques petites lampées de rhum. Repliée sur le côté, Angela le fixait avec haine, butée.

– J’ai mal à la gorge, répéta-t-elle. – *Putana* !

D’un bond, King-Kong fut debout, déployant ses deux mètres. Angela se tassa sur elle-même, pensant qu’il allait la frapper. Mais le Cubain traversa la pièce et ramassa sa machette posée le long du mur. Il revint en poser la pointe sur le ventre d’Angela.

– Vas-y ou je te mets les tripes à l'air.

Devant cette invitation pressante, la mulâtresse rampa jusqu'à lui et consentit enfin à engloutir la moitié du membre dans sa bouche. Aussitôt, de la main gauche, King-Kong appuya sur les cheveux bouclés ras.

– *Con la lingua 3 !*

L'extrémité du membre heurta la glotte d'Angela qui poussa un gémissement étranglé et, cette fois, le recracha carrément, laissant King-Kong tout seul avec son érection.

– Je t'ai dit que j'avais mal à la gorge ! glapit-elle. Je ne peux pas. Une lueur sauvage passa dans le regard du Cubain. Cette petite conne le défiait. Les mains sur les hanches, Angela l'affrontait du regard, sûre de son charme.

Il avait très envie de la sodomiser avec toute la brutalité dont il était capable. Mais les multiples bières ingurgitées pendant son « travail » avaient altéré sa clarté d'esprit. La fellation réclamée était devenue une idée fixe. Il se redressa, déployant sa haute taille et s'approcha d'Angela, le sexe retombé le long de sa cuisse.

– Non seulement tu vas me sucer, dit-il, mais tu vas me sucer à genoux pour t'apprendre à faire la conne...

Il courba la nuque de la mulâtresse et poussa la bouche contre son ventre. Angela avança alors brusquement la tête et il sentit ses dents se refermer sur son sexe ! D'une bourrade, il la repoussa, ivre de rage, et ramassa la machette.

– Tu me sucas, fit-il, ou tu ne suceras plus personne. Stupidement entêtée, Angela recula jusqu'au mur, comme un animal pris au piège. Avec une once d'intelligence, elle aurait accédé au désir somme toute légitime de son Seigneur et Maître. Hélas, comme disent les Sud-Africains des Cafres, elle était solide entre les deux oreilles et ne sentit pas le danger. Elle savait que trois hommes veillaient dehors. L'un d'eux était déjà venu la sauter, tandis que les deux autres faisaient le guet. Celui-là la protégerait.

Tout à coup, elle se lança à travers la pièce comme une biche pourchassée, fonçant vers la porte.

Le réflexe du Cubain fut instantané. Il fit un pas en avant et le bras armé de la machette balaya l'air. Il y eut un cri bref et le corps sans tête d'Angela fit encore quelques pas, avant de s'écrouler en travers de la porte, secoué de spasmes.

La tête de la mulâtresse roula dans un coin, laissant un ruisseau

de sang derrière elle et s'immobilisa contre les baskets. La machette avait tranché le long cou gracile en biais comme une corde. Le bras de King-Kong Gimenez retomba. Il ne réalisait pas encore. Un silence total tomba sur la pièce. Il y eut des pas précipités à l'extérieur et le visage d'un des joueurs de cartes, un Grenadin, apparut au-dessus du corps décapité.

– *You all right, boss ?*

Son regard s'abaissa et il aperçut le cadavre sans tête. Les artères crachaient encore un flot de sang, avec un petit gargouillis bien atroce. Le Grenadin devint gris et muet en même temps. Il avait vu beaucoup de choses avec King-Kong mais jamais rien comme ça.

– Elle a essayé de s'enfuir, murmura le Cubain, reprenant machinalement la phrase habituelle.

Cette fois, cela sonnait faux.

Le garde recula vivement. Dans l'état où il se trouvait, le géant noir, entièrement nu, machette au poing, lui inspirait une crainte quasiment superstitieuse.

King-Kong lança sa machette dans un coin. Furieux contre le monde entier et contre lui-même. Il allait être la première victime de son geste insensé. D'abord, dans l'immédiat, il n'aurait pas sa fellation, et ensuite, il aurait du mal à retrouver une femelle de la beauté d'Angela... Accablé, il se laissa tomber sur le lit, empoigna une bouteille de rhum et se mit à boire à la bouteille.

Il buvait, méditait un peu, puis rebuvait. En moins d'une heure, il eut achevé la bouteille. N'importe qui d'autre serait tombé raide. Lui, le cerveau brouillé, sentait sa rage augmenter encore. Il jeta un regard noir de haine à la tête d'Angela, appuyée aux baskets, les yeux ouverts. Elle semblait le narguer...

Tout à coup, une idée démente traversa sa torpeur alcoolique. Il se leva, ramassa la tête, la tenant par une oreille, la secoua comme une ménagère égoutte une salade, arrosant le plancher de quelques gouttes de sang et s'assit sur le lit. Des deux mains, il écarta les mâchoires, ouvrant la bouche de la morte toute grande. Puis il parvint, de la main gauche, à trouver une prise dans les cheveux ultra-courts et éleva le visage mort d'Angela en face de lui.

– Tu vas quand même me sucer, bredouilla-t-il.

Sans lâcher la tête, il commença sur lui-même un mouvement de va-et-vient. Dès que son membre eut acquis une certaine consistance, il l'enfonça dans la bouche morte. Prenant alors la tête d'Angela à deux mains, il la fit aller et venir, hagard, effrayant,

concentré sur son idée fixe. Jusqu'à ce qu'il ressente les premiers picotements annonciateurs du plaisir.

Une légère accélération le fit exploser avec un grognement de soulagement. Il eut l'impression folle que la bouche le serrait, tandis qu'il se déversait en elle.

Le garde, qui observait la scène du coin de la fenêtre, se retourna vers ses deux copains, gris de peur.

– Le boss, c'est sûr, il est devenu fou.

Il leur détailla ce qu'il voyait. Les deux autres hochèrent la tête, ahuris et terrifiés.

Quand un homme en arrive à de pareilles extrémités, c'est inquiétant pour tout le monde... Ils s'accroupirent dans le noir, n'ayant plus envie de jouer aux cartes, guettant le moindre bruit venant de la chambre.

Un peu plus tard, le pas lourd de King-Kong fit craquer le plancher du living. Il repoussa d'un coup de pied la porte en treillis métallique antimoustiques et apparut dans la lueur de l'ampoule jaunâtre. Titubant, le regard vitreux. Face à ses hommes il brandit la tête de la morte et cria de toutes ses forces :

– *Viva la chupadora negra* ⁴ !

Il jeta la tête dans la cour, fit demi-tour et s'effondra sur le plancher, ivre mort.

1. Fais-moi jouir dans ta bouche.

2. Baise-moi.

3. Avec la langue !

4. Vive la suceuse noire !

CHAPITRE XX

Les soumises

Tu n'as pas besoin de me sortir du placard ni d'un écrin de papier de soie. Pas besoin non plus de m'appeler, de me sommer, ni simplement de prononcer un mot. Je suis là, j'ai même précédé ton désir, décelé ses prémices. Ma présence ne fait que confirmer ce qui bourgeonnait tout juste.

Non, non, ne dis rien. Je suis déjà à genoux. Je te défais délicatement et prends dans ma main l'oiseau fragile qui va devenir roi des cieux entre mes lèvres. Je ne te demande pas de caresse ni que tu m'encourages. Laisse-moi te rendre hommage et te sublimer. Ton goût me ravit, ta texture se transforme sous les volutes que forme ma langue, tu grandis trop vite pour ma bouche et je force ma gorge à s'ouvrir. Mon anatomie se découvre de nouvelles conférences pour te recevoir. Je lève à peine les yeux vers toi pour m'assurer que tu observes bien mes manœuvres.

C'est assez ? Tu n'as pas à l'exprimer, je le sens. Regarde comme je me suis bien préparée pour toi, ma toison taillée et dégagée. J'ai prémédité également la transparence de mon corsage. Tu me fais déjà l'amour bien avant que nous nous retrouvions. Je me suis, en fantasme, donnée à toi depuis longtemps. Tu es propriétaire de mon état permanent d'extase amoureux. Étendue sur le dos, je remonte haut les cuisses pour que tu trouves aussitôt ton chemin en moi. Je suis comme ces chevaux qui détectent le moindre tressaillement de leur cavalier. Un simple frôlement sur mon flanc me fait basculer à plat ventre. Je perçois les minces flux d'air qui accompagnent tes mouvements et je rehausse aussitôt la croupe pour t'accueillir.

Ma docilité est douce et empreinte de respect pour le désir que tu as de moi. Mon obéissance, la compréhension, l'anticipation même de ton ardeur, voilà de quelle manière je te remercie. Les réponses de ton corps à mes attentions me donnent une réalité et exaltent mes formes. Tu

disposes de moi sans violence, mais je jouerais, si tu le veux, la comédie de la bataille . Seulement tu ne me plieras pas, je m'incurverai contre ton ventre , tu ne déchireras pas ma robe, elle comporte les fentes adéquates, tu ne me forceras pas, je suis déjà glissante. Si je m'arcboute, ce sera pour donner plus d'ampleur à tes assauts, plus d'emphase à ma servitude. Je suis, par nature, consentante.

LE DÉFECTEUR DE PYONGYANG

Hitumi

– J'ai une suite au *Grand Hyatt*, proposa Malko, je peux vous héberger.

La jeune femme se cabra aussitôt. Visiblement sincère.

– Oh non ! Je ne veux pas vous déranger...

Malko dut insister et la faire entrer presque de force dans un taxi. Arrivée dans la suite, elle contempla le cadre luxueux et dépouillé avec une admiration muette. Désignant le grand canapé de la *sitting-room*, elle pointa le doigt.

– Je vais coucher là !

– Si vous voulez, dit Malko. Avant, je voudrais vous demander quelque chose.

Dans ses papiers, il retrouva la carte du yakusa rencontré au *Pegasus* à Bangkok. Shigeta Katagiri. L'ami du colonel Imalai Yodang, patron de la triade Sun Yee On.

– Connaissez-vous cet homme ? demanda-t-il à Hitumi Kemiko.

Elle examina la carte et la lui rendit.

– Non, avoua-t-elle.

– Tant pis. Si vous voulez utiliser la salle de bains...

Il lui montra les lieux et la jeune femme tomba en arrêt devant la douche en marbre équipée de jets multiples. Avec un sourire d'enfant, elle se tourna vers Malko.

– C'est magnifique ! Est-ce que je peux prendre une douche ?

– Bien sûr !

Il repartit dans la *sitting-room*, s'installa dans un fauteuil, devant la télévision. Il n'avait pas sommeil, tournant dans sa tête son plan de bataille.

Il en avait presque oublié Hitumi quand un frôlement lui fit lever

la tête. La Japonaise était plantée devant lui, enroulée dans une serviette, visiblement ravie.

– Je n’ai jamais vu une douche comme ça ! dit-elle. Il y a des jets partout. Je me sens merveilleusement bien.

– Tant mieux, dit Malko, je vous laisse dormir.

– Attendez ! Je voudrais vous demander une faveur, Malko-San, fit Hitumi d’une voix timide.

– Avec plaisir ! sourit Malko. Quoi donc ?

– Pourrais-je jouer avec votre Oiseau rouge ?

Malko la regarda, surpris.

– Comment ?

Voyant qu’il ne comprenait pas, d’un geste naturel, elle s’agenouilla à côté du fauteuil. Sa serviette tomba, découvrant des seins ronds et un slip blanc. Démaquillée, les cheveux tirés, on lui aurait donné treize ans...

Délicatement, elle posa la main sur le pantalon de Malko, en haut de ses cuisses.

– L’Oiseau rouge ne demande qu’à s’envoler, gazouilla-t-elle.

Cette fois Malko avait compris.

– Hitumi, dit-il, ce n’est pas parce que...

Elle l’interrompit.

– Non, non, vous ne comprenez pas, Malko-San. C’est pour me donner du plaisir, à *moi*. Lorsque je fais s’envoler l’Oiseau rouge, mon vase se remplit de rosée, et je m’épanouis.

C’eût été cruel de priver cette délicieuse poétesse d’un plaisir aussi simple. Devant le silence de Malko, elle entreprit de le libérer.

Elle contempla ensuite longuement le sexe assoupi, comme si elle priait, puis releva la tête.

– Pendant que j’apprivoise l’Oiseau rouge, précisa-t-elle, il ne faudra pas me toucher, seulement ici.

Elle prit la main droite de Malko et la posa sur sa nuque. Ensuite, il sentit une bouche chaude se refermer sur lui et cessa de penser. Les mains en conque sous ses testicules, Hitumi remplissait son sacerdoce avec une science toute taoïste... Puis, ses doigts se mirent à courir sur lui, légers comme des papillons, ajoutant à son excitation.

Ses mouvements se firent plus lents, de façon à absorber toute sa longueur. Sans s'interrompre, elle reprit la main de Malko et la posa sur sa nuque, murmurant d'un ton humble :

– *Sumimassen 2 !*

Quand il commença à peser sur sa nuque, elle émit un soupir de bonheur et l'engoula encore plus profondément. Les pointes de ses seins ronds étaient durcies, mais Malko, respectant sa demande, ne les effleura même pas. Il sentait la sève monter de ses reins. Hitumi s'en rendit compte aussi et posa une main sur la sienne, l'invitant à peser encore plus sur sa nuque.

Ce qu'il fit, enfonçant son membre au fond de la gorge de la jeune femme. Lorsqu'il explosa, il eut l'impression de s'y déverser directement.

Elle l'avala jusqu'à la dernière goutte puis redressa la tête avec un rire joyeux !

– Je me sens si faible dans la vie ! expliqua-t-elle. C'est le seul moment où je suis forte. Où les choses dépendent de moi.

Il n'y avait rien d'autre à dire. Lorsque Malko alla se coucher elle tint à installer le lit de repos en face du sien. S'endormant aussitôt.

Lui continua à réfléchir. Se demandant qui pourrait le renseigner sur Shigeta Katagiri.

1. Le taoïsme mêle la sexualité et la spiritualité.

2. S'il vous plaît !

TU TUERAS TON PROCHAIN

Priscilla

La nourriture du *Pollini*, le restaurant italien du *Hyatt*, était carrément infecte. Les pâtes semblaient collées à la glu, le poulet était venu en courant du Monténégro et le cervelas ne devait compter que des produits de synthèse. Malko avait à peine touché à son assiette. Heureusement, ils avaient du Taittinger Comtes de Champagne blanc de blancs 1988, et Priscilla Clearwater ne s'y était pas trompée. Sa coupe ne restait pas longtemps pleine. Les garçons, qui n'avaient sans doute jamais vu de Noire, se disputaient l'honneur de la servir. Durant le repas, ils n'avaient parlé que de sujets légers. Priscilla Clearwater adorait voyager.

Le sujet « voyage » épuisé, Malko, après un espresso presque buvable, signa la note et ils se retrouvèrent devant les ascenseurs. Les yeux baissés, Priscilla Clearwater ne semblait pas deviner ce qui l'attendait. À peine dans la cabine, Malko, d'un geste léger, effleura des seins d'une dureté marmoréenne. La Noire leva sur lui un regard trouble et dit faiblement :

– *Please !*

Arrivée dans la chambre de Malko, elle resta debout, regardant le paysage plat par la baie vitrée comme si elle ignorait totalement ce qu'elle était venue faire là. Malko dissipa rapidement toute équivoque. S'approchant d'elle par-derrière, il saisit le zip de sa robe et le tira d'un coup jusqu'en bas. Priscilla frémit légèrement, sans dire un mot. Malko n'eut plus qu'à faire glisser sa robe de ses épaules pour l'en dépouiller totalement. Ne lui laissant qu'un slip de dentelle blanche tranchant agréablement sur la peau café au lait.

Il était temps de mettre les points sur les i. Il la fit pivoter avec douceur et chercha son regard. Trouble, lointain. Mais quand il écrasa sa bouche contre la sienne, les lèvres de Priscilla s'ouvrirent aussitôt et sa langue vint au-devant de la sienne. En explorant son corps, Malko constata rapidement que, sous le calme, il y avait la tempête. À peine eut-il effleuré le mont de Vénus de la jeune femme qu'elle se tordit comme un serpent en exhalant un soupir de bon

aloi.

Cependant, elle restait étrangement passive alors qu'il sentait, lui, son ventre s'embraser.

Il se déshabilla rapidement, observé par le regard de Priscilla filtrant entre ses longs cils. Celle-ci ne pouvait plus ignorer l'état dans lequel sa présence l'avait mis. Mais, apparemment, elle n'aimait pas prendre les initiatives. Malko le fit pour elle...

Il la prit par la main, lui laissant son slip et ses escarpins et l'attira vers le lit où il s'allongea sur le dos. Leurs regards se croisèrent.

– *Take me in your mouth !* 1 demanda Malko.

D'un geste gracieux, sans la moindre réticence, Priscilla Clearwater le rejoignit, s'agenouillant d'abord à côté de lui. Sa tête s'abaissa et il eut l'impression de grimper au paradis lorsque la grande bouche se referma avec douceur sur son membre. Probablement pour être plus à l'aise, Priscilla changea de position, venant s'allonger sur le ventre entre les jambes de Malko, tout en le faisant aller et venir dans sa bouche avec douceur.

Dans cette position, il avait une vue imprenable sur la cambrure de son dos et la courbe de ses fesses.

Il en oublia le plaisir de la fellation ; il n'y avait que les Noires à posséder ce genre de fessier callipyge bombé, sans être lourd. Priscilla Clearwater continuait de s'activer sans un mot, come une esclave docile. L'idée accrut encore l'excitation de Malko. C'est le moment que Priscilla choisit pour relever la tête et lui adresser un regard à la fois humble et chargé de satisfaction. Malko avait rarement vu un regard de salope aussi expressif et son ventre s'embrasa littéralement. Déjà, Priscilla reprenait son rythme, l'accélérait avec l'idée évidente de le faire jouir.

Il s'arracha à elle avant qu'il ne soit trop tard, la contourna et, des deux mains, fit glisser le slip le long des cuisses fuselées, découvrant ses fesses en entier.

Il s'agenouilla alors entre ses jambes qu'elle ouvrit avec docilité, le sang aux tempes.

La bienséance eût voulu qu'il lui rende d'abord hommage d'une façon classique. Mais c'était plus fort que lui : ses fesses inouïes le faisaient fantasmer. Dès qu'il avait vu Priscilla Clearwater, il avait eu envie de la sodomiser. De plus, c'était la première fois qu'il allait faire subir les derniers outrages à la secrétaire d'un chef de station. Un moment solennel comme la remise de la Légion d'honneur à une fripouille.

Lorsqu'elle sentit se poser contre l'entrée de ses reins le membre prêt à la transpercer, Priscilla Clearwater releva la tête et dit d'une toute petite voix :

– *You swear ! You won't tell it to my boss 2 !*

Malko ne répondit même pas. Il pesa de tout son poids et regarda son sexe s'enfoncer de quelques millimètres dans la porte étroite, en distendant l'entrée. Priscilla poussa un petit cri, mais, peut-être involontairement, se cambra encore plus. Ce qui eut pour effet d'enfoncer le membre raidi. Jusqu'à mi-longueur...

Malko demeura ainsi quelques secondes, regardant cette croupe qu'il était en train de violer, jouissant de ce moment rare. C'était du sexe à l'état pur. Sous son apparence puritaine, Priscilla Clearwater était une merveilleuse salope. Il se devait bien un petit plaisir ; d'une ultime poussée, il s'enfonça entre les fesses rebondies, jusqu'à la garde. Ainsi forcée, Priscilla poussa un long gémissement.

– *Stop it ! Please.*

Autant demander à une rivière de remonter son cours ! Malko se mit à la travailler de toutes ses forces, se retirant lentement d'elle, puis, d'un puissant coup de reins, la clouant à nouveau contre lui. La jeune Black criait, gémissait, mordait l'oreiller. Malko glissa alors une main sous elle avec la louable intention de lui procurer un peu de plaisir. Il rencontra un sexe inondé. Priscilla jouissait comme une folle...

Tout en la sodomisant, Malko la caressa quand même un peu, et sentit monter sa semence. D'un ultime coup de reins, il se souda aux fesses cambrées, se déversant en elles. Puis il retomba, inondé de sueur. Quelle première ! Il sentait les parois les plus secrètes de Priscilla palpiter contre son membre comme pour l'exciter à nouveau. Ce qui lui donna une idée. Se retirant, il s'enfonça d'un coup dans son sexe.

Emmanchée à fond, Priscilla poussa un hurlement. Malko crut plonger dans de la lave en fusion. C'était si excitant que son érection revint instantanément et qu'il la besogna, arc-bouté sur son dos, tandis qu'elle hurlait comme une démente.

Cette fois, ce fut le bouquet final et ils demeurèrent immobiles, écoutant les battements de leurs cœurs.

– *You are a racist bastard !* murmura Priscilla.

Elle n'avait même pas la reconnaissance du ventre.

1. Prends-moi dans ta bouche !

2. Jurez-moi ! Vous ne le direz pas à mon patron !

ENQUÊTE SUR UN GÉNOCIDE

Priscilla

Rassurée, Priscilla ouvrit le bar qui abritait aussi une sono, enclencha un CD et, aussitôt, le rythme endiablé du N'dombolo fit trembler les murs. Priscilla se mit à onduler sur place, faisant tourner ses hanches comme une toupie, agitant sa croupe somptueuse comme un shaker, expédiant à Malko des œillades appuyées.

– J'adore ! lança-t-elle.

Si son Masai l'avait vue, il l'aurait clouée au mur avec sa lance... Malko se contenta de l'attraper et de la serrer contre lui, effleurant le galbe d'airain de ses fesses de folie, puis ses seins. Énamourée, Priscilla se cambrait dans ses bras. Elle sortit un bout de langue et l'embrassa longuement tout en taquinant sa poitrine. Elle n'avait rien oublié. La main de Malko effleura son bas-ventre et il réalisa immédiatement qu'elle n'avait rien sous son pantalon de satin. Il la colla contre le mur et se mit à la masser de haut en bas. Il sentait le satin s'humecter sous ses doigts et Priscilla gémit.

– Arrête, tu m'excites trop.

Le tutoiement signifiait qu'ils avaient basculé dans des rapports plus intimes. Malko chercha la ceinture du pantalon et souffla :

– Je vais t'exciter encore plus.

Soudain, ses doigts tombèrent sur un petit bloc de métal rectangulaire. Il baissa les yeux et découvrit un ravissant cadenas doré réunissant les deux bouts de la ceinture de lézard. Son regard remonta, croisant celui, ironique, de Priscilla.

– Il faut une clef, dit-elle, et je ne te dirai pas où elle est... Ce soir, c'est moi qui commande. Tu ne te serviras pas de moi.

Furieux, Malko l'entraîna dans la pièce voisine et la bascula sur le lit. Au bout de très peu de temps, il dut se rendre à l'évidence : impossible de retirer le pantalon de satin. Impossible même de glisser un doigt entre le tissu et la peau ! Priscilla avait bien préparé

son coup.

Celle-ci, allongée sur le ventre avec une expression sarcastique, le provoquait.

– Si tu veux, dit-elle, je peux te prendre dans ma bouche...

Malko ruminait son humiliation. Son regard tomba sur deux poignards masais fixés au mur et il entrevit la solution.

– C'est une bonne idée, dit-il, mais avant, il y a une petite formalité.

Il se releva, alla à la fenêtre et revint avec une cordelière de rideau. Priscilla comprit trop tard. Il avait déjà passé la cordelière autour d'un de ses poignets, l'attachant à la tête du beau lit romantique. La jeune femme eut beau se débattre, son second poignet fut immobilisé de la même façon. Elle faisait des bonds sur le lit comme un poisson hors de l'eau, absolument hors d'elle.

– Détache-moi tout de suite ! cria-t-elle, ou tu ne me toucheras plus jamais ! Je le dirai à M. Spencer.

Malko était déjà en train de détacher la seconde cordelière. Après quelques minutes de lutte féroce, il parvint à attacher les chevilles de la jeune femme, de façon qu'elle ait les jambes largement ouvertes. Puis il recula un peu pour admirer son œuvre. Priscilla lui jeta un regard noir.

– Détache-moi tout de suite, ou...

– Ou quoi ?

Tranquillement, Malko se déshabilla et s'approcha d'elle. Tout cela était très excitant et il était déjà très présentable.

– Tu m'avais proposé quelque chose ! suggéra-t-il gentiment.

Priscilla cracha comme un chat en colère.

– Si tu m'approches, je te l'arrache avec mes dents !

Elle était capable de le faire.

– Tu es sauvage comme une Masaï ! fit-il.

– Salaud ! Je n'aurais jamais dû te parler de ça !

Il s'approcha et se coucha, nu, sur elle, plaçant son sexe juste au milieu de sa croupe. Comme elle se débattait, involontairement, elle se frottait contre lui. Ce qui acheva d'exciter Malko. Priscilla s'en rendit compte et lui lança avec dédain :

– Tu n'as qu'à te frotter contre moi ! Tu sais, comme font les

chiens...

Malko se releva et alla détacher un des poignards du mur. Il fit miroiter la lame devant le visage de Priscilla.

– Je vais faire mieux, dit-il. Je pense que ton Masai ne t'a pas sodomisée. Il n'était pas assez civilisé pour ça...

– Si ! Il l'a fait ! protesta Priscilla.

Malko n'en crut pas un mot. Il se pencha et, avec une précision chirurgicale, plaça la pointe du poignard sur la couture du pantalon, là où elle était le plus tendu, et l'enfonça de quelques millimètres. Ensuite, il n'eut qu'à donner un léger coup de poignet pour qu'elle se découpe sur dix centimètres, découvrant exactement ce que Malko cherchait. Il agrandit l'ouverture de façon à pouvoir y glisser la main, en dépit des glapissements furibonds de Priscilla. Son doigt atteignit le sexe de la jeune femme et s'y enfonça, recueillant aussitôt une rosée abondante.

– Salaud ! hurla l'Américaine.

Il remonta, atteignant l'ouverture de ses reins, qu'il entreprit d'humecter méthodiquement. Priscilla hurlait, se démenait, mais en quelques allers-retours, Malko fut parvenu à ses fins. Sans un mot, il se recoucha sur elle et, d'un geste précis, posa son sexe roide contre la petite ouverture ronde et commença à peser.

De toutes ses forces, Priscilla résistait, contractant tous ses muscles. En dépit de ses efforts et grâce à l'onction de Malko, le sphincter céda d'un coup et il s'enfonça entre les fesses cambrées, salué par un hurlement sauvage. Il lui fallut encore quelques efforts pour l'envahir totalement. Là, il souffla un peu, savourant sa victoire. Priscilla sanglotait de fureur en l'injuriant. Il se remit à bouger. Progressivement, il sentait l'orifice qui l'accueillait s'assouplir. Jusqu'à ce qu'il n'ait plus aucun mal à coulisser dans ses reins.

Priscilla ne sanglotait plus. Le rythme de sa respiration se modifia peu à peu. Puis sa croupe somptueuse se mit à venir au-devant de Malko. Il la défonça de plus belle et c'est en parfaite harmonie qu'ils explosèrent ensemble.

Il était encore abuté en elle quand la jeune femme tourna la tête et dit de sa voix de salope :

– J'espérais bien que tu ferais ça !

ALBANIE : MISSION IMPOSSIBLE

Vilma

Fatmir Cerem roulait pleins phares sur le sentier caillouteux dont les trous les projetaient l'un contre l'autre à chaque mètre. Les faisceaux lumineux éclairaient un paysage austère, rocailleux, presque sans végétation. Il tourna brutalement dans un sentier encore plus abrupt et Vilma Zguro fut projetée contre lui. Il sentit contre son bras la masse tiède d'un sein et aussitôt posa une main possessive sur une des cuisses de la jeune femme.

– Tu es belle, dit-il d'une voix rauque.

– *Falemnderit* .

Chaque compliment lui allait droit au cœur. Fatmir Cerem conduisit encore une centaine de mètres, puis stoppa sur une avancée rocheuse dominant un précipice. Le sentier s'arrêtait là. Il fit demi-tour, prêt à repartir, éteignit ses phares et baissa sa glace, écoutant les bruits de la nuit. Il avait l'instinct d'un animal. Comme il ne sentait aucun danger, il enleva de sa ceinture le Browning qui avait servi à tuer Nasim Kastriot et le coinça dans le vide-poche, chien relevé, une balle dans le canon. Alors seulement, il se tourna vers Vilma Zguro et la prit dans ses bras. Elle tourna la tête et leurs bouches s'écrasèrent l'une contre l'autre. Aussitôt, la langue de la jeune femme se mit à danser un ballet endiablé, expédiant une dose massive d'adrénaline dans les artères de Fatmir Cerem. Il écarta la veste du tailleur rouge, empoigna les seins à travers le cachemire du pull, ce qui arracha un gémissement à Vilma. Elle avait attendu qu'il fasse nuit pour traverser le village dans une tenue qui autrement aurait attiré l'attention : un tailleur rouge à la longue jupe fendue découvrant des collants noirs, avec des escarpins italiens achetés à Tirana, qu'elle ne mettait que pour son amant.

Ils s'étreignirent avec passion, sans un mot, s'explorant mutuellement. Penché vers la jeune femme, Fatmir glissa la main entre les cuisses de Vilma, si brutalement que la couture de sa jupe craqua, et se faufila ensuite sous son collant, atteignant un sexe inondé. Il avait beau savoir que la jeune femme était folle

amoureuse de lui, en sentir sous ses doigts la preuve concrète l'excitait toujours autant. Il gronda, à demi soulevé de son siège. Vilma envoya à son tour une main vers son ventre. Fatmir Cerem poussa un gémissement ravi quand les doigts de sa partenaire ouvrirent son pantalon, libérant un membre raide comme un canon de fusil.

– *Ma ngref*² ! soupira d'une voix rauque le jeune homme.

C'était le plus beau compliment qu'il puisse lui faire. Avec douceur, Vilma se pencha et ses lèvres épaisses enserrèrent le sexe durci. Quand elle abaissa encore la tête et que sa langue entra dans la danse, Fatmir crut mourir de plaisir. D'un geste réflexe, il appuya sur les cheveux noirs jusqu'à ce que Vilma, à demi étouffée par l'importance de ce qui lui remplissait la bouche, ait un hoquet. Elle se reprit aussitôt et se mit à faire monter et descendre sa tête avec des mouvements amples, au rythme exact qu'il aimait.

Fatmir Cerem poussa un gémissement d'agonie au moment où sa sève jaillissait sans qu'il puisse se retenir, Vilma toujours vissée à son sexe. Il la sentit déglutir, sans un murmure. Il éprouvait un bien-être merveilleux sous cette caresse digne des films pornos qu'il regardait parfois avec ses hommes. Si Vilma Zguro n'avait pas toujours vécu à Tropojë, il l'aurait soupçonnée des pires horreurs. Mais elle lui avait confié un jour que c'était son amour qui l'inspirait. Elle avait trouvé instinctivement ce qui lui procurait le plus de plaisir... Et semblait ne jamais se soucier du sien.

1. Merci.

2. Tu me fais bander.

UNE LETTRE POUR LA MAISON-BLANCHE

Fedora Dimitrova

On avait frappé à sa porte et il avait crié d'entrer. Au lieu de la mémère asexuée à laquelle il s'attendait, il avait vu débarquer une somptueuse blonde aux yeux cobalt, au visage énergique mais plein de sensualité, et qui mesurait près d'un mètre quatre-vingts. Son tailleur d'uniforme kaki n'arrivait pas à dissimuler une poitrine orgueilleuse et la courte jupe d'uniforme découvrait des jambes admirables. Une stature de reine, le regard assuré, à la fois autoritaire et féminine, elle avait lancé d'une voix claire :

– Je suis le lieutenant Fedora Dimitrova Kulak. *Slou-chayaus ! tovaritch colonel*!

Décontenancé, Evgueni Polyakov l'avait examinée un long moment en silence. Jamais il ne s'était attendu à voir surgir une créature pareille. On aurait dit une « hirondelle » de grande classe. En même temps, si on la lui envoyait, au poste où il se trouvait, c'est qu'elle était irréprochable, tant du point de vue idéologique que professionnel. Comme un automate, il s'était levé, avait fait le tour de son bureau pour se planter devant elle. Il lui arrivait à l'épaule...

Ce n'était pas possible, il allait être ridicule ! Au moment où il allait ouvrir la bouche pour la congédier, Fedora Kulak avait respiré profondément. Evgueni Polyakov avait eu l'impression que sa veste allait exploser sous la pression de ses seins. Son regard était descendu, caressant le ventre plat, puis les longues cuisses et les jambes bien galbées, s'attardant au centre de son corps, avant de remonter à son visage.

Leurs regards s'étaient croisés, étaient restés soudés l'un à l'autre. Evgueni Polyakov avait brutalement éprouvé un désir irrésistible pour cette superbe femelle, une pulsion comme il n'en avait pas connu depuis très longtemps.

Mais il était paralysé, incapable de prendre l'initiative. C'était trop inattendu, trop violent.

C'est Fedora Kulak qui avait agi. Faisant un pas en avant, s'approchant de lui à le toucher, elle avait vu l'éclair de désir bestial dans ses yeux et, en une fraction de seconde, avait décidé de jouer son avenir à quitte ou double.

En postulant à ce poste, elle n'avait qu'un but : fuir la Sibérie et venir vivre à Moscou, voir enfin la « civilisation ». Elle n'en pouvait plus du Grand Nord, des bleds perdus, des interminables hivers. Elle avait reçu une éducation militaire et idéologique qui en avait fait un animal communiste typique. Aucune morale, et quelques règles simples pour arriver : mentir, être obséquieux avec ses supérieurs, feindre sans cesse, être d'un cynisme absolu. Un stage de trois mois chez les Spetnatz ² avait achevé de l'endurcir. On lui avait enseigné que la règle numéro un était la survie. Même s'il fallait pour cela manger des camarades blessés et décédés.

Elle savait aussi que son affectation dépendait du bon vouloir du général Polyakov. Ce qu'elle devinait à cet instant chez son futur chef lui ouvrait des horizons inespérés. Ce n'était plus seulement Moscou, mais une vie de rêve : les hauts dirigeants du KGB vivaient comme des nababs, grâce à leurs innombrables avantages.

Ses yeux plongés dans ceux d'Evgueni Polyakov, elle avait dit d'une voix infiniment douce, contrastant avec son allure martiale :

– *Pajolsk, tovaritch colonel*³.

Sans lui laisser le temps de répondre, elle était tombée à genoux devant lui, s'attaquant aussitôt au zip de son pantalon, en prenant soin que la masse de ses seins se presse contre les cuisses de son futur chef. C'étaient les secondes les plus délicates. S'il la repoussait, elle retournerait en Sibérie, et pour longtemps...

Le cœur battant la chamade, Fedora n'avait senti s'envoler son angoisse que lorsque le sexe du colonel Polyakov s'était enfoncé dans sa bouche jusqu'à la garde.

Alors seulement, elle avait osé lever les yeux sur lui. Mais il avait fermé les siens, pour mieux profiter de l'exquise caresse. Fedora en avait profité pour achever de le libérer. Son pantalon et son caleçon sur les chevilles, les jambes tremblantes, Evgueni Polyakov avait savouré la plus extraordinaire fellation de sa vie. D'habitude, les « hirondelles » mal dégrossies envoyées dans son service s'acquittaient de leur tâche avec un mélange de maladresse et de mauvaise volonté. Rien de tel avec le lieutenant Fedora Kulak. Elle avait prolongé le supplice voluptueux à ses extrêmes limites. Lorsque le colonel Polyakov s'était vidé dans sa bouche avec des cris sauvages, pieusement recueillis par les micros dissimulés dans la

pièce, il avait eu l'impression qu'elle aspirait sa moelle épinière...

Elle avait pudiquement détourné les yeux tandis qu'il se rajustait, et attendu quelques instants pour dire d'une voix neutre :

– *Kvachym ouslougan* 4 ! *tovaritch* colonel.

Ensuite, elle avait salué, tourné les talons et refermé doucement la porte derrière elle.

1. À vos ordres, camarade colonel.
2. Forces spéciales.
3. Je vous en prie, camarade colonel.
4. À votre disposition !

CHAPITRE XXI

Eros et Thanatos

Je nais que je meurs déjà. Il suffit que je m'assoie, là, en dehors de ma vie, inerte, pour mourir un peu plus vite. Quand je me lève et que j'agite mes membres, que ma peau s'offre à la morsure du soleil ou à la caresse d'une main, le temps s'attarde tant il se comble de mon souffle. Deux souffles qui s'épousent et nous ralentissons le cours des heures.

Mes cuisses hébergent en leur compas un creuset de lave incandescente qu'aucune peur ne refroidit. J'ai faim de toi, c'est ma façon de défier le péril. En quelques minutes qui perdent leur sens, nous amplifions toutes les sensations de nos corps, nous les sollicitons à outrance. Ce paroxysme dépasse la raison. Ordonnes-tu à ton cœur de battre et à ta queue de bander ? Je m'humecte sans y penser, comme je respire. Cela relève bien d'une fonction vitale , si ce n'est d'un instinct de survie. Quand tu fouilles des doigts dans ma moiteur, ton membre se gonfle comme s'il prenait une grande goulée d'air. Ma bouche se referme sur toi et je m'accroche des deux mains à la base de ta queue, craignant sans doute de fermer les yeux et d'être avalée par le néant. Faut-il que nous nous empoignons si violemment pour nous assurer de l'existence de l'autre, de la nôtre ? Quand tu me prends, je te plaque contre mon ventre, t'y enfonçant davantage, les deux mains rivées à tes fesses. Tu te redresses et c'est sur ton torse que mes doigts dansent alors à la recherche des pulsations de ton cœur. Je palpe tes épaules. Sans nul doute , c'est la vie que je sens sous ta peau.

Non , je ne suis pas morte.

Toi, tu évites les balles rasantes, tu paries contre toi-même , autour de toi, on exécute, la terre explose, le feu incendie le ciel et tu embrasses si souvent le sol, de la poussière de mort plein la bouche. Rejoins-moi. Viens respirer en mon centre. Avec quelle fureur, tu te campes, dressé, fougueux, devant moi. Ton désir parle pour toi. Il clame ton étonnement à être toujours en vie. Sous mon sein que tu tortures tant l'urgence

d'exister te martyrise , c'est un autre cœur qui bat. Quand tu me pénètres, c'est d'une avancée des reins pareille à une revanche. À chaque poussée en moi, tu affirmes que tu es là. Tu t'encourages d'ailleurs de grondements feutrés. Faut-il encore que j'acquiesce de mes cris pour te conforter dans ta présence. Les deux pieds plantés, tes mains clouant fermement mon bassin en place, tu martèles encore et encore que tu es en vie .

Quand la répétition générale arrive à son terme, tu cries pour faire reculer la mort. Une seconde, ta poitrine éclate et ton poulx détone comme une bombe. Tes membres se raidissent juste avant que tes os se dissolvent. Tu n'es plus qu'une enveloppe vide et inerte. Le poids d'un cadavre sur ma chair elle aussi anéantie . Les yeux clos, terrés dans la nuque de l'autre, nous attendons, inquiets, que la Terre reprenne sa lente rotation, que les volumes et les bruits reprennent leurs places. Tu m'embrasses et je sens ton souffle brûlant balayer mes lèvres. Tu baises car tu n'es pas immortel.

L'HÉROÏNE DE VIENTIANE

Cyntia

Cyntia disparut et revint quelques instants plus tard, vêtue d'une longue robe de voile transparent. Elle se réinstalla dans le hamac et tendit son verre à Malko.

Il trempa ses lèvres dans le liquide glacé et fort et le laissa glisser sur son palais. Après avoir risqué sa vie, il éprouvait toujours un violent désir sexuel. Cyntia devait avoir le don de double vue car elle remarqua d'une voix distante :

– Je ne fais jamais l'amour dans un hamac. Si c'est la raison de votre visite, vous allez être déçu.

Malko fut brusquement agacé par son assurance. Sans lâcher son verre, il se pencha sur elle et voulut l'embrasser. D'abord, elle détourna le visage et il ne rencontra que son oreille. Fermement, il la prit par les cheveux et lui tourna la tête de force. Cette fois, elle se laissa faire.

Ses lèvres s'entrouvrirent et elle répondit au baiser de Malko. Habilement et lucidement. Quand il rouvrit les yeux, il vit ceux de la jeune femme, moqueurs et graves.

– Vous vous sentez d'humeur violeuse ? fit-elle. Vous feriez mieux de prendre une douche froide. J'aime bien flirter, mais on ne me viole pas.

À travers le tissu léger de la robe, il devinait les cuisses puissantes et longues. Malko se sentait ramené à toute vitesse à l'âge des cavernes. Il avait furieusement envie de cette splendide femelle qui le narguait. Sans savoir par quel bout la prendre, il l'embrassa de nouveau, posant la main sur son mont de Vénus, à travers la robe légère.

Immédiatement, il sentit que Cyntia n'avait plus rien sous sa robe. Il se pencha et l'embrassa, accentuant son geste possessif. Il lui sembla sentir un imperceptible frémissement sous ses doigts. Leur baiser devint plus violent.

Elle avait fermé les yeux. Le chien grogna. Arrachant sa bouche de celle de Malko, elle dit :

– Confucius, tais-toi.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle n'était pas encore au septième ciel. Sa main courut le long des cuisses pleines, atteignit les chevilles. La jeune femme se laissait faire, sa langue s'agitant paresseusement contre celle de Malko. Lorsque la main de ce dernier remonta, entraînant le tissu de la robe, elle déplaça imperceptiblement les jambes. Il effleura l'intérieur des cuisses, là où la peau est la plus douce. Son cœur battait comme celui d'un collégien.

Puis il faillit crier de joie : enfin, il s'emparait de l'inaccessible Cyntia...

Maintenant, il ne la ménageait plus. La longue robe s'était enroulée autour des hanches. Les yeux fermés, une grande ride lui barrant le front, Cyntia ne l'embrassait plus, la bouche entrouverte. C'était le supplice de Tantale : dès qu'il se rapprochait d'elle le hamac se balançait dangereusement.

Il brûlait d'arracher Cyntia à ce hamac et de la prendre pour de bon. Elle s'offrait maintenant sans retenue à sa caresse. Sans paraître désirer autre chose. Il avait totalement oublié la C.I.A. et le danger qu'il venait de courir.

Cyntia atteignit le plaisir d'un coup, d'une détente de tout son corps après un temps qui parut à Malko infini. Elle laissa échapper un gémissement, et le hamac, agité par une houle furieuse, faillit se décrocher. Comme dans un rêve, Malko entendit Confucius gronder de nouveau. À croire qu'il était jaloux. Mais Cyntia était sûrement trop raffinée pour avoir recours à un chien. Alors que tout Vientiane était à ses pieds. Malko avait envie d'elle à hurler. Oubliant toute galanterie, il la tira doucement par le poignet, pour l'arracher du hamac. Elle ouvrit les yeux.

Un regard limpide et clair de petite fille heureuse. Avec une dureté inquiétante pour une femme qui venait d'éprouver un plaisir aussi total. Ses yeux bleus se reflétaient dans les yeux dorés de Malko. Les pommettes saillantes, les sourcils rasés semblaient émerger d'une horde de Gengis Khan.

– Merci, dit-elle.

Malko faillit en avaler sa chevalière. Il y a des moments où la politesse rejoint le cynisme...

– Venez, dit-il.

– Où ?

– Hors de ce hamac. Je ne voudrais pas être obligé de le décrocher.

Cyntia ne changea ni d'expression ni d'attitude.

– Je n'ai pas envie de faire l'amour, dit-elle paisiblement. Je me sens très bien.

Devant l'expression de Malko, elle rit.

– Vous êtes tous les mêmes ! Vous pensez qu'une femme a besoin de se sentir déchirée, pénétrée, ravagée... Vous êtes bien vaniteux. J'ai connu un Américain, il y a quelque temps. Il a débarqué ici un soir et s'est déshabillé. Il possédait un sexe comme je n'en avais jamais vu chez aucun homme. Il en était fabuleusement fier.

» J'ai su après qu'il avait parié cent dollars que c'est moi qui le violerais. Je l'ai chassé à coup de cravache.

» J'espère que je n'aurai pas à aller jusque-là avec vous.

Elle le dévisageait, moqueuse, comblée et agressive. Malko parvint à refouler un peu ses instincts primitifs :

– Si j'ai refusé de profiter de vous, l'autre soir, j'avais des raisons très sérieuses.

– C'était votre droit, fit froidement Cyntia. Mais je ne m'offre pas deux fois.

La robe relevée jusqu'au ventre, appuyée sur les coudes, les yeux flamboyants, elle était superbe.

– Vous m'avez très bien fait jouir, fit-elle.

VENGEANCE TCHÉTCHÈNE

Louisa

– Nous sommes arrivés, annonça Louisa. C'est le *Bittsevski Park*. Plus de mille hectares. À cette saison, personne n'y vient.

Elle coupa le moteur, prit une torche électrique dans la boîte à gants, le Borko et ses chargeurs.

– Ce n'est pas loin, dit-elle. Dix minutes à pied.

Ils s'enfoncèrent dans les bois. On n'y voyait goutte et le silence était absolu. Vingt minutes plus tard, le faisceau de la torche éclaira une isba en rondins qui semblait sortir d'un conte de fées ! Louisa farfouilla sous le perron de bois et en sortit une clef. L'intérieur était glacial. Elle alluma une lampe à pétrole posée sur la table qui éclaira un ameublement sommaire.

– Où sommes-nous ? interrogea Malko, stupéfait. – Chez un Tchétchène sympathisant qui a de hautes relations. Le KGB l'a autorisé à construire cette isba ici. L'hiver, c'est absolument désert.

La jeune femme posa le pistolet-mitrailleur sur la table et se débarrassa de son manteau.

– Je n'en peux plus ! soupira-t-elle. J'ai eu tellement peur. Comme là-bas, à Grozny...

Elle tremblait de tous ses membres. Malko s'approcha et la prit dans ses bras. D'abord, elle se laissa faire sans cesser de trembler. Elle posa la tête sur son épaule. C'était la première fois qu'ils se retrouvaient seuls, hors la présence des deux *boiviki*. Peu à peu, elle cessa de trembler et son corps se fit plus lourd contre lui. Son abandon se transforma progressivement en pression de chaque centimètre carré de sa peau. Son visage se leva vers Malko et sa bouche s'écrasa sur la sienne avec un gémissement de bonheur. Elle embrassait maladroitement, avec une fougue incroyable, entrechoquant ses dents aux siennes. Il sentait son corps s'incruster contre le sien, l'os dur de son pubis plaqué contre son sexe en train de gonfler à la vitesse de l'éclair.

Ils n'avaient pas dit un mot.

Fébrilement, Malko défit les boutons de sa robe de coton, en commençant par le haut. Il découvrit d'abord le soutien-gorge en coton blanc trop petit d'où débordait une poitrine généreuse, puis l'estomac plat et musclé, et enfin un slip assorti au soutien-gorge qui, imprégné des sucres de la jeune femme, moulait son sexe avec une précision anatomique. Il dut lutter avec Louisa pour défaire les autres boutons, tant elle était soudée à lui. Sa langue tournait dans sa bouche comme une toupie, ses doigts se crispaient dans son dos, ses hanches se balançaient en un frottement continu comme pour augmenter encore son érection. Ils ne sentaient plus le froid, transpirant dans la pièce glaciale.

Malko réussit à faire glisser la robe de ses épaules, puis défit le soutien-gorge, libérant deux seins gonflés et durs. Quand il en effleura un de sa bouche, après avoir réussi à s'arracher à celle de la jeune femme, Louisa rejeta la tête en arrière avec un long soupir ravi. Malko la courba contre la table, continua à descendre, mais elle l'arrêta quand sa bouche atteignit la lisière du slip. Sans un mot, elle l'entraîna vers le lit étroit et s'y jeta la première. Il fit doucement glisser le triangle de coton le long des cuisses et Louisa acheva de s'en débarrasser d'une détente pleine d'impatience. Ses doigts tremblants s'étaient attaqués aux vêtements de Malko. Sa main se referma sur son membre tendu et, avec un cri rauque, elle l'attira sur elle, ouvrant largement ses longues cuisses. Malko s'enfonça d'une seule poussée dans son sexe inondé, l'emmanchant jusqu'à la garde. Dix griffes de fauve se plantèrent dans son dos, la bouche de Louisa retrouva la sienne, s'offrit avec autant de violence. Les jambes écartées au maximum, elle venait à sa rencontre, le ventre creusé par le désir. Malko coulisait en elle avec tant de facilité qu'il n'eut aucun mal à prolonger ce moment extraordinaire.

Il ralentit un peu son rythme pour mieux en profiter. Louisa, presque tout de suite, fut secouée par un orgasme violent qui la laissa pantelante quelques instants. Puis elle recommença à onduler, dans une succession de spasmes qui n'en finissaient pas. Elle avait un corps puissant, sans un gramme de graisse. Les seins dressés et durs. Ses bras enserraient Malko avec une force incroyable. Celui-ci sentit enfin la sève monter de ses reins. Instinctivement, il se remit à la pilonner. Aussitôt, les cuisses se refermèrent autour de lui. Louisa murmura quelques mots dans sa langue, d'une voix brisée par le plaisir.

D'un ultime coup de reins, Malko lança sa sève au fond du ventre où il était fiché et Louisa poussa un cri sauvage, ses bras refermés

autour de lui comme des serres.

Malko sentait encore le sexe de Louisa palpiter autour du sien, comme un animal vivant et haletant... Il y avait longtemps qu'il n'avait pas fait l'amour avec cette violence primitive. Le fruit d'une longue attente. Il regarda le visage calme de Louisa. Les yeux clos, la respiration régulière, elle s'était endormie, épuisée par l'extraordinaire tension de l'attaque, de la fuite et de ce coût sauvage. Elle ne bougea même pas lorsqu'il se retira d'elle et se mit debout.

1. Combattants tchéchènes.

CARNAGE À ABU DHABI

Mandy la salope

Une double haie de soldats en armes jalonnait le chemin menant de l'entrée au Palais de la Mer. Des visages farouches sous les kouffiehs, des uniformes impeccables pour une fois. Les regards glissaient, indifférents, sur la Rolls Royce bleue avançant lentement à la suite du cortège officiel. Chaque véhicule avait été soigneusement fouillé à l'entrée par des troupes d'élite sous le commandement personnel du colonel Haddad. La Rolls franchit un ultime barrage et tourna à gauche pour s'arrêter au bord d'une esplanade sablonneuse entre le palais du sheikh Zayed et la mer. D'autres soldats fermaient hermétiquement ce périmètre. Plusieurs dizaines d'invités étaient déjà là, debout, alignés sous le soleil. En face, il n'y avait qu'un seul homme avec des pantalons bouffants et une sorte de justaucorps, appuyé sur un long sabre légèrement recourbé, le visage barré d'une grosse moustache noire.

Le bourreau officiel des Émirats Arabes Unis.

Mandy Brown, assise à l'arrière de la Rolls avec Malko, se serra contre lui.

– J'ai peur, dit-elle. J'ai jamais vu ça. On sort de la voiture ?

– Non, dit Malko, aucun étranger n'est admis en principe. Nous sommes ici à cause d'une faveur spéciale du sheikh Zayed mais il ne faut pas nous afficher. Notre chauffeur est un homme du colonel Haddad. Il ne dira rien.

– Regarde, dit Mandy Brown.

Un fourgon grillagé venait de stopper. Les soldats ouvrirent les portes et firent descendre les prisonniers, les mains liées derrière le dos. D'abord, les quatre Iraniens, puis le capitaine Numeiry, puis Amina, la Palestinienne, enfin le sheikh Khalid Bin Rashid.

– *My God !* soupira Mandy Brown.

Elle était particulièrement sexy avec une robe de jersey blanc boutonnée dans le dos, moulant ses formes parfaites comme un

gant, et sa queue-de-cheval. Tournant presque le dos à Malko, elle contemplait le spectacle avidement. Cela ne dura pas longtemps. Le bourreau prit le premier Iranien par l'épaule et le força à s'agenouiller, la tête face au public. Sans même lui bander les yeux. Il passa derrière lui et leva son sabre.

Ce fut si rapide que Malko ne vit même pas le mouvement du sabre. Comme un « drive » de golf. Déjà, la tête avait roulé à deux mètres sur le sol. Mandy poussa un petit cri. D'un mouvement involontaire, sa croupe se serra contre le ventre de Malko, et elle attira une de ses mains dans les siennes, se faisant encercler la taille.

– C'est horrible, murmura-t-elle.

Mais elle ne tournait pas la tête, fascinée par l'abominable spectacle.

C'était au tour du second Iranien qui se laissa tomber à genoux, criant quelque chose qui ne devait pas être une supplication. De nouveau, le sabre fendit l'air, lui tranchant la nuque comme si cela avait été du beurre. Au moment où la tête roulait à terre, Malko sentit Mandy Brown se rejeter en arrière avec force, s'incrustant violemment contre lui. En même temps la main qui tenait la sienne remonta, la plaquant contre sa poitrine. La jeune femme respirait lourdement, la bouche ouverte.

Le chauffeur ne les regardait pas. Le contact de cette chair tiède ne laissait pas Malko indifférent. Instinctivement il serra un peu la jeune femme contre lui. Elle était de guingois sur la banquette de cuir, les genoux repliés, ses escarpins blancs tranchant sur ses jambes bronzées. Le troisième Iranien était résigné. Il se laissa faire, sans un regard pour les deux corps qui gisaient à terre, en deux morceaux. Ceux qui avaient été ses camarades... Quand le sabre s'abattit, Mandy Brown tourna vers Malko un regard vide, étrange, qu'il ne lui avait jamais vu. Il sentait son cœur battre à se rompre. Un silence de mort régnait dans la voiture et dehors. Aucune exclamation, aucune réaction. Le bourreau faisait son travail comme à l'entraînement, sans le moindre signe d'émotion.

Malko réalisa soudain que les reins de Mandy s'agitaient doucement contre lui. Une oscillation imperceptible. Doucement, il défit quelques boutons de la robe dans le dos et glissa la main contre sa peau nue. Mandy frissonna, rejeta la tête en arrière. Lorsque les doigts de Malko effleurèrent la pointe d'un sein, elle eut une véritable secousse électrique. C'était peut-être aussi parce que la tête du quatrième Iranien venait de se détacher de son tronc et de rouler dans le sable après une gracieuse trajectoire. Le bourreau

prenait quelques instants de repos, la pointe de son sabre plein de sang enfoncée dans le sol.

Mandy Brown se pencha en avant, comme pour mieux voir, faisant encore plus saillir sa croupe. Malko aperçut à travers les boutons le tissu blanc de son slip. Il retira sa main de la sienne et la posa sur sa hanche. Le corps tiède et élastique serré contre le sien, cette ambiance insolite finissant par vaincre l'horreur du spectacle. Son violent désir parvenait à balayer tout le reste. Étant donné leur position, Mandy Brown ne pouvait pas l'ignorer. Il eut soudain l'audace de dégager sa virilité. Mandy Brown, sans un mot, envoya une main et noua ses doigts autour de lui. Ils demeurèrent ainsi, n'osant pas aller plus loin. Mais personne ne les regardait.

Le capitaine Numeiry se laissa traîner par le bourreau jusqu'à l'emplacement qu'il avait choisi. D'une légère poussée, on le fit tomber à genoux.

Malko remonta doucement le jersey blanc de la robe, découvrant les jarretelles blanches tenant les bas couleur chair qui se confondaient presque avec la peau bronzée. Un des escarpins blancs tomba sur la moquette sans un bruit. Il défit encore quelques boutons, écarta le léger nylon blanc du slip. Mandy Brown se tourna un peu plus pour l'aider. Il lui fallut seulement un mouvement imperceptible pour s'engloutir dans la jeune femme. Elle était brûlante et ouverte.

Mandy Brown poussa un gémissement étouffé, et ses reins s'avancèrent vers Malko tandis que le haut de son corps plongeait en avant. Son visage s'écrasa contre la glace fermée comme si elle n'avait pas voulu perdre une miette du spectacle. La tête chauve du capitaine Numeiry, détachée du corps replet, semblait la regarder de ses yeux morts, posée sur le sable à quelques mètres de la Rolls.

Le sabre avait rempli une fois de plus son office. Avec une férocité méticuleuse et presque surréaliste. Maintenant, Malko était plongé de toute sa longueur dans Mandy Brown. Il ne bougeait pas, cherchant à ne pas exploser tout de suite. Même le chauffeur ne pouvait être certain de ce qu'ils faisaient. Tout ce qu'on voyait, c'était un bout de jarretelle blanche et deux corps serrés l'un contre l'autre. Elle redressa son buste pour qu'il puisse lui caresser la poitrine de sa main glissée sous sa robe. De nouveau, elle tourna la tête vers lui : ses yeux avaient une expression troublée, sa bouche était ouverte, ses narines palpitaient.

– Ils vont la tuer aussi ?

Le bourreau entraînait la Palestinienne boiteuse vers le lieu de

son supplice.

– J'en ai peur, fit Malko.

– C'est horrible, soupira Mandy Brown.

Cette fois, il y eut une variante. La Palestinienne s'agenouilla. Le bourreau, délaissant son sabre, sortit un gros revolver de son étui et le braqua sur la tête de la coupable.

La détonation claqua aussitôt, faisant vibrer les vitres de la Rolls, et la Palestinienne tomba en arrière, tuée sur le coup d'une balle en pleine tête.

Il sembla à Malko que la croupe ronde s'incrustait encore plus contre lui, comme pour l'enfoncer davantage dans son ventre.

Il sentait Mandy palpiter, les pointes de ses seins étaient dures comme du marbre. D'une voix absente, elle dit :

– Serre-moi. Fort.

Il la prit aux hanches, la violant encore plus. Mandy Brown se mordit les lèvres pour ne pas hurler. Jamais elle n'avait ressenti une telle sensation. Comme si son ventre était plein d'une lave brûlante. Elle se moquait du chauffeur, des spectateurs, des dichdachas blanches et même des corps recroquevillés dans le sable. Seule, la lame du sabre, traversant l'air pour trancher une vie, la fascinait, la bouleversait. Viscéralement.

Le sheikh Khalid Bin Rashid s'avança, poussé par le bourreau. Livide, la tête baissée. Ses longs cheveux noirs lui donnaient l'air encore plus jeune. Au moment où le bourreau appuyait sur son épaule pour le forcer à s'agenouiller, il leva la tête, regardant la foule comme pour y chercher un réconfort. Son regard s'arrêta sur la Rolls Royce, le seul véhicule présent. Malko sentit Mandy Brown se raidir et frissonner.

– Il nous regarde ! dit-elle.

Le sheikh ne pouvait rien voir à cause des vitres teintées. Il lutta quelques secondes contre la poigne du bourreau, puis, dans un sursaut d'orgueil tomba de lui-même à genoux. Mais son regard continuait à être rivé à la Rolls. Mandy gémit, comme si on lui faisait mal.

– *Oh, my God !* Il va le...

Pour Khalid Bin Rashid, le bourreau dérangeait légèrement l'ordonnance de l'exécution, attendant un peu, comme pour mieux permettre aux spectateurs de se pénétrer de sa forfaiture. Le jeune

sheikh interpréta peut-être cela comme une clémence de dernière seconde. Il redressa les épaules, fixant toujours la Rolls.

Sans voir le sabre du bourreau déjà levé derrière lui.

Mandy Brown poussa un drôle de soupir. Juste au moment où la lourde lame d'acier s'abattait presque à la verticale sur la nuque du sheikh Khalid. Malko sentit les muscles les plus secrets de Mandy se contracter autour de lui, ses hanches furent agitées d'une brusque ondulation, et elle tomba, le visage en avant sur la banquette, avec un cri rauque de bête qu'on égorge.

En même temps que la tête du sheikh Khalid roulait dans le sable à côté des autres.

Malko n'avait pu se retenir. Il explosa dans le ventre offert. Lentement, très lentement, le corps sans tête de Khalid Bin Rashid, l'homme qui avait cru pouvoir s'allier au diable, s'inclina en avant, précédé du jet de sang des deux carotides. Il sembla à Malko que les mains liées dans son dos avaient encore des soubresauts.

Mandy Brown, le visage enfoui dans le cuir de la Rolls continuait à jouer par saccades, comme un moteur qu'on n'arrive pas à arrêter. Malko se retira d'elle sans même qu'elle s'en aperçoive. Le chauffeur passait déjà une vitesse. Le spectacle était terminé. La justice islamique était passée. La Rolls défila lentement le long des dichdachas blanches et des visages sévères.

Ce n'est que la grille du palais franchie que Mandy Brown sembla revenir à elle, tournant vers Malko des yeux à l'expression floue, la poitrine encore soulevée par l'émotion. Son pied chercha sa chaussure tombée et elle la remit. La Rolls filait dans Al-Salam Street.

– C'était affreux, dit-elle soudain. Jamais plus je n'assisterai à une exécution.